This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932888 2

NAPOLÉON

ET

SES CONTEMPORAINS.

IMP. DE A HENRY, RUE GIT-LE-COEUR, 8.

NAPOLÉON

SA FAMILLE

SES AMIS, SES GÉNÉRAUX, SES MINISTRES

ET SES CONTEMPORAINS

OU

SOIRÉES SECRÈTES

DU LUXEMBOURG, DES TUILERIES, DE SAINT-CLOUD

DE LA MALMAISON, DE FONTAINEBLEAU, ETC

Par M. le.....

Ex-Ministre de S. M. Impériale et Royale

Un homme a rempli le monde du bruit de son nom; sa fortune a passé, sa gloire reste, et, géant, il grandit à mesure que son époque s'éloigne.

Lamothe-Langon

II.

PARIS

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-EDITEUR

15, QUAI SAINT-MICHEL

—

1840

IB

SOIRÉE XIV.

Intrigues pour amener l'Empire. — Lecture faite à Saint-Cloud à Berthier, Massena, Duroc, Lannes, Bessières, Savary, Junot et Marmont. — Tableau de la Campagne d'Égypte, esquissé par Napoléon. — Début. — Prise de Malte. — Descente. — Bataille des Pyramides. — Mourad-Bey. — Ibrahim-Bey. — Rompech. — Entrée au Caire.

Le Consulat touchait à sa fin; les habitudes françaises, toutes monarchiques, penchaient vers la royauté; les soldats de la Révolution brûlaient du désir de porter des titres et d'avoir des écussons; le jacobin le plus féroce convenait que, dans les mots duc, comte, baron, il y a une certaine élégance que ne remplace pas le tutoiement républicain et le sobriquet de *citoyen*. Tous ces enfants

ingrats, façonnés au despotisme par les habitudes des camps; tous ces avocats bavards, sottement orgueilleux, avaient hâte de s'échapper au peuple, de rompre avec leur famille ouvrière, et, pour ne plus être roturiers, ils voulaient devenir nobles.

Napoléon, d'une autre part, persuadé, dans sa haute sagesse, que le pouvoir a plus de force, d'aplomb et de repos quand il tient à la main un sceptre, Napoléon se préparait, non à rétablir la royauté de Louis XIV, mais à reculer d'environ dix siècles, et à poser sur ses épaules le manteau impérial de Charlemagne. Tout l'appelait à ce dessein, ou tout semblait l'y seconder. Les souverains étrangers verraient avec joie expirer jusqu'au nom de cette république, mère redoutable de filles turbulentes; ils se flattaient que des généraux courtisans seraient moins braves que des généraux sans-culottes. La guerre dorénavant, si la France devenait monarchie, ne serait plus une guerre de principes, une lutte à mort entre la liberté et le despotisme, entre les priviléges et l'égalité, mais bien des campagnes, où l'on combattrait uniquement pour agrandir un État, et dont *le vil sang* du peuple ferait tous les frais.

L'Empire donc allait naître : déjà les intrigants qui devaient donner le branle parcouraient les départements, se concertaient avec les autorités, semaient des bruits adroitement propagés, encourageaient les ambitieux, les avides, poussaient les

flatteurs et épouvantaient les vrais, les francs républicains, en les menaçant du report sur eux des maux dont naguère encore on flagellait les royalistes.

Pendant que ces menées avaient lieu, Napoléon, inquiet, se dérobait aux regards, étudiait avec soin les listes annotées des notables, dressait des catégories d'enthousiastes, de fidèles, de tièdes, d'indifférents, d'ennemis; le vif désir de parvenir à son but lui faisait essayer de tous les moyens, et, pour attirer à lui les différentes opinions, il voulut faire circuler divers abrégés des époques brillantes de sa vie. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un de ces caractères rares, trempés d'acier et de feu, amateur furieux des plaisirs, dont il se faisait un travail, et de l'étude, qui lui servait de délassement, écrivain élégant, administrateur habile, financier profond, petit-maître dans un boudoir, diplomate dans son cabinet, infatigable, soit à joûter avec l'amour, soit à poursuivre jusqu'au bout des calculs formidables, partageant ses nuits entre la table, la galanterie et le travail, ayant faim et soif de l'or, non pour le garder, mais pour le répandre; Regnauld, dis-je, fut un de ses écrivains : il lui confia le soin de rédiger les événements du siége de Toulon. Un autre prit la campagne d'Italie en 1793; un troisième le 13 vendémiaire; un quatrième, plus heureux, rédigea, sur les récits du héros lui-même et sur

les notes extraites des mémoires d'Ozun, les hauts faits homériques de 1796 et de 1797 ; on enleva à ce dernier ouvrage les anecdotes piquantes du traité de Campo-Formio et du voyage à Rastadt. Mais Bonaparte ne voulut pas confier à autrui la rapide esquisse de sa course sur cette terre antique où, s'il vengea les malheurs de saint Louis, il ne put renouveler l'apparition victorieuse et conquérante d'Alexandre.

D'autres considérations, ou plutôt la facilité qu'il trouva à conduire les Français autour du trône qu'il s'élevait, le détournèrent de la publication de ces chapitres détachés de sa magnifique histoire ; mais son travail ne fut pas perdu, et le voici tel qu'il le lut un soir à Saint-Cloud, à Berthier, Lannes, Massena, Duroc, Bessières, Savary, Junot et Marmont ; tous témoins, tous acteurs de cette campagne célèbre, et qui laissera perpétuer ses souvenirs sur le double rivage de l'Égypte et de l'Arabie.

TABLEAU DE LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE,

ESQUISSÉ PAR NAPOLÉON.

« Le vainqueur de l'Italie et de l'Empire, celui qui, le premier, avait enrichi la France du produit de ses victoires et qui lui avait aussi, le premier, procuré les bienfaits d'une paix brillante, importunait le Directoire, qui ne partageait pas à son

égard la reconnaissance du peuple français. La voix nationale l'appelait par instinct à la suprême magistrature, et les cinq portions de roi, qui sentaient leur insuffisance, auraient voulu le voir recevant les honneurs d'une sépulture fastueuse, au loin, bien loin de Paris.

» Une occasion de se débarrasser de l'objet de leurs craintes et de leur haine se présenta : le général Bonaparte caressait depuis 1796 la pensée vaste d'aller attaquer la moderne Carthage, non dans son île, alors inaccessible aux faibles efforts du Directoire, mais dans la source réelle de sa grandeur, de son opulence, dans ses possessions de l'Inde enfin. Mais, pour y parvenir, il fallait jalonner sur la route des terres de repos : les deux premières, dans la Méditerranée, étaient Malte et l'Égypte. Le général vit que, la première enlevée en passant, la seconde deviendrait à elle seule une conquête importante, lors même que la fortune ne permettrait pas d'aller plus loin. D'ailleurs, en Orient, les conquêtes faites sur une échelle immense vont plus vite qu'en Europe ; par exemple, là un peuple est envahi, dispersé, anéanti sans que nul journal s'en inquiète, sans que des pygmées obscurs demandent compte de sa conduite au conquérant, souvent législateur et prophète.

» Le général, qui, loin de mériter les suspicions du Directoire, ne croyait pas avoir fait assez pour gouverner dignement sa patrie, mit sous les yeux

du pouvoir exécutif un mémoire, qui comprenait toutes les parties du projet et qui résolvait convenablement les objections que l'on pourrait faire.

» L'Égypte moderne est circonscrite entre les deux chaînes de montagnes que le Nil disjoint. Celle du côté oriental, en descendant le fleuve, laisse un désert presque inhabité, entre la mer Rouge. Quelques villes chétives s'élèvent à peine sur ce rivage; à peine quelques faibles tribus arabes errent-elles dans cet autre océan de sable. Les montagnes, à gauche, appendices avancés de la chaîne Lybique, viennent mourir aux pieds des pyramides de Gizeh, faisant partie du gigantesque Zahara.

» C'est donc depuis les Cataractes jusqu'au Caire, sur les deux bords du Nil, jusqu'au fertile Delta, que se prolonge plus ou moins large une vallée dont la fécondité s'étend aussi loin que peut aller le débordement annuel du fleuve. Les villages, les villes prétendues sont assises sur des hauteurs où l'eau ne peut atteindre, et deviennent des îles lorsque les ondes, s'élançant dans l'espace, arrivent jusqu'à la barrière des deux déserts.

» Le Delta, terre neuve, alluvion magnifique du Nil, réalise, par la vigueur de ses produits, leur saveur, leur volume, leur variété, les merveilles des fabuleux jardins d'Alcinoüs ou celles du sacré jardin d'Éden. Là, un système habile d'irrigation, des travaux récompensés par la végétation luxuriante

du sol, paient le naturel de ses peines, et le rendraient heureux si un gouvernement plus paternel le régissait.

Depuis les conquêtes de Sésostris, qui doivent avoir eu lieu, bien qu'aucun écrivain grec ou romain n'en parle, à peine si dans la Bible on voit de loin en loin les Égyptiens peser sur la Palestine et sur la Syrie. L'Égypte a toujours été conquise par ceux qui ont voulu en prendre le soin : dès les temps héroïques, nous la voyons soumise aux rois pasteurs, étrangers indubitablement; Cambyse, fils de Cyrus, s'en empara, y vint en barbare, s'y montra cruel et sacrilége, et perdit dans les sables de l'oasis d'Hammon une armée ensevelie sous les vagues de terre que le formidable symoun (1) souleva. Alexandre, en poursuivant Darius, le grand-roi, se détourna pour aller occuper l'Égypte. Ce héros réel y fonda Alexandrie, la seconde capitale du monde après Rome, par ses lumières et son commerce, qui déchut en même temps que sa rivale, lorsque Constantinople fut créée sur les bords du Bosphore, par l'empereur Constantin. Aux Grecs établis en Égypte, avec les Ptolémées, successeurs d'Alexandre et gardiens de son tombeau, creusé dans la ville qui lui devait la naissance, aux Grecs, dis-

(1) Vent brûlant et mortel qui ravage l'Égypte, le reste de l'Afrique et l'Arabie.

je, succédèrent les Romains. Plus tard les Barbares désolèrent ce beau pays, dont s'emparèrent les califes successeurs de Mahomet. Les croisés, sous saint Louis, eussent chassé les Musulmans, si, à leur bravoure impétueuse, ils eussent joint la science de l'administration. Les Turcs, plus tard, remplacèrent les Arabes. Enfin, ceux-là, depuis longtemps, n'étaient plus que souverains titulaires de ce beau pays. Le pacha ou vice-roi, envoyé par la Porte au Caire, ville moderne et fondée par les Arabes non loin des ruines de l'antique Memphis, n'avait d'autre pouvoir que celui de s'enrichir. Gardé presque à vue dans son palais, toute l'autorité effective passait aux Mamelucks et aux beys leurs chefs. Les Mamelucks, dans l'origine sorte de garde prétorienne, branche des janissaires, s'étaient emparés de l'Égypte, où ils régnaient oligarchiquement; natifs presque tous de la Géorgie, Circassie, Mingrelie, des bords du Phase, enfants chrétiens devenus renégats, leur beauté, qui causait leur infamie dans le jeune âge, devenait plus tard le fondement de leur fortune et de leur grandeur. Indépendants lors de la paix, soumis aux chefs qu'ils se donnaient eux-mêmes, c'était en quelque sorte la noblesse polonaise de l'Orient, avec les mêmes maximes, une égale bravoure et une mobilité toute pareille.

» Huit nations habitaient l'Égypte: les Fellahs, naturels du pays, descendus des Coptes, enfants

eux-mêmes des Égyptiens primitifs; les Arabes des trois Arabies et du désert de l'Orient, entre le Nil et la mer Rouge; les nègres du Darfour du Sennaar, de l'Abyssinie, descendus et établis en quelque sorte dans la Haute Égypte. Les Arabes africains et les tribus indigènes de l'Atlas, avec les gens de Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc, etc., formaient une autre tribu vagabonde, allant et venant, et habitant par renouvellement partiel certains points du territoire. Des Grecs, des hommes venus de la Palestine, de Damas, d'Alep, de la vieille Ionie, presque tous commerçants, augmentaient la population d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, du Caire, etc. Les Juifs, nation nomade, dispersés dans toute la terre en punition de leur déicide, étaient, depuis les rois grecs, établis en Égypte. Les Turcs, autrefois vainqueurs, n'y restaient, en petit nombre, que par attachement au sol sous lequel dormaient les ossements de leurs pères. Les Francs, population diverse, composée principalement de Hollandais, d'Anglais, de peu d'Espagnols, de Français, d'Italiens, clôturaient les tribus sujettes de la milice brillante et valeureuse des Mamelucks, milice avide, avare, prodigue, débauchée, inconstante, à fantaisies, et brave. Point d'autres lois pour eux que la volonté des puissants, sans autre code que le Coran. Le commerce languissait non moins que l'agriculture; l'industrie était nulle; les Mamelucks for-

maient l'armée, à part certains corps d'Arabes et de Fellahs, mais mal unis et plus mal disciplinés. Les impôts, levés par la force sur la faiblesse, étaient partagés inégalement entre le grand-seigneur, le pacha son représentant, les beys et les Mamelucks. L'esclavage était horrible. La famine et la peste achevaient d'accabler les indigènes et régnaient dans le pays le plus fertile et qui pourrait être le plus salubre du monde.

» Les Anglais en comprenaient l'importance. L'Égypte, citadelle naturelle de qui voudra les écraser, ne les inquiétait pas aux mains des Turcs et de cette milice dévastatrice; aussi devaient-ils soutenir ceux-ci contre toute nation européenne qui tenterait d'envahir ce pays si beau et si malheureux.

» Ses maîtres, dans le début d'une descente, ne pourraient pas opposer une armée de plus de quinze à seize mille hommes, non comprises, il est vrai, les multitudes d'Arabes que l'esprit religieux, l'amour de la guerre, le besoin du pillage leur rallieraient, et non compris également les Fellahs, les nègres et ce ramas de bandits appelés par l'espoir du pillage et la certitude de l'impunité.

Le pacha, vice-roi d'Égypte et fantôme représentant l'empereur turc, Séid-Abu-Becker, Musulman inepte, grossier, rapace, ignorant, sans vrai courage et féroce à défaut de génie et de bravoure, était tellement au-dessous de sa posi-

tion, que sa personne ne fut d'aucun poids dans la guerre qui allait s'ouvrir. Quelques cheiks, des imans, des effendis, issus d'anciennes familles, exerçaient plus d'influence sur le peuple et pouvaient à leur gré le fanatiser ou le refroidir.

» La puissance, l'habileté, l'énergie reposaient inégalement sur les deux chefs suprêmes des Mamelucks, les beys Ibrahim et Mourad. Le premier, doué par la nature d'une finesse qui, dans l'Orient, supplée à la science diplomatique, de patience, de dissimulation, administrateur par instinct, politique par réflexion, joignait à tout ceci une avarice profonde, peu de bravoure et beaucoup de jalousie des qualités chevaleresques de son émule et de son rival : adroit à s'emparer des majorités, caressant les hommes influents afin d'avoir par eux ce qu'il n'eût pas osé enlever de vive force, il était appuyé des docteurs de la loi, des imans, des nobles du pays et des vieillards, qui partout dominent justement; car malheur au pays qui tomberait en proie à la jeunesse aveugle, fantasque, crédule et imprévoyante.

» Mourad-Bey, si Ibrahim-Bey était l'Ulysse des Mamelucks, méritait d'être leur Ajax : aussi brave, téméraire, fougueux, impie même que ce héros grec, il le surpassait en astuce, en tactique souterraine; capable de séduire celui qu'il ne pourrait pas vaincre, mais préférant vaincre par les armes qu'éblouir par la duplicité, il tranchait avec

son cimeterre, comme un autre Alexandre, le nœud gordien qu'Ibrahim aurait pris plaisir à dénouer subtilement; rapace, mais uniquement pour satisfaire à son luxe, pour s'attirer des créatures par ses largesses, ses trésors s'éparpillaient en achats de belles femmes, d'armes superbes, de chevaux rapides, de costumes somptueux; sa caisse n'était pas toujours remplie comme celle de son rival, mais il y suppléait par des extorsions cruelles, des exécutions coupables; actif, infatigable, plus souvent en selle qu'à terre et en repos, les Fellahs le redoutaient, les Francs l'estimaient en le craignant, son confrère le détestait en l'accablant de marques de préférence, et les Mamelucks l'adoraient; sûrs de vaincre avec lui, tous le voulaient à leur tête, et lui, satisfait de cette royauté militaire, il laissait Ibrahim dominer dans le divan, au Caire et sur la partie savante ou paisible des Égyptiens.

» Point de marine, peu d'artillerie, presque pas de munitions ou d'objets d'habillements, sans équipage de guerre et de réserve; une cavalerie admirablement montée et exercée aux manœuvres de joutes turques, une infanterie misérable, mal armée, sans aucune science des évolutions militaires, une population composée d'éléments trop divers pour qu'il en ressortît la force née des masses compactes; trois chefs désunis, deux (les beys) en guerre contre un (le pacha), et ceux-là toujours prêts à se diviser et n'ayant d'autre lien que ce-

lui des circonstances; un pays ruiné par des impôts exorbitans, des exactions permanentes, aucun approvisionnement, voilà ce que les Français trouveraient à leur débarquement et auraient à combattre.

» Il est vrai que la guerre déclarée, l'Égypte occupée, le grand-seigneur y enverrait par terre les secours fournis par les divers pachalicks de l'Asie, et par mer ceux provenant de la Thrace, de l'Albanie, de la Thessalie, du Péloponnèse, etc., qui seraient transportés par les flottes ottomanes soutenues de celles de l'Angleterre, qui y joindrait des subsides en argent, des munitions et des officiers expérimentés pour commander les troupes. Ceci était principalement à redouter.

» Pour conquérir d'abord l'Égypte et l'occuper, le général demandait cinquante mille hommes de toutes armes; on lui en accorda trente-six. Dix mille marins montèrent sur la flotte, composée de treize vaisseaux de ligne percés d'un nombre divers de canons, quatorze frégates, plusieurs navires inférieurs et quatre cents bâtiments de transport. Il emmena avec lui des savants, des littérateurs, des artistes en tous les genres, choisis avec un soin exquis parmi ce que les sciences, les arts et les lettres avaient de représentants distingués (1).

(1) La Commission des arts et des sciences était composée des noms qui suivent. GÉOMÉTRIE : Fourrier, Cos-

» Parmi les les militaires de tous grades qui accompagnèrent le général, il faut distinguer SES AIDES-DE-CAMP : Louis Bonaparte, Duroc, Eugène Beauharnais, Croisier, Sulkowski, Julien, Merlin fils. GÉNÉRAUX DE DIVISION : Berthier, Caffarelly-Dufalga, Dammartin, Kléber, Desaix, Dumuy, Vaubois, Bon, Dugua, Reynier, Barraguay-d'Hilliers, Menou. GÉNÉRAUX DE BRIGADE : Lannes,

taz, Corancey et Foy. — ASTRONOMIE : Nouet, Quesnot, Méchain fils. — MÉCANIQUE : Monge, Hassenfratz jeune, Cirot, Cassard, Adrien père, Conté, Dubois, Couvreur, Lenoir fils, Adrien fils, Cécile. — HORLOGERIE : Le Maître. CHIMIE : Berthollet, Polier, Champy fils, Samuel-Bernard, Descotils, Champy père, Reynaud. — MINÉRALOGIE : Dolomieu, Victor, Cordier, Rosières, Dupuy. — BOTANIQUE : Néitons, Delisle, Coquebert. — ZOOLOGIE : Geoffroy-Saint-Hilaire, Redouté, Savigny. — ANTIQUITÉS : Bourlier, Ripault. — ARCHITECTURE : Balzac, Hyacinthe père, Norry, Drelain. — DESSIN : Denon, Dutertre, Joly, Rigaud. — PONTS-ET-CHAUSSÉES : Dodard, David, Faye, Gratien père, Lepère aîné, Laurent frère, Devilliers, Jollois, Girard, Favier, Thévenot, Chabrol, Rappenaud, Arnollet. — GÉOGRAPHIE : Jacotin, La Feuillade, Greslie, Bertre, Lescœur, Bourgeois, Leduc, Boucher, Pottier, Dulion, Faurie, Lévêque, Chaumont, Laroche, Jomard, Corabœuf. — SCULPTURE : Castex. — GRAVURE : Fouquet. — LITTÉRATURE : Parseval-Grandmaison, Le Rouge. — MUSIQUE : Rigel, Villotteau. — ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE : Aribert, Castex, Duchameroix, Viard. — INTERPRÈTES : Bellette, Imbert, Laporte, Magallon, Raige, Venture. — IMPRIMEURS : Galland, Marcel, Puntis.

J. B. KLÉBER. (Gén.al)

Publié par P.H.Krabbe.

Rampon, Murat, Andréossy, Vial, Leclerc, Verdières, Fugières, Dumas, Zayonchech, Dupuy, Davoust, Belliard, Vaux. Avec eux et avec les colonels qu'il serait trop long de nommer tous, il y avait deux docteurs en médecine, célèbres par leurs vertus et leur science, Desgenettes et Larrey. Celui-ci, sans faire tort à l'autre, est le plus honnête homme possible.

»Rien n'avait été épargné pour le succès de cette entreprise aventureuse, qualifiée de folle, de romanesque par les ennemis de la France et du général, et déclarée supérieure à toutes celles connues des époques anciennes et modernes par les esprits sages et impartiaux. Les préparatifs s'en faisaient simultanément dans tous les ports de l'Italie et de la France. Toulon devint le chef-lieu de l'expédition : là, on réunit les vaisseaux principaux, l'armée, les commissions des sciences, des lettres, des arts, les mécaniciens, imprimeurs, les chefs d'ateliers, les ouvriers utiles et habiles, et nul encore ne savait véritablement quel État, quelle terre menaçait une réunion si hétérogène. On désignait l'Irlande, les îles ou les continents de l'Amérique, l'Inde elle-même, la Sicile, la Grèce, Jérusalem, Smyrne, l'Égypte aussi, mais vaguement, et comme noyée dans cet océan de conjectures, d'incertitudes et de fausses clartés. Pourtant les quelques phrases de la proclamation adressée à l'escadre française de l'amiral Brueyx naviguant

sur l'Adriatique en 1797, auraient pu fournir de vives lumières ; le général y disait :

« Camarades,

» Dès que nous aurons pacifié le continent, » nous nous réunirons à vos vœux pour conquérir la liberté des mers. Sans vous nous ne pouvons porter la gloire du nom français que dans » un petit coin du continent. Avec vous, nous » traverserons les mers, et la gloire nationale » verra les régions les plus éloignées. »

» C'était menacer les Indes ; aussi les Anglais, dans leur incertitude, veillèrent de toutes parts. Le général, parti de Paris sans qu'on le crût prêt à se mettre en voyage, arriva à Toulon le 19 mai 1798. A son aspect on redoubla d'activité ; l'enthousiasme monta au délire. Quelques compagnies hésitaient cependant à commencer cette course au terme inconnu.

— Soit, dit le général aux principaux trembleurs, rentrez dans vos foyers ; mais je ferai graver sur une colonne dans tous les champs de bataille où nous vaincrons, vos noms avec ces mots : *Ceux-ci n'ont pas voulu suivre leurs camarades et Bonaparte.* La peur de ce châtiment éternel effraya les mutins, qui demandèrent grâce au général. *Gagnez-la par des miracles de bravoure, et que vos noms s'écrivent en traces de sang sur les murs ennemis.* Le général savait conduire les Français. Un

jour on l'entendit prendre vivement la défense du maréchal duc de Richelieu. « Non, dit-il, celui qui » a eu la noble, la belle pensée de faire mettre à » l'ordre du jour, la veille d'une attaque générale » du fort de Mayorque : *Celui qui s'enivrera n'aura » pas l'honneur de monter à l'assaut*, ne manquait » ni de cœur, ni de patriotisme. »

» Le 19 mai, le général adressa aux armées de terre et de mer l'allocution suivante :

« SOLDATS, MATELOTS,

» Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angle- » terre.

» Vous avez fait la guerre de montagnes, de » plaines, de siéges ; il vous reste à faire la guerre » maritime.

» Les légions romaines, que vous avez quelque- » fois imitées et pas encore égalées, combattaient » Carthage tour à tour sur cette même mer et aux » plaines de Zama. La victoire ne les abandonna » jamais, parce que constamment elles furent bra- » ves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées » et unies entre elles.

» Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ; vous » avez de grandes destinées à remplir, des batail- » les à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre ; » vous ferez plus que vous en avez déjà fait pour la » prospérité de la patrie, le bonheur des hommes » et notre propre gloire.

» Soldats, matelots, fantassins, canonniers, ca-
» valiers, soyez unis ; souvenez-vous que le jour
» d'une bataille vous avez besoin les uns des autres.

» Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici né-
» gligés ; aujourd'hui la plus grande sollicitude
» de la République est pour vous ; vous serez di-
» gnes de l'armée dont vous faites partie. Le génie
» de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la Ré-
» publique l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le
» soit des mers et des nations les plus lointaines.

» *Signé*, BONAPARTE,
» Membre de l'Institut. »

» Le 19 mai, on mit à la voile. Le 10 juin, sans avoir rencontré le moindre vaisseau anglais, notre flotte parut devant l'île de Malte. Là régnait, sur ce rocher fameux d'abord par le naufrage de saint Paul, l'ordre religieux, militaire et catholique connu primitivement sous le titre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et maintenant sous celui de l'île que Charles Quint, empereur et roi, donna aux chevaliers et au grand-maître d'Aubusson, expulsés de l'île de Rhodes par Soliman II. Cent cinquante mille indigènes habitent les îles de Malte, de Goze, de Comino et de Cominotto, rocher aride, brûlé du soleil et fondé par l'industrie patiente des contadini (paysans).

» La ville de Malte, composée de la ville vieille, des cités La Valette et Victorieuse, est ceinte de fortifications formidables et imprenables si on n'en ouvre

les portes, comme on fit, avec de l'or, ou si la famine n'y élève sa voix impérieuse. Tous les ouvrages sont taillés dans le roc.

» En 1798 l'ordre, composé de diverses langues et de chevaliers qui devaient faire preuve de huit quartiers de noblesse paternelle et maternelle, avec dispense toutefois de ceux-ci pour la langue de France, était divisé en chevaliers de grâce (sans preuves), chevaliers commandeurs, baillis, grands-croix, prieurs, grands-prieurs, grands-dignitaires, et soumis à un grand-maître (1), alors de Hompech. Ce souverain faible, timide, sans caractère, sans vertus de prince, bien qu'il eût celles du particulier, n'avait conservé dans son âme aucun reste du feu sacré qui rendit si célèbres ses prédécesseurs et Français par la grâce de Dieu, tels que Guérin de Montaigu, Hugues de Revel, les deux de Pins, les Villaret, Hélion de Villeneuve, de Gozon (Dieudonné), Jean de Lastic, Pierre d'Aubusson, Villiers de l'Ile-Adam, Parisot, de La Valette, Jean de Verdale, les deux Vignacourt, Rohan-Polduc, etc.

» Autour du grand-maître, deux ou trois commandeurs influents, entre autres Bosredon, le grand-croix, étaient déjà gagnés par nos émissaires.

(1) Sur soixante-neuf grands-maîtres, depuis le premier, Gérard Dupuis, jusqu'alors, on pouvait compter quarante-neuf Français.

La flotte française demanda la permission de faire de l'eau; on l'accorda à des conditions qui la rendaient illusoire. Le général ordonna l'attaque; elle eut lieu, et le débarquement s'effectua dans l'île presque sans résistance; mais la ville restait à prendre, et comment y pénétrer? La peur, un peu d'or, la lâche incapacité du grand-maître, nous la donnèrent. Hompech ne comprit pas que les Français ne perdraient pas le temps à faire un siége en règle; il perdit la tête. Une manière de révolte, que Bosredon de Ransigeac organisa, acheva de la lui tourner; il céda. Malte conquise devint propriété française, au désespoir, à la honte des chevaliers, à la joie indicible des naturels du pays, qui se crurent libres, et qui s'imaginèrent l'être dorénavant. Un traité humiliant assura de grands avantages à Hompech; tous les chevaliers français eurent droit à une pension; ceux qui voulurent rentrer en France devaient ne pas y être traités comme émigrés; plusieurs, mieux avisés, suivirent le général, et par cet acte méritèrent son estime. Vaubois avec quatre mille hommes resta en qualité de gouverneur de l'île soumise; Regnauld de Saint-Jean-d'Angely présidait l'administration.

» La flotte, victorieuse par le seul effroi du nom français et peut-être l'éclat de la bonne réputation du général, remit à la voile après cinq jours de relâche; le premier juillet elle aperçut les rives basses du Delta, et au delà on vit s'élever de la mer la

colonne de Pompée, la tour des Arabes et les minarets des mosquées d'Alexandrie.... Quel moment que celui-là! où, protégés par une puissance supérieure aux combinaisons humaines, nous abordâmes à cette terre désirée sans avoir aperçu la moindre voile de ces flottes anglaises qui, pour nous rencontrer, sillonnaient en tous sens la Méditerranée.

» Nelson, chargé de nous atteindre et de nous combattre, était venu devant Alexandrie avant nous. Ne nous y apercevant pas, il était reparti, errant de çà, de là, au hasard.... Une fois il passa près de la flotte française à la distance de six lieues, sans soupçonner sa proie aussi proche. Pendant ces voyages incertains, nous cheminions droit à notre but, et nous l'atteignîmes enfin.

» Les soldats charmés se montraient réciproquement ce rivage, dont la conquête vaudrait à chacun au retour un héritage de six arpents de terre (1). Ils brûlaient d'impatience d'y descendre et de s'en emparer.... Au moment où les embarcations sont dirigées vers l'arène, une vigie signale à l'horizon des voiles suspectes. Serait-ce l'avant-garde de la flotte anglaise? Le général, à cette funeste vue, s'écrie : « Fortune, oh! je t'en conjure, encore cinq jours de ta faveur, ensuite ce sera à moi à faire le

(1) Propres paroles de Bonaparte le jour de son entrée à Toulon.

reste! » Ce vaisseau, objet de tant d'anxiété, était à nous, et venait de Malte.

» L'effroi qu'il a causé ajoute à l'empressement du général et de tous. Menou, désigné pour tenter le premier d'aborder sur la plage, repousse une faible résistance qu'on lui oppose; il est suivi par le général, par Kléber, Lannes, Junot et tous les autres. A peine les soldats sont-ils sur le sol égyptien, qu'à deux heures du matin on les dirige, en trois colonnes commandées par Bon, Kléber, et Menou, sur Alexandrie, dont le siége, prolongé, porterait malheur à une expédition qu'il fallait rendre miraculeuse par sa rapidité. La furie française ne se dément pas dans cette circonstance. Malgré le courage, le fanatisme religieux des Alexandrins et des troupes qui formaient la garnison, nous escaladons les remparts, nous brisons les portes et nous accordons la capitulation, non lorsque nous sommes en dehors des murailles, mais lorsque l'armée française occupe les rues d'Alexandrie et que le drapeau national flotte sur ses tours et sur ses minarets.

» Si on a osé dire que le général Bonaparte, au 13 vendémiaire, avait mis son cachet sur la France, avec plus juste raison aurait-on pu appliquer ce propos à la prise d'Alexandrie. La vélocité du débarquement, cette ville enlevée au pas de course, frappèrent les Égyptiens d'une terreur superstitieuse. Ils crurent voir dans le général l'un des

instruments irrésistibles de la fatalité prêchée par Mahomet. Notre perte fut minime; les officiers, sous-officiers et soldats tués au siége d'Alexandrie furent ensevelis glorieusement au pied de la colonne dite de Pompée, et sur le fût de celle-ci on grava tous ces noms désormais immortels.

» Loin de s'endormir dans ce premier succès, le général, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait à faire, ordonna de marcher vers le Caire, où il se fit précéder par une proclamation. Une politique adroite recommandait aux soldats un respect profond pour l'islamisme, une vénération égale pour les muphtis, les imans, les mollahs, comme en Allemagne et en Italie ils en avaient eue pour les prêtres, les évêques, les cardinaux catholiques, les ministres et pasteurs des autres sectes chrétiennes, et pour les rabbins juifs. Cette injonction s'appuyait sur ce que *les légions romaines protégeaient toutes les religions*. De sages mesures de conduite privée, de mœurs, les ménagements à garder pour les coutumes, les usages des naturels du lieu, enfin des règles prudentes de police mises à l'ordre du jour de l'armée, complétaient celle importante au succès de l'expédition.

» Le général fit paraître encore une autre proclamation non moins grave, et, certes, en dehors des habitudes de l'Orient : celle-ci s'adressait aux Fellahs, aux Arabes, à tous les propriétaires de quelque portion du sol égyptien ; c'était un ma-

nifeste bizarre, une déclaration de guerre aux Mamelucks, neuve et *ad rem*, aurait dit un avocat ; en voici quelques fragments :

« MUSULMANS, ARABES, FELLAHS,

» Vrais habitants de l'Égypte, depuis trop long-
» temps les beys qui gouvernent l'Égypte insul-
» tent à la nation française et couvrent ses négo-
» ciants d'avanies. L'heure de leur châtiment est
» arrivée. Depuis trop longtemps ces ramassis d'es-
» claves achetés dans le Caucase et la Géorgie
» tyrannisent la plus belle partie du monde ; *mais*
» *Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire*
» *finît*. Peuples d'Égypte, on vous dira que je viens
» pour détruire votre religion ; ne le croyez pas.
» Répondez que je viens vous restituer vos droits,
» punir les usurpateurs, et que je respecte
» plus que les Mamelucks Dieu, son prophète et
» le Coran. Dites-leur que tous les hommes sont
» égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents, les
» vertus mettent seuls de la différence entre eux...
» Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une
» belle maison, elle appartient aux Mamelucks.
» Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le
» bail que Dieu leur en a fait..... Cadis, cheiks,
» imans, schorbadgis, dites au peuple que nous
» sommes aussi de vrais Musulmans..... N'est-ce
» pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait
» qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans ? N'est-

» ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Mal-
» te? N'est-ce pas nous qui, dans tous les temps,
» avons été les amis du grand-seigneur et l'ennemi
» de ses ennemis...? Trois fois heureux ceux qui se-
» ront avec nous! ils prospéreront dans leur for-
» tune et leur rang. Heureux ceux qui seront neu-
» tres! ils auront le temps d'apprendre à nous
» connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais
» malheur, trois fois malheur à ceux qui s'arme-
» ront pour les Mamelucks et combattront contre
» nous! ils périront..... »

» Il fallait que les actes appuyassent les paroles. Le général ordonne à l'amiral Brueyx d'entrer dans le vieux port d'Alexandrie et de repartir au plus vite. Ce soin important achevé, il commande de marcher en avant vers le Nil et de franchir avec la rapidité française le désert de quinze lieues d'étendue qui s'étend depuis Alexandrie jusqu'au bord du fleuve. Desaix prend la tête de l'avant-garde. Desaix, noble de naissance et de sentiment, enfant de l'Auvergne et honneur de sa patrie, guerrier, philosophe, administrateur habile, chef sage, loyal, désintéressé, équitable comme Moïse, et certes plus humain, tardera peu, par son impartialité complète, à s'attirer l'amitié et la vénération des naturels; le beau surnom de SULTAN JUSTE lui sera décerné par les Arabes, étonnés eux-mêmes d'être contraints à être équitables envers un Français.

» Desaix part le 5 juillet. Dugua, sorti le 6 d'A-

lexandrie avec une autre colonne, doit arriver à Rosette, en prendre possession afin d'assurer le passage à la flottille qui, portant les munitions et les bagages de l'armée, remontera le Nil, que celle-là côtoiera. Le rendez-vous des deux corps est à Ramanieh. Kléber, blessé à l'escalade d'Alexandrie, reste pour commander la place. Le général lui laisse ce poste majeur, en s'en éloignant lui-même le 7 juillet.

» Les troupes françaises, qui avaient si souvent franchi les montagnes d'Europe, traversé tant de fleuves, enlevé au galop sur la glace la flotte hollandaise retenue par le froid dans le Zuyderzée, ne connaissaient pas encore les fatigues nouvelles et cruelles que la chaleur du soleil d'Afrique multipliait sur cette terre blanche, rouge, sèche, aride, inclémente; des plaines, des collines mouvantes, composées d'un sable embrasé; un espace immense, où aucune habitation humaine ne faisait espérer le repos, où aucune verdure, en réjouissant la vue, n'arrachait au tableau épouvantable de la stérilité, où aucune rivière, aucun ruisseau, aucune fontaine ne sourdait; le désert enfin, avec sa solitude et ses horreurs, voilà ce qui frappa la vue de nos soldats.

» Quinze lieues qui en représentaient soixante par les obstacles que la terre et les airs accumulaient, offrirent des tortures inconnues, des périls qui abattaient le courage, une résistance inerte qui lassait l'énergie de l'attaquant; un ciel sans nua-

ges, sans brouillards, agité par des vents de feu, plus redoutables que le calme ; un soleil dévorant, lent dans sa course, tardif à s'éteindre, et trop prompt à reparaître, un sol mobile, une poussière légère, brûlante, qui attaquait la vue, qui desséchait le palais et la poitrine. Cette molle et apathique existence imposée par des vents chauds qui distendaient les fibres, des ennemis légers, rapides, apparaissant comme des ombres sur leurs coursiers véloces, et puis s'éparpillant dans la fuite, où l'on ne pouvait les atteindre ; la privation d'eau potable, de bois, de feuillage, un pays ennemi jusque dans sa nature, voilà ce que nos héros eurent à vaincre d'abord, ou pour mieux dire à supporter.

» Ensuite vint le mirage, ce prodige du désert, cette répétition visible du supplice fabuleux de Tantale ; le mirage acheva de désespérer les Français. Qu'on se figure ceux-ci harassés, haletants, en sueur d'une marche accablante sur un sable rouge comme le charbon d'une forge, et aussi ardent, frappés des rayons vifs d'un soleil jamais voilé, respirant à peine, implorant le repos, se rappelant, pour accroître le supplice, les heureuses campagnes de France, d'Allemagne et d'Italie; à demi enragés par la pensée de ne pouvoir y être transportés.... et tout à coup, en levant les yeux, apercevant aussi loin que la vue peut s'étendre un lac vaste, démesuré, une nappe immense,

d'une eau pure verte et fraîche, garnie à ses bords d'arbres vigoureux, touffus, chargés de fruits, et dont la verdeur gracieuse est reproduite sur la surface du gigantesque miroir.

— De l'eau!.. de l'eau!.. de la verdure!.. s'écrie-t-on de tous côtés... Amis, de l'eau... fraîche... claire!... qui va retremper nos forces, apaiser notre soif... Ah! courons-y tous!...

» Ils s'élancent, rompent les rangs; le mieux discipliné est sourd à l'ordre qui le rappelle... Voici de l'eau! c'est le plaisir, le bonheur de la vie... ils redoublent la vitesse de la course, et le lac bien-aimé semble les fuir... ils persévèrent... Nous allons l'atteindre!... encore un pas... ils en font dix, vingt, cent, mille, et le prodige décevant leur échappe, disparaît en face, pour recommencer à droite, à gauche... On change de route, on se disperse... Vains efforts!!! Le mirage, trompeur comme la fortune, impossible à saisir comme le bonheur, se perd dans une raffale, et reste enfin aux regards détrompés en jeu cruel, en déception barbare du génie ardent du désert.

» Longtemps les soldats attribuèrent à la magie ce phénomène si bien expliqué par Monge, et qui est une branche des châteaux de Mélusine dans le détroit de Scylla en Sicile, et des décorations mobiles des péris ou des dives indiens dans les monts Himalaya.

» Cependant les Français, animés de cette ferme

volonté qui les roidit contre les obstacles lorsque les chefs ne se séparent pas d'eux, vainquirent le désert dans ses merveilles, dans ses sables, dans son aridité, ses flammes dans le jour, sa rosée glaciale dans les nuits, et ses habitants malgré la vélocité de leurs chevaux et la trempe de leurs cimeterres. Nous atteignîmes Damanhour le 8 juillet, nous nous y reposâmes le 9, et le 10, enfin, nous fûmes aux bords du Nil... Là, sans doute, on va se baigner, se rafraîchir... Non. Quelques centaines de Mamelucks tombent, prompts comme la foudre, sur nos vedettes, nos sentinelles avancées. Desaix les voit, il fait signe aux conducteurs de quelques pièces de campagne : celles-ci roulent, sont pointées, tonnent, et la mitraille frappe, épouvante et disperse ces premiers ennemis.

» Dans ce moment, le général, peu accompagné, était posté au revers d'un monticule de sable : on aurait pu l'enlever. Les Mamelucks, non plus que les Arabes, ne le virent pas; et lui, parlant le langage de l'Orient : « Allons, dit-il, il n'est pas écrit là haut, du doigt de Dieu et sur la table de lumière, que je serai pris par les Arabes. » Le combat livré, les troupes prennent ce bain tant désiré et devenu leur premier besoin.

» On recommence la route militaire ; la flottille vogue de conserve avec nous. Commandée par le chef de division Perie, elle amène, en outre du matériel, le général Andréossy, commandant de

l'artillerie, et le général Zayonscheck, à qui obéissent nos cavaliers non encore montés. La flottille ennemie apparaît enfin, appuyée, sur terre, par quatre mille Mamelucks, des Arabes et des Fellahs. Un coup de vent pousse nos navires sur le côté du fleuve où nos adversaires dominent. On l'attaque; plus faible, elle se défend. Les matelots et les cavaliers démontés rivalisent de courage. Notre artillerie joue si à propos, que la victoire nous reste, et l'ennemi la paie doublement; car toutes ses embarcations tombent en notre pouvoir, brûlent ou coulent à fond. Deux savants y reçurent le baptême militaire, Berthollet et Monge : on les vit, le pistolet et le sabre au poing, payer de leur personne.

» Le bruit du combat naval attira l'attention de l'armée. Le général la conduisit vers Chebreiss, où les Mamelucks et leurs auxiliaires nous attendaient. Le général forme cinq corps, les range en bataillons carrés, chacun de six hommes de hauteur. Les Mamelucks ont juré à Mahomet de vaincre, les nôtres l'ont promis à l'honneur. Ceux-là fondent sur nous en masses compactes. Un feu de file bien nourri les reçoit, les contient, les arrête et les déconcerte. On les laisse fatiguer leurs chevaux et exhaler leur enthousiasme dans mille évolutions incertaines et rapides; nos forces compactes ne cessent de lancer la mort, les atteignent, les blessent, les tuent dans ces manœuvres inconsidérées, et ceux que le plomb véloce épargne

tombent percés par ces baïonnettes contre lesquelles ils poussent leurs coursiers... Démoralisés par une tactique supérieure, par une résistance inaccoutumée, ils fuient, cruellement décimés, en s'échappant vers le Caire, et Chebreiss conquise est à nous.

» Ces succès ne satisfont pas l'armée, que l'ardente température du ciel et du sol mécontente toujours. Elle remonte le Nil à la poursuite des Mamelouks, qui ont perdu six cents de leurs meilleurs combattants, et des débris de leur flottille. Le 21 juillet on quitte Omdinar, et le même jour, vers deux heures de l'après-midi, les escadrons des Mamelucks viennent parader à une demi-lieue en avant du village d'Embabeh. A leur vue, le général comprend la nécessité d'une autre bataille. Nos soldats avaient besoin de repos : on les envoie se désaltérer en reprenant les rangs et en se préparant à une nouvelle attaque.

» Mourad-Bey, accompagné de six mille Mamelucks, l'élite de ce corps formidable, et suivi des milices égyptiennes, au nombre de plus de vingt mille hommes, ramas d'Arabes, de Fellahs, de Maugrabins (les Maures du désert), des nègres de la Haute Égypte, a conçu l'espérance d'arrêter, de vaincre et de détruire ce fameux conquérant de l'Europe, qui va renouveler, presqu'aux mêmes lieux, la catastrophe fatale de saint Louis. Environ six mille Turcs, janissaires et spahis de la garde du pacha Séid-Abu-Becker augmentent les forces de Mourad,

qui a placé son armée à la gauche du fleuve..... Sur la rive opposée, abandonnée par les Français, Ibrahim-Bey est en station : il assistera, sans donner de sa personne, à l'engagement universel. Si les Mamelucks triomphent, la joie du succès sera tempérée en son âme par l'accroissement de gloire et d'autorité que gagnera son belliqueux confrère; mais si la fortune est pour nous, il sera le premier à fuir, et ses ordres sont donnés en conséquence.

» C'est le 21 juillet que les Français, qui s'avancent lentement, parviennent à un point d'où l'on aperçoit à la fois les tours crénelées, les minarets du Caire, l'immensité du désert, les pyramides antiques, monuments du second âge, qui, par les souvenirs qu'elles rappellent, rattachent le présent au passé, et les longues files de Mamelucks resplendissants de velours, de satin, d'or, d'argent, de diamants, d'acier et de fer... Jamais pareil spectacle n'a frappé les yeux de nos soldats; sa majesté les étonne, l'appareil d'un si riche butin les anime: pour cette fois les palmes de la victoire seront d'or massif. Mais à la vue des pyramides leur cœur s'enivre d'un orgueil légitime, ils comprennent la magnificence imposante de ces œuvres humaines, dont Delille, notre grand poëte, a dit, avec autant de bonheur que de justesse :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

» Et tout à coup, par un élan spontané, ils lais-

sent glisser le fusil à terre et se mettent à battre des mains; hommage intelligent que les Français seuls pouvaient offrir à ces premières merveilles du monde.

» Le général voit ce mouvement, l'approuve et en profite. Il parcourt rapidement le front des colonnes, et, d'une voix forte, jette dans les âmes ces paroles, qui ne cesseront de retentir, d'écho en écho, dans tous les temps à venir :

» SOLDATS, SONGEZ QUE DU HAUT DE CES PYRAMIDES QUARANTE SIÈCLES VOUS CONTEMPLENT !

» Tenir un tel langage, c'était demander la victoire : les soldats la promirent et la donnèrent à l'heureux général. Cependant les demi-brigades sont rangées en bataille; elles forment trois corps et d'invincibles bataillons carrés. Desaix commande la droite, Vial la gauche, Dugua le centre, où le général se place afin de pouvoir plus facilement atteindre partout l'ennemi. Celui-ci établit un camp retranché, défendu par quarante canons de gros calibre, mais qui ne peuvent sortir de place. Les spahis, les janissaires, les milices, formant environ vingt mille hommes, sont postés derrière ce rempart; puis, devançant le général, Mourad-Bey, plein d'impatience, donne le signal.

Aussitôt, poussant des cris affreux, agitant leurs cimeterres, et pressant leurs coursiers véloces, dix mille Mamelucks, suivis par vingt mille Fellahs et par trois mille Arabes, faisant voler d'épais tour-

billons de sable, s'élancent, ivres de haine, de rage, de valeur, de fanatisme, et se précipitent sur nos carrés que rien n'ébranle, qu'aucune attaque n'entr'ouvre et d'où part un feu roulant perpétuel et meurtrier; là, sont Desaix et Reynier; là aussi l'on doit être invincible. Toutes les charges sont vaines et viennent se briser en laissant de nombreux morts et blessés devant ces faces foudroyantes dont la grêle de plomb frappe à coup sûr.

» D'une autre part, les divisions Bonet, Menou, soutenues par celle que Dugua commande en l'absence de Kléber, s'avancent lentement vers Embabeh; leur but doit être la prise de ce village, dont elles s'emparent à la suite d'un assaut meurtrier. Quinze cents Mamelucks préfèrent la mort à la honte de se rendre; ils périssent, soit tués par les Français, soit noyés dans le Nil, qu'ils tentent de traverser à la nage. D'une autre part, Mourad poursuit vainement une victoire qui lui échappe toujours; ni lui ni les siens ne comprennent que les lignes ne peuvent être rompues; ils les attaquent par front, par flanc, par derrière; ils poussent contre elles leurs chevaux à reculons; rien ne réussit. La muraille intelligente vomit la flamme et la mort; l'artillerie légère va lancer la mitraille partout où elle voit une masse se former. Le camp retranché est tourné et enlevé à la baïonnette; le général Bon y pénètre le premier; un

massacre épouvantable a lieu. Des munitions de guerre, des étoffes précieuses, des bijoux, des meubles, des tentes, les trésors qu'elles renferment, ces d'armes si belles, si riches, ciselées, émaillées, garnies de nacre de perle, d'ivoire, d'or, d'argent, de perles fines, de pierreries, deviennent la proie du soldat : butin splendide qui le dédommage de tant de fatigues, de privations et de sang versé.

» Mourad, consterné et furieux, accompagné de ses principaux chefs et des soldats qu'il peut soustraire à ce grand désastre, se retire vers Giseh, séparé ainsi par nous du gros de son armée, qu'il laisse exterminer dans le camp et aux bords du fleuve. Moins de trois mille Mamelucks le rejoignent ; c'est tout ce qui reste de cette armée superbe qui, à l'entendre, devait balayer le sol d'Afrique de ces giaours (infidèles) occidentaux.

» Cette bataille, unique dans les fastes de l'histoire, y est inscrite sous le nom de BATAILLE DES PYRAMIDES.

» Quatre cent chameaux, cinq ou six mille chevaux, toute l'artillerie, toutes les munitions, tous les bagages, les trésors, les ornements, les parfums, les bois précieux, les diamants, etc., la possession tranquille du Caire et de la Basse Égypte, furent les conséquences de cette mémorable journée. Le général alla coucher à la maison de campagne de Mourad. Les divers corps français, maîtres de Gizeh et du

camp retranché d'Embabeh, passèrent la nuit dans les plaisirs de toute espèce.

» Bientôt arriva devant le général la députation solennelle des habitants du Caire, composée des notables Musulmans et des Européens, tremblants la veille pour leur vie que la fureur du peuple menaçait, et maintenant chargés, par celui-ci, du soin de protéger son existence et ses propriétés auprès du général vainqueur. Le Caire restait livré à une horrible anarchie; Ibrahim-Bey venait de l'abandonner, se sauvant avec ses femmes, ses esclaves, ses trésors et ses enfants vers la Syrie, où il allait demander du secours au sanguinaire pacha d'Acre.

» Le général, touché des maux qui menacent le Caire et dont lui donne une idée l'incendie de soixante navires chargés de marchandises et d'effets précieux appartenant au commerce de toutes les nations, et auxquels les Mamelucks ont mis le feu, en vengeance de leur défaite; le général exauce la députation. Le général Dupuy, honneur de Toulouse, sa patrie, est nommé gouverneur du Caire : il entre dans la ville avec deux compagnies d'élite, et y introduit la police française.

» C'est le 25 juillet que le général vient à son tour dans le Caire. Il en organise les administrations, y établit des divans, qui représentent le conseil de département et la municipalité française. Il comprime les mal-intentionnés, facilite l'apport des

villes, règle tout pour le mieux et se montre au pays conquis non en vainqueur féroce, avide et avare, mais en chef suprême qui est venu pour faire cesser les exactions, comprimer les injustices, et non les continuer; en un mot, qui veut que la loi règne et que la seule terreur de son nom suffise pour la soutenir. »

SOIRÉE XV.

Préliminaires du concordat. — Joseph Bonaparte. — Cretet. — L'abbé Bernier. — Les cardinaux Spina, Caselli, Gonsalvi, Caprara. — Scènes entre Napoléon, Thibaudeau et Treilhard. — Le sénateur La Place recevant une leçon d'un général. — L'évêque d'Autun. — Le cardinal Caprara escamoteur des âmes au diable. — Le cardinal De Belloy. — L'évêque de Carcassonne Laporte. — Nouvelles intrigues. — Le comte Louis de Narbonne. — Première lettre de Louis XVIII à Napoléon. — Comité royaliste. — Lebrun. — Colloque entre deux consuls. — Deuxième lettre de Louis XVIII à Napoléon. — Intrigues curieuses. — Réponse de Bonaparte à Louis XVIII. — La duchesse de Guiche à Paris. — Elle cause avec Joséphine. — Ce qu'on propose à Napoléon en échange de sa puissance; il se fâche. — Comment il dénoue une intrigue. — Scène très-intéressante.

Lorsque le général Bonaparte fut devenu premier consul de la République française, l'un de ses premiers soins l'amena à fermer l'une des plaies les plus cruelles de la France, celle qui provenait de l'absence d'un culte religieux si convenable dans un État. L'Assemblée Constituante, en majorité empreinte du philosophisme voltairien,

avait, par ses exigences impolitiques et sacriléges, rendu le clergé ennemi de la Révolution, et cela non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe.

La persécution avait amené la résistance, la résistance la répression, et celle-ci était devenue le martyre. Les jacobins n'avaient pas voulu du clergé même soumis aux lois perturbatrices; ils le chassèrent, le poursuivirent et envoyèrent également au supplice les prêtres constitutionnels et les réfractaires. Le mal qui découla de cet état de choses effraya jusqu'à Robespierre, qui, pour y remédier en partie, proclama la reconnaissance de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Le Directoire laissa paisible le clergé constitutionnel, promit à demi aux réfractaires l'exercice de leurs droits; mais au 18 fructidor ceux-ci furent persécutés de nouveau.

Napoléon avait trop le coup d'œil de l'aigle pour ne pas voir quelle masse énorme de partisans il se donnerait au dedans et au dehors, si, au lieu d'une protection tacite et indifférente, il appelait la religion catholique à reprendre son rang dans l'État. Créer des diocèses, nommer des évêques, des curés, des chapitres, etc., traiter à cet effet avec le souverain Pontife, tout cela lui vaudrait une influence prodigieuse, et il deviendrait aux yeux de la multitude véritablement l'oint du Seigneur.

Ce projet, né, devint bientôt un plan à exécuter. Des ouvertures, dès 1800, furent faites à Pie VII;

souverain Pontife, qui, rempli de joie à une proposition aussi avantageuse à l'Église, ne balança pas à faire dire au premier consul qu'afin d'amener à bien cette négociation importante, il ne reculerait devant aucun sacrifice de discipline, et, hors le dogme sacré, il n'était aucun avantage temporel qu'il ne fût prêt à abandonner. Une telle réponse facilita le rapprochement. Trois commissaires furent nommés par le premier consul pour traiter d'un nouveau concordat : c'étaient Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon, depuis roi tour à tour de Naples et d'Espagne, aujourd'hui connu sous le titre de transition de comte de Survilliers; le conseiller d'État Cretet, devenu ensuite ministre de l'intérieur, et l'abbé Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers, fameux par son rôle dans la Vendée. Le concordat le fit évêque d'Orléans, et à son décès il était cardinal *in petto* (1).

Le premier comme le dernier a été calomnié étrangement. Les frères de Napoléon avaient à paraître de grands hommes, à cause du parallèle que l'on ne cessait de faire d'eux à lui, plus de peine que n'en auraient eue, à la même époque, des gens de mérite non écrasés par cette parenté redoutable. Mais s'il n'y avait aucune comparaison à faire entre Napoléon et Joseph, n'aurait-on pas pu l'éta-

(1) Choisi en secret par le Pape et non proclamé. *In petto* veut dire *dans le cœur* ou *gardé en secret*.

blir plus justement entre ce prince et les autres souverains de l'Europe, ses contemporains? Lesquels l'eussent emporté sur lui en magnanimité, en clémence, en libéralité généreuse? Quel roi de son temps aima plus que lui les arts et les protégea plus utilement? Qui pensionnait mieux les savants, les littérateurs, les artistes? Qui, toujours sur un trône mal affermi comme le sien, se serait occupé autant que lui du bonheur de ses peuples? Naples lui doit des lois sages et la magnificence de ses palais royaux. En Espagne, environné de trahisons, de complots, d'attaques dirigées contre sa vie, quel souverain de ce pays a fait moins couler de sang, a moins rempli les présides et les bagnes? Doux, facile, conciliant, humain, rempli de bienfaisance, ses sujets l'ont-ils jamais accusé de cruauté? non, sans doute, et chaque jour il lui vient des regrets de ces États où il n'a fait que paraître. Il n'était pas guerrier : mais en Portugal, en Autriche, en Prusse, etc., partout, de nos jours, où sont les souverains belliqueux? A cette époque, ceux qui parurent aux armées ne s'y montrèrent que pour fuir. D'ailleurs, le roi Joseph avait-il une armée? Non, sans doute, et, certes, Napoléon n'aurait pas souffert qu'il devînt grand-capitaine : voyez combien il était mécontent du génie militaire du prince royal de Suède et de la valeur impétueuse de son beau-frère Murat. Enfin le choix de Joseph, lorsqu'il prit une épouse, cette femme si grande par ses

qualités de famille, ses vertus d'intérieur, sa piété éclairée, sa bienfaisance inépuisable, montre assez quel soin il apportait à cette recherche de la femme qui devait faire son bonheur domestique, et certes peu de reines modernes, si elles en obtiennent autant, emporteront plus au ciel de témoignages d'amour et de reconnaissance de tant d'infortunés que celle-là.

Le comte Cretet, second commissaire, ex-avocat, était travailleur, probe, honnête, bon administrateur et singulièrement versé dans le droit-canon et dans les matières de théologie.

L'abbé Bernier, en 1794, avait été le saint Bernard de la croisade vendéenne; catholique et royaliste, esprit essentiel, aux vues larges, peu arrêté par des minuties, ayant moins de préjugés que de principes, il savait se servir à propos de son caractère sacerdotal pour étendre son influence politique. Employant à propos le nom de Dieu pour arriver à une combinaison terrestre, cachant sous la robe du prêtre l'ambition du séculier, il savait avec art obtenir, par une homélie chaleureuse et placée à propos, ce qu'il n'avait pu obtenir par des raisonnements mondains et solides. Il mit, à bonne intention, de la diplomatie dans l'enthousiasme; il fut royaliste tant qu'il put espérer le triomphe de la cause des Bourbons; mais lorsqu'il la vit perdue, il se livra à l'impérialisme par frayeur et par connaissance de la jacobine-

rie. Les opiniâtres sans raison qualifièrent de perfidie sa sagesse ; on le nomma traître, parce qu'il fit la paix lorsqu'il n'était plus possible de faire la guerre. Alphonse de Beauchamp l'a calomnié dans sa guerre de la Vendée ; il a demandé des mémoires aux chouans pour écrire la vie de celui qui, voyant la Vendée fermée, n'apercevait plus dans la chouannerie que le brigandage paré d'un beau nom.

Le Pape, de son côté, ne choisit pas des hommes ordinaires : ses plénipotentiaires furent monseigneur Spina, archevêque de Gênes et depuis cardinal, prélat retors, adroit, capable, plus habile que savant, autant diplomate que religieux, et paraissant toujours être de l'avis de tout le monde en masse, afin d'amener en détail chacun au sien. Tolérant à la manière ultra-montaine, de façon à faire rugir nos dévots, il avait pour règle qu'il faut céder ce qu'on ne peut défendre et conserver le plus que l'on peut obtenir. Il ne se blessait d'aucune attaque voltairienne, riait de la grosse franchise des sabreurs, leur rendait les approches du ciel faciles, afin de les empêcher de reculer, et allait droit à son but en paraissant lanterner sur la route.

Le père Caseli, second commissaire, était moine, chef de je ne sais plus quel ordre, et remplissait dans la commission le rôle voulu de béat que, du reste, il jouait d'inspiration ; car c'était un saint au

naturel, un saint non comme les Dominique, les Hildebrand, mais comme les bienheureux canonisés François de Sales et Vincent de Paule. Il savait bien que l'on n'a pas ici-bas les perfections d'en haut, et qu'il convient de s'accommoder aux faiblesses humaines. Néanmoins, et tapi sous sa componction, il guettait le côté faible des commissaires français et amenait leurs distractions les plus légères au profit du Saint-Siége, qui en fut reconnaissant.

Tous deux commencèrent la négociation et débrouillèrent le gros de la besogne, traînant l'affaire en longueur, afin que l'impatience française servît aux intérêts romains. Cette tactique réussissait auprès des commissaires, mais échouait devant Napoléon. Aussi Pie VII, voyant qu'il commençait à se fâcher, lui envoya, chargé du dernier mot, le cardinal Gonzalvi.

En celui-ci étaient incarnées l'habileté, la diplomatie, la sagacité, la prudence romaines. Homme de Dieu, homme du monde, prêtre pur, courtisan délié, ministre à grandes vues dans un cabinet de souverain, c'était dans un salon un discoureur aimable. Théologien consommé, légiste érudit, il était bon connaisseur en littérature moderne. Partout à sa place, nul ne voulait lui manquer, car il se faisait aimer de tous. Pur dans ses mœurs, gai dans ses propos, sévère par sa morale et plein d'indulgence pour les faiblesses d'autrui, jamais il n'y

eut meilleur ambassadeur. On l'a regardé, et avec raison, comme le premier homme d'état de l'Europe. C'était la dextérité, la sagesse, la prudence en personne; son œil perçant embrassait tout; ne donnant rien au hasard, il prévoyait toutes les chances, pliait à propos, résistait de même, cédant de bonne grâce ce qui ne touchait pas au fond, et inflexible sur ce qui eût exposé sa conscience, son prince et la religion. Napoléon, à la première vue, le comprit, l'apprécia, l'aima; car Napoléon était si supérieur aux autres, qu'il estimait le mérite, les talents, les vertus, et était incapable de cette jalousie qui surprend les âmes mesquines.

A la nouvelle que, par un concordat, le catholicisme rentrait dans le Gouvernement français, les philosophes, les théophilanthropes, les francs-maçons et les jacobins furent de mauvaise humeur; ils voulaient bien admettre le déisme seul, le culte leur semblait à eux inutile. Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie dans la famille consulaire. Madame Lætitia, en l'apprenant, s'écria : « Enfin nous aurons une bonne messe! » Joséphine n'en déparlait pas. Plusieurs généraux, au contraire, en eurent peur. Rapp, entre autres, ne put s'empêcher de dire au premier consul, dans un accès de sa brusquerie alsacienne :

— Au reste je m'en.... moque, pourvu que vous ne fassiez ces gens-là ni vos aides-de-camp ni vos cuisiniers.

Dans le conseil d'État le citoyen Thibaudeau, depuis fait comte, et qui, républicain fougueux, se vit anoblir avec joie, soumit au premier consul l'idée déraisonnable de se faire protestant. C'était abandonner la religion de vingt-huit millions de Français pour embrasser celle que deux millions à peine professaient. (Il n'y a pas plus que cela de protestants en France.)

— Citoyen, répondit Napoléon, je suppose qu'un quart de la population se fera calviniste; me répondriez-vous que les autres trois quarts ne commenceront pas la guerre civile?

Napoléon eut à ce sujet une conférence avec Cambacérès et Treilhard. Celui-là voulait le concordat projeté, que celui-ci repoussait de toutes ses forces. Il n'admettait ni catholicisme ni protestantisme, mais un juste milieu : la liberté de tous les cultes à l'intérieur, et au dehors toute cérémonie, tout signe interdits ; pas de croix aux carrefours, pas de processions, pas de cloches.... Ici Treilhard fut interrompu par Napoléon, qui lui dit :

— Oh! oh! vous êtes aussi contre les cloches! Que vous ont-elles fait, s'il vous plaît? Ce son est doux dans les campagnes lorsqu'il arrive de loin à l'oreille; il invite à la mélancolie, il avertit l'homme qu'il doit songer à des choses plus sérieuses; il détache son esprit des intérêts d'ici-bas. Les cloches et le canon sont les deux grandes voix de la civilisation: elles luttent avec les vents et le tonnerre, ces voix

immenses de la nature. Je vous en prie, ne brisez pas les cloches; je les soutiendrai en cas de besoin.

Cette affection du grand homme pour les cloches fut constante : lorsqu'il se promenait à cheval dans les campagnes, et que celle d'un village tintait, il ralentissait le pas du cheval, s'arrêtait même, ou cheminait en écoutant, en gardant le silence, jusqu'à ce qu'il n'ouït plus rien. Les robes blanches le charmaient aussi; il trouvait toujours bien parée une femme vêtue de blanc. En revanche il haïssait le musc et l'ambre.

Je reviens à Treilhard. Celui-ci parut stupéfié de l'apologie des cloches : loin de contredire sur ce point, il le céda à Napoléon; mais ce fut pour se rabattre sur le clergé, qu'il chargea de tout le mal commis en Europe et dans le reste du monde depuis le christianisme, l'accusant surtout d'ambition.

—Vous parlez d'époques, repartit le premier consul, qui ne doivent pas renaître : alors la superstition régnait seule, la raison était à son aurore, et l'autorité souveraine faiblement établie; la féodalité aujourd'hui éteinte permettait aux sujets de lutter sans crime contre le monarque. Maintenant les nations, suffisamment éclairées, savent ce qu'elles doivent croire et faire. Le clergé dorénavant ne sera qu'une partie du corps des fonctionnaires : les lois les contiendront autant que les autres. J'a-

néantirai celui qui parmi eux affectera l'indépendance, et je ne leur permettrai aucun acte intolérant.

— Ils vous désobéiront.

— Jamais tant que je règnerai. Les ecclésiastiques ont un sens parfait; ils ne se montrent forts que devant les faibles. Quel pape, quel évêque, quel prêtre a osé résister à l'empereur Charlemagne? Aucun ; et presque tous se sont révoltés contre son lâche fils Louis-le-Débonnaire. Si mes successeurs faiblissent, la faute viendra d'eux. Je me flatte, pendant mon règne, de clouer si bien le prêtre à l'autel, qu'il n'en descendra pas pour tourmenter l'État ou dominer dans la société.

Qu'est-ce qu'un État sans religion, sans culte, sans rapport journalier entre le peuple et Dieu? Le frein du catholicisme peut seul maintenir les âmes; on ne lie pas celles-ci par des abstractions philosophiques. Le plus beau traité de morale a engagé une jeune fille a conserver sa chasteté bien moins que l'exemple d'une Vierge immaculée..... Il manquera d'ailleurs toujours quelque chose à nos cérémonies publiques lorsqu'elles auront lieu en dehors d'un culte établi. Il n'en est pas des fêtes solennelles d'un peuple comme d'une soirée offerte à une réunion d'amis: celles-là doivent avoir une gravité, une pompe, une solennité que ne peuvent lui procurer les cortéges dans la boue, les chants profanes, les tréteaux politiques, les discours débités en plein

vent. Je défie d'établir une fête annuelle qui se perpétue, si le clergé en est exclus, et si, par sa présence, il n'en augmente la majesté. Je ne suis pas dévot, mais j'avoue qu'après une victoire, un *Te Deum* chanté dans une église parle plus à mon cœur que la plus belle parade civique où l'on se crotte sur les boulevarts et les quais parisiens. Oui, citoyen, le concours de la religion consacre les institutions humaines, et il rend vénérable le dépositaire du pouvoir. Est-ce enfin chose injuste, que de rendre à vingt-six millions de Français ce qu'ils demandent. *Je crois le concordat nécessaire, je le signerai.*

Treilhard, accablé, mais non gagné, termina la conversation en disant :

— Quant à moi, quoiqu'il arrive, mon parti est pris : je ne serai ni de la religion de Rome, ni de celle de Genève.

— Ne jurez de rien, répondit le premier consul avec gaieté; vous finirez par aller à la messe.

— Oui, lorsque je deviendrai seigneur féodal.

— Oh ! dans ce cas, je vous vois avant peu agenouillé dans une église.

Ici on se sépara. Des années s'écoulèrent. Napoléon ayant établi sa noblesse, Treilhard, à qui il avait fait attendre son titre de comte, vint se plaindre.

— Vous êtes donc résolu à aller à la messe ? dit Napoléon en riant.

— Je veux vous y suivre.

Lasteyrie sculp.

LA PLACE

(Pierre Simon, Marquis de)

Membre de l'Institut.

Publié par P.H. Krabbe.

— A votre place j'aurais voulu faire de mon propre mouvement ce que vous ferez pour un hochet.

— Ne peut-il y avoir de conversion a tout âge?

— M. Treilhard, si, en 1789, vous eussiez été comte, vous ne seriez pas devenu républicain en 1793, et un peu *tartufoli* en 1808.

A cette époque du concordat, une poignée de sénateurs, un groupe de conseillers d'État, se concertèrent et dépêchèrent La Place pour détourner Napoléon de son projet. Ce savant lui dit que c'était commettre une grande faute que de rappeler à la vie *une secte* tracassière, orgueilleuse, insolente, qui, sans fournir aucun appui, donnerait de l'inquiétude et serait mal comprimée. A l'entendre, le catholicisme, le christianisme même étaient décédés parmi nous, ou n'avaient de pouvoir que sur d'antiques bigottes à la veille de trépasser : les gens raisonnables n'en voulaient plus; le gros de la nation le perdait de vue; les fonctionnaires étaient ses ennemis, et les soldats le méprisaient. On arriverait à des séditions en voulant contraindre tant de monde à des apparences discréditées; et, pour achever, La Place menaça le premier consul de la perte de son influence populaire, s'il voulait l'employer à relever des momeries. La harangue de l'astronome fut appuyée du bavardage des collègues venus avec lui. Napoléon les laissa dire, et puis répliquant froidement.

— J'ai, leur dit-il, de vives actions de grâces à vous rendre en retour de votre attachement à mes intérêts ; mais n'êtes-vous pas trompés dans votre façon de voir les choses ? Ce concordat, qui vous paraît inutile, me semble à moi de première nécessité. Je vous accorde qu'il plaira à *d'antiques bigottes*, mais, en conscience, vous eussiez dû ajouter à celles-ci la presque universalité des Français du Nord, de l'Est, de la Bretagne, de tous les départements limitrophes à l'Océan, aux Pyrénées et à la Méditerranée. En excluerez-vous les habitants si religieux du centre de la République ? peut-être encore les deux tiers et demi de Paris ? Car, citoyens, franchement, si l'on met de côté un nombre de savants illustres, vénérables, vous tous, par exemple, et un tas de polissons, d'escrocs, de chenapans, de jeunes gens, de militaires sans réflexion, qui croyent marcher avec vous en vous déshonorant, je suis persuadé, et au fond vous l'êtes comme moi, que le concordat catholique sera reçu avec transport par la totalité de la France. Quant à la troupe, elle aura pendant la messe, où je la ferai assister, la même tenue que pendant les autres exercices : que dis-je, plus d'un soldat me remerciera de lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs religieux : les officiers lui donneront l'exemple du respect et de la vénération glorieuse pour tous les actes catholiques. Les conseils de guerre, le renvoi soudain, frapperont tout géné-

ral ou autre qui s'aviserait de faire du voltairianisme là où le chef de l'État se montrera catholique. Les fonctionnaires les imiteront ou rentreront dans la vie privée, et vous-mêmes, avant peu, conviendrez qu'il y a dans la République plus de croyants que vous ne le pensez aujourd'hui. Quant à ce que vous reprochez à la religion, c'est la faute du temps et non la sienne; je serai son protecteur; la même prison renfermera le sot qui aura voulu être fanatique, l'étourdi mal éduqué par vos leçons et le sage devenu intolérant. Chaque dimanche j'entendrai la messe, et j'ai la douce certitude que pas un de vous, citoyens, ne fera faute de m'y suivre.

Les inflexions de voix du maître confondirent les philosophes, et, venus là incrédules, ils en sortirent tartufes complets. Le concordat fut accueilli avec allégresse : le clergé porta Napoléon aux nues; la majeure partie des évêques donnèrent leur démission; ceux qui s'y refusèrent furent regardés par le Saint-Siége comme insoumis, et jamais n'éclata mieux l'omnipotence pontificale. Toute l'Église reconnut au pape le droit de démettre, pour le bien commun de la catholicité, des évêques à l'abri de tout reproche canonique et menant d'ailleurs une vie sainte.

Ce qui devint comique dans cette grave affaire, fut la demande de démission du siége d'Autun qui fut faite à M. de Talleyrand-Périgord; il ne la

refusa pas; aussi, peu de jours après, étant chez madame de Staël, il dit :

— Ne me demandez plus, Mesdames, en cas d'urgence, les fonctions épiscopales ni même sacerdotales; car voici un bref du souverain pontife qui, me qualifiant de son très-cher fils, un peu émancipé peut-être, brise les nœuds qui, selon lui, me retenaient spirituellement au service de l'autel : je rentre dans la vie civile.

— Alors, Monsieur, repartit madame de Staël-Holstein, si vous êtes sans crédit dans l'autre monde, votre épée nous protégera dans celui-ci, et je ne doute pas, avant peu, qu'un mari de mauvaise humeur ne vous appelle sur le pré.

La signature du concordat eut lieu à Notre-Dame le 15 août 1801. Un légat du pape, et légat *à latere*, vint exprès de Rome à cet effet : c'était le cardinal Caprara, d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de Bologne et de l'Italie. Petit vieillard presqu'à demi enterré sous une énorme perruque, il possédait certes plus de capacité qu'il n'était gros; il avait de l'amabilité, de la science, avec une teinte de galanterie de haut seigneur ; faisant d'ailleurs de la religion à l'italienne, c'est-à-dire avec toute la facilité possible, sans manquer à la vraie piété. Empesé avec les cafards, saint avec les cagots, dévot avec les *zelanti* ou les saints réels, politique ferme et adroit avec les hommes d'État, rempli d'esprit, d'érudition, de science avec les savants

et les littérateurs, il plaisait même aux dames malgré son âge et sa laideur. Nos diplomates seuls le redoutèrent; tout le monde l'aima, les militaires non moins que les gens d'église. Assurément Pie VII n'aurait pu choisir un meilleur représentant : toujours à son affaire, il supportait la plaisanterie s'il voyait jour à en tirer du profit pour sa mission. Napoléon tarda peu à en raffoler, bien que parfois il le griffât par quelque sarcasme.

— Que vous avez à mettre au pied de la croix! lui disait la vieille marquise de M....

— Eh! eh! répondait-il, je prends patience, je baisse la tête et de temps en temps j'escamote quelque chose. Si je me fâchais, il se méfierait de moi...; et qui sait si, profitant d'un bon moment, je n'accrocherai pas son âme à la volée!

Le comte Regnault disait un jour au baron de Lamothe-Langon, depuis auditeur au conseil d'État :

— Notre légat a entrepris ma conversion ; nous nous faisons des concessions réciproques ; il me passe les demoiselles *toutes faites*, en retour de mon acceptation de la foi... Croyez d'abord, oui, croyez un peu, me dit-il, et puis le temps fera le reste.

Regnault. — Mais, Votre Éminence, je suis emporté.

Le cardinal. — Croyez, et vous le deviendrez moins.

REGNAULT. — Je ne cesse de travailler aux choses de ce monde.

LE CARDINAL. — Croyez, et vous songerez enfin à celles de l'autre.

REGNAULT *en hésitant*. — Je suis.... malade.

LE CARDINAL. — Est-ce que l'incrédulité vous guérira?

Ce dernier trait, que je ne rends pas dans toute son exactitude, était par sa douce tolérance bien digne d'un prélat romain. Au reste, la vie du cardinal Caprara fut constamment honorable et pure; il fit dans l'occasion montre d'un noble caractère; tout Paris l'accueillit, l'applaudit et le pleura à son décès. Chéri de ceux-là même les plus opposés à la religion et au concordat, il parvint, avec tous les dehors d'une bonhomie trop naturelle pour être jouée, par acquérir une influence considérable qu'il conserva toujours.

Monseigneur de Belloy, cardinal nouveau, ex-évêque de Marseille, et prêtre de la vieille roche, fut nommé évêque de Paris sur la démission de M. de Juigné, élevé à la manière des Belzunce, des Lamothe d'Orléans, des Daviau, des Chéverus, etc. Il fut pieux sans forfanterie, indulgent sans faiblesse, ferme sans dureté. Sorti d'une très-noble famille bretonne, plusieurs de ses pères furent illustres; entre autres Jean-Pierre de Belloy, avocat général au parlement de Toulouse au commencement du XVII^e^ siècle.

Parmi tous les évêques nommés en 1801, je signalerai monseigneur de La Porte, évêque de Carcassonne. Homme habile, spirituel, gai, aimable, poli, unissant à une vie régulière, à des connaissances théologiques très-étendues, à une littérature profonde, une grande sévérité de mœurs, une urbanité parfaite, un ton exquis, une facilité charmante dans le commerce intime; homme de bonne compagnie, sachant être évêque à propos, il évitait au dehors d'étaler la fermeté de son cœur, aimant mieux éluder que combattre, et traiter que rompre: il restait maître de lui et souvent des autres, parce qu'il savait toujours où commencerait sa résistance. Mis au premier rang parce qu'il se contentait du second, il se fit estimer à Paris, adorer dans son diocèse et chérir partout. Admis à nombre de négociations ardues et importantes, il s'en démêla à merveille, évitant le bruit et se passant de l'appareil, pourvu que le succès lui vînt. Ses vertus et ses qualités restent l'apanage de tous les membres de sa famille, n'importe le sexe, l'âge et la position.

Après le concordat, les royalistes s'imaginèrent que le premier consul venait à eux; alors, remplis de cette espérance, ils se remuèrent, écrivirent, en Angleterre, à MONSIEUR (le comte d'Artois), à Mittau au Roi (Louis XVIII), et réveillèrent, en ces lieux, des idées tant de fois déçues. On imagina de renouer avec Bonaparte les négociatio n

suivies avec Barras et avortées à la suite du 18 brumaire. Un soir, le comte Louis de Narbonne (1), nouvellement rentré, dit à M. T... père, et tout bas :

— Madame la duchesse de Guiche arrive.

M. T... — Enfin en voici une des nôtres; que notre allégresse sera grande de la reconquérir ! Je suis fou de sa beauté, de ses graces, de son ton exquis.

Le comte Louis.—J'ai peur que l'on ne soit trop heureux de son retour; que celui-ci n'occasionne des orages qui pourront bien atteindre certains de ses amis.

M. T... *déclamant :*

— D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment (2).

Le comte Louis. — Une lettre du comte de Vauban m'annonce que Monsieur l'a chargée d'une négociation avec... le premier consul.

M. T... — Quoi ! ce qu'a répondu ce personnage n'a pas dégoûté de traiter avec lui !

Le comte Louis. — Au contraire, on se figure, autour de Monsieur, que la duchesse de Guiche sera l'Axiane de cet autre Alexandre, et que son *ascendant* emportera tout.

(1) Devenu plus tard favori de Napoléon, il fut chargé de missions importantes et mourut en 1813, d'une chute de cheval.

(2) Athalie, acte I, scène 1. *Racine.*

Le ton ironique de cette phrase ne fut pas aperçu de M. T..., qui repartit :

—Cela convient : cet homme comprendra ce qu'il doit à une telle dame.

Le comte Louis *haussant les épaules.* — Quoi, vous aussi pensez comme jadis ? N'avez-vous pas deviné que le chef actuel du Gouvernement n'a rien du courtisan de Versailles; trempé à l'antique, tête de fer, cœur de bronze, au lieu de s'enorgueillir du choix de la belle messagère, il s'indignera que l'on ait remis à une femme légère de graves intérêts, et le négociateur nuira à la négociation, je l'assure.

M. T... — Ce serait singulier, étrange...., et si on lui fait de belles propositions....?

Le comte Louis. — Quelles ? par exemple la duché-pairie, l'ordre ?....

M. T... — Comme vous y allez !... Et les preuves pour le Saint-Esprit, pourra-t-il les faire ?

Le comte Louis *très-gravement.* — Ah ! oui, c'est une difficulté... et je ne sais si la conquête de Toulon, l'Italie prise et reprise, Malte enlevée, la merveilleuse expédition aux bords du Nil, les victoires de Mondovi, de Dego, d'Arcole, de Castiglione, de Roveredo, de Rivoli, de Saint-Georges, de Lonato, des Pyramides, du Mont-Thabor, de Marengo, pourraient suppléer à cent ans de noblesse ; si tous ces exploits dispenseraient des quatre quartiers manquants... Mais, Monsieur, les Bona-

partes ayant été reçus à l'école militaire et leur sœur à Saint-Cyr, ils sont nobles au degré voulu; car les preuves à faire pour ces maisons étaient les mêmes que pour l'ordre de Saint-Jean et le cordon bleu.

Là finit la conversation, et pour bien la comprendre, il faut faire connaître que, dès le 18 brumaire, on s'était mis en campagne pour gagner *M. de Bonaparte* et le ramener à la royauté. Louis XVIII, pressé par ses conseillers, lui écrivit de Mittau, le 20 février 1800, la lettre ci-jointe :

« Quelle que soit leur conduite apparente, des » hommes tels que vous, Monsieur, n'inspirent » jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une » place éminente, je vous en sais gré : mieux que » personne vous savez ce qu'il faut de puissance » et de force pour faire le bonheur d'une grande » nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, » et vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; » rendez-lui son roi, et les nations futures béniront » votre mémoire. Vous serez toujours trop néces- » saire à l'État pour que je puisse acquitter, par » des places importantes, la dette de mon peu- » ple et la mienne.

» *Signé* Louis. »

Il y avait de la dignité dans cette lettre, et de l'adresse dans la dernière phrase; mais elle ne spécifiait rien, et son ensemble vague ne pouvait

être la base d'une négociation sérieuse. Elle fut expédiée de Mittau à l'abbé de Montesquiou-Fezensac, chef secret du comité royaliste. Cet abbé, qui vivait sur la feuille d'une demi-réputation commencée à l'Assemblée Constituante et qu'il a perdue en 1814 lorsqu'on l'a mis en évidence; ce diplomate de boudoir, fidèle sans doute, bien qu'il eût quitté sa religion pour le philosophisme; ce politique mou et nonchalant, qui prétendait conduire la France en sommeillant sur son fauteuil; homme dont la nullité éclatait déjà malgré ses efforts à la recouvrir de mystère et d'importance; abbé dont la soutane luttait de commérage avec les cotillons, dirigeait despotiquement la petite guerre occulte que, dans certains salons, on faisait à la République et au consul, sans que ni l'un ni l'autre se doutât de l'existence de tels adversaires. Là étaient le marquis de Clermont-Gallerande, Royer-Collard, Richer Sérisy, La Harpe et tant d'autres, l'abbé de Montgaillard, enfin, qui trahissait bravement les Bourbons à l'intérieur, tandis que le comte son frère les vendait au dehors. Là s'ourdissaient de mesquines et souvent de coupables intrigues. Là peut-être mieux qu'ailleurs on eût pu avoir de sûrs renseignements sur la machine infernale et sur ses auteurs; et, sans aucun doute, les premières nouvelles que la police en eut lui vinrent de l'abbé de Montgaillard.

La lettre du Roi qu'il fallait remettre épouvanta l'abbé de Montesquiou; à qui la confierait-il? Il se ressouvint qu'avant d'être troisième consul, Lebrun avait fait partie du comité royaliste, et, en conséquence, il vint à lui et lui fit part de son embarras. M. Lebrun, le plus honnête des gens en place et le moins bruyant aussi, littérateur, financier, administrateur, bon à tout en second, accueillit l'abbé, l'écouta, partagea sa frayeur; et comme, dans son âme loyale, il eût cédé la couronne parce qu'il se sentait incapable de la porter, il s'imagina que cet autre Atlas, qui aurait eu la force de soutenir le ciel, ne demanderait pas mieux que de se débarrasser d'un fardeau énorme. L'abbé de Montesquiou accepta cette offre avec reconnaissance, et Lebrun, chargé de la missive royale, pénétra dans le cabinet de son collègue. Alors, prenant la parole:

— Citoyen premier consul, dit-il, non sans une vive émotion, mais avec la fermeté de la vertu, je viens à vous chargé d'une mission... bien singulière; vous plairait-il que je vous en fisse connaître succinctement le sujet?

BONAPARTE. — Volontiers. De quoi s'agit-il?

LEBRUN. — Je suis porteur d'une lettre autographe de..... Sa... Majesté.

BONAPARTE. — De Sa Majesté?... Laquelle? L'empereur d'Allemagne, celui de Russie, les rois de Prusse ou d'Angleterre?

MONTESQUIOU FÉZENSAC

(le Marquis de)

Commandt des Armées de la République française en Savoie,

Mort en 1798.

Publié par P. H. Krabbe.

LEBRUN. — Excusez-moi...? de MONSIEUR, voulais-je dire.

BONAPARTE. — Eh! quel *monsieur*? il y en a tant.

LEBRUN. — Du roi.... du prétendant...

BONAPARTE. — J'entends enfin, du comte de Lille? Comment vous vient-elle? Que me veut-il?

LEBRUN. — Apportée par main tierce chez moi...., confiée à ma loyauté.....

BONAPARTE. — Fort bien!... Le troisième consul de la République devient courrier diplomate. En vérité, mon cher collègue, cette chevalerie ne vous va pas. Dans notre situation à vous et à moi, notre loyauté consiste à ne travailler que pour l'État; et si par malheur nous négligeons ses intérêts, nous sommes des mineurs perpétuels, que notre parole n'engage pas.

LEBRUN, *avec dignité*. — Général, le principe est bon; permettez-moi pourtant de ne pas me l'appliquer. Ma parole est sincère.

BONAPARTE. — Libre à vous; aussi bien est-ce chose sans conséquence..... Dès que le comte de Lille m'écrit, il faut bien que sa missive me soit rendue..... Aussi n'en voudrai-je pas à qui vous l'a remise. Mais il faut que vous me le nommiez; je le veux.

LEBRUN. — Soit, pourvu que vous me donniez votre parole qu'il ne sera aucunement poursuivi.

BONAPARTE. — Je vous la donne. Allons, exécutez-vous à votre tour.

LEBRUN. — C'est un membre de la Constituante, un philosophe, un abbé qui n'a jamais été prêtre.

BONAPARTE. — Tant pis pour lui ! Satan, s'il ne faisait pas honneur à son rôle, en serait flétri.

LEBRUN. — C'est un homme d'esprit.

BONAPARTE. — Rien que cela ? Est-il capable ?

LEBRUN. — C'est l'abbé de Montesquiou-Fezensac.

BONAPARTE. — Ah ! celui qui, avec l'ex-abbé Louis, servit la messe de Talleyrand-Périgord le jour de la fédération ?... Si ce n'est que lui, je ne le crains guère. Jamais pensée forte n'animera cette tête vide.

Ceci dit, le premier consul, qui avait exprimé avec une tout autre énergie la fin de son propos, prit la lettre, et ne voulant pas la lire devant son collègue, afin de ne pas avoir à la lui communiquer, la jeta dédaigneusement sur son bureau et parla d'autre chose. Lebrun sortit. Alors, au lieu de consulter Bourrienne, son secrétaire, déjà perdu dans sa confiance par mille tours de passe-passe, Napoléon réserva ce morceau pour un ami, un homme de capacité et de dévouement, Regnault de Saint-Jean-d'Angely. A la manière dont il ouvrit la conférence avec lui, Regnault comprit que la missive ne produirait aucun effet, et il disposa ses batteries en conséquence.

— En vérité, dit Napoléon, l'épître de ce monsieur est si singulièrement tournée, si obscure dans ses expressions, qu'elle me paraît un

bâton perdu, lancé dans le but de me voir venir par ma réponse. Quoi ! la matière à traiter est si vaste, si majeure, si grosse d'avenir, et au lieu d'y arriver, ce sont des mots qui en tiennent la place. Rien de précis, de positif, rien qui porte à réfléchir. Se figurerait-il, par exemple, qu'en véritable Béjaune de la royauté, je lui remettrais la France garottée des pieds et des mains, pour qu'il la replaçât sous les événements antérieurs à 1789 ; que je consentirais au rétablissement des anciens abus, à la dilapidation des finances ; qu'au nom du peuple, et stipulant pour lui, je renoncerais au riche héritage que lui a légué l'Assemblée-Nationale, et ceci sans acte, sans engagement sérieux, sans garantie à l'abri de toute équivoque ? Il faut être légitime pour s'imaginer un tel revirement. Et moi, que serais-je parmi ce monde, au milieu des émigrés ? Fiers d'un triomphe obtenu par moi, me permettraient-ils encore les honneurs du Louvre ; aurais-je de droit les grandes et les petites entrées ?.... Par ma foi ! s'il doit encore y avoir de ces choses-là, je préfère que ce soit à moi de les donner ; je ne veux pas qu'on me les accorde..... Vous verrez qu'on me croirait payé avec un bâton de maréchal de France, une aune de cordon rouge et un brevet de gouverneur de province ; et encore !.... Oh ! mon prix est plus élevé ; je vaux mieux que cela.

Regnault parla dans le même sens, et convint

que la lettre ne méritait pas de réponse. C'était aussi ce que le premier consul pensait. Mais l'abbé de Montesquiou avait parlé; des amies étaient venues tout conter à Joséphine; elle et sa fille Hortense, encore royalistes du haut numéro, se mirent à le supplier d'entrer en arrangement avec Louis XVIII.

BONAPARTE. — Vous êtes des folles! Si je vous écoutais maintenant, vous seriez plus tard les premières à me reprocher ma faiblesse.

JOSÉPHINE. — Qui sait, Bonaparte, ce que l'on te donnerait.

BONAPARTE. — Assurément moins que la couronne.

JOSÉPHINE. — Tu la voudrais?

BONAPARTE. — Être chef souverain de la République, n'est-ce pas la même chose?

JOSÉPHINE. — Tu ne le seras que pendant dix ans.

BONAPARTE, *avec gaieté, et appliquant à sa situation un vers d'une fable de La Fontaine :*

— Ah! dans dix ans, le roi, l'âne et moi nous mourrons.

HORTENSE, *sérieusement.* — Ma mère pourrait être nommée duchesse.

BONAPARTE, *piqué.* — Duchesse! le beau venez-y voir! N'est-elle pas ma femme? et dès lors les pairesses du faubourg Saint-Germain marcheront à sa suite. Au demeurant, mesdames, puisque

ces vieilleries vous plaisent tant, allez *vicomter* rue de Grenelle ou rue de La Planche.

Napoléon sortit; il était de mauvaise humeur.

La lettre resta oubliée. Le silence prolongé du premier consul désespérait le *Roi*; il se résolut, malgré l'impolitesse consulaire, de renouer la correspondance, et il écrivit :

« GÉNÉRAL,

» Depuis longtemps vous savez que mon estime » vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse » susceptible de reconnaissance, marquez votre » place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes » principes, je suis Français; clément par caractère, je le serai encore par raison.

» Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, » d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Égypte, » ne peut préférer à la gloire une vaine célébrité. » Cependant vous perdez un temps précieux; nous » pouvons assurer le bonheur de la France. Je dis » NOUS, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour » cela, et qu'il ne le pourrait sans moi.

» Général, l'Europe vous observe; la gloire vous » attend, et je suis impatient de rendre la paix à » mon peuple.

» *Signé* LOUIS. »

Parvenue par la même voie, celle de l'abbé et du troisième consul, cette lettre fut cette fois discutée

avec Cambacérès et encore Regnault. Cette fois la discussion fut plus aigre.

BONAPARTE. — Messieurs, examinez bien, et voyez que ceux de cette famille ne perdront jamais cette idée fixe qui les poursuit. *Sa clémence !!!* Se figure-t-il qu'il a le droit, le pouvoir de pardonner ! S'il en est envers qui on promet de l'indulgence, il y en a donc que l'on punira ? Alors des proscriptions, des listes triumvirales, les scènes sanglantes du retour des Stuarts après la mort de Cromwell. Je crains, *citoyen* Cambacérès, si ceci a lieu, qu'on ne vous décapite et qu'on ne me fusille. Remarquez son silence sur tout le reste. D'après quelle constitution gouvernera-t-il ? Règnera-t-il comme Louis XIV, ou comme Louis XVI depuis 1789 ? Sera-ce l'ancien pacte ou celui de 1791 qu'il adoptera ? En donnera-t-il un nouveau ? Le calquera-t-il sur celui d'Angleterre ? Aurons-nous le *bon plaisir*, *la gent taillable, corvéable à merci et miséricorde*, les États-généraux, la féodalité, les lettres de cachet, les parlements ?.....

CAMBACÉRÈS. — Il serait bon, avant tout, de le faire expliquer.

BONAPARTE. — Parlera-t-il franchement ?..... Il promettra des merveilles ; que tiendra-t-il ?... Et puis, si ses alentours lui forcent la main.

REGNAULT. — Il me semble qu'obtenir de lui une déclaration de principes claire, nette, serait une garantie excellente pour l'avenir.

BONAPARTE, *vivement.* — Pensez-vous que jamais il rentre ?..... Ah ! jamais, du moins tant que cette main aura la force de tenir l'épée hors du fourreau. Si je meurs !... alors, soit ; que ses déclarations de principes servent. Que veut-il dire encore par cette phrase *que la gloire est préférable à la célébrité ?* Je n'aurai donc acquis de la gloire que lorsque j'aurai sottement déterminé son retour ? J'espère que la gloire, si elle existe, m'est acquise, et que ma renommée actuelle n'a rien de commun avec la famosité... Le comte de Lille, poursuivit Napoléon, dit que je perds un temps précieux ; j'avais cru jusqu'ici que je l'employais utilement et honorablement en consolidant la grandeur de la France, en clôturant la révolution, en créant une armée victorieuse et disciplinée admirablement, une administration forte, éclairée, un système de finances supérieur à celui des Calonne et des Terray. Tout ce travail d'Hercule semble peu de chose au comte de Lille, et toutes mes heures sont perdues si je ne les emploie pas à le rappeler. Non, certes, je ne le rappellerai pas ! ! ! Avec lui ne rentreront pas l'influence étrangère et le pouvoir de ces petits seigneurs, qui n'ont su que fuir au lieu de combattre, qui ont leur fortune à refaire et qui brouilleraient tout pour la rétablir.

Ceci achevé, il congédia ses deux conseillers, en admiration devant sa puissante intelligence ; tous deux pensèrent qu'il ne répondrait pas plus

cette fois que la précédente. C'était son projet d'abord, puis, ayant mûrement réfléchi, il se détermina à le faire, et d'une main rapide il jeta sur le papier les phrases suivantes :

« J'ai reçu la lettre de votre Altesse Royale. J'ai » toujours pris un vif intérêt à ses malheurs et à » ceux de sa famille. Elle ne doit pas songer à se » présenter en France ; elle n'y resterait que sur » cent mille cadavres. Du reste, je m'empresserai » toujours de faire ce qui pourra adoucir ses des- » tinées et lui faire oublier ses malheurs.

» *Signé* BONAPARTE. »

Bourrienne, qui ment toujours dans ses mémoires, qu'il n'a pas faits mais auxquels il a fourni des notes informes, rapporte cette lettre avec des variantes où sa haine se retrouve. Ma version vient d'une copie de l'original, due à Louis XVIII lui-même.

Le troisième consul, Lebrun, devenu le Mercure entre ces deux souverains, fut appelé. « Tenez, Monsieur, lui dit Bonaparte, chargez-vous de faire parvenir cette réponse ; mais bornez-vous là. Refusez à l'avenir toutes commissions de cette sorte, celle-là compromet votre rang, et elle blesse ma dignité. Vous préviendrez l'abbé de Montesquiou d'avoir dorénavant à se tenir tranquille. J'excuse le passé, je ne pardonnerai rien dans l'avenir. »

Cette injonction épouvanta Lebrun et fit rentrer

l'abbé dans son trou; il n'en est sorti qu'en 1814; et, pour ce qu'il a fait, autant aurait-il valu qu'il ne se remontrât pas. Louis XVIII, blessé, piqué de la réponse, en écrivit à son frère, et M. le comte d'Artois se mit en fantaisie de reprendre en sous-œuvre le travail inachevé : il en parla à son fidèle évêque d'Arras. M. de Conzié, anciennement mauvais prêtre, et dans l'émigration mauvais ministre et toujours homme de peu de sens, conduisait, par malheur pour les royalistes, le conseil de Monsieur, et, fort ami de la fille de madame de Polignac, de la belle duchesse de Guiche, il crut, dans sa tête folle, que ce serait le meilleur ministre plénipotentiaire que l'on pût adresser à Napoléon. En conséquence, madame de Guiche, munie des pleins pouvoirs, franchit la Manche et arriva triomphante à Paris, précédée de lettres que le comte d'Avaray, alors tout-puissant auprès de Louis XVIII, et les ducs de Duras, de Damas et autres, adressèrent aux notabilités du faubourg Saint-Germain.

La duchesse, dès qu'elle fut à Paris, essaya de s'y tenir complétement cachée; mais se lassant bientôt d'un rôle raisonnable, elle et ses amis, selon la coutume, multiplièrent si bien les imprudences, que Fouché, ministre de la police, fut instruit de tout. Il eut d'abord l'envie de faire saisir madame de Guiche, rentrée sans autorisation, et de la renvoyer en Angleterre; mais craignant

que Bonaparte lui reprochât de ne pas avoir laissé venir à lui une personne chargée d'une mission secrète, il se retint, et il courut signaler au premier consul la venue de la duchesse et lui conter ce qu'elle voulait obtenir. Napoléon lui répondit qu'il savait aussi tout cela ; qu'il ne serait pas fâché de savoir comment MONSIEUR et son conseil entendaient une pareille négociation ; et sur l'offre que lui fit le ministre de la police de la faire venir sur-le-champ aux Tuileries :

— Gardez-vous-en bien, répliqua Bonaparte ; je suis trop curieux de voir par quel canal elle aboutira jusqu'à moi ; dans ce genre de négociations, tout est bon à connaître.

Fouché n'insista plus, mais il fit savoir à madame de Guiche qu'il la recevrait avec autant de mystère qu'elle voudrait, dans le cas où elle croirait bon de s'entendre avec lui. L'ambassadrice, multipliant les fautes, répondit avec dédain que nul motif ne la condamnait à communiquer avec l'un des assassins de Louis XVI ; mais que si une formalité de passeport ou d'autre lui infligeait le tourment d'avoir à mettre le pied au ministère de la police, ce serait en public et non en secret qu'elle s'y rendrait.

Ces mots auraient irrité un moins habile ; Fouché ne fit que hausser les épaules. Il ne se tint pas pour battu et sut employer des intermédiaires si adroits, que la duchesse de Guiche, baissant

de ton, devint affectueuse et fut presque coquette avec le régicide, qui, dès lors et par elle, noua avec les Bourbons ces relations cachées qui plus tard lui servirent si bien.

La duchesse eut peu de peine à gagner les personnes qui voyaient journellement Joséphine; celle-ci, en vraie femme frivole et vaniteuse, jouissait à la pensée de se montrer dans sa grandeur; aussi devait-il être facile d'obtenir d'elle une audience. Mais il faudrait la cacher à sa belle-mère et à ses belles-sœurs, toutes à l'envi plus désireuses d'exalter la maison des Bonapartes que de la voir éclipser par celle des Bourbons. On maquignonna cette entrevue avec une importance plaisante; on en discuta l'étiquette : la duchesse exigea le fauteuil, et égal à celui de la *maîtresse provisoire de la maison;* elle voulait qu'on la ramenât à sa voiture ou au moins jusqu'au bas de l'escalier; prétentions absurdes, qui eussent fait rugir le lion consulaire si elles fussent montées à lui. Le cérémonial fut éludé par l'ancien usage; Joséphine, malade prétendue, reçut la duchesse, allongée sur une ottomane et couverte du couvre-pied exigé par l'ancienne étiquette.

Madame Bonaparte était seule avec sa fille lorsque la noble messagère arriva; des compliments vulgaires ouvrirent l'audience, puis on passa aux choses majeures, et alors la duchesse dit :

— Madame comprendra combien je dois être

émue en me voyant dans un lieu si rempli pour moi de souvenirs pénibles. Je me rejette vers le passé, je me transporte aux terres étrangères, et à ce sujet je dois vous dire que les propriétaires de ce château se félicitent, dans leur malheur, de le savoir occupé par une aussi parfaite royaliste.

Joséphine. — Je trouve naturels et légitimes vos souvenirs et vos regrets ; bien souvent, de mon côté, je rêve à d'augustes infortunes.

Madame de Guiche. — On le sait, Madame, et on ne doute point de la réalité de vos regrets ; et certes le retour de ceux que nous aimons ensemble ne vous exilerait pas des Tuileries.

Joséphine. — Satisfaite d'une existence plus simple et moins agitée, je renoncerais sans peine à un vain éclat si c'était pour l'avantage de la nation.

Madame de Guiche. — Son profit serait immense par cela seul que le Roi rentrerait.

Joséphine. — Le général Bonaparte n'a nui, je pense, ni à la splendeur ni à la prospérité de la France.

Madame de Guiche. — Oh ! oui, il a bien fait quelque chose... Il a beaucoup de talent... Nos anciens généraux en font cas, bien qu'il ait furieusement innové en tactique ; mais, entre nous, son propre intérêt repose-t-il sur un fondement solide? Tant que le système républicain durera il sera exposé aux... jacobins... Ne vous paraît-il pas avoir pris un vol trop haut,.. ma chère et belle

vicomtesse? Car je me plais à vous donner votre ancien titre, en attendant que vous le troquiez contre un plus élevé. La royauté ne convient qu'à la famille royale : votre mari s'est acquis une réputation brillante, j'ose le dire, mais cela lui donne-t-il le droit de se classer parmi les têtes couronnées...? car, enfin, en vous épousant, il a eu sa plus belle illustration.

JOSÉPHINE, *timidement.* — Mais l'Italie conquise, l'Égypte, Malte...?

MADAME DE GUICHE. — Oui, faits de soldat! gloire de culottes de peau! comme nous disions autrefois. Eh! mon Dieu, on a eu jadis Rose, Fabert, Vauban, Chevert...

JOSÉPHINE. — Bonaparte est noble.

MADAME DE GUICHE. — On le sait, et cette qualité lui a fait trouver grâce; le Roi est merveilleusement disposé, il sera duc..., à brevet peut-être, comme Villars l'a été, et tant d'autres. Le duché passera à votre fils, si vous n'avez pas d'enfants mâles, et Monsieur obtiendra tout de suite, pour ce cher Eugène, la grandesse espagnole. Si votre fille n'épouse pas un duc, on élèvera son mari à cette dignité, afin qu'elle ait le tabouret comme sa mère et sa belle-sœur. De plus, voici les gracieusetés du roi : un hôtel à Paris, meublé, et un million de vaisselle plate, deux millions de diamants, six cent mille livres de rente sur l'État, la terre de Chambord, en récompense nationale; voilà le

solide. Puis le cordon bleu, le commandement suprême des armées, avec la charge de connétable, rétablie à la seule condition que M. Bonaparte soumettra ses plans à Monsieur et à son conseil. Je vous dirai, à ce sujet, que l'évêque d'Arras en remontre au petit Dumouriez. Ainsi, votre mari gagnera à cette condescendance. Enfin, on élèvera au milieu de la place Vendôme une colonne de marbre blanc, sur laquelle on verra Bonaparte mettant la couronne sur le front du Roi, et présentant Sa Majesté à la France.

Joséphine, simple et désintéressée, admira tant de faveurs; elle approuva tout, et il fut convenu qu'elle porterait la parole au premier consul, sans faire attention que, dans tout ce qui venait d'être stipulé, il n'avait pas été dit un mot de ce qui serait accordé à la France. Dans ce moment on annonça le comte Louis de Narbonne : celui-ci était un de ces seigneurs privilégiés, faits pour plaire en tous les temps et en tous les lieux. Fils de la duchesse de Narbonne, dame d'honneur de mesdames de France filles de Louis XV, on le disait issu d'un sang bien autrement auguste; sa mère véritable aurait été proche du trône, sur lequel son père aurait été assis. Quoi qu'il en soit, il joignait à un esprit cultivé les grâces de la chevalerie française, et des manières avenantes à une profondeur de philosophie. Libéral avec des libéraux, jamais à la cour il n'y eut habitué plus

souple et moins disposé à faire acte d'indépendance ; il apportait auprès des souverains une abnégation de soi-même naturelle ou calculée, une indifférence du fond des choses, contractée par l'habitude de toute une vie. Brave de sa personne et élégant à ravir, il était autant habile à négocier qu'à combattre, il se maintenait avec un succès égal sur un champ de bataille et dans une réunion de diplomates. Galant, guerrier, négociateur, propre à toute carrière, il n'était déplacé dans aucune, et se montrait supérieur presque dans toutes. Ministre de la guerre en 1791, il eût fait du bien à la nation et encore plus à Louis XVI, si la Reine, qui ne l'aimait pas, ne l'eût contrecarré. Traité au château de démocrate, et de royaliste dans des clubs, il se vit deviné par ceux-ci et méconnu par celui-là ; si bien qu'il ne put utiliser ses lumières, son influence et ses vertus. Il émigra par force, et fut mal reçu par ses compagnons d'infortune. L'évêque d'Arras, qui le haïssait, en conséquence de sa supériorité, le fit bannir de l'Angleterre. Rentré en France, il obtint, après le 18 brumaire, que sa radiation lui fût accordée, grâce aux démarches de Talleyrand et de madame de Staël. En arrivant à Paris, son premier mot à M. de T... fut : « Mon ami, la mort sur l'échafaud dans sa patrie est préférable à une existence brillante chez l'étranger. On peut désormais me tuer, mais non me faire sortir de la France. »

Anciennement lié avec madame de Beauharnais, il vint aux Tuileries, et plut au premier consul dès le début : on sait la carrière brillante qu'il a parcourue depuis.

Joséphine, charmée de la visite de M. de Narbonne, le fit entrer, lui conta ce qui venait d'avoir lieu, et le pria d'aller demander de sa part à la duchesse de Guiche ce que les Bourbons feraient pour la nation en cas de retour. Narbonne comprenant la gravité de la mission, l'accepta ; mais au lieu d'aller d'abord chez l'ambassadrice, il se rendit chez le premier consul, auquel il fit demander une audience par Savary. Bonaparte, ai-je dit, l'estimait et l'appréciait ; soupçonnant que sa démarche avait un motif sérieux, il le fit entrer, et en le voyant :

— Qu'est-ce, citoyen Narbonne ? Auriez-vous maille à partir avec le ministre de la police ? Vous êtes vous un peu mêlé aux commérages du royaume-faubourg ?

Le comte. — Citoyen premier consul, des calomnies nous frappent toujours, mais j'espère que mon innocence ressortira toujours de l'examen impartial de ces allégations mensongères. Je respecte la loi qui m'a fait rentrer et j'admire le gouvernement qui, rempli de force et de sagesse, ne souffre ni le mépris, ni les outrages de l'étranger.

Bonaparte. — Ah ! si les émigrés rentrés pre-

naient de vos almanachs !... mais ce sont des têtes légères; leurs femmes surtout me haïssent, et je ne leur ai fait que du bien. Pourquoi la noblesse me laisse-t-elle seul avec ses ennemis? Pourquoi me bouder? je lui serais bon... Je ne les vois que pour m'arracher des faveurs qu'ils obtiennent sans en garder de la reconnaissance... Vous-même, je gage, avez une requête à me présenter.

Le comte. — Je suis heureux de votre erreur. Non, général, ce n'est pas pour moi que je suis ici; j'y viens prendre vos ordres et recevoir vos instructions.

A la suite de ce début, il lui conta ce que le lecteur sait déjà, et Napoléon, charmé que Joséphine eût accordé sa confiance à l'émigré le plus raisonnable, le pria d'aller remplir sa mission, et de lui écrire la réponse de la dame; puis il acheva en disant qu'il serait charmé de voir M. de Narbonne plus souvent, surtout s'il consentait à dépouiller en entier le vieil homme.

Le comte. — Général, depuis mon retour je me suis arrangé de manière à ne dater que du 18 brumaire.

Bonaparte *flatté*. — Vous êtes pourtant un véritable rejeton de l'ancienne cour.

Le comte, *souriant*. —On le présume.

Bonaparte. — Vous avez beaucoup connu tout ce monde-là?

Le comte. — Beaucoup.

BONAPARTE. — Quelle est votre opinion sur Louis XVI?

LE COMTE. — Qu'il ne fut jamais roi à aucune époque. Son règne fut une longue tutelle mal conduite par Maurepas, plus mal par Montmorin et Breteuil, et enfin par la Reine. Jamais prince n'a eu ses vertus privées; mais la royauté se résumait pour lui dans la soumission envers les autres. Il se perdit avec sa famille et son parti au 10 août, par peur de verser le sang de la canaille. Il combattait sans force des assassins puissants par la légalité. J'ai eu l'honneur d'être son ministre; aussi j'adore sa bonté et maudis sa faiblesse. C'est un martyr qui a fait à lui seul plus de mal à la France qu'Isabelle de Bavière, les deux Médicis, etc.

BONAPARTE. — Et le comte de Lille?

LE COMTE. — Était peu aimé alors, quoique cherchant à être aimable; son ambition vague lui a nui; maintenant, et dans le malheur, il déploie un grand caractère.

BONAPARTE. — Et le comte d'Artois?

LE COMTE. — On m'a tant persécuté en son nom, que je dois me taire. Vous attribueriez à la haine ce que j'en dirais; ses conseillers sont sans égaux en ignorance.

BONAPARTE. — Et le duc d'Angoulême?

LE COMTE. — A le cœur d'un héros dans un corps maladif.

BONAPARTE. — Et son frère?

LE COMTE. — Est adoré de l'émigration. Il est brave et galant; c'est le Henri IV moderne.

BONAPARTE. — Madame la duchesse d'Angoulême?

LE COMTE. — Nourrie dans le malheur, elle y a puisé la force; elle possède toutes les vertus, n'a aucun vice; j'ignore même si elle a des défauts. Elle a déployé et déploiera un grand caractère.

BONAPARTE. — Le prince de Condé?

LE COMTE. — Jouit de sa gloire, mais a perdu la santé.

BONAPARTE. — Le duc de Bourbon?

LE COMTE. — A toute la loyauté de sa race.

BONAPARTE. — Et le jeune duc d'Enghien?

LE COMTE. — C'est l'espérance de sa famille.

BONAPARTE. — Épuisons les portraits. Que pensez-vous du duc d'Orléans?

LE COMTE. — Que nul ne le connaît encore.

BONAPARTE. — Ah! ah! on ne le connaît pas?.. C'est ouvrir un champ vaste aux conjectures... Mais je vous retiens;... allez remplir votre mission.

Ainsi congédié, Narbonne se rendit chez madame de Guiche, très-prévenue contre lui, ainsi que tous les affidés du comte d'Artois; néanmoins, suivant l'usage de la bonne compagnie, elle le reçut à bras ouverts, et lui dit avec une volubilité charmante: —Hélas! cher comte, où sommes-nous? Paris est-il reconnaissable? Quels gens, quel ton!

Avant hier, en entrant aux Tuileries, j'ai pleuré.

LE COMTE, *déclamant.*

— Vous en Aulide, vous? Et qu'y venez-vous faire (1)?

MADAME DE GUICHE. — Mon métier, et sans doute le vôtre; travailler pour le Roi, négocier avec cette petite Bonaparte, lui offrir les merveilles des Mille et une Nuits, de l'argent, des duchés, des grandesses, le cordon de l'ordre, le bâton de connétable, et par-dessus tout une colonne triomphale.

LE COMTE. — Je gage qu'elle est de l'invention de M. d'Arras.

MADAME DE GUICHE. — Vous l'avez deviné. Je présume que la vicomtesse doit être enivrée à perdre la tête de ces superlatives faveurs... La voyez-vous?

LE COMTE. — Souvent, et même je viens en son nom.

MADAME DE GUICHE. — Votre galanterie ne s'arrête pas aux parvenues. Que veut-elle, cette bonne femme? Aurais-je oublié ses dettes? on les paiera: son coiffeur, ses camériستes? il y aura des bureaux de tabac pour tout le monde.

LE COMTE. — Votre omission est plus majeure: elle craint que son mari ne veuille savoir à l'avance quel lot on réserve à la nation dans cet arrangement.

(1) RACINE, *Iphigénie*, acte I, scène 2.

MADAME DE GUICHE. — Est-ce que cela les regarde? On les paie à haut prix, je crois; qu'ils acceptent, et se taisent sur le reste : l'exigence de ces gens de rien est folle.

LE COMTE, *souriant*. — Pas autant que vous vous l'imaginez. Le premier consul n'a rien d'un habitué de l'Œil-de-Bœuf; il estime moins l'argent et les honneurs que l'honneur tout sec. Il peut ne pas vouloir avoir l'air de vendre la France.

MADAME DE GUICHE. — Que veut-il donc?

LE COMTE. — Savoir entièrement quel régime on suivra, quelles garanties on donnera aux citoyens.

MADAME DE GUICHE. — Il radote ou il rêve.

LE COMTE. — Soit; mais comme il est maître d'accepter ou de refuser, comme il tient et qu'il possède, il faut lui présenter l'aperçu de ce qu'on prétend faire, et à quelles conditions on régnera.

MADAME DE GUICHE. — Je ne suis pas chargée de traiter ce point, mais il me semble que, pour qu'on n'accuse pas Bonaparte d'avoir vendu la France, le Roi doit rentrer en vertu de son droit, et agir selon son bon plaisir.

LE COMTE. — Qui ne sera pas celui de Bonaparte, comptez là-dessus.

MADAME DE GUICHE. — Que prétend-il donc?

LE COMTE. — Tout ce que là-bas on ne voudra pas accorder, tout ce que l'Assemblée Constituante a obtenu pour la nation : plus de féodalité,

de priviléges, de dîmes; plus une communauté complète entre le Trésor public et la bourse du Roi; des lois au-dessus de tout pouvoir; la liberté individuelle, celle de la presse, des Chambres législatives, tous les emplois civils et militaires accessibles aux différentes classes de citoyens, etc.

MADAME DE GUICHE. — Mais ce serait la république continuée, et un roi y deviendrait une superfluité : Monsieur n'y consentira point; il veut tout ce qui était avant 1789, moins les parlements.

LE COMTE. — Et c'est la volonté des princes ?

MADAME DE GUICHE. — Au moins est-ce la nôtre; et, par reconnaissance, eux en doivent faire la leur. Nous avons tant perdu depuis dix ans, qu'il faut bien en rattraper quelque chose, et surtout chasser d'ici ces démocrates qui polluent le château.

Le comte de Narbonne avait trop de bon sens pour continuer la discussion; il la rompit, et, de retour chez lui, il écrivit en ces termes :

« MONSIEUR LE PREMIER CONSUL,

» L'aimable ambassadrice ne m'a donné la satisfaction que sur un seul point. Ceux qui l'ont » fait partir, éblouis de votre grandeur, n'ont vu » que vous en France, et ne se sont occupés que » de vous; quant au reste, quant aux garanties à » accorder, aux projets futurs et bons à connaî-

» tre, on ne lui en a dit mot ; tout sera pour vous,
» et rien pour la patrie. Madame Bonaparte vous
» dira ce qu'on a l'intention de vous offrir.

» Je suis avec respect, etc. »

Cette lettre à la main, le premier consul descendit chez Joséphine, et la pria de lui faire connaître les propositions que madame de Guiche était chargée de lui transmettre. Joséphine répéta mot à mot les offres de la dame. Bonaparte écouta tout impassiblement ; mais lorqu'elle arriva au monument triomphal de la place Vendôme, il l'interrompt vivement en lui disant :

— Aveugle ! quoi, tu n'as pas remarqué que cette colonne aurait pour fondement mon cadavre ! Crois-tu que ces revenants si faibles me laisseraient exister pendant un seul an ? Peut-être ne m'accorderaient-ils pas un mois, une semaine. Que serais-je pour eux, un embarras, un objet perpétuel de reproche, de haine et de suspicion ! Séparé de mes compagnons d'armes, isolé dans cette cour, où serait mon appui ? Il n'y a pas de reconnaissance possible pour certains services : un roi ne peut vivre auprès de celui qui, plus grand que lui, lui a cédé volontairement la couronne ; il doit craindre sans cesse qu'il ne la veuille reprendre un jour.... Laisse-moi faire, je te procurerai mieux que ce qu'on t'a promis, et tu le conserveras plus paisiblement. Au reste, je regarde comme une injure cette forme de traiter ; il n'y a que des hommes

dégénérés qui envoyent à qui leur ressemblent des plénipotentiaires en jupe. Presse-toi de donner à madame de Guiche tes commissions pour l'Angleterre, car demain au soir elle aura quitté Paris.

Et Napoléon tint sa parole, car le Ministre de la police, sur son ordre, contraignit la belle duchesse à monter en voiture sur-le-champ. On n'écouta ni sa colère ni ses larmes, et on la prévint qu'à la moindre résistance, on lui enverrait des laquais qui la ramèneraient forcément à Londres. Ainsi se terminèrent les négociations tentées par les Bourbons avec Napoléon Bonaparte.

SOIRÉE XVI.

Séjour à Fontainebleau. — Napoléon, Joséphine, Talleyrand, Lannes. — Napoléon narrateur. — Lettre prétendue écrite au Directoire par le duc d'Orléans. — Discussion entre les directeurs. — Marche sur Livourne. — L'évêque Ricci. — Le ministre Manfredini. — Prise de Livourne. — Le vieil abbé Bonaparte. — Napoléon et ses aides-de-camp à San-Miniato, chez le chanoine Grégoire Bonaparte. — Bon accueil. — Un capucin du nom de Bonaparte à canoniser. — Le général à Florence.

— Que nous conteras-tu, Bonaparte? disait un soir, à Fontainebleau, Joséphine au premier consul Napoléon.

— Que nous conteras-tu, Joséphine? répondit-il.

Elle, alors, lui prit la main, et le regardant avec la mignardise créole si provoquante :

— Que sait une femme? des commérages,

des médisances, des futilités, en un mot; mais toi !

— Oui, général, ajouta Talleyrand-Périgord, présent à la conversation, avec vous il y a tant à apprendre !

BONAPARTE. — Ou à profiter, n'est-ce pas ?

TALLEYRAND. — Assurément vous en apprendriez aux généraux Lannes et Duroc, que voilà, en fait de guerre, et en diplomatie j'irais sans honte à vos leçons.

BONAPARTE, *s'inclinant et avec gaieté*. — Vous ? le grand maître politique !

TALLEYRAND. — Alors vous êtes l'archi...

JOSÉPHINE. — Allons, mon ami, un récit qui nous amuse, mais pas de bataille ; tu y penses trop.

BONAPARTE. — C'est mon métier.

TALLEYRAND. — C'est votre gloire.

LANNES. — Général, vous ressouvenez-vous de l'expédition de Livourne, de votre vieux parent qui avait à sa table de si bon vin et de si longues histoires.

BONAPARTE. — Et si je fais comme lui.

TALLEYRAND. — C'est impossible ! La moindre de vos paroles sera méditée par l'âge présent, et commentée par ceux à venir.

BONAPARTE. — Grâce, grâce, citoyen !.... Je vais échapper aux compliments en me rendant à votre envie. Écoutez donc cet épisode de mes premières campagnes d'Italie.

« Je venais de battre les Piémontais, les Na-

politains et les Autrichiens, ainsi que le Pape ; les premiers étaient soumis ; le Siége, par des supplications, conjurait l'orage, et le roi de Naples se disposait à traiter aussi. Me voyant l'arbitre de l'Italie, ne craignant ni Venise, ni Parme, ni Modène, ni la Toscane, il me vint dans l'idée de gagner des millions sans coup férir, et en même temps de faire un mal immense au commerce britannique. J'y rêvai pendant une minute, et aussitôt l'expédition de Livourne fût arrêtée. En tombant à l'improviste sur cette ville, j'y saisirais d'innombrables, de richissimes magasins de marchandises anglaises : cela nous vaudrait au moins cent millions. Je m'y disposais donc lorsque je reçus d'Ozun une lettre si curieuse, qu'elle mérite de vous être communiquée. Je l'ai ici dans un carton, et je vais l'envoyer chercher. »

Le premier consul s'arrêta. On sonna, un valet parut, il lui donna l'ordre d'aller demander à M. de Meneval telle pièce, et, cinq minutes après, Roustan la remettait à Bonaparte.

— Je vous fais grâce du début, dit-il, et je viens à l'anecdote majeure.

« Citoyen, j'ai commission de vous apprendre ce qui vient de se passer avant hier, vous avertissant que je copie sur le procès-verbal secret des séances mystérieuses du Directoire ce que le citoyen Barras veut que vous sachiez.

» Nonidi dernier. On a reçu au Directoire une

» lettre autographe du ci-devant duc de Chartres
» aujourd'hui ci-devant duc d'Orléans; mais non
» signée ainsi, car la signée du seul nom légal
» qu'il puisse porter maintenant est celui d'Éga-
» lité (1). Dans cette missive, et en meilleurs ter-
» mes possibles, il demande qu'il soit autorisé à
» se rendre à Paris pour y faire purger sa contu-
» mace; car il est encore sous le coup d'une mise
» hors la loi. Il se flatte d'éclairer ses juges,
» de les convaincre de son patriotisme, *et que le*
» *ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur*. Il
» veut être rayé de la liste des émigrés, reprendre
» ses droits de citoyen. Il se soumettra à toutes les
» exigences voulues, jurant de respecter les lois,
» et prêt à faire tel serment que l'on exigera. Il
» prétend que, républicain par caractère, il aime
» mieux vivre sur une terre libre que dans celles
» où des despotes accablent les nations. Il dit que
» les patriotes ne peuvent oublier qu'il a lui-même
» concouru à compléter leur indépendance; qu'il
» a paru, parlé et fonctionné dans leurs assem-
» blées, payé de sa personne dans leurs armées;
» que, digne fils de son vertueux et patriote père,
» il sacrifiera comme lui à la France sa fortune,
» ses veilles, ses travaux et son sang; que, depuis
» sa sortie du territoire français, il n'a rien fait de
» suspect ni de contraire à ses principes, ayant

(1) Voyez au premier volume, p. 41 et suiv.

» évité tout contact avec les souverains étrangers, » avec les ennemis fanatiques de la patrie, et » particulièrement avec ceux de ses parents qui, » jouets d'une illusion déplorable, conservent » des prétentions vaines à une autorité que le » peuple souverain leur a reprise afin de l'exer- » cer lui-même par ses délégués, ce que ceux- » ci font avec tant de magnanimité, de dé- » sintéressement, de gloire et de vertu; qu'en- » fin il avait acquis à cher prix des lumières, des » documents utiles à la France, qu'il mettrait à » son retour, sans exiger de déboursés, à la dis- » position d'un gouvernement paternel, auquel il » adhérait de tout son cœur. »

JOSÉPHINE *étonnée*. — Quoi! le duc d'Orléans aurait écrit ainsi. Cela ne se peut pas.

LANNES. — Non, la lettre était fausse.

BONAPARTE. — J'avoue que je vis là dedans une rouerie du Directoire, et comme je n'ai pas trouvé depuis l'original, je partage un peu votre incrédulité. Que vous en semble, citoyen Ministre?

TALLEYRAND. — Qu'une phrase ne me permet pas de révoquer en doute la lettre; car je me rappelle mon Buffon, et le style c'est l'homme.

DUROC. — Quelle phrase?

TALLEYRAND, *qui n'a pas entendu*. — Citoyen premier consul, poursuivez une révélation dont le début est si piquant.

BONAPARTE. — « Cette lettre, fausse ou réelle, a

» trouvé des admirateurs et des soutiens dans les » deux conseils : Cambacérès est à leur tête, et » deux hommes d'État particulièrement le protè- » gent avec une chaleur propre à faire réfléchir ; » ce sont Barrère de Vieulac, l'ex-ami d'Égalité, » et Fouché, qui, pendant beaucoup de temps, » fut à sa solde. Le Directoire aurait voulu tenir » cette lettre cachée ; mais deux heures après que » Barrère la lui porta en personne, deux cents co- » pies couraient Paris. La Réveillère le théophilan- » thrope, Rewbell, l'ami des fournisseurs, Letour- » neur de la Manche, Harpagon II, qui n'y voient » guère plus loin que leur nez, ont été frappés du » bon droit de cette réclamation. Le premier » surtout, au conseil secret tenu sur ce texte, a » prétendu que la rentrée du jeune Égalité devait » être commune à ses deux frères, retenus à Mar- » seille, à leur mère et au citoyen Conti, qui ne » cesse de revendiquer ses droits de Français ; » qu'un tel acte, outre qu'il aurait un grand re- » tentissement d'impartialité, montrerait com- » bien la République est puissante, et le Direc- » toire grand. »

» Barras, pendant le débit de ce verbiage, découpait de petits oiseaux en papier, et parfois ou grimaçait ou essayait un haussement d'épaules. Aussi, dès qu'il a pu parler, il s'est mis à dire :

— Où donc sont vos yeux, citoyens directeurs,

puisque derrière Égalité vous ne voyez pas la royauté rentrant à sa suite ?

» Rewbell a dit qu'il ne la voyait pas ; que, d'ailleurs, le..... jeune homme demandait un jugement....

BARRAS. — Qui l'acquittera.

LETOURNEUR. — Ce sera juste ; car enfin Égalité est dans le cas de tant de bons patriotes.

BARRAS. — Admettons qu'il soit acquitté ; dès lors, ne rentre-t-il pas en possession de tous ses droits politiques ?

LA REVEILLÈRE. — Sans doute ! ils lui seront rendus.

BARRAS. — Le voilà citoyen français, et, certes, dès le premier jour, assez influent pour plaire à des électeurs, et avec l'âge, il entrera d'abord aux Cinq-Cents, puis aux Anciens, enfin au Directoire, et une fois monté à notre place, comment l'en retirerez-vous ? Ne voyez-vous pas aussitôt ce citoyen, possesseur d'une fortune immense, la répandant pour augmenter ses partisans ? Et les soldats, qui penchent vers le despotisme, ne préféreront-ils pas un ex-prince à un simple particulier ; et les badauds parisiens ne pleureront-ils pas à sa vue ; et les créatures de sa maison, et les orléanistes, et les monarchiens, les clichyens, les royalistes en désespoir de cause, toute cette masse ne penchera-t-elle pas vers lui ?

LES TROIS DIRECTEURS. — Cela pourrait arriver.

CARNOT, *impatienté*. — Et cela sera dès le premier jour où le duc d'Orléans aura reçu d'un jugement le baptême civique.

LETOURNEUR. — Mais il vous dit qu'il chérit la République, que nos principes sont les siens; il promet de respecter la constitution.

CARNOT. — Ma foi, mes collègues, vous êtes plus honnêtes gens que je ne le croyais, car vous êtes d'une bonhomie!... Quand il s'agit d'un trône, qui sera républicain? Comptez à Rome combien d'empereurs pour un Brutus! Et celui-là aimerait mieux l'avantage commun que la grandeur de sa famille? Je gage qu'il vous promettra l'impossible, et qu'une fois ici, lui et nous jouerons la fable de La Fontaine, admirable de vérité, *la Lice et sa compagne* (1); nous serons bannis lestement.

LES TROIS DIRECTEURS. — Et la loyauté, et ses serments, et sa gratitude?

CARNOT. — Essayez-en, ou plutôt n'en essayez

(1) LA LICE ET SA COMPAGNE.

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice, cette fois, montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.
Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laisser-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

pas, rendez-lui aujourd'hui service, et demain allez lui en demander le prix, le citoyen Égalité d'aujourd'hui, demain sera M. d'Orléans, et plus tard duc, puis prince français, puis mieux encore. Je pense qu'au lieu de tomber dans le piége qu'il nous tend, il faut le contraindre, par toutes les voies possibles, à passer en Amérique, et faire de cette déportation la condition absolue de la délivrance de ses deux frères. Par cette mesure sage, nous nous mettrons à couvert d'un républicain plus en position de nuire à la République, s'il rentrait, que ne lui en feraient la coalition de toute l'Europe et le rappel moins impolitique de tous ses autres parents.

» En conséquence de ces vigoureuses sorties, on a été aux voix, et quatre contre une ont déterminé le rejet de la supplique du duc d'Orléans... »

» Je lisais encore cette lettre, continua le premier consul, en pressant mes préparatifs, je voyais encore en France un parti orléaniste, et je m'en offensai : j'en écrivis chaudement à Carnot, à Barras, pour les féliciter, et à Cambacérès et à Fouché pour leur reprocher cette école.

» Ne voulant pas laisser soupçonner mon but de fondre sur Livourne, je fis répandre la nouvelle que je voulais, à travers le patrimoine de saint Pierre, aller contraindre le roi de Naples à traiter avec nous. Après avoir visité Bologne, où l'on m'avait reçu moins en général vainqueur qu'en demi-

dieu; je franchis l'Apennin, plus facilement que depuis je ne montai sur les Alpes, et en 1796, le 16 juin, je parus à Pistoie, où je rencontrai le général Vaubois avec sa division. Ce militaire intrépide joint à une connaissance profonde de la tactique une science non moins complète de tout ce qui touche à l'administration; il haïssait également les Anglais et les agioteurs; homme d'épée et de plume, incorruptible et loyal, j'ai eu souvent à me louer de lui, et je me fie à lui comme à moi-même. A cette époque, je lui destinais, sans qu'il s'en doutât, le commandement de Livourne.

»Je fis à Pistoie une seule visite, celle de l'évêché. Là vivait fort malheureux, à demi anathématisé par le Saint-Siége, attendu l'accusation de jansénisme qui pesait sur lui, un prélat nommé Scipion Ricci. Il avait opéré dans son diocèse, de l'aveu du grand-duc, des réformes immenses. Haï des moines, regardé comme un hérétique par les cagots, et comme un fils de Satan par la canaille, on ne lui tenait aucun compte du bien qu'il faisait. Il approuvait la constitution civile du clergé de France, et je me suis souvenu, à mon profit, lors du concordat, de force choses qu'il m'avait dites, et des conseils qu'il m'avait donnés.

— Général, me disait-il, en parlant des Jésuites, ce sont des loups cachés sous l'apparence de moutons. Si j'étais à votre place, je forcerais le Pape à prendre l'engagement de ne pas les rétablir.

» Je ne me doutais pas, à Pistoie, de l'épouvante que mon mouvement en Toscane inspirait dans la Basse Italie : le Pape me voyait déjà à Rome ; le roi de Naples se disposait à passer en Sicile, et, à Florence, le grand-duc se regardait comme détrôné. Il avait tort, je l'estimais. Ce prince (Ferdinand III) régnait depuis 1791, lorsque le grand-duc Léopold avait été recueillir la succession de Joseph II, empereur d'Allemagne, roi de Bohême, de Hongrie, etc.

» Ferdinand III, sage et prudent, s'était hâté, dès 1795, de reconnaître la République. Plus tard, contraint à entrer en lice contre elle, il avait été le premier à se retirer de la coalition. J'eus lieu de reconnaître la sincérité de sa politique, et je n'aurais pas eu maille à partir avec lui s'il n'eût en secret appuyé le commerce de l'Angleterre, très-productif au fond pour ses États.

» A peine me sut-il à Pistoie, qu'il m'envoya le marquis Manfredini, chef de son conseil, Italien dans son corps non moins que dans son âme, et si souple, si liant, si conciliateur, si facile à traiter, que c'était à en prendre de l'épouvante, et à le soupçonner capable de tout, hors de franchise. D'ailleurs il avait de l'esprit, du sens, des lumières ; mais, par calcul, encore plus Autrichien que Toscan, il n'obtenait pas ma confiance. Premier ministre du grand-duc, il me dit au nom de celui-ci que je n'avais qu'à désigner la route que

je voulais suivre dans ses États, et qu'il y ferait porter les munitions et les approvisionnements nécessaires. On prétendait par ce moyen voir clair dans mon plan, et on ne le connut que lorsqu'il me convint de le faire savoir à tous. Je répondis par des généralités, des assurances de bon voisinage ; je promis que les troupes françaises conserveraient, en cheminant, une discipline sévère, et je congédiai Manfredini; puis, après son départ, j'écrivis au grand-duc une lettre officielle.

» Là, je lui apprenais qu'en vertu des ordres du Directoire, j'allais m'emparer de Livourne, où la partialité des autorités accablait les Français d'avanies, et avait pour les Anglais de basses et de coupables condescendances ; que, pour maintenir la neutralité dans le dit port, j'allais y conduire une division de mon armée, qui y ferait son entrée le 18 juin. Je m'arrangeai de telle sorte que le grand-duc recevait ma missive lorsque déjà le coup de main était exécuté.

» Vaubois et sa division firent mine de marcher vers Sienne, et aussitôt que l'on fut sorti de Firenzuola, mon beau-frère futur, l'impétueux Murat, chargé de commander l'avant-garde, fit volte-face à droite et courut aussi vite que possible vers Livourne. J'étais là pour activer la rapidité de mes soldats; ils firent quinze lieues de trois mille toises en moins de huit heures ; certes, nous devions réussir ; mais, si je n'avais pas été trahi, l'instinct

de l'épouvante avait fait soupçonner mon projet, bien tard il est vrai. Les négociants anglais, avertis, avaient mis à profit les instants pour rembarquer tout ce qu'ils avaient pu de leurs marchandises sur des navires de leur nation. Ils mettaient à la voile lorsque nous commençions à apercevoir les remparts de Livourne.

» Je vis à l'aide d'une lunette acromatique ce départ fatal; j'en murmurai contre mon étoile. Puis, présumant que l'on n'avait pas eu le loisir de tout enlever, je fis battre la charge, et nous arrivâmes en tenue de guerre à la porte de Pise. Nous la fermerait-on, perdrais-je à faire un siége un temps si précieux?... La terreur de mon nom triompha du devoir : Spanochi, gouverneur de Livourne, au lieu de se défendre, vint me recevoir et prendre mes ordres.

— Que la porte, m'écriai-je, soit toute grande ouverte, et les ponts abaissés, s'il y en a. Oui, que les bataillons français puissent courir jusqu'à la mer. Et toi, Murat, volons; peut-être pourrons-nous lancer utilement quelques boulets sur l'ennemi qui m'échappe.

» Je dis, et pressant de l'éperon mon cheval, bête superbe, et présent du duc de Parme, je me précipite, plus leste qu'un trait, à travers la grande rue, la place du Dôme, pavée en dalles larges, énormes, et d'autant plus dangereuses aux pas d'un cheval qu'un soleil ardent les échauffe. Au

train dont je cours, je devrais être précipité dix fois dans le trajet; toutefois, j'arrive heureusement au port Neuf; je le tourne, je dévore la distance, je touche à un fort avancé dans la mer; là, mettant pied à terre, je monte au rempart, je braque la plus grosse pièce que je rencontre, la bourre, y mets le feu, et le boulet, léger et fort comme la foudre, s'échappe, siffle et va frapper à son grand mât le dernier vaisseau de la flottille anglaise.

» A part Murat, Bessières et trois ou quatre guides, nul n'avait pu me suivre. Les colonnes arrivent peu après, prennent rang sur la place du Dôme, et les officiers les passent en revue. Les habitants me croyent dans ce groupe : les magistrats civils, les autorités militaires de Livourne arrivent, afin de me haranguer, et chacun s'informe où je peux être. On répond : — Le général? il est monté au fort avec Murat, où lui-même pointe et allume les canons que vous entendez. — Quoi! lui... lui..? le grand Bonaparte en personne ?... Est-ce possible?..... Prendre un tel soin!

— C'est parce qu'il ne dédaigne rien qu'il est si grand capitaine, répondent les Français, flatteurs par amitié, et c'est parce qu'il ne laisse rien à faire à autrui qu'il a triomphé des coalisés et qu'il domine sur toute l'Italie.

» Quant à moi, lassé de canonner les Anglais, satisfait d'avoir contraint une de leurs embarcations à rentrer dans le port avec sa charge, sous

peine de couler bas si elle se fût éloignée, je rentrai dans la ville, et ayant écouté les mensonges d'usage, débités avec sensibilité par des gens qui auraient voulu m'étrangler, je leur répondis sur le même ton, me félicitant de les avoir délivrés du despotisme britannique, mais aussi leur conseillant de se montrer amis des Français sous peine d'encourir ma colère, et les avertissant que si, sous main, il faisaient la contrebande, je les châtierais de telle sorte qu'eux, leur ville, la Toscane et le reste de l'Italie en conserveraient un souvenir terrible.

» Joignant les effets aux paroles, je fis faire dans toutes les maisons des recherches si sévères, si persistantes, qu'il en résulta la découverte d'une quantité prodigieuse de marchandises anglaises, qui, vendues au profit de la France, causèrent d'immenses pertes à l'industrie de nos ennemis; de plus, ce fut de Livourne que je disposai la reprise de l'île de Corse, que Paoli avait livrée à Georges III; Paoli, ce héros autrefois mon guide, et que j'aurais voulu toujours estimer!

» On retira environ douze millions de francs de la vente de nos prises de guerre. Le profit aurait dépassé trente millions si une nuée d'agiotéurs, d'escrocs, de voleurs, parés de divers titres, n'eussent pas été envoyés de Paris à Livourne par le Directoire. Ces misérables, d'accord sans doute avec leurs commettants, dévorèrent presque tout.

J'avais voulu surprendre Livourne uniquement pour frapper au cœur les spéculations britanniques, et point pour couvrir de honte notre nom alors si beau. Mais comment aurais-je eu les yeux, les oreilles et les bouches sans nombre de la renommée pour arrêter et contenir ces nuées d'agents d'affaires, de fournisseurs, d'agioteurs, de spéculateurs, de commissaires, de commis, etc., etc., harpies rapaces, hyènes insatiables, Tantales toujours affamés? J'en ai envoyé plus d'un à la mort, et, sans reproche de ma conscience, en le faisant j'ai servi la morale publique et l'honneur national. Ne pouvant me gagner (cela était impossible!), ils se ruèrent sur B.....; et le lâche ne les écouta que trop : longtemps il me cacha son infamie; mais aussitôt que je l'ai sue par mon frère Joseph, vous savez comment je me suis débarrassé de cette araignée venimeuse (1).

» Permettez-moi de suspendre ici ma narration, et de vous peindre rapidement tout ce que je venais de faire.

» Au 7 avril 1796, notre armée ne possédait en Italie que Nice et les environs, sans même avoir à elle le versant des montagnes voisines. Elle n'avait non plus ni son complet d'hommes, cruellement diminué, ni munitions, ni vêtements, ni

(1) En qualifiant ainsi l'homme, Napoléon ne prévoyait sans doute pas combien celui-là justifierait l'épithète.

vivres mêmes, et pas un sou pour en avoir. Croirait-on que chaque général, à cette époque, accepta avec reconnaissance une gratification de quatre louis!!! L'indiscipline régnait seule, et la désorganisation était à l'ordre du jour.

» Je parais ; je ne donne rien, car je n'apportais que mon épée et mon intelligence. Je relève le moral ; je ne veux voir aucune faute. Je console, j'enflamme, je sorts de l'inaction, je me mets en marche, je promets que l'ennemi fournira à nos besoins. On me croit; je dresse un plan, je l'exécute, et, quatre fois vainqueur, je parviens à la crête des Alpes, et je montre à mes soldats l'Italie, où il y a tout ce qu'ils n'ont pas depuis tant de temps. Nous descendons dans la plaine ; des manœuvres adroites disloquent l'armée ennemie; les Piémontais demandent la paix, et les Autrichiens, qui se targuaient d'aller abreuver leurs chevaux à notre Rhône, ne savent pas défendre le Pô. Et c'est dans trente jours que j'ai accompli cette œuvre !

» Une nouvelle campagne commence le 7 mai suivant. Ici je vais avec trente mille hommes attaquer quatre-vingt mille Autrichiens, et entrer dans un pays que le fanatisme nous ferme. Le 15, je suis à l'autre rive du Pô. Alors Milan ouvre ses portes, je commande à Parme, à Modène ; j'ai battu Beaulieu, j'ai chassé et divisé la coalition, elle n'existe plus; la Toscane s'en retire, le Pape sollicite ma

pitié, le roi de Naples fera de même, et pour tout cela quinze jours ont suffi.

» L'armée française, bien nippée, abondamment pourvue de vivres et de munitions, victorieuse, se croit invincible, et le sera parce qu'elle le croit. Chaque soldat est craint et respecté; il est dans l'Italie un autre citoyen romain des beaux temps de cette vieille République.

» L'armée a eu un repos de six jours; le septième, une troisième campagne s'ouvre. J'assiége Mantoue; Vérone, Peschiera, Brescia sont sous notre influence; Beaulieu, encore vaincu, fuit dans le Tyrol; les trois provinces de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, perdues pour le Pape, agrandiront la République par moi fondée à Milan; la révolte de Pavie est comprimée comme l'insurrection des fiefs impériaux; Gênes ne se règle que par ma volonté; Venise en armes tremble au nom de la France, sans deviner qu'elle touche à sa perte, que sa perfidie déterminera. J'ai gagné cent millions pour le trésor national, obtenu de la victoire les chefs-d'œuvre de l'art, la prise de Livourne cause le désespoir du commerce anglais. L'Allemagne frémit, l'Europe s'étonne, l'Italie est vaincue, et tous ces avantages, tous ces faits sont obtenus ou consommés le 27 juin. Et c'est, je le répète, le 7 avril que j'ai commencé. Ainsi, deux mois et vingt-deux jours ont suffi pour amener ces résultats.....

TOUS LES AUDITEURS. — Immenses, et que la postérité aura peine à croire.

BONAPARTE, *poursuivant.* — Je suis comme Petit-Jean des *Plaideurs*, vous m'avez coupé la parole. Je borne là mon esquisse politique, et je poursuis mon récit.

» Jusqu'ici, et dans ces semaines si complétement employées, je n'avais songé qu'à la France. Une lettre de ma mère me fit descendre jusqu'à ma famille, et elle me fournit l'un des épisodes les plus piquants de ma carrière aventureuse. Cette excellente mère, si digne d'être aimée de ses enfants, et d'être respectée de tout le monde, car, dans une enveloppe moderne, elle a l'âme des Porcia, des Cornélie, en un mot de ces matrones romaines dont elle rappelle la grandeur et les vertus, m'écrivait, et sa missive me parvint à Pistoie.

» Elle me mandait que je devais me rappeler (en vérité jusque là je n'en avais rien su) que mes ancêtres, d'origine mérovingienne (1), s'établirent à Trévise, dont Charlemagne leur donna la souveraineté ; que de là une branche des Bonapartes s'en vint en Toscane ; que celle-ci avait envoyé un rameau à San-Miniato et un au-

(1) Un grand nombre de familles existantes aujourd'hui se rattachent également à Clovis par les grands-ducs d'Aquitaine Eudes et Waiffre.

tre en Corse. Vous êtes, disait ma mère, issus de celle-ci ; mais l'autre va s'éteindre dans la personne d'un chanoine de notre nom, et du prénom de Grégoire. Ce bon vieillard, lorsque mon mari, ton père, Charles Bonaparte, alla étudier à Pise, le reconnut pour son parent et lui promit son héritage. Vous n'êtes pas riches, mes huit enfants, ne dédaignez donc pas cet héritage, et si la guerre t'amène à Florence, vas à San-Miniato visiter monsignor Gregorio, chanoine et dignitaire de la cathédrale.

» J'avais dans mon enfance entendu souvent mon oncle l'archidiacre Lucien, parler de son cousin l'abbé Bonaparte. Ma mère remit en ma mémoire le souvenir de ce parent, et la recommandation survenant à propos, je me déterminai à devancer la colonne de Vaubois et à aller coucher à San-Miniato, sur la route de Livourne, où je devais entrer le lendemain.

» Aussitôt que dans cette ville épiscopale on sut mon approche, l'évêque se sauva; mais les cloches sonnèrent à grande volée. Je rencontrai là, autant qu'ailleurs, les arcs-de-triomphe improvisés, les feuillages, les fleurs, les mauvaises peintures, les sérénades d'amateurs, les harangues des fonctionnaires, la poussière, la fatigue, l'ennui ; rien n'y manqua.

» Mais quelle stupéfaction remplit la ville lorsque l'on sut que moi, Bonaparte, reconnaissait

pour parent l'illustrissime Gregorio, et que j'allais descendre chez lui avec mon état-major, choisi à dessein, et composé de mon frère Louis, de Berthier, de Duroc, de Marmont, de Muiron et de Murat. L'abbé Bonaparte, homme de sens, d'esprit et de bonne compagnie, ne cacha pas non plus sa joie. Loin de me traiter en excommunié, il m'accueillit avec cette grâce, avec cet empressement dont il est d'usage de faire l'emploi envers les grands, les riches et les vainqueurs.

» Nous nous embrassâmes; je le qualifiai de cher oncle, il riposta d'excellence pour l'illustrissime et victorieusissime neveu. Chez lui rien ne sentait la parcimonie; l'accueil fut franc, et le souper abondant et exquis : le gibier parfumé de l'Apennin, les truffes des Alpes, les ravioli de Modène, les produits bachiques de Montefiascone, de Fiesole, du Vésuve, le divin *lacryma-Christi*, l'onctueux nectar de Syracuse, l'ardent et velouté vin de Chypre, les fruits délectables y parurent. Les fleurs suaves, les bougies, un luxe de table paré des restes magnifiques et pleins de goût du XVI^e^ siècle, et par-dessus tout, la gaîté, l'aplomb, le laisser-aller de notre hôte, son entrain, sa complaisance, son indulgence pour mes jeunes lions, un peu fous, tout fut à souhait, tout me laissa un souvenir que je conserve encore. En vérité, notre parent me faisait honneur.

» D'abord, *ces messieurs* mes aides-de-camp

gasconnèrent, ce n'était rien ; ils prétendirent qu'ils vaincraient l'Europe entière ; j'espère qu'ils le feront, avec moi ; mais ensuite vinrent des mots à double sens, des indiscrétions de boudoir, des propos de corps-de-garde, et, à mi-voix, des chansons d'ailleurs : j'en souffrais, j'en avais du dépit, et un peu de honte ; mais mon oncle, en homme du réel grand-monde, faisant la part de l'éducation militaire, de l'opinion de l'époque, de l'âge, de l'intention, qui ne pouvait être hostile, faisait la sourde oreille, ou ripostait par une épigramme acérée à une phrase satirique ; à l'entendre, il ne comprenait pas les vers français ; enfin, il mena si bien sa barque, il nous paya si exactement la monnaie de notre pièce, que l'avantage lui resta.

» D'ailleurs, je dois dire que ces messieurs, malins comme des chats, savaient que leur général se nommait Bonaparte, et que c'était un Bonaparte qui les recevait ; de là il advint que si la guerre fut vive, elle ne fut qu'amusante, et que nul ne manqua aux égards dus à un si respectable parent. En attendant, on dévorait, on vidait les fiasques empaillées ; les têtes s'échauffaient, mais l'urbanité parfaite de l'oncle, le tact de ces messieurs, le sans-façon de tous, ma présence enfin, continrent si bien les choses, qu'en se levant de table, mon oncle me dit que les Français n'étaient ni des ogres ni des impies, et mes fous, en re-

vanche, prétendirent qu'en cas de besoin ils serviraient la messe au spirituel chanoine.

» Il était heure de chercher le repos. Je craignais que notre nombre gênât l'abbé Grégoire, et mes aides-de-camp prenaient congé de lui, quand il se récria sur l'affront qui lui était fait.

—Mais, repartis-je, nous sommes un escadron, tous peu en peine de chambres à coucher: une botte de foin et un manteau forment un lit complet, souvent placé à la belle étoile; et on se félicite lorsqu'on trouve une hutte ou un hangar.

» L'abbé prétendit que, bien que sa maison ne fût pas un palais, il y avait assez de couchettes pour les miens et pour moi. En effet, sa sollicitude avait si bien pris ses mesures, que, soit du garde-meuble du logis, soit d'emprunts faits aux voisins, il y eut des lits pour tout le monde, et chacun encore dans une chambre à part.

» Seul dans ma chambre, à moitié déshabillé, je lisais les dépêches que les estafettes apportaient continuellement, lorsqu'il me sembla que l'on heurtait doucement à ma porte. Je me levai sur mon séant, et présumant que Berthier, déjà mon chef d'état-major, avait à me communiquer une nouvelle importante, je lui criai d'entrer... On m'obéit; mais au lieu du jeune et élégant Français, je vis apparaître le chanoine Grégoire, un bougeoir à la main et une liasse de papiers sous le bras.

—Eh, Monsignor, dis-je, qui donc vous amène ici ou si tôt, ou si tard ?

— Un cas particulier, Excellence, une affaire majeure, à laquelle l'honneur de notre famille et intéressé, et pour laquelle je réclamerai, vu l'urgence, votre attention, et surtout votre concours prépondérant.

» Ce début m'inquiéta d'autant plus que, pendant le repas, l'abbé, à plusieurs reprises, avait mis sur le tapis notre généalogie, objet alors peu de mode, et étude déplacée pour un général en chef des armées de la République française. La frayeur me prit surtout à l'aspect des parchemins moisis et rongés qu'il portait; je me crus condamné à un supplice héraldique; et, d'une autre part, comment repousser une requête présentée par un si digne parent ? Son âge, son amabilité, l'accueil parfait dont il venait de gratifier mes lions, mes justes prétentions à passer pour un homme bien né, à vouloir ne rien faire qui me retirât de la haute société, ne devaient-ils pas me faire un devoir de l'écouter ? Comprenant la nécessité de l'immolation, je me résolus à la subir : je dis à *Monsignor l'abbate* que j'étais prêt à l'entendre. . . . Pouvais-je me douter de ce qu'il allait me débiter? Il s'assit dans un grand fauteuil d'ébène, à siége et à dossier de canne, et là, après avoir toussé, craché, ce qui augmenta ma peur, en souvenance des préliminaires des sermons, il me dit :

— Mon cher, mon illustrissime neveu, vous vous êtes en peu de temps acquis plus de gloire que n'en eut en sa vie le célèbre Gaston de Nemours et de Foix. Assurément, vous ferez plus encore; et malheur à qui vous résistera ! car vous êtes visiblement protégé par le dieu des victoires, par celui qui élève les réputations et les abaisse à volonté ! Oui, vous êtes l'élu du ciel... Cela vous étonne, parce que la cause de toute cette faveur vous est inconnue. Je vais vous la révéler. Ceci doit vous être appris, car votre assistance est indispensable; et la récompense qui vous en adviendra sera une augmentation de gloire sur la terre, et une couronne éternelle là-haut !

» J'écoutais ce préambule, doutant parfois de la raison de mon parent; et, je l'avoue, bien curieux de connaître ce mystère, auquel mes conjectures ne m'amenaient pas.

— Apprenez.... apprenez, poursuivit-il en élevant une voix triomphante, la faveur inespérée faite à notre famille : elle possède un bienheureux, ainsi patenté par bulles du pape, dans la personne de père Bonaventure Bonaparte, révérend moine capucin du couvent de Bologne, où il décéda il y a deux siècles environ. Son corps est soigneusement conservé dans une urne de porphyre, en attendant que la canonisation le sanctifie; mais cette canonisation, ce complément de splendeurs humaines n'a pu encore avoir lieu à cause des

frais immenses qu'elle coûterait. Vous seul pouvez l'obtenir ; demandez-la au Pape, faites-en une des conditions du traité de paix, chargez la chambre apostolique de la dépense ; elle ne vous la refusera pas, vous êtes en passe de tout obtenir. Soyez certain que vos marches protégées, les villes prises, les batailles gagnées par vous, que tout cela est dû à l'intervention puissante du bienheureux Bonaparte pour son petit-neveu. Reconnaissez un tel service, et que votre gratitude pieuse fasse pour lui, auprès du souverain Pontife, ce que le béatifié Bonaventure a fait auprès de Dieu pour vous.

» Certes, dans mes perplexités touchant l'objet dont il désirait m'entretenir, j'avais été bien éloigné de ce que le chanoine venait de me conter. Rétrogradez en esprit en 1796, rappelez-vous le philosophisme, l'impiété de cette époque, et voyez ce qui serait advenu pour moi si je me fusse avisé de faire insérer dans des articles secrets de la paix avec Rome la canonisation d'un capucin parent du général en chef.

» J'avais envie d'en rire, je me contins ; faisant plus, et répondant sur un ton grave comme la matière, je fis sentir au chanoine l'embarras de ma position, le péril qui me reviendrait d'une telle démarche, les obstacles invincibles que le Directoire et les préjugés de mon Gouvernement y mettraient. J'ajoutai, que si plus tard on pensait autrement, alors moi ou les miens nous occupe-

rions d'une affaire pour nous si glorieuse, et dont le double avantage m'était démontré.

» Si mon début avait quelque peu peiné le bon abbé, la fin lui réjouit l'âme. Ses yeux se baignèrent de larmes pieuses, il quitta son siége et me tendit les bras; j'en fis autant. Après cette accolade sentimentale et religieuse, il me dit avec effusion que dès que je tenais pour sacrées les choses du ciel, je mènerais à bien mes entreprises terrestres; puis, se posant en prophète, il ajouta: « Vous allez parcourir brillamment une » carrière immense, dont je ne vois pas le terme; » j'espère qu'avec l'intercession de saint Bona» venture, je viendrai vous rappeler votre pro» messe. Ah! mon neveu, quelle satisfaction vous » aurez donnée à ma vieillesse! »

» Cela débité, le brave prêtre me gratifia de sa bénédiction; je la reçus avec ce respect que la jeunesse doit au vieillard vertueux; car je trouve que c'est une chose horrible qu'un adolescent qui tourne en ridicule et qui insulte l'homme de bien en cheveux blancs. Mon oncle enfin se retira. Je dormis peu; Berthier, à son tour, vint me ravir des heures que le travail arrachait au repos. En ce moment, et pour essayer mon crédit auprès des souverains de l'Italie, j'écrivis au grand-duc et lui demandai de décorer du grand cordon de Saint-Etienne de Toscane le chanoine Grégoire Bonaparte, déjà chevalier de cet ordre. Un courrier extra-

ordinaire porta la missive, et, deux jours après, je sus à Livourne, par un billet de l'abbé, qu'il venait de recevoir le ruban blanc liseré de rouge, et que dorénavant il compterait parmi les grands dignitaires de cette honorable association.

» Dès lors, nous conservâmes des relations peu fréquentes ; il est mort en 1803, me laissant sa fortune par un testament très en règle ; j'y renonçai en faveur des hôpitaux de la Toscane. Je me souviens qu'à ce sujet ma prudente mère me dit en m'embrassant : — Si tu donnes tout, que te restera-t-il ? Je lui répondis comme Alexandre : L'espérance !!! En vérité, je n'ai jamais su ce que c'est que l'argent ; j'atteste, sans crainte d'être démenti de personne, qu'à mon premier retour d'Italie je rapportai pour tous profits, épargnes, etc., de la campagne, *une somme de* TROIS CENT MILLE FRANCS (1).

» Bien que mécontent de l'expédition de Livourne, le grand-duc me sollicitait de l'honorer à Florence d'une visite que mes amis redoutaient ; je méprisai leurs craintes, étant bien assuré de ne pas rencontrer d'empoisonneurs dans les enfants de François de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autri-

(1) Il est prouvé aujourd'hui que ce grand homme ne rapporta que cette somme minime d'une conquête où il eût pu gagner des millions ; on s'étonne aujourd'hui de l'amour qu'on porte aux Bonapartes ! Si on les aime, c'est qu'on les sait désintéressés comme leur chef.

che. J'effectuai ce voyage à mon retour de Livourne. J'entrai à Florence avec mes aides-de-camp et une seule compagnie des guides. — Comment! vous allez là avec si peu de monde? me disait-on. — Oui, répondais-je; et j'irais sans plus forte escorte, lors même que je devrais arrêter Ferdinand III dans son palais! Je ne crains pas un crime, et mon nom me défendra contre toute attaque.

» J'avais bien deviné. On me reçut en monarque; le ministre Manfredini, avec la moitié de la noblesse florentine, m'attendait hors des portes; des troupes faisaient la haie, les tambours battaient aux champs; la population entière, qui encombrait les boulevarts, les rues, les places, les quais, les ponts (car on me fit faire une longue chevauchée), criait plus souvent *vive Bonaparte* que *vive le grand-duc*. J'étais environné de mes lions, dont les riches vêtements militaires éblouissaient les yeux; Murat, ce jour-là, était resplendissant. Leur magnificence n'enlevait pourtant rien à leur mine altière, et, en reconnaissant en eux les vainqueurs de l'Autriche et de tant d'autres Puissances, les Florentins avouaient qu'il serait difficile de leur disputer ce que leur galanterie semblait vouloir prendre.

» Lorsque je fus dans le palais grand-ducal, et parvenu à la salle d'audience, Ferdinand III fit deux pas vers moi, distinction étonnante pour qui con-

naît le cérémonial de la famille impériale ; cette faveur ne m'étonna pas : si le rang a son étiquette, la victoire a aussi la sienne, et c'est la plus imposante de toutes, la plus puissante surtout, car elle oblige les rois à céder le pas au triomphateur : je n'en abusai pas.

» S. A. I. me parla de mes batailles gagnées, je l'entretins de l'amour que les Toscans lui portaient, et je ne le flattais pas : cette terre promise, cet autre Eden est si bien gouvernée, que chaque habitant voit dans le grand-duc un second père.

» A la suite de quelques propos de ce genre, Ferdinand III me prit à part et m'emmena dans son cabinet. Là, seul avec lui, je lui expliquai mon entreprise sur Livourne, la prétextant sur l'ordre formel du Directoire : je l'assurai que l'occupation ne serait pas une conquête ; que, se contentant de la police militaire, le général Vaubois laisserait aux fonctionnaires nationaux le libre exercice de l'autorité civile. Satisfait de cette explication, S. A. I. me parla de la paix entre l'empereur son frère et la République ; je lui demandai si on lui avait envoyé des pleins pouvoirs pour traiter avec moi.

» La réponse fut négative. Il désirait la fin de la guerre ; je lui fis observer qu'elle devait durer encore longtemps, attendu les prétentions du Directoire et celles non moins grandes de l'empereur.

Je dis qu'après la campagne prochaine on s'entendrait mieux, soit que je fusse ou battu ou vainqueur.

— Dans ce cas, me dit-il, je crains que ce ne soit vous qui dictiez les conditions.

— Moi ! repris-je, la République me donnera ses ordres, je les exécuterai.

— Quoi ! toujours soumis, lorsque vous pourriez commander ! lorsque vous pourriez être..... tout ce qu'il vous plairait d'imaginer !

— Alors on traitera sans peine ; je veux, pour la France, la concorde au dedans, et la grandeur et la gloire au dehors.

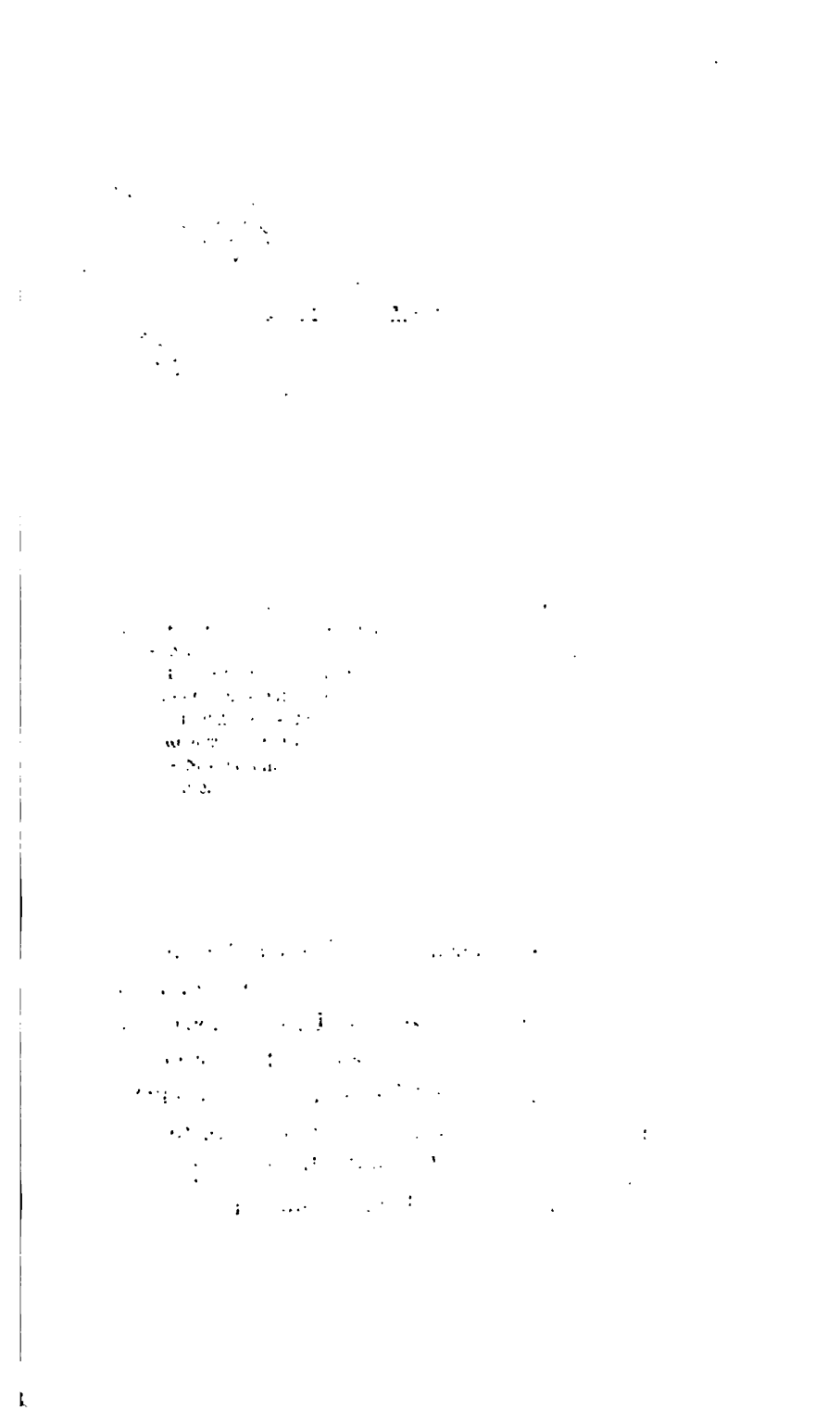
— Vous ne voulez pas m'entendre, général ?

— Je ne le dois pas, Altesse Impériale.

» Le grand-duc, avec une grâce parfaite, ne poussa pas plus loin la tentation ; il me ramena au milieu de sa cour. Je vous épargne la suite de la relation de mon séjour à Florence. J'en repartis peu de jours après, charmé d'y avoir reçu la nouvelle importante de la reddition de la citadelle de Milan. »

MASSÉNA

Publié par P.H. Krabbe.



SOIRÉE XVII.

La Malmaison. — Napoléon, Berthier, Lannes, Massena, Duroc, Junot, Bessières et Savary. — Suite et complément de l'expédition d'Égypte en 1798. — Administration, gouvernement. — Course aux fontaines de Moïse. — Fatale bataille maritime d'Aboukir. — Révolte du Caire. — El-Alrich. — Gaza. — Jaffa; horrible assaut. — Les pestiférés de Jaffa. — Saint-Jean-d'Acre. — Bataille du Mont-Thabor. — Levée du siége d'Acre. — Rentrée au Caire. — Bataille terrestre d'Aboukir. — Départ d'Égypte. — Navigation. — Débarquement à Fréjus. — Fin de l'expédition d'Égypte.

Un soir, à la Malmaison, le premier consul vit entrer dans son cabinet Berthier, Lannes, Massena, Duroc, Junot, Bessières et Savary. Étonné de les apercevoir tous ensemble :

— Qu'est-ce, mes braves? leur dit-il; les héros français ont-ils donc quelque communication à me faire, qu'ils me dépêchent leurs chefs?

— Citoyen premier consul, repartit Massena,

chargé de porter la parole, vous nous avez lu à Saint-Cloud, l'autre soir, la première partie d'un précis de l'expédition d'Égypte; vous l'avez peinte de telles couleurs, que nous venons vous conjurer de vouloir bien achever cette lecture intéressante. Ce soir, vous êtes libre; Berthier dit que, hors le courant, aucune affaire ne presse. Dès lors sacrifiez-nous une heure.... une; nous la demandons à l'affection de notre chef.

— Dites à son amitié, reprit Napoléon, chatouillé d'ailleurs involontairement par la vanité d'auteur; allons, j'y consens, et je vais reprendre le récit. Je l'ai laissé, je crois, à mon entrée au Caire, et lorsque j'en complétais l'administration gouvernementale.

Napoléon prit dans un casier le manuscrit autographe, et poursuivit ainsi :

SUITE ET COMPLÉMENT DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE, EN 1798.

« Le Caire est une ville immense, bâtie à quelque distance du Nil, dont elle devait être limitrophe, et sur la rive gauche, entre le fleuve et le détroit de Suez; Boulak, l'un de ses faubourgs, est un village florissant, et tout près des rives du fleuve. Non loin du Caire existe la célèbre Memphis, aujourd'hui complétement anéantie, à tel point que l'on n'est pas d'accord sur la place qu'elle dut occuper autrefois. Le Caire, d'origine

arabe, fut fondé par le calife Amrou. Cette ville, en peu de temps, prit un accroissement immense; capitale de l'Égypte, elle enleva ce titre à Alexandrie, comme celle-ci l'avait enlevé à Memphis, et Memphis à Thèbes.

» Des Fellahs, des nègres, des Arabes, des Maugrabins, des Syriens même, des Indiens, des Turcs, des Grecs, des Juifs, des Européens, tous désignés sous le nom général de Francs, les Mamelucks enfin, faisaient la population du Caire, portée au moins à cent mille âmes. Sa prise m'accordait l'autorité sur le Delta, sur presque tout le centre de l'Égypte. Mourad-Bey, avec les débris de son armée, s'était retiré lentement vers Thèbes et les cataractes. Ibrahim-Bey, après la bataille des Pyramides, s'était sauvé précipitamment avec tout ce qui lui appartenait vers le fort El-Arich, place frontière, qui, au milieu de l'isthme de Suez, défendait l'entrée de l'Égypte du côté de l'Arabie et de la Terre-Sainte. Il négociait de là avec le pacha de Saint-Jean d'Acre, et communiquait par la mer Rouge avec Mourad-Bey. Sans être aucunement redoutable, il gênait cependant mes mouvements.

» J'avais voulu d'abord m'établir au Caire afin de ravitailler mon armée, et aussi de lui laisser prendre du repos avant de la lancer encore sur cette terre brûlante, où la chaleur et le seimoun sont plus à craindre que les guerriers. Ayant saisi tout ce que les beys et le pacha n'avaient pu emporter,

emmagasiné des approvisionnements précieux par leur nombre et leur nature, grossi notre caisse, je me disposai à reprendre le cours de mes opérations.

» J'avais dispersé les troupes aux lieux où je les croyais nécessaires. Celles en station dans Alexandrie obéissaient toujours à Kléber, encore malade des blessures qu'il avait reçues devant cette place. Menou, qui tarderait peu à se rendre la fable de l'armée, en embrassant le mahométisme et en s'affublant du prénom arabe d'Abdallah; Menou, à qui j'avais fait pardonner son équipée du 13 vendémiaire et qui, un jour, perdrait ma conquête parce qu'il devrait à l'ancienneté de son grade sa prééminence sur les autres généraux, eut le commandement de Rosette; le vaillant Dupuy, que nous devions bientôt regretter, celui de Damanhour; Belliard, celui de Gizeh. Je donnai pour chef au district de Menoufieh le général Zayonscheck; aux provinces de Mansourah et de Damiette, j'envoyai le sage Vial; à celle de Garbieh, le général Fugières; et à Keldoub, Murat.

» Desaix, mon bras droit, établit, à quatre lieues de Gizeh un camp retranché, véritable forteresse pour le pays, et d'où il devait tenir en bride les contrées circonvoisines; du côté du vieux Caire, ainsi qu'à Boulak, je plaçai tout le reste, en envoyant vers El-Kankah plusieurs détachements,

avec la mission de surveiller les mouvements qu'Ibrahim-Bey pourrait faire.

» Toutes ces mesures prises, et laissant à Desaix le soin de tenir Mourad Bey en respect, je courus moi-même après son collègue, que je redoutais plus que lui, en raison de son astuce et de son influence sur les Mahométans, et que je voulais jeter hors de l'Égypte. Sur la route et aux approches de Belbeil, je délivrai une portion de la grande caravane de la Mekke, tombée au pouvoir des Arabes, et dont Ibrahim emmenait avec lui la meilleure partie. Ce soin rempli, je m'avançai sur Salahieh, où je savais que le bey devait être. Mes émissaires ne m'avaient pas trompé; je fus sur le point de le surprendre. Je pouvais contempler, du haut d'un monticule de sable, le défilé de sa maison et de ses bagages; mille Mamelucks environ protégeaient l'arrière-garde.

» A l'aspect d'un si riche butin qui nous échappe, je ne peux retenir ma cavalerie : elle s'élance avec témérité; les Mamelucks s'ouvrent pour la surprendre, et puis se réferment sur elle. Alors tout mon monde, les guides, les officiers, l'état-major, mes aides-de-camp, accourent à son aide. Là, plus de bataillon carré, formidable muraille; c'est une lutte corps à corps, terrible, sanglante. Les nôtres y firent des prodiges de valeur : Duroc y parut semblable à l'Ajax d'Homère; mon cousin Arrighi (*depuis duc de Padoue*) l'i-

mita, ainsi que l'impétueux général Le Turq; Murat, Lassalle s'y signalèrent par des actes d'un courage surhumain, ainsi que Junot, le Polonais Sulkowsky, mon aide-de-camp, le chef d'escadron d'Estrées, certes bien digne de ce nom illustré par trois ou quatre maréchaux de France. Celui-ci reçut quatorze blessures faites avec le cimeterre; celui-là, sept, sans compter plusieurs coup de feu : c'étaient des diables, et jamais les Mamelucks n'avaient vu de tels adversaires. Le troisième régiment de dragons décida la victoire; le champ de bataille nous resta, avec une portion du somptueux bagage d'Ibrahim.

» Certain de la terreur que ce beau fait d'arme imprimerait au bey fugitif, je me flattai que, seul, il ne rentrerait pas en Égypte, et pour l'en empêcher s'il y venait avec des secours, je marquai dans le désert la place d'une forteresse que je fis construire rapidement.

» Partout où je me portais, partout où j'envoyais mes généraux, la fortune nous restait fidèle; aurais-je dû croire qu'au moment où elle me comblait sur terre de ses faveurs, elle me serait sur mer si inconstante, et que, par l'un de ses caprices les plus funestes, elle fermerait sans retour, en apparence, à l'armée française le chemin de sa patrie? Ce malheur fut la fatale bataille navale d'Aboukir, livrée le 1er août 1798.

» Dès le débarquement, j'avais enjoint à l'ami-

ral Brueyx de prendre l'un des trois partis suivants : faire voile pour Corfou, entrer dans le port d'Alexandrie, ou ancrer dans la rade d'Aboukir. Le premier, le second, étaient les meilleurs ; aussi, au bout de treize jours, j'avais envoyé ordre à l'amiral de renoncer entièrement à celui-là. J'aurais préféré l'ancrage dans le port intérieur d'Alexandrie, si le sondage ne s'y fût pas opposé ; en tout état de cause, je lui mandais de partir pour les îles Ioniennes. Mon aide-de-camp Julien partit du Caire le 30 ; c'était trop tard quant à la marche des événements ; d'ailleurs le malheureux n'arriva pas à sa destination ; son escorte, trop peu nombreuse, fut massacrée avec lui par un parti errant de Mamelucks et d'Arabes.

» Vous raconterai-je la catastrophe épouvantable d'Aboukir? Non sans doute ; vous ne la connaissez que trop, et je ne veux pas rouvrir une plaie qui sera chez moi toujours douloureuse (1). Je vous suppose instruits des particularités de cette

(1) Le lecteur appréciera le silence de Napoléon ; mais nous ne le priverons pas de l'histoire de ce grand malheur. La voici extraite d'un ouvrage non encore publié, bien qu'imprimé cependant.

« Ce fut le 1er août que la bataille d'Aboukir fut livrée par Nelson, vice-amiral anglais, à la flotte française, commandée par l'amiral Brueyx. Une manœuvre savante de Nelson décida la victoire : profitant du passage que notre flotte laissait entre elle et la côte, il y lança une

journée néfaste ; des faits plus heureux m'appellent : je vous les décrirai.

division de la sienne avec autant de bonheur que de témérité ; notre ligne tournée et coupée, dès lors tout fu perdu, *fors l'honneur*.

» Brueyx montait l'*Orient*, vaisseau magnifique ; se voyant cerné, il se bat avec le courage du désespoir ; blessé grièvement, il combat encore ; on le prie de se retirer, il répond : *Un amiral doit mourir sur son banc de quart*. A peine a-t-il dit ces mots qu'un boulet le frappe et le coupe en deux. Le feu prend au navire et le consume ; le brave capitaine Casabianca, fidèle à l'honneur et au devoir, reste héroïquement au milieu des flammes ; son fils, âgé de dix ans, refuse de quitter son père ; il le serre dans ses bras, et tous deux attendent la mort, que l'explosion de l'*Orient* leur apporte.

» L'escadre française, sans chef, ne recevait plus d'ordres ; nos vaisseaux, entourés d'ennemis, subissaient noblement la mauvaise fortune. L'*Heureux* sauta par la volonté de ses matelots. Le capitaine du *Timoléon* brûla son navire et en sauva l'équipage. L'héroïque Stanley, sur l'*Arthémise*, se défendit jusqu'à la dernière extrémité, puis imita le précédent ; mais comme la flamme ne faisait pas de progrès, il retourna sur son bord, renouvela la mêche, et repartit seulement lorsqu'il fut certain de ne laisser aux Anglais que des débris ardents. Le capitaine Thénard, commandant l'*Aquilon*, mourut les armes à la main.

» Le combat durait depuis trente-six heures, et le *Tonnant* continuait seul à soutenir cette lutte désespérée. Dupetit-Thouars, d'une famille illustre, l'un des plus braves officiers de la marine française, commandait ce

» Ce désastre m'accabla dans le premier moment. Je vis autour de moi une foule séparée de la France et me redemandant cette patrie qu'elle n'avait quittée que par confiance en mon étoile; j'entendis avec désespoir le cri de triomphe de mes ennemis du dedans et du dehors; leur joie me brisa l'âme. Je vis de nouvelles, de plus fortes coalitions se former contre nous. Le sultan, encore incertain, cessa de l'être en apprenant ce revers, et partout des myriades de soldats marchèrent contre ma poignée de braves.... La situa-

vaisseau. Voyant tout perdu, il cherche une mort glorieuse : écrasés par le feu de l'ennemi, lui et ses soldats necessent de crier : *Vivent les Français ! Vive la République!* Un boulet coupe les deux cuisses au héros; il se fait mettre dans un tonneau rempli de son et continue de régler la manœuvre. Un autre boulet lui enlève le bras; alors il s'écrie : *Equipage du Tonnant, ne vous rendez pas!* et il expire. Fidèles à ses ordres, les intrépides marins restent dignes de lui. Les vaisseaux anglais, épouvantés, n'osent s'approcher du navire pendant le reste de la nuit; enfin, le nombre et la mauvaise fortune triomphent de tant d'efforts sublimes; les mâts sont brisés, la mort promène partout sa faulx meurtrière, les batteries ne sont plus servies, et le bâtiment, sans officiers, sans pilote, sans soldats ni matelots, est jeté sur la côte et devient la proie des vainqueurs..... Ils n'y trouvent que des cadavres! Un mousse, avant d'expirer, avait écrit avec son sang sur une planche : VOILA COMMENT LES FRANÇAIS SE RENDENT!!!...

tion était affreuse !!!.... Elle me domina pendant tout un jour.

» Mais tout à coup, revenant à moi-même, prenant courage à la vue de tout ce que je pouvais encore, mon esprit, un moment troublé, se releva plus grand que la mauvaise fortune. Portant mes regards vers le passé, j'y aperçus des exemples, je me souvins de ce qu'Alexandre, de ce que César avaient fait, l'un dans l'Asie, l'autre dans l'Europe et l'Afrique, avec un nombre de combattants égal au mien, et je me demandai si je ne pouvais pas attendre des Français dix fois plus que ce que les Grecs et les Romains avaient fait pour leur général.

— On me traque dans l'Égypte, me disais-je, eh bien ! j'en ferai la seconde France !... et de ce point d'appui me précipitant sur l'Asie Occidentale, j'y trouverai des vivres, des ressources, des hommes, de l'or, et je reconstituerai le grand Empire des Antiochus ou des Mithridate ; et qui sait si la cinquième monarchie universelle ne recommencera pas ? Les généraux d'Alexandre ne valaient certes pas les miens ; je ne troquerais pas Kléber, Lannes, Desaix, Cafarelli et tant d'autres contre les Parménion, les Perdiccas, les Cassandre et les Ptolémée.

» Raffermi, tranquillisé, forcé de ne trouver de ressources qu'en moi, je veux m'attacher la population. Elle me voit présider à la fête solennelle qui a lieu chaque année, lorsque le Nil com-

mence son débordement : j'y multiplie les présents, j'y joue le rôle d'un ami du prophète, tandis que, pour distraire les Français, pour les empêcher de se laisser abattre, je les dispose à de nouveaux combats. Nos soldats ne se plaignent jamais le jour d'une bataille, et la fumée de la victoire les distrait et leur fait tout oublier. Pour mieux y parvenir, je leur rappelle, à la fête nationale pour eux de la fondation de la République : « Que cinq ans auparavant ils délivrèrent » Toulon. Un an après, leur dis-je encore, vous » battiez les coalisés dans la première campagne » d'Italie, en 1795; en 1796 vous aviez avec » moi franchi les Alpes liguriennes et piémon- » taises, conquis l'Italie et remporté la célèbre » bataille de Saint-Georges; en 1797, l'an der- » nier enfin, nous étions tous ensemble aux sour- » ces de la Drave et de l'Izonso.... Qui vous aurait » dit, au retour de l'Allemagne, que l'an d'après » vous seriez aux bords du Nil, que vous vaincriez, » en face des Pyramides, depuis l'Anglais, fa- » meux dans les arts et le commerce, jusqu'au Bé- » douin hideux et féroce!.... Vous fixez les re- » gards du monde. Que votre destinée est belle!... » Ah! soldats, songez que dans ce jour quarante » millions de Français (tant vos conquêtes ont » agrandi le territoire national), en célébrant » cette même fête, pensent à vous, vous envient » et vous honorent... »

» Avec de tels propos, on conduirait les Français à la mort, sans qu'ils la regardassent avec épouvante.

» En même temps, je poursuivais l'organisation d'une administration municipale, scientifique et financière, forte comme mon gouvernement militaire ; je créai le célèbre *institut d'Égypte*, où je plaçai des hommes capables de lutter avec les supériorités demeurées en France. C'étaient, en effet, l'élite de ceux-ci que j'avais emmenée, élite soit de fait, soit d'espérance ; citer leurs noms le prouvera à la postérité. C'étaient, pour toutes les branches de la science, le géomètre Monge, le chimiste Berthollet, Fourrier, universel presque ; Say l'économiste, Champy, Costaz (Louis), Girard, Malus, Nouet, Geoffroy-Saint-Hilaire, Protain, Corançay, Bourlier, Delisle, Cordier, Dolomieu, Méchain, Maximilien Cafarelli, Pulkowski, etc. Dans la mécanique, la poésie, la peinture, l'architecture, etc., qui ne se souvient de Conté, de Le Père, de Parseval-Grammaison, Hassinfratz jeune, les Adriens, Lenoir, Redouté, Denon, Castex, Rigel, etc. ?

» L'armée avait besoin d'être augmentée par le recrutement : j'y appelai trois mille marins, restes glorieux et tristes de notre flotte, qui, sur terre, rivalisèrent de bravoure et d'intelligence avec mes meilleurs grenadiers ; je l'accrus aussi des naturels valides âgés de seize à vingt-quatre ans, de tous les

Adèle Ethiou

COURIER

(Paul-Louis)

Publié par P.H. Krabbe.

esclaves, charmés d'être affranchis par le glaive qui les armait. En même temps, une police vigilante, sévère, contenait la ville : elle fit supprimer les portes qui fermaient chaque rue pendant la nuit, et qui, en cas de besoin, en faisaient autant de citadelles. Dupuy, sur qui je comptais autant que sur moi, vint pour commander en chef le Caire. Avec lui je serais tranquille, tant sa prudence et sa bravoure m'étaient connues.

» Tant de mesures sages portèrent mal leurs fruits. Les vaincus, revenant de leur terreur et rassurés par notre petit nombre, excités d'ailleurs par l'argent des beys et fanatisés par les mollahs, les imans et les chéiks, se soulevèrent spontanément le 21 octobre 1798, choisissant le moment d'une course que je faisais au vieux Caire. Ce furent les muselins qui donnèrent le signal du haut des minarets : au lieu d'appeler le peuple à la prière, ils le poussèrent à la révolte. Aussitôt celle-ci gagne tous les quartiers; chaque Musulman prend les armes.

» L'impétuosité de l'attaque déconcerta d'abord l'énergie de la résistance. Là, nous fîmes, la France, l'armée et moi, une perte irréparable dans la personne du général Dupuy. Là tomba, non moins brave, et plus instruit peut-être, mon cher aide-de-camp le Polonais Sulkowski, assassiné comme il allait entrer dans la ville pour y porter mes ordres. Je pleurai ces deux grandes victimes, et je les vengeai.

» L'insurrection rugissait surtout à l'entour de la grande mosquée ; ce fut là que, pénétrant dans le Caire par la porte de Boulak, je portai tout mon monde. Il y eut un carnage affreux, mais aussi la victoire fut complète. La rebellion, noyée dans son sang, expira ; et aux droits que la première conquête me donnait sur le Caire, j'y joignis ceux de cette terrible et nouvelle prise de possession.

» Certes, il était à propos de rendre la grande ville tranquille, car des orages menaçants s'élevaient autour d'elle et de nous, par conséquent. Desaix chassait sans doute Mourad-Bey vers la Haute Égypte, mais il ne le prenait point ; et tant que ce chef vivrait, il fallait tout craindre de sa vaillance et de son infatigable témérité. Le Delta était à peine contenu par les soins de Dugua et de Menou. Les deux déserts d'Orient et d'Occident avaient repris les hostilités. Les Anglais étaient les maîtres de la Méditerranée. On préparait une expédition formidable contre la Palestine et la Syrie. La flotte musulmane s'apprêtait à faire voile pour jeter sur la côte les munitions, les approvisionnements et une partie des troupes destinés à nous chasser de l'Égypte. Enfin, le croirait-on ? le Directoire, qui ne m'a fait partir que pour se débarrasser de moi, a sacrifié à ce soin impie plusieurs milliers de Français non coupables de mes exploits. Il devait s'expliquer avec le sultan de Constantinople, lui

donner l'assurance que cette expédition n'était pas une prise de possession, mais simplement un point de départ pour arriver aux Indes, une vraie station intermédiaire et temporaire, surtout, entre la France et cette contrée de l'Asie. Le Directoire avait promis d'agir ainsi : eh bien ! il n'en avait rien fait ; et, enfants perdus, sacrifiés à sa cruauté, nous étions les ennemis jurés de Sélim, non ses alliés. Le pacha que j'étais parvenu à séparer des beys, en lui faisant croire à nos bonnes relations avec le sultan, ne voulut plus séjourner au Caire à la vue du firman impérial lancé contre nous. Son départ ne prouva que trop aux habitants ce que ne cessaient de leur dire les agents des Anglais, des Turcs et des Mamelucks.

» Le premier péril à craindre devant venir de l'Arabie et de la Palestine, je me rendis à Suez, pour inspecter le double littoral de la Méditerranée et de la mer Rouge, afin de connaître par moi-même les points susceptibles d'être défendus. J'avais choisi, pour m'accompagner, l'élite des généraux qui m'avaient suivi en Egypte, tous militaires éprouvés ; parmi eux je signalerai Cafarelli du Falgâ, Berthier, Dommartin, mes aides-de-camp, mon fils Eugène de Beauharnais. MM. Costaz, Berthollet, Dutertre, Le Père, Monge Parseval-Grammaison, devaient faire partie de l'expédition ; j'emmenais aussi une faible escorte de trois cents guides, commandés par Bessières.

» De Suez, je franchis un bras de la mer Rouge, afin d'aller boire aux fontaines de Moïse ; au retour, surpris par la nuit et la marée, sur une plage inconnue, je courus un vrai danger, que mon heureuse étoile et la course rapide d'un guide qui m'emporta sur ses épaules, me firent éviter. Je rencontrai des traces éparses de l'ancien et fameux canal qui réunissait les deux mers, et je compris la possibilité de le reconstruire ; j'ordonnai même que l'on s'y préparât.

» Voulant faire une visite au bon et vaillant général Reynier, je m'en revins par Belbeys, chef-lieu de son gouvernement ; j'effectuai dans ce voyage diverses opérations : une dont je m'applaudis dans la suite, à cause des services qu'elle rendit à l'armée, fut la création d'un régiment monté sur des dromadaires ; le général Dumas, je crois, en fut le commandant.

» A Belbeys, j'appris que Djezzar, pacha d'Acre, avait mis garnison dans la forteresse d'El-Arich, construite à dix lieues dans le désert, pour garder le passage de l'Isthme ; que, d'une autre part, il recrutait parmi les Arabes et les tribus de la chaîne du Sinaï, du Thabor et du Liban. Pour ne pas perdre de temps, et préférant prendre l'offensive qu'attendre l'attaque, je fis partir sur-le-champ Reynier, dont le corps devint mon avant-garde ; les trois autres étaient sous les ordres de Bon, Lannes et Kléber, enfin guéri de ses blessures. Ma cavale-

rie avait pour chef Murat; le génie, Cafarelli du Falga (Maximilien); et l'artillerie, dont le parc était composé de cinquante pièces de campagne, le général Dommartin. Je chargeai l'officier de marine Perré de transporter à Acre, avec trois frégates, reste de notre flotte, l'artillerie de siége et les grosses munitions.

» Pour s'emparer d'El-Arich, Reynier n'eut qu'à paraître; presque en même temps il écrasa les Mamelucks restés fidèles à la destinée d'Ibrahim-Bey. J'arrivai le lendemain de cette affaire, et comme une tour retranchée du fort restait encore à prendre, je la fis canonner; elle ouvrit ses portes, et j'enrôlai dans mon armée une partie majeure de ses défenseurs.

» Je devrais taire par amour-propre le péril que je courus dans cette expédition : j'avais fait dans le désert environ cinquante lieues toujours à l'avant-garde; je parus au village de Kayonnio avec quarante à cinquante guides pour toute escorte, Kléber s'étant trompé de chemin. Voilà que je me vois à la fin du jour en face de quinze cents Mamelucks, c'était beaucoup! A leur aspect, je fis faire halte; la nuit, qui survint avec cette rapidité inconnue dans nos contrées occidentales, et comparable à des ténèbres d'opéra, me vint heureusement en aide; j'en profitai pour rétrograder et aller me joindre à Reynier, que Kléber suivait de près.

» Nous atteignîmes l'antique Gaza, qui n'a pas

perdu son nom hébraïque; j'accordai à l'armée un repos de deux jours dans ces riches campagnes. Refaits de tant de fatigues, nous fûmes trois jours après à Jaffa, ville bien fortifiée d'après l'ancien système, et dont un grand nombre de canons de siége garnissaient les remparts et étaient servis par douze cents artilleurs venus de Constantinople; la garnison était aussi formidable.

» Jaffa est la clef de la Palestine et la porte de de la Syrie; son port la rend doublement importante. En trois jours j'ai terminé les préparatifs nécessaires pour le siége; la place est canonnée, la brêche ouverte. Après avoir décapité un Turc dont j'ai fait un porteur de paroles, le commandant tente une sortie: nous la comprimons. Sous notre feu s'écroule avec fracas une tour géante; nous allons escalader ces débris..... Mais quel tableau nous est offert! Au milieu des ruines, une foule de vieillards, de femmes, d'enfants, apparaissent pâles, maigres, tremblants; tous nous tendent les bras; chacun tient une croix; et ce signe a tant de puissance aux lieux mêmes où s'accomplit le grand mystère qu'elle rappelle! et leurs voix suppliantes nous crient: *Christians! Christians!!!*

» Ce sont les chrétiens domiciliés dans la ville que la garnison a contraints de s'offrir d'abord à nos coups; à cet aspect touchant, le feu cesse, les baïonnettes s'abaissent. On appelle ces malheureux, pas un ne balance à répondre: ils glissent,

roulent, tombent, enfin tous descendent, nous rejoignent, et notre accueil leur prouve que les soldats français, quoi que l'on puisse dire, sont toujours les frères de ceux qui leur donnent ce titre en invoquant le Christ rédempteur.

» Cette scène me toucha, mais elle ne nous anima que mieux. Irrités de la barbarie des Musulmans, nos soldats montent impétueusement à l'assaut ; la résistance courageuse est vaine : la brèche est envahie, les remparts franchis, la place est conquise. Mais là, dans chaque rue, l'action recommence, chaque maison devient une citadelle où l'on ne pénètre que par force et qu'en égorgeant ses défenseurs. L'opiniâtreté de ce fanatisme aigrit le vainqueur : nul des vaincus n'a demandé grâce, nul peut-être ne l'aurait obtenue.... Pendant deux jours ce carnage horrible se prolonge, la lassitude seule y met un terme, ou plutôt il ne prend fin que lorsque les assaillants sont seuls debout dans la place. Pour compléter cette tragédie affreuse, les lois de la nécessité nous contraignirent à une immolation à froid, que le cœur repousse et déteste, mais à laquelle le salut des Français était attaché.

» Dieu punit toujours le sang versé ! Des miasmes impurs fermentent, et la peste apparaît ; vampire aveugle, insatiable, courant par instinct au lâche, au faible, et presque toujours reculant devant le cœur ferme qui l'attend sans pâlir. L'invin-

cible 32e demi-brigade, cette couvée perpétuelle de héros, est particulièrement atteinte du fléau meurtrier : le découragement moral active sa flamme dévorante ; c'est l'âme qu'il faut guérir avant de porter des remèdes au corps. A mon retour d'Acre, instruit du ravage que la mélancolie faisait parmi les pestiférés, j'entreprends ce soin, parce que je connais les Français et que je suis inaccessible à la crainte. Environné de Berthier, de Bessières, de l'ordonnateur en chef Daure, l'un des plus honnêtes hommes que je connaisse, suivi de Desgenettes et de Larrey, aussi braves que mes plus braves, forts d'ailleurs de toutes vertus, autant qu'ils sont purs de tous vices, j'entre dans l'hôpital des pestiférés, je les approche, leur parle, les touche, les retrempe, les console; je les ranime par mes propos et je sors en répondant à ceux que mon action étonne : *Général en chef, je remplis mon devoir. Je serais coupable si je me dérobais au péril commun.* Cette visite fit un miracle; la mort s'enfuit devant elle, et l'un des plus beaux tableaux du monde, dû au pinceau de Gros l'immortel, rappellera, je l'espère, à tous les siècles, que le général Bonaparte n'a pas été plus effrayé par la peste des hôpitaux que par le péril du champ de bataille.

» L'échec devant Naplouse, dû à l'étourderie de mes lions, fut bien réparé par la prise de Caïffa, où je trouvai un amas énorme d'approvi-

sionnements, de munitions en tous genres. Zète tomba également en notre pouvoir.

» Ces succès facilitèrent l'approche de Saint-Jean d'Acre, ville forte, importante, et à laquelle était attachée la conquête de la Syrie. L'ancienne Ptolémaïs, depuis connue sous le nom d'Acre, auquel, du temps des croisades, on a joint celui de Saint-Jean, avait à cette époque un pacha appelé Ahmed, et mieux connu par son sobriquet de Djezzar (Boucher), que ses cruautés continuelles lui avaient mérité. Ce misérable, doué d'une énergie féroce, haïssait les Français, et était lié avec les Anglais par ces nœuds que la cupidité serre si communément en Orient.

» J'avais enlevé tant de places célèbres, que j'espérais emporter celle-là. Je fis ouvrir la tranchée le 9 avril 1799, me flattant de n'avoir à lutter que contre la tactique ignorante des Musulmans. Je me trompais ; ma mauvaise fortune avait amené dans cette ville, des tours du Temple à Paris, un ancien officier d'artillerie nommé Philippeaux, mon camarade lorsque je débutai dans cette arme, et qui toujours y avait été mon ennemi. Émigré rentré sans permission, il avait été prisonnier au Temple avec le commodore Sidney Smith ; sauvés ensemble, ils s'embarquèrent et vinrent croiser dans la Méditerranée. L'Anglais demeura sur la flotte, le Français descendit à Saint-Jean-d'Acre et en dirigea la défense avec une

rare habileté, que j'aurais cependant vaincue si Sidney Smith n'eût pas enlevé au passage les mortiers et les canons de siége sur lesquels je comptais. Ceci me manquant, j'échouai contre des masses de pierre que la baïonnette ne pouvait briser.

» Pendant que je tentais tous les moyens possibles d'entrer dans la ville, et que j'échouais, malgré la bravoure incroyable des Français, une armée turque parut sur la rive droite du Jourdain. J'envoyai à sa rencontre Kléber et Murat, que je tardai peu à suivre. Vingt-cinq mille cavaliers fondirent inutilement sur le premier, soutenu seulement par deux mille hommes : ce beau fait d'armes, qui égala les merveilles des temps héroïques, eut lieu devant le mont Thabor, dont il a gardé le nom. Là, Junot, avec trois cents fantassins, réalisant les exploits fabuleux des chevaliers de Turpin, chargea, vainquit et enleva trois mille hommes à cheval.

» C'était l'avant-garde des Mamelucks que Junot traitait ainsi ; le reste était à Naplouse, séparé par un espace de deux lieues de l'endroit où s'est passé ce fait mémorable. J'avais fait à l'avance toutes les dispositions nécessaires. Au signal donné, notre faible armée s'ébranle : Kléber, jaloux d'effacer ce que Junot vient de consommer, renverse tout obstacle, prend, reprend le hameau de Fouli, anéantit dans sa marche de nouveaux escadrons, qui viennent achever devant lui leur déroute, commencée par les autres généraux.

Pendant que ceci a lieu, notre brave général Le Turq, la terreur de ses homonymes, s'empare inopinément du camp ennemi; ses troupes y trouvent un butin immense. J'avoue que tant de victoires consécutives me firent croire à mon entrée prochaine dans Saint-Jean-d'Acre. Je me trompais!

» Qui soutient les assiégeants? Dieu seul peut le dire; mais ici-bas, tous mes travaux sont sans aucun résultat. Je souffre à voir les soldats affronter la mort avec une intrépidité inouïe, tant de courage être inutile, tant d'assauts ne servir à rien de bon : faute de canons de calibre je ne peux ouvrir la brèche, et, depuis soixante jours, je suis arrêté, sans que tant de batailles gagnées m'aient servi dans mon dessein.

» En même temps, une nouvelle étrange m'est apportée du Caire : un imposteur a pris le nom de l'ange El-Modhy; le prophète, prétend-il, l'a fait descendre dans l'Égypte afin de nous en chasser. Débarqué à Dernhè, et non venu du ciel, soutenu par les Anglais, il remplit le Delta et le reste des provinces de ses proclamations, de ses promesses fallacieuses. Déjà, il a été joint par plusieurs milliers de fanatiques; les Arabes, les Fellahs se réveillent, se raniment. Le misérable a égorgé, à Damanhours, deux cents soldats de la légion nautique.

» Il se fait un succès de ce crime : à sa voix, des districts entiers courent aux armes : cela devient un

danger véritable ! Les généraux Lannes et Lanusse accourent ; ils battent l'ange exterminateur ; une balle enfin le tue, et sa mission a pris fin ; ou peut-être vit-il encore, caché à l'écart en attendant une occasion meilleure. La facilité qu'il a rencontrée à soulever le pays me fait craindre de trop prolonger mon séjour en Syrie. Je ne peux plus me faire illusion, je ne prendrai pas Acre cette fois ; il faut donc rentrer en Égypte. La proclamation suivante va l'annoncer à l'armée, à qui cette nouvelle ne déplaira sans doute pas :

« Mai 1799.

» SOLDATS,

» Vous avez traversé l'Afrique et le désert avec » plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

» L'armée naguère en marche pour envahir » l'Égypte est détruite ; vous avez pris son gé- » néral, ses équipages de campagne, ses bagages, » ses outres, ses chameaux.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places » fortes qui défendaient les puits du désert.

» Vous avez dispersé, aux champs du Mont-Tha- » bord, cette nuée d'hommes venus de toutes les » parties de l'Asie pour piller l'Égypte.

» Les trente vaisseaux que vous avez vu arriver » dans Acre, il y a huit jours, portaient l'armée » qui devait assiéger Alexandrie ; mais obligée de

» venir à Acre, elle a fini ses destins ; une partie de » ses drapeaux ornera votre rentrée en Égypte.

» Réduits à une poignée d'hommes, après avoir » nourri pendant trois mois la guerre en Syrie, » pris quarante pièces de campagne, cinquante » drapeaux ; fait six mille prisonniers, rasé les » fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, changé la » ville d'Acre en un monceau de ruines, nous » allons rentrer en Égypte ; la saison des débar- » quements m'y rappelle.

» Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir » de prendre le pacha même au milieu de son » palais; mais, dans cette saison, la chute du châ- » teau d'Acre ne vaut pas la perte de quelques » jours ; les braves que cela nous eût coûtés sont » aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus » essentielles.

» Soldats ! nous avons une carrière de fatigues » et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient » hors d'état de rien faire contre nous durant cette » campagne, il nous faudra peut-être repousser » les efforts d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez une nouvelle occasion de » gloire, et si, au milieu de tant de combats, cha- » que jour est marqué par la mort d'un brave, il » faut que de nouveaux braves se forment et pren- » nent leur rang parmi ce petit nombre qui donne » l'élan dans les dangers et qui maîtrise la vic- » toire. »

» Ainsi je préparais l'armée aux attaques combinées que je prévoyais des Anglais et des Turcs. Je restai peu devant Acre après ma proclamation; car le 20 mai courant, à neuf heures du soir, moment choisi pour cheminer sur cette terre brûlante, au son de la générale, les diverses divisions se mirent en marche pour regagner le détroit de Suez. Nous avions donné huit assauts généraux, vaincu l'armé de Damas; la ville n'était plus que ruines: je pus croire en avoir fait assez.

» Aucun combat sérieux ne vint entraver mon voyage. L'armée, indignée des assassinats partiels de nos soldats, punit les meurtriers par le ravage de leurs villes et de leurs campagnes; Gaza seule fut épargnée: nous n'avions qu'à nous louer de ses habitants. Parvenus au fort El-Arich, dont les événements rehaussaient l'importance, je fis augmenter les fortifications, autant que la pauvre localité le permit. J'en fis autant à Tineh, à Kattieh, afin de fermer l'Égypte à ceux qui viendraient de la Syrie, ou du moins pour profiter du temps qu'ils mettraient à s'emparer de ces trois places. Du reste, la prudence ne permettait pas de les laisser en arrière d'une armée qui ne les posséderait pas.

» On avait au Caire répandu le bruit de ma mort: j'y reparus en triomphe, après une absence d'environ quatre mois. Mon entrée eut lieu par la porte de la Victoire; l'armée me suivait, portant des palmes en guise de baïonnettes; des palmes de

lauriers couronnaient les drapeaux, et les pièces d'artillerie étaient environnées de guirlandes de fleurs. Sur des charriots, on avait disposé pittoresquement les dépouilles splendides des vaincus. Leurs armes incrustées, ciselées richement et brillantes du feu des pierreries; les vestes brodées de perles, d'or et d'argent; les turbans aux aigrettes somptueuses; les manteaux, les étendarts, les queues de cheval, les vases précieux, la vaisselle étincelante, rien n'y manquait, et la bonne tenue de nos braves, après tant de fatigues, leurs physionomies fières, leur allure martiale, leur marche lente et ferme, tout frappait les regards d'admiration et portait au fond des cœurs le respect et la crainte..... Dès lors, la soumission fut complète, et tout projet de révolte s'évanouit.

» Desaix, infatigable, avait sans doute battu Mourad-Bey, avec le concours de Belliard, de Davoust et de Donzelot; il l'avait, ainsi que ses camarades, refoulé vers les Cataractes; mais cet autre Antée, après chaque déroute retrouvant des ressources dans son génie et dans le fanatisme des Mahométans, se relevait et nous tracassait, allant, venant de çà, de là, sans cesse en armes, infatigable, léger à fuir, prompt à reparaître; vaincu hier là, il fallait aujourd'hui de nouveau le combattre ici, où il se remontrait ayant réparé ses pertes.

» Je dirai, par exemple, que lorsque ces géné-

raux croyaient l'avoir poussé dans le Darfour, il reparaissait dans la plaine des Pyramides, au moment où je rentrai au Caire. Tant d'audace m'étonne; et moi, que les Arabes appelaient Sultan Kébir (père du feu), je me dispose à aller l'y écraser une seconde fois..., quand une nouvelle plus majeure me détourne de ce projet.

» Le divan de Constantinople, grâce aux subsides du Cabinet de Londres, a équipé une armée destinée à me combattre; une flotte ottomane de cent navires a paru sur la côte d'Égypte, a menacé Alexandrie, et les phalanges turques prennent terre dans la rade fatalique d'Aboukir; elles sont commandées par Seidman-Mustapha, pacha de Romélie, et renforcées par ce que leur envoient Ibrahim-Bey et Mourad-Bey. Là, quarante mille hommes nous insultent; là, on se flatte de me punir de la sacrilége occupation de l'Égypte, et on compte, en preuve de ce fait à venir, sur ce que Marmont, qui a défendu vaillamment la rade d'Alexandrie, n'a pu, plus loin, empêcher le débarquement d'une armée aussi nombreuse.

» Je suis accouru sur les lieux; mon regard les embrasse, ma pensée les domine; et ce qui est en moi, au-dessus de moi, me dicte le plan qui me fera vaincre. Je commence par m'entourer de mes meilleurs généraux, choisis parmi ceux que l'urgence ne retient pas ailleurs; je citerai Lannes, Murat, Lanusse, Fugières, Destaing, Crétin, Le-

turq : ces deux-ci doivent trouver une mort glorieuse, en aidant au succès de la journée. Enfin, le 23 juillet 1799, je donne le signal. Certes, jamais bataille ne fut plus sanglante dans de pareilles proportions ; jamais il n'en fut de plus importante ; jamais on ne se mêla avec plus de rage et de nécessité de vaincre ou de mourir. Au rang des Français qui, en cette circonstance, en se couvrant de gloire, méritèrent bien de la patrie, malheur au citoyen ingrat qui oubliera de placer l'adjudant général Roize ! Il fit là plus que je n'ai vu faire de leur personne à Murat, à Lannes, à Ney, à Massena : surpassant les Roland, les Renaud, les Roger, ces héros de l'Arioste, je lui dus peut-être le gain de la bataille.

» Celle-là fut complète. Les Ottomans, enfoncés, cernés, tournés, forcés, hachés par le fer, écrasés par la mitraille, percés par la baïonnette, atteints par nos balles, véritablement intelligentes, furent mis à mort non par centaines, mais par milliers. Le pacha de Romélie vit accourir à lui un paladin, brillant de parure, beau d'exaltation, enivré de courage, qui, le sabre à la main, écarta, massacra ses gardes, ses officiers, et, le saisissant lui-même malgré sa résistance héroïque, le traîna par sa longue barbe à travers tous nos rangs étonnés, et le jeta prisonnier à mes pieds. *C'était* MURAT ! !!..

» Rien de ce qui appartenait aux Musulmans

ne nous échappa : les tentes, les meubles, les harnais riches, les bijoux, les pierreries, les parfums délicieux, les sequins, les ducats, l'or, l'argent, la vaisselle plate, les munitions de guerre, les approvisionnements de bouche, les bagages, enfin jusqu'aux harems, aux femmes turques, aux belles esclaves, amenées par des maîtres voluptueux, et dont la possession charmante devint pour les Français le plus doux prix de la victoire.

» Le 1er août, six mille Turcs, renfermés avec le fils du pacha de Romélie dans la forteresse d'Aboukir, se rendirent après avoir fait une perte immense. Celle de l'ennemi, bien calculée, approcha de quinze mille morts (les blessés ne comptant pas), et les débris de cette armée demeurèrent captifs jusqu'au dernier. Ce fut pour les habitants du Caire un spectacle terrifiant que la vue du pacha de Romélie et de son fils, bel adolescent de seize ans, qui, avec tous les seigneurs et officiers échappés au carnage, ornèrent cette autre entrée triomphale de l'invincible armée française.

» Ce succès miraculeux (car quel autre nom donner à une bataille où je rangeai en ligne à peine douze mille hommes!) arrêta des soulèvements prêts à éclater à notre premier échec dans toute l'Égypte, dans le Sarah, dans la Syrie. Le Caire, avec terreur, se rappela ce qu'avant de partir j'avais dit à son divan : « Mon intention est » de les attaquer, de tuer tous ceux qui ne vou-

» dront pas se rendre, et de conduire les autres » au Caire. » Après les heureuses journées de l'Aboukir terrestre (car l'action dura du 23 juillet au 1er août), j'aurais pu déclarer les projets que l'on m'a prêtés sur la domination de l'Égypte ; mais je devais cesser d'y penser.

» Des nouvelles directes, venues par des voies détournées, des journaux que sir Sydney-Smith m'avait envoyés, venaient de m'apprendre les événements qui changeaient la face de l'Europe, en compromettant la grandeur de la France. Je savais les exploits de Suwarow, la mort de Joubert à Novi, les négociations secrètes de Barras avec le comte de Lille, les progrès de la chouannerie, jusqu'à la révolte du Midi, qui m'était connue avant qu'elle éclatât, les projets des jacobins, les sourdes menées du parti orléaniste, agissant en dehors des instructions et des désirs de son chef, tout cela me fit comprendre que ma mission en Égypte était remplie; j'en avais assuré la possession à la France : en laissant à l'armée Kléber pour la commander, c'était y demeurer moi-même. Il avait, celui-là, au plus haut degré, tout le génie militaire qui conquiert, et toute la science administrative qui conserve. Lui et moi en Égypte, on nous y oublierait : moi à Paris, mon premier soin serait pour la conservation de ce beau royaume; mais il fallait que je partisse. Je m'y déterminai dans le bien commun, tant pour l'armée exilée que pour la France.

» En conséquence, et ayant, je peux le dire, tout disposé, tout prévu, enmenant avec moi mon fils d'adoption, mon cher Eugène, Murat, qui devait être mon beau-frère, Berthier, dont le travail m'était indispensable, Lannes, ma fulminante épée, Andréossy, bon général et administrateur, dont j'aimais le caractère, Marmont, mon aide-de-camp, les deux savants Monge et Berthollet, dont la science serait utile à la patrie, le poëte Parseval-Grammaison, Vivant Denon, le dessinateur, Bourrienne, mon secrétaire, et qui depuis..... Je me suis juré de me taire sur son compte. Le malheureux est trop sot pour en faire autant; et tous les traits qu'il croira me lancer retomberont sur lui et le perdront, car ils le feront mieux connaître (1). Je partis de la rade d'Alexandrie le 22.

» J'emmenai avec moi les frégates *le Muiron* et *la Carrère*. Cinq cents hommes environ les montaient; le vice-amiral Gantheaume me conduisait. Il fut surpris lorsque, prenant son rôle, je lui enjoignis de suivre, sans s'en écarter que par force majeure, la côte de l'Afrique Septentrionale jusqu'à la hauteur perpendiculaire des îles de Sardaigne et de Corse. Mon but était, en cas de rencontre de forces anglaises supérieures aux

(1) Napoléon a été prophète : on sait que les prétendus mémoires de Bourrienne ont été l'acte d'accusation de ce secrétaire ingrat.

miennes, de me faire descendre à terre, de manière à pouvoir, avec ma troupe et mon artillerie, gagner, soit un port des régences de Tunis, de Tripoli, d'Alger, même de l'Empire de Maroc, ou enfin de l'Espagne, alors alliée de la France, et où l'on me recevrait bien. Par cette route, je n'avais presque rien à craindre : Ganthaume me comprit et m'approuva.

» Mais, ô fatal contre-temps ! nous eûmes pendant trois semaines entières, du 22 août au 11 septembre, des vents contraires qui nous poussaient vers la Judée ou l'Égypte ! quel supplice qu'un tel délai, dont chaque heure accroissait le péril ! Enfin un vent d'est nous secourut : il nous amena vers Alger, et nous pûmes atteindre la Sardaigne et naviguer dans la partie de la Méditerranée qui la sépare de l'Espagne. Un autre caprice du vent, lorsque nous fûmes en vue de la Corse, força Gantheaume à prendre terre au port de ma ville natale, au port d'Ajaccio, où nous entrâmes le 1er octobre. Le lendemain j'en voulus sortir : il fallut y rester jusqu'au 7.

» Je tais l'accueil des Corses : j'étais déjà leur orgueil ; j'admirai combien la fortune nous donne les parents presqu'en aussi grand nombre qu'elle nous ôte nos amis. Dirai-je la joie que j'eus à revoir la maison paternelle et le petit domaine dont la possession entière, dans mon jeune âge, me semblait un rêve démesuré d'ambition ! J'achetai une

grande chaloupe que *le Muiron* remorqua ; douze des meilleurs rameurs corses la montaient ; je m'y serais réfugié en cas de péril, et, à l'aide de leurs bras, j'aurais regagné la Corse ou atteint les côtes de la France.

» Nous remîmes donc le 7 à la voile. La flotte anglaise, qui nous avait vus, détacha vers nous des croisières ; la nuit vint, nous leur échappâmes. Gantheaume, effrayé, me proposa de rentrer encore. Non, non ! m'écriai-je, faites force de voiles ; que tout le monde soit à son poste ; tournez au nord-ouest... oui, au nord-ouest... et avançons. J'étais perdu si j'eusse partagé sa timidité.

» Le 8, au point du jour, les Anglais ne pouvaient plus nous atteindre. Nous-mêmes étions à huit heures du matin dans la rade de Fréjus, au port de San-Rafau (Saint-Raphaël). Les batteries de la côte, nous prenant pour des Anglais, nous canonnèrent d'abord... ensuite, et nous reconnaissant, les officiers de la consigne s'opposèrent à notre débarquement en vertu des lois sanitaires ; mais dès que mon nom fut prononcé, mille voix le répétèrent, et bientôt dix mille, peut-être, s'écrièrent : *Qu'il entre ! qu'il prenne terre ! Bonaparte, c'est le sauveur de la France ! Il lui apporte, comme toujours, la victoire et non la peste ! Tremblez, Russes ! tremblez, Autrichiens, Bonaparte est arrivé !* D'autres ajoutaient en réponse à ceux qui craignent toujours : *Nous aimons mieux la peste que l'humi-*

liation de la France, ou plutôt la peste que le Directoire et les coalisés.

» Devant la volonté générale, toute autre cède ; d'ailleurs nous étions en règle, et il n'y avait aucun pestiféré à bord. Pour moi, enivré de me voir en France, impatient de répondre à l'espoir des Français, le même jour, 8 octobre, à trois heures, je me mis en route pour Paris, où, malgré mon empressement, je ne pus arriver que le 16 du même mois. Vous savez le reste (1). »

(1) Bonaparte, dans son récit, n'achevant pas l'histoire de notre expédition d'Égypte, j'ai cru devoir la compléter dans cette note, où je rapporterai les faits aussi rapidement qu'il me sera possible.

Kléber, chargé d'une aussi grande responsabilité, ne s'y refusa pas ; peut-être aurait-il dû se montrer plus généreux qu'il ne le fut envers son prédécesseur ; car, dans le premier moment, n'écoutant que sa colère et son dépit de n'avoir pas été mis dans le secret du départ, s'il ne fit pas condamner Bonaparte à être fusillé comme déserteur, par un conseil de guerre qu'il aurait fait assembler, dit-on, fable que la malignité inventa et fit circuler, du moins il écrivit contre lui au Directoire une lettre remplie de reproches et d'amertume, lettre qui serait devenue, jusqu'à un mieux informé, un prétexe à faire arrêter et juger Bonaparte, si, lorsqu'elle parvint en France, elle n'y eût été remise au déserteur prétendu, devenu lui-même le chef du gouvernement. Par une singularité encore plus grande, celui-ci n'eut connaissance de la dépêche accusatrice qu'après l'assassinat du général qui l'avait écrite.

Napoléon, avant de partir, dans une missive secrète et adressée à son successeur, lui disait de renvoyer en octobre prochain Junot en France, de faire rentrer la commission des arts sur un vaisseau parlementaire; il lui laissait l'autorité, s'il venait à perdre 1,500 soldats, de faire la paix avec les Ottomans, aux meilleures conditions possibles; il laissait à Poussielgue la direction des finances; il voulait que Kléber envoyât en France 5 à 600 Mamelucks pour y servir d'ôtages; enfin, il terminait par donner une foule de conseils utiles, et promettait, pour le délassement de l'armée, la venue d'une troupe complète de comédiens.

Kléber n'avait avec lui que 15,000 hommes; la guerre, le climat, les excès et la peste avaient déjà moissonné 25,000 combattants; il devait, avec ce faible nombre, se maintenir, se défendre et négocier. Déjà le grand-visir organisait à Damas une armée formidable, qui saurait rendre l'Égypte au grand-seigneur; mais aussi, de notre côté, Osman-Bey, lieutenant de Mourad, alors confiné à Dnbe, par de là les Cataractes, pour échapper à Desaix qui l'avait suivi jusqu'à l'île de Philé; Osman-Bey-Hassan, dis-je, avait été vaincu à Louqsor, à Kéné, à Aboumanah, à Sioud, malgré son succès contre notre flotille, incendiée en partie, et malgré le secours amené par le chérif de la Mekke. Un auteur moderne, M. de Norvins, a dit : « Il n'existe pas un exemple d'une action comme celle de Benhouth, où une faible colonne de mille Français, aux ordres du général Belliard, vengea notre malheur (la perte de la flottille) et triompha de 10,000 Mahométans; Arabes et Mamelucks furent défaits. »

Desaix continua de combattre et de vaincre. Partout nous triomphâmes : à Bardis, à Géhémis, à Girgé, à Beniadi, où l'on eut pour butin *des caisses pleines d'or*. A Sienne, le nom de Desaix grandissait, et, balançant déjà la

réputation de Kléber, semblait se rapprocher de celle de Bonaparte.

Les Turcs, impatients de nous chasser, envoyèrent en avant de l'expédition du grand-visir 4,000 janissaires, débarqués à Damiette. Kléber aussitôt les attaqua, et hors 800, qui, la plupart blessés, mirent bas les armes, le reste fut entièrement tué sur le champ de bataille.

Cette victoire était belle, mais une plus vaste, plus importante, surtout, puisqu'il s'agirait de vie ou de mort, allait devenir nécessaire. Le grand-visir ayant d'abord réuni à Damas 60,000 Ottomans, que divers renforts portèrent à 80,000 à son entrée en Égypte, et traînant avec cette armée soixante-dix canons, s'avança rapidement, tandis que la fallacieuse Angleterre trompait Kléber, en l'éblouissant par des négociations que leurs prétentions aussi arrogantes que folles firent rompre, quand ils crurent que nous n'étions pas préparés, lorsque le fort d'El-Arich eut été enlevé, et lorsqu'on pensa les milices turques assez bien disciplinées par les officiers qui les instruisaient.

Pour faire face à cette masse énorme, Kléber ne présentait en ligne que 8,500 soldats, mais Français! et, voulant que leur indignation suppléât au nombre, il leur lut, de sa voix de tonnerre, la lettre miraculeusement arrogante de sir Sidney-Smith. A la suite de leur cri de colère, qui le charma, il ajouta ces mots :

« Mes braves! on ne répond que par des succès à une aussi indigne lâcheté; préparons-nous à combattre. »

Ce fut dans la plaine immense de Koubé que l'on livra cette grande bataille, le 21 mars 1800, et à 8 heures du matin. Pour commencer brillamment l'affaire, Reynier, avec ses grenadiers, enleva à la baïonnette le village de Matarieh, défendu en avant par seize canons mis en batterie. Ce beau fait d'armes venait d'être obtenu, lors-

que la gigantesque armée ottomane, développant ses ailes énormes, entoura nos divisions ; mais aussitôt, tant de trouées horribles et larges furent faites dans la circonvallation humaine, que les Turcs, coupés, ébranlés, contenus et bientôt repoussés, battirent en retraite sur El-Nunka, où Kléber, plus formidable qu'aucun héros du moyen âge, la refoula et la laissa baignée dans son propre sang.

Le lendemain, il veut achever la victoire ; il se flatte qu'il trouvera autour et dans Salahieh, les débris des régiments ennemis... Il n'y rencontre qu'un camp vide de défenseurs ou de maîtres : tous les Ottomans, les Mamelucks, les Arabes, ceux du Liban ou de la Mekke, les nègres d'Afrique, les Fellahs, ont fui, se sont éparpillés dans le désert, de là, de çà ; le grand-visir lui-même, avec une faible escorte, aussi démoralisée que lui, peut-être, ayant à peine 500 cavaliers, s'enfuit vers Gaza.

Tout ce que j'ai signalé, qui devint le partage des Français au dernier combat d'Aboukir, ici encore devient leur proie. Le butin fut immense ; on donnait pour une pièce d'or un beau cheval arabe, et pour 100 francs d'or 1,000 francs d'argent. Les pages, les eunuques, les femmes, les esclaves, les richesses du grand-visir, des pachas, des beys, des émirs, des chérifs, des officiers, etc., de son armée, appartinrent aux vainqueurs, et l'on crut que la Porte renoncerait à conquérir encore l'Égypte. La bataille d'Héliopolis doit prendre rang parmi les plus célèbres de nos fastes triomphaux.

Le Caire, qui, à l'approche de ses prétendus libérateurs, avait recouru à la révolte, le Caire trembla, s'humilia et paya cher cette dernière insurrection. Kléber y rentra le 24 du même mois. Dès lors, notre domination fut affermie ; mais le 14 juin suivant, un fanatique, nommé Suleiman, assassina ce grand homme, et Kléber mort, tout fut perdu. Menou, ridicule et faible, remplaça par ancienneté

le héros dont il ne fut que l'impuissant successeur. Avec lui tout alla mal ; il renversa le bel ouvrage de Napoléon et de Kléber, et ses discussions avec Reynier achevèrent de tout compromettre.

Tandis que la désorganisation intérieure avait lieu, une armée anglaise, forte de 16,000 soldats, commandée par lord Abercromby, débarqua, le 21 mai 1801, sur la plage d'Alexandrie. Ici, l'impéritie du chef humilia les Français, vaincus pour la première fois sur ce terrain en bataille rangée. Là, nous eûmes à pleurer la perte de Lanusse et de Roize, et leur mort fatale ne fut pas compensée par celle d'Abercromby, qui tomba au même lieu. Une capitulation, forcée par les circonstances, détermina l'évacuation de l'Égypte, qui, échappant aussi aux Anglais, rentra au pouvoir du grand-seigneur et des beys.

SOIRÉE XVIII.

Une jeune fille. — Une vieille femme. — Un marquis breton. — Un bourgeois breton. — Un gars de la même province. — Amour maternel, et l'autre. — Un fils et sa mère. — LUI. — L'amour luttant avec la reconnaissance. — Une conspiration brisant tous ces sentiments. — Un oratorio à l'Opéra. — Sublime dévouement d'une mère. — Fanatisme d'un fils. — Napoléon en voiture. — Heureuse coquetterie de Joséphine. — Explosion de la machine infernale. — Un suicide par reconnaissance. — Vingt-cinq ans de pénitence pour expier un grand crime.

A l'une des extrémités de Paris, vers le midi, dans un de ces quartiers perdus où la misère et le crime semblent, de préférence, aimer à se chercher des asyles, il y avait, en 1800, et sans doute il y a encore, une rue longue, étroite, humide, formée de maisons mesquines et mal tenues.

Dans un des manoirs les moins apparents

de cette double file de logis en ruines et de portes dérobées de jardins, vivait une jeune fille, venue de la Bretagne et dépaysée à Paris ; à peine si elle sortait de la demeure sombre et étroite où elle restait seule ; une femme du voisinage, connue sous le sobriquet de la mère Angot, lui apportait le peu de provisions destinées à sa nourriture et aux autres besoins de la vie.

Marie Kenouec, vêtue simplement et en modeste ouvrière, frappait néanmoins par sa beauté singulière, l'élégance de sa taille, la grâce de ses mouvements. Fille du peuple, quel hasard lui avait conservé ces mains blanches, ces doigts effilés, ces ongles roses, ce pied exquis par la délicatesse de sa forme, sa mignonneté, qu'auraient dû pourtant détruire les souliers grossiers, les sabots mêmes dans lesquels elle les emprisonnait ; en elle tout semblait étrange.

Le dimanche, seulement, elle sortait de sa demi-prison pour aller à l'église voisine, nouvellement rendue au culte catholique pur, bien que le concordat n'eût pas été promulgué encore. Là, elle accomplissait ses devoirs religieux à la manière des anges ; elle revenait aux vêpres, et puis, de retour chez elle, ne se remontrait plus dans le quartier. En tout autre, elle aurait fait sensation, mais dans celui-là, si solitaire, à peine si elle éveilla la curiosité de quelques commères, ou

portières, ou blanchisseuses, repasseuses, ou à peu près.

Deux ou trois de celles-là, arrêtant au passage la mère Angot, la questionnaient sur *sa bourgeoise* : « Oh dam ! repartait-elle, c'est une jeunesse sage, rangée, travailleuse, et craignant bien Dieu ; elle n'a pas voulu rester seule dans son pays, en Bretagne, ousque sont les Anglais, sans doute nos ennemis, étant, comme on dit, orpheline de père et de mère. En conséquence, elle a suivi à Paris son frère, un brave jeune homme, bon ouvrier, car il travaille dans le faubourg Saint-Martin, où il loge. Sa sœur, mamselle Marie, est dans notre quartier, parce que la maison qu'elle habite est la propriété d'un Breton, qui la lui loue à grand marché : ces gens-là se tiennent tous par la main ; aussi mamselle Marie ne reçoit que des pays, tous artisans comme son frère ; elle garde leur argent, fait leurs comptes, écrit leurs lettres et raccommode leur linge. Ces Bretons, c'est tous des frères, des amis, quoi !.. Eh ! que la Sainte Vierge les protège !... Comme cette jeunesse serait trop en danger, seule avec moi chez nous, un de la bande, mais jamais le même, vient pendant une semaine entière, coucher chaque nuit, dans une chambre au rez-de-chaussée.

— Et, dans le nombre, pas un *brise-cœur*, pas un *muscardin*, pas un *gentil faraud ?*

— Ah ! il y aurait pour lui du bon temps, avec

un frère surtout si commode. Il adore sa sœur, mais il la tuerait si elle levait les yeux sur un homme. Lorsque mamselle Marie se promène seulette dans notre jardin, j'ai souvent engagé notre hôte de la nuit précédente à l'y aller rejoindre, pour la chose de la distraire.. ah ! plus souvent!.. tous me répondent : Saint-Régent (le frère) n'entend pas que l'on s'approche ou que l'on parle à mamselle Marie; et tous observent cette injonction plus que nos maris, quand nous avons les six commandements de l'Église.

Et les commères satisfaites, mais ébaubies, rentraient chez elles et répétaient scrupuleusement à tous les locataires le récit intéressant de la MÈRE ANGOT.

On approchait des fêtes de la Noël ; l'hiver était froid et rude; cependant la foule bruyante se disposait aux plaisirs du carnaval, qui allait s'ouvrir avec le nouvel an. De toutes les parties de la République s'élevaient un cri de satisfaction et des acclamations de contentement envers le premier consul, qui, en si peu de temps, avait fait de si grandes choses. L'intérieur n'était plus terrifié par les chauffeurs, les brigands incendiaires; la confiance renaissait avec le commerce, les arts, les lettres et l'industrie. La bataille de Marengo avait rafraîchi les lauriers, prix glorieux de nos grandes victoires. La paix devenait le besoin des nations : l'Allemagne traitait, l'Angleterre allait

en faire autant, et un pacte religieux, dû également à Bonaparte, cicatriserait bientôt les blessures de l'Église romaine.

Eh bien ! à cette renaissance du bonheur, à ce retour aux idées saines, à cette monarchie tant regrettée, naguère abattue, et que l'on sentait prête à remonter sur le trône, les hautes classes de la société joignaient leurs vœux à toutes les autres ; eh bien ! dis-je, ce fut à ce moment que le génie du mal aveugla de nobles caractères et leur inspira le fanatisme du meurtre et de la destruction.

Deux jeunes artisans descendaient la rue de l'Ourcine, et se parlaient avec vivacité ; l'un portait sur sa physionomie imposante cette fierté naturelle aux habitudes nobles, et que déguisait imparfaitement son costume commun ; ses traits charmants et expressifs, sa taille élancée et néanmoins forte et vigoureuse, attiraient involontairement les regards de la grisette et de l'agent de police. L'autre jeune homme, également remarquable par un visage rempli de physionomie et où brillait la santé, par les formes de son corps, n'avait pas ce grandiose que donne la haute taille, et que son camarade possédait si bien.

Tous les deux causaient avec chaleur, et sans s'occuper de ce qui se passait autour d'eux. La nuit approchait, et un brouillard humide tombait avec elle.

— Crois-tu, Joyaut, dit le premier, qu'elle se doute de notre véritable entreprise ?

Joyaut. — Elle en est à mille lieues : nos précautions, notre vie retirée, nos cent déguisements sont assez motivés à ses yeux par la nécessité de se soustraire aux recherches du Corse, qui oblige des Vendéens comme nous à demeurer incognito à Paris.

Limoelan. — Tout serait perdu si elle soupçonnait ou devinait notre plan ; elle a quitté pour moi sa famille, elle m'a sacrifié son honneur, mais elle n'a pas perdu ce sentiment fou qui la rend hostile à notre cause ; elle est patriote comme le sont ses parents. Buonaparte a sauvé la vie à son père, à ses frères, elle l'aime, elle le révère, elle en a fait un dieu, et si jamais le moindre éveil lui venait... elle serait capable d'un coup de tête.. Oh! c'est à en frémir.

Joyaut. — Oui, à en frémir ; car enfin, si le succès de notre ouvrage tenait à une seule faiblesse, si, pour sauver tant de vies, une seule devait être sacrifiée.....

Limoelan. — Joyaut, tais-toi, tu sais combien tu m'es cher, tu sais combien je suis dévoué à Dieu, à son culte, à notre Roi, au Pape, sur terre le vicaire de Dieu, à Georges notre chef, et parm i nous le représentant du Roi. Tu te rappelles que, pour obéir à cette double voix, j'ai renoncé à ma position, à ma fortune, à mon exis-

tence brillante; eh bien! s'il me fallait perdre Marie, je serais capable de me parjurer doublement. Vois aussi ce que je lui dois : elle était riche, considérée, la première de sa ville natale; elle allait épouser, par force, il est vrai, un général de Bonaparte; eh bien! quand elle a su que je devais disparaître, fuir notre terre sacrée, a-t-elle balancé à partager mon sort? Quel holocauste plus précieux une vierge peut-elle faire que celui de sa réputation? l'a-t-elle refusé à ma tendresse? non. Qui, des siens ou de ses concitoyens, la croit pure? N'est-elle pas flétrie sans retour? croit-on qu'en conservant sa pureté, elle vit avec moi comme avec un frère?... non, sans doute...Toi-même, qui la vois presque chaque jour, tu secoues la tête à mes paroles, tu souris malignement... Si donc toi ne veux pas croire en ma parole, t'imagines-tu que je pourrai jamais, même par le mariage, la rendre à la société nette de toute tache?... Non; celle-là la recevra comme une brebis égarée, dont un mariage solennel répare la faute, et non comme la plus vertueuse de son sexe, ce qu'elle est. Ah! puisqu'elle a tant fait pour moi, ne t'étonne pas si, de mon côté, je fais quelque chose pour elle.

JOYAUT. — Soit... changeons de propos.... Et notre affaire, avance-t-elle?

LIMOELAN. — Nous approchons de notre but; quelques jours encore, une ou deux semaines au plus, et le Corse usurpateur tombera foudroyé.

JOYAUT *se signant.* — Que Dieu t'entende! Carbon fait donc des merveilles?

LIMOELAN. — Oh! l'enragé, c'est un vrai Lucifer!!!...

JOYAUT. — Dis plutôt un autre ange exterminateur. Son œuvre est la nôtre; est-elle un crime? Ne sommes-nous pas des soldats, enfants perdus de l'armée, qui exécutons une consigne militaire? Agissons-nous sans péril? Ne pouvons-nous pas être les premiers mitraillés par la machine?

LIMOELAN. — J'aime à t'entendre; tu me rassures, tu raffermis mon cœur: parfois il se révolte contre ma conviction, il me nomme assassin, lorsque je suis soldat... Oui je le suis, et, autre Horatius Coclès, j'accomplis une mission remplie de dangers, et dont le succès délivrera le royaume.

JOYAUT. — Marquis de Limoelan, gentilhomme breton, distingué par l'illustre La Rouairie (1), vous beau-frère de l'héroïque Desilles (2) et major général de l'armée royale, que le cordon rouge Georges Cadoudal commande (lui, successeur des martyrs Cathelineau, d'Elbée, Bonchamp, Lescure, La Roche-Jacquelein, Stofflet et Cha-

(1) Ce Breton, dès 1792, voulut armer la Bretagne contre la Convention; il devint le chef d'une conspiration immense et mourut au moment de la mettre en jeu.

(2) Desilles, jeune Breton, tué à Nancy pour avoir voulu empêcher une émeute.

rette) ; vous enfin qui avez toujours montré le courage d'un lion, vous êtes aussi pire parfois qu'une poule mouillée... Vois nous autres, vois cet incarné de Carbon ; lui homme du peuple, lui plus noble que nous tous, car il est le plus dévoué et le plus brave.

LIMOELAN. — Ménage-moi, sois-moi moins acerbe et parlons de Carbon ; sais-tu qu'il est bien triste depuis un mois?

JOYAUT. — C'est un autre fou ; chacun l'est à sa manière : à toi, il te faut une maîtresse ; à lui, sa mère.

LIMOELAN. — Sa mère !....

JOYAUT. — Oui, oui, sa mère. Ce Breton si courageux, si loyal, si ferme, ce plébéien que son énergie et son royalisme rendent notre égal, qui lui seul attaquerait le Corse au milieu de sa garde consulaire, eh bien !... séparé depuis un mois de sa vieille mère..., à peine s'il vit, s'il respire.... Il ne travaille qu'avec dégoût.... Et Lahaie, son compagnon, Lahaie, le Pylade de ce grossier Oreste, craint qu'un beau matin il ne nous brûle la politesse, qu'il ne parte pour Nantes et qu'il ne nous revienne qu'après s'être retrempé dans les bras maternels.

LIMOELAN. — Ah ! ah !... il faut y veiller. Sans lui, nous ne réussirions pas. Je fais beaucoup, sans doute ; mais lui..., lui est tout...

En devisant ainsi, les deux conspirateurs at-

teignaient l'angle qui, de la rue Mouffetard, tourne dans celle des Trois-Couronnes, lorsqu'ils aperçurent devant eux et dans la même direction, un homme en costume d'ouvrier, mal mis, et surtout affectant une malpropreté révoltante : son pantalon était rapiécé en plusieurs endroits ; le gilet absent laissait voir, sous une veste tachée d'huile, une chemise grossière, plutôt noire que grise, sa couleur primitive ; il avait un bonnet de laine rouge fort en harmonie avec le reste du costume. Cet ensemble dépenaillé contrastait originalement avec une paire de bottes toutes neuves, très-bien faites, et qui, emboîtant bien les pieds, leur laissaient la facilité d'une marche rapide.

Cet homme avait des cheveux noirs, épais et crépus, et d'énormes favoris de la même couleur, des yeux bleus, vifs, petits, mais étincelants, enfoncés sous des sourcils fournis, hérissés, et sous des cils longs et serrés ; le front étroit, avançant sur le visage ; un nez écrasé, ouvert pleinement aux narines et dominant une bouche grande, aux lèvres vermeilles, aux dents belles, et qui auraient été très-blanches si la même insouciancé qui présidait à la parure n'eût pas aussi négligé les soins de la propreté ; des bras démesurés, osseux, tout en nerfs, ainsi que les jambes, courtes ; des mains larges, vigoureuses, armées d'ongles sanguinolents et crochus ; une

peau dure et tannée, une démarche lente, mais celle d'un brave, qui, persuadé de l'énergie de son âme, de l'intrépidité de son cœur et de la puissance de ses muscles d'acier,

.....Marche dans sa force et dans sa liberté.

Il tenait une manière de buche taillée dans une planche énorme de bois de fer, aussi lourde que solide, et qu'il appelait sa badine : elle eût assommé le plus énorme taureau de Normandie.

— Voilà Carbon (ou Saint-Hilaire), s'entredirent les deux amis. Grâce à ses vastes oreilles celui-ci avait l'ouïe fine ; aussi, les entendant, il se retourna, et d'une voix tonnante comme la pédale maîtresse d'un buffet d'orgues, et dont néanmoins il assourdit le son afin de n'être pas fautif lui-même : voilà, dit-il, deux enfants qui, sans mauvaise intention, sans doute, n'en compromettent pas moins la cause sacrée du ciel et du Roi.

— Ours mal léché, dit le marquis en souriant... Allons, allons, Saint-Hilaire, réjouissons-nous, notre besogne avance : il est vrai que tu y as donné un bon coup de main.

CARBON, *brusquement*. — J'ai fait mon devoir; que tous fassent de même ! Mais, pour Dieu, oublions nos noms de famille; vous, monsieur, soyez *Saint-Régent;* toi, Joyaut, *d'Assas;* Lahaie, *Joli-Cœur*, L'AUTRE, *Aod*, du nom, Dieu le pardonne ! de celui-là qui, dans la Bible, tua le tyran Eglon ;

et moi, Carbon, *Saint-Hilaire*, pour vous servir, si j'en suis capable.

JOYAUT. — Nous nous y conformerons. Mais toi, ris.

CARBON. — Pas encore.

LIMOELAN. — Que te manque-t-il ?

CARBON. — Le succès d'abord ; et puis, que Dieu me pardonne ! une certaine femme...

LIMOELAN, *légèrement et à dessein.* — Ta maîtresse ?

CARBON. — Non ; je ne suis ni noble ni riche..... Ma mère, Messieurs, ma bonne mère... Cette femme forte de l'Écriture-Sainte, sans vices, sans reproche, toute en vertu ; une sainte sur terre, que Dieu me pardonne ! la fleur de notre quartier, l'honneur de la patrie, qui n'a jamais pu savoir ce qu'elle aime le mieux de la Trinité, de la Vierge Marie, sa patrone, de son roi, de la Bretagne et de son damné fils.....

JOYAUT. — Qui pleure comme une fille.

CARBON. — Non, tonnerre du ciel !... au contraire, je chante... Fi ! d'Assas, que c'est mal au fils de ta mère de faire cet affront au fils de la mienne !

JOYAUT, *lui prenant la main.* — Est-ce que la tienne n'est pas aussi la mienne ? Ne nous a-t-elle pas nourris de son lait tous les deux ?

CARBON, *à Limoelan.* — Et c'est à cause de cela que l'ex-forgeron tutoie le seigneur de son village.

JOYAUT. — Calme-toi, Carbon. Qui sait ce que Dieu nous garde, et surtout quelle récompense il te doit ?

A ces derniers mots, les trois Bretons étant parvenus en face de la petite maison où logeait Marie de Kenouec, l'un d'eux frappa d'une façon particulière, et deux femmes vinrent ensemble leur ouvrir, la jeune fille et la mère Angot.

La première, selon l'usage, déguisa le plaisir que lui causait la vue de son amant, qu'elle appelait son frère. Tous ensemble passèrent dans une salle, où à la fois on faisait la cuisine, où l'on mangeait et où l'on se tenait presque toujours, Marie affectant de ne pas se trouver seule avec son frère prétendu. Le souper n'était pas prêt; Carbon en prit texte pour quereller la mère Angot. Elle lui riposta qu'il n'était pas Français, car il manquait de galanterie et de respect envers les dames; encouragée par l'hilarité que son allégation provoquait, elle ajouta que jamais il n'avait aimé, et que certes il était sans âme.

La scène devenait plaisante, lorsque l'on heurta à la porte extérieure, et d'une manière non familière à celle du logis... On se leva, on s'entre-regarda; Marie pâlit, et Carbon dit en secret aux deux autres d'entrer dans le jardin, par où l'on pouvait s'échapper, et d'aller rejoindre l'une des demeures diverses louées par les conspirateurs dans différents quartiers; ensuite, sans leur laisser le

loisir de répondre, il alluma une chandelle à la flamme du foyer, saisit sa badine et courut vers l'allée; les deux amis restèrent immobiles en écoutant.

Un cri terrible, aigu, mais qui n'avait rien de la frayeur, partit, poussé par Carbon... Au lieu d'y vouloir reconnaître un signal de fuite, Limoelan et Joyaut, incapables d'abandonner un des leurs, se précipitèrent vers le corridor, suivis de Marie et de la femme de ménage, qui portait la lampe de la cuisine... On s'approcha, et que vit-on?... le ferme, le vigoureux Carbon à demi évanoui, mais suspendu par ses mains fortement enlacées au cou d'une vieille Bretonne (car les yeux des deux amis et de Marie eurent bientôt reconnu le costume patriotique), qui, à la fois pleurant, riant, lui rendait ses baisers et l'accablait déjà de questions en idiome armoricain.

C'était la mère de Carbon!!! Joyaut était aussi heureux de son ouvrage...; car il avait provoqué cette venue par ses demandes au conseil supérieur, la représentant comme nécessaire au service de l'entreprise: aussi la diplomatie s'était fait une affaire personnelle du voyage d'une paysanne bretonne, qui n'avait certes pas refusé d'aller à Paris rejoindre son cher gars.

Deux Bretons l'accompagnaient, l'un portant le costume national dans sa rigueur, les cheveux, la veste, les brayes longs et longues, celles-ci am-

ples, le tricorne des bonnes fêtes ; l'autre, se tenant plus en arrière et hors de la clarté, avait déjà fermé avec soin la porte de la rue.

Quand le premier moment fut passé, lorsque Carbon, revenu à lui, eut enlevé dans ses bras plutôt que conduit sa mère vers la cuisine sans se séparer d'elle, sans se lasser de la contempler, lui et les deux autres conspirateurs s'approchèrent des compagnons de la dame Carbon pour leur offrir l'hospitalité.

CARBON. — Eh ! Toine, eh ! cousin, c'est toué ?

TOINE. — Oui, gars, c'est moué ; mais connais-tu sti-là ?

Le paysan breton dit, et s'efface afin de laisser mieux voir son compagnon ; les trois autres portent leurs regards de ce côté ; Carbon, le premier, a été mieux servi par ses yeux ; un cri... un cri encore lui échappe ; il quitte sa vieille mère, court au voyageur, et au lieu de recevoir l'accolade que celui-là lui offre en lui tendant les bras, il tombe à ses genoux et lui baise la main.

LIMOELAN et JOYAUT. — Quoi ! c'est vous... vous... vous...! est-ce possible ?

LE BRETON. — Il voulait sa mère, je craignais pour la chère femme les embarras, les dangers de la route (*il appuie sur les derniers mots*) ; je me suis dit : Ma foi ! ce brave gars fait tant pour EUX que nous pouvons bien faire quelque chose pour lui ; et me voici.

CARBON. — En est-ce du bonheur pour le gars breton ! *Elle* et LUI ; et LUI daignant m'amener *elle*.

MADAME CARBON. — Va, mon fils, tu peux remercier ce bon bourgeois ; il m'a soignée aussi bien que tu eusses pu faire.

LES TROIS. — Oh ! vous serez toujours sublime ! Et puis on s'étonnera si nous courons au combat ou à la mort quand il l'ordonne !

LE BRETON. — Amis ! c'est à charge de revanche..... (*Bas*) La maison est-elle sûre ?

TOUS. — Oui.

LE BRETON, *désignant la mère Angot*. — Et cette femme ?

JOYAUT. — Une imbécile qui nous prend pour des ouvriers. Elle va, d'ailleurs, aller se coucher.

Les cinq Bretons entrèrent dans la cuisine, dont Marie de Kenouec fit les honneurs, principalement à la mère de Carbon, elle aussi trop heureuse de revoir son fils. L'arrivée de cette digne matrone servit de prétexte à un surcroît de repas ; la mère Angot ne se douta pas pour qui était ce cérémonial inaccoutumé ; elle tarda peu à passer dans sa chambre, où un autre lit reçut la voyageuse ; Marie rentra aussi dans la sienne ; et les cinq hommes, restés seuls, passèrent la nuit sans dormir, tant ils avaient de choses à se dire.

LUI, par mesure de prudence extrême, ne voulut pas loger dans cette maison ; une autre, encore

plus secrète, lui fut procurée; il s'y retira avec son aide-de-camp, le cousin germain de Carbon, et depuis sa venue la conjuration marcha rapidement vers son but.

Un matin, Saint-Régent (Limoelan) sortait, lorsque Marie, le prenant par la main, l'amena dans le jardinet exigu qui faisait le principal agrément du manoir, et, se dirigeant avec celui qu'elle aimait vers un cabinet de treillage qui en ornait le fond, elle lui dit, dès qu'elle crut qu'on ne pouvait les entendre :

— Je sais tout !

LIMOELAN. — Vous savez !...

MARIE. — Tout, vous dis-je; oui, mon ami, tout !

LIMOELAN, *effrayé*. — Au nom de Dieu, mon amie, taisez-vous!.. Si vous savez, si vous soupçonnez quelque chose, cachez-le bien; votre vie, la mienne sont attachées à ce silence.

MARIE. — L'assassinat d'une femme, et commis par de pieux chevaliers, est-ce possible ?

LIMOELAN. — L'importance du cas autorise les moyens extrêmes.

MARIE, *pleurant*. — Funeste aveuglement de cœurs généreux..... Et c'est par un crime horrible que l'on préluderait à un forfait exécrable !...

LIMOELAN. — Je ne vous comprends pas.

MARIE. — Quel nom donne-t-on donc en Bretagne à l'assassinat du chef d'un Gouvernement ?...

Vous voyez que je sais tout... Quoi! son trépas sanglant serait une action louable! Ne le prétendez pas, mon ami; un meurtre qui n'est pas un duel est passible, aux yeux de tous, de la justice humaine. Est-ce la nation entière qui vous demande la mort du premier consul? Non; car elle est plus heureuse, plus florissante qu'elle ne l'a jamais été. Vous obéissez à des exigences privées; vous ferez le mal dans l'intérêt d'une famille.....

LIMOELAN, *l'interrompant.* — Celle de nos rois légitimes; nous punissons un usurpateur.

MARIE. — Un héros..., le bienfaiteur des miens, le sauveur de mon père; non, il ne mourra pas, si je peux l'empêcher.

LIMOELAN, *désespéré.* — Marie, chère Marie, que prétendez-vous? Est-ce donc moi que vous voulez envoyer au supplice, nos amis dont vous préférez la mort?

MARIE. — Aucun de vous ne périra, je me charge d'obtenir votre grâce.

LIMOELAN. — Ah! vous ne m'aimez pas.

MARIE. — Pensez-vous ce que vous dites, le pensez-vous? Je vous ai sacrifié ma réputation, mon honneur, j'ai accepté la haine de mes proches, la malédiction de mon père, le mépris de la Bretagne, et vous me reprochez de n'avoir pas assez fait pour vous! Devrais-je encore partager votre crime, me rendre parricide! Oui, vous le seriez, car le chef d'un État est sacré, fût-il même un

tyran, Dieu l'a dit, et cela dans l'Évangile, sa parole sacrée.

LIMOELAN. — Que voulez-vous faire ?

MARIE. — Je veux que Napoléon soit épargné, qu'il vive !

LIMOELAN. — C'est impossible.

MARIE. — Il vivra.

LIMOELAN. — Non, ou vous mourrez.

MARIE. — Moi ! !

LIMOELAN. — Un terrible serment nous lie : l'autel, les saints, la Vierge, Dieu dans l'hostie l'ont reçu ; nous avons juré la perte de quiconque trahirait notre secret ; que dis-je ? on a fait plus, et j'en frémis d'épouvante ! ! ! Nous avons marqué du même châtiment celui qui, instruit d'une révélation au pouvoir, ne nous ferait pas connaître le dénonciateur. Marie, désormais nous sommes des victimes dévouées à la mort, car si je ne leur apprends pas ton projet, je deviens sacrilége et parjure.

CARBON, *sortant de derrière le cabinet.* — Vous ne le serez pas, puisque j'ai tout entendu.

MARIE. — Ciel !

LIMOELAN. — Elle est perdue... ah ! Carbon.

CARBON. — Eh bien ! M. le Marquis, avais-je raison de me méfier des femmes ? La meilleure, tôt ou tard, doit nous perdre ; voyez Adam avec Ève, les Tarquins avec Lucrèce, et le Roi martyr avec la Reine, bien qu'elle soit martyre aussi.

LIMOELAN. — Carbon, mon ami, veux-tu que je me jette à tes genoux? sauve-la.

CARBON. — Et LUI, qu'elle va perdre, et nous tous qu'elle envoie à l'échafaud? On lui promettra toutes ses demandes afin de tout savoir, et puis... aux oubliettes.

LIMOELAN, *furieux*. — Mais la tuer... est-ce possible, en auras-tu le courage?

CARBON. — Et notre serment, et nos amis?

LIMOELAN. — Mon ami! mon frère!.. je ne la quitte plus...

CARBON. — Voyez si elle sourcille, si la frayeur la fait frémir... Oh! pourquoi n'est-elle pas royaliste?

LIMOELAN. — Promets-moi...

CARBON. — Rien, sans sa parole de garder le silence, et puis sans en avoir causé avec LUI.

LIMOELAN, *découragé*. — Elle est perdue!.. et vous, mes amis, adieu!.. Fidèle à mon premier serment, je tiendrai le second de même, celui de n'être pas sur la terre dès qu'elle l'aura quittée.

CARBON. — Diable! diable !... Mamselle, vous l'entendez, aimez-vous assez peu la vie pour vouloir la sacrifier à celle du tyran? Voulez-vous me jurer sur les saints Évangiles de tout taire?... Voyons.

MARIE. — Je ne crains pas la mort.

CARBON. — Soit; mais voulez-vous que celui-ci meure?

MARIE. — Jamais!

CARBON. — Eh bien! choisissez.

MARIE. — Et laisser commettre un crime infâme et inutile, car les Bourbons ne reviendront pas!.. Mais prononcer l'arrêt de sa perte, le puis-je...? Mon Dieu, conseillez-moi. (*Elle s'agenouille, prie, réfléchit, puis se relève.*) Tous les deux, écoutez-moi: vous, Saint-Hilaire, puisque vous exigez que je me taise... je me tairai, je ne me jetterai pas entre les meurtriers et la victime; et vous, marquis de Limoelan, vous vivrez; mais je vous atteste à mon tour, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel, que, dès le forfait commis, ce bras me punira de n'avoir pas sauvé le premier consul, que je me frapperai sur son cadavre...

Elle achève et s'éloigne lentement, laissant son amant confondu, qui n'ose la suivre. Carbon non moins surpris, mais point amoureux, marche après elle, la rejoint, lui parle et la ramène dans la maison; là, ils trouvent la vieille Bretonne occupée à dire son chapelet. Carbon s'assure que la femme de service est sortie de la maison, et alors allant en face de sa mère, dont il serre les mains dans les siennes :

— Mère, dit-il, n'est-ce pas que vous aimez Dieu, la Vierge, le Roi, la Bretagne et votre fils?

MADAME CARBON. — Et sans savoir qui je préfère d'eux tous.

CARBON. — Eh bien! mère, au nom de tous

ceux-là et dans l'intérêt réuni, je vous supplie de ne plus quitter cette mamselle : elle veut trahir tous ceux que vous aimez pour Bonaparte.

MADAME CARBON, *faisant un signe de croix.* — L'ogre de Corse !... Miséricorde !

CARBON.. — Lui-même.

MARIE. — Et vous, bonne femme, apprenez que votre fils veut tuer cet homme là.

MADAME CARBON. — Carbon, qui t'a dit de le faire ?

CARBON. — LUI !

MADAME CARBON. — Alors, tu dois obéir.

MARIE. — Mais un meurtre est un crime.

MADAME CARBON. — Non, dès que LUI l'a commandé..... Mais, gars, cours-tu du danger ?

CARBON. — Oui, mère.

MADAME CARBON. — Exposes-tu ta vie ?

CARBON. — Comme doit le faire tout bon soldat envoyé en avant par LUI.

MADAME CARBON, *frémissant.* — Mon fils !... (*Elle se signe.*) Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Gars, un mot... A mon tour, je t'ordonne, le jour où tu agiras, de me placer près de toi ; je veux que ton sort soit le mien.

CARBON. — Mère, vous feriez mieux de rester ici.

MADAME CARBON. — Gars, je veux te suivre, je le veux, entends-tu ?

CARBON *faisant le signe de la croix.* — Que la vo-

lonté de Dieu soit faite et la vôtre aussi! Mère, je vous prendrai avec moi.

MADAME CARBON. — C'est dit.

CARBON. — Je l'affirme par LUI.

MADAME CARBON *l'embrassant.* — Brave gars breton, tu sais le commandement :

Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

CARBON. — De vivre longuement? que le ciel vous entende!

. . . . . .

. . . . . .

Dès ce moment, une mélancolie morne habita la maison de la rue des Trois-Couronnes.

Chaque jour l'office des agonisants y était récité par Marie et la mère de Carbon. La première ne parlait plus à Limoelan, qui avait sans succès tenté de ramener son amie à ses premiers sentiments... efforts perdus! mademoiselle de Kenouec sortait de Bretagne aussi, et son âme n'était ni moins forte ni moins énergiquement attachée à sa promesse. L'amour pleurait dans son cœur sans pouvoir prendre aucun empire sur son âme..... Parfois Marie souriait avec amertume à la vue d'un gars qui, relevé par d'autres, veillait moins sur la sûreté de la maison que sur les démarches qu'elle pourrait faire; elle s'indignait qu'on doutât de sa parole, et son amant y perdait d'autant plus.

Carbon venait souvent, il caressait sa mère, il l'embrassait avec amour ; ensemble ils parlaient du passé, de la belle et chère Bretagne; elle espérait la revoir, lui secouait la tête, détournait le propos et cachait souvent une larme.

Le 21 décembre 1800, un brouillard épais, humide, froid, enveloppa la vaste enceinte de Paris. Vers cinq heures et demie du soir, la nuit étant déjà bien complète, une petite charrette, chargée d'un tonneau rempli d'eau en apparence, descendit du faubourg Saint-Martin : un seul cheval la traînait, animal de peu de prix, à la marche lente, et que ses conducteurs n'activaient point eux-mêmes, étant préoccupés de leur conversation sans doute intéressante.

C'étaient un homme entre deux âges, allant plutôt à l'âge mur, petit de taille, ramassé, vigoureux, mal mis, sale même, trop peut-être pour qu'il n'y eût pas de l'affectation, et une femme aux approches de la vieillesse, à la physionomie calme et résignée; une de ses mains serrait celles de son compagnon, et l'autre défilait entre ses doigts les grains d'un chapelet de verre qui sortait à demi de sa poche, et dont elle récitait les prières dans les intervalles de sa causerie. Vêtue modestement en ouvrière du commun, la coupe de ses habits n'avait rien de parisien : on y reconnaissait la forme du costume des matrones de la Bretagne Armorique.

Le groupe, parvenu sur le boulevart, le longea jusqu'à la rue de Cléry; là, entrant par celle-ci dans la ville, il descendit, toujours en conduisant la charrette, les rues du Mail, des Bons-Enfants, tourna le long du Palais-Égalité, puis, à la hauteur de la petite rue Valois, alla par celle des Quinze-Vingts prendre place dans la rue Saint-Nicaise, bien autrement longue que de nos jours. Le conducteur principal chercha des yeux l'endroit où la station lui serait plus aisée; l'ayant rencontré après plusieurs tâtonnements, il y établit sa charrette, toujours attelée; ensuite, avec la femme toujours silencieuse ou plutôt enfoncée dans sa prière, il écouta l'horloge des Tuileries, qui sonnait les trois quarts de six heures.

— Encore quinze ou vingt minutes, dit-il entre ses dents, et puis..... et puis la volonté de Dieu sera faite !

Et, sans chercher à parler de la Bretagne, à raviver des souvenirs éteints, il imita sa mère; Carbon pria aussi, car c'était lui.

La rue Saint-Nicaise, à cause de sa situation, était populeuse : un grand nombre de boutiques, alors ouvertes et bien illuminées, l'embellissaient. Là tout, gens et lieu, avait un air de fête; on attendait une chose extraordinaire. Des soldats à cheval allaient et venaient, des patrouilles circulaient, mais sans tracasser les passants libres

d'investigations pénibles; seulement, et par deux fois, on déplaça la charrette, et à la dernière on la poussa très-proche des murs, tandis que Carbon et sa mère s'étaient postés derrière l'avance d'un corps-de-logis à moitié démoli.

Un chef-d'œuvre de musique, le fameux oratorio de *la Création du monde*, par le célèbre Haydn, musicien allemand, attirait tout Paris à l'Opéra, situé à cette époque en face de la Bibliothèque. Une foule de dilettanti, les femmes à la mode, les banquiers, s'inquiétant fort peu de la musique, mais faisant du sanctuaire de l'harmonie une succursale de la Bourse, accouraient à ce théâtre pour jouir d'un tel chef-d'œuvre; le premier consul voulut le connaître aussi, et le 21 décembre 1800, une représentation, par ordre, de *la Création du monde* devait avoir lieu.

Paris, à ce moment plus que jamais, *affamé de voir un roi* (mot de Henri IV), et devinant le roi dans le premier consul de la République, se précipitait dans la salle de l'Académie lyrique. L'élite de ses habitants, de ses étrangers, les ambassadeurs, nos grands généraux, nos hommes de lettres, nos artistes habiles, une multitude de femmes jolies, accouraient; tous voulant voir le héros du siècle, celui dont la réputation augmenterait à mesure qu'elle se précipiterait vers l'avenir. La salle vaste, aux flancs larges, aux loges profondes, était déjà remplie, et chaque assis-

tant attendait avec plus d'impatience l'apparition de Napoléon Bonaparte que l'ouverture du poëme musical.

La magnificence de l'illumination, la richesse des habits de cour, déjà admis par les voyageurs qui venaient à Paris de tous les États de l'Europe, l'éclat martial des costumes militaires dessinés avec autant de goût que de splendeur, afin d'être des hameçons à prendre la jeunesse imprévoyante; le luxe des vêtements féminins, où brillaient le velours, les soieries, les brocards, les étoffes lamées, brodées en or, argent, soie de couleurs diverses, canetilles, zéphyrs, etc., et les mousselines des Indes, les cachemires qui en venaient aussi, les fleurs artificielles, les pierreries réelles imitant les nuances de l'arc-en-ciel, les diamants si radieux, les perles chatoyantes et si favorables à la peau, les plumes; enfin, tout se réunissait pour parer la salle de l'Opéra et pour la rendre digne de celui qui ne paraissait pas encore.

Aux Tuileries, le premier consul avait fait avancer le dîner. Ce jour là Joséphine, mademoiselle de Beauharnais, les généraux Berthier, Lannes, Lauriston et Rapp, s'assirent à sa table: le repas fut gai; la conversation, légère, roula presque toujours sur le chef-d'œuvre dont on allait jouir. L'heure pressait, on descendit pour partir; mais, au moment de monter en voiture, Rapp s'avisa de blâmer le choix du châle que madame Bonaparte

portait ; elle se défendit d'abord, prétendant que le critique, très-entendu dans l'art de savoir comment on enlève une redoute, se connaissait moins aux règles ou aux mystères de la toilette : cependant, et comme l'on avait déjà descendu l'escalier, Joséphine, changeant d'avis, dépêcha un ede ses femmes pour aller quérir un autre cachemire.

Le premier consul, étonné de cette fantaisie, s'en piqua ; dans sa bouderie, il ne voulut pas attendre que le châle nouveau fût arrivé : prenant un parti peu galant, il monta dans la première voiture, accompagné de Berthier, de Lannes et de Lauriston, laissant Rapp pour escorter Joséphine, et il s'éloigna soudainement. Son cocher était ivre et allait aussi vite que le vent. Sept heures sonnaient lorsque Joséphine, sa fille, madame Murat et Rapp le suivirent, mais de loin, car la rapidité de ses chevaux était sans pareille.

Le piquet des guides qui précédait la voiture consulaire venait pour la seconde fois dere pousser vers les maisons la charrette qui obstruait en partie le passage au vif déplaisir de quelques hommes qui, immobiles aux angles des rues et à leurs croisées, examinaient avec intérêt ce qui se passait. Ce recul imprévu avait détendu une cordelette fine, presque imperceptiblement tissée d'une soie forte, dans sa ténuité, et Carbon, trop agité, n'y avait pas fait attention.

La voiture de Bonaparte arriva dans ce mo-

ment, passa avec la vélocité de l'éclair, et, dans moins de deux secondes, eut tourné dans la rue Richelieu... Carbon tire la corde; elle vient flexible; il la tire une deuxième fois... soudain une détonation épouvantable éclate dans la rue Saint-Nicaise; une flamme immense apparaît, éclaire d'un feu rougeâtre les objets, et s'éteint au milieu d'une fumée noire et dense... Un bruit pareil au tonnerre qui tombe retentit; des débris embrasés, des objets meurtriers, une mitraille assassine sifflent, s'élancent, frappent, renversent, foudroient et immolent, deçà, delà, les infortunés qui passent, ceux qui sont arrêtés ou ceux qui, chez eux, vaquent à leurs affaires!!!... La mort, prompte, terrible, se multiplie et atteint de tous les côtés. Des boiseries sont brisées; toutes les vîtres s'éparpillent en éclats, soit dans les rues ci-dessous nommées, soit sur la place du Carrousel et du château des Tuileries; les portes, agitées, s'ouvrent ou s'abattent; des pans entiers de muraille croulent; des maisons sont renversées. Les rues Saint-Nicaise, des Quinze-Vingts, de Chartres, del'Échelle, Marceau, Saint-Thomas, vacillent, comme soulevées dans leurs fondements, et chaque logis aura des avaries.

Mais qui a occasionné ce désastre?... On signale la charrette; elle a disparu, elle, le cheval qui la conduisait, ainsi que ses deux guides; oui, tous les deux, la mère et le fils; et on n'a jamais

retrouvé la moindre portion de leurs corps. Une seule jambe du cheval, qui, lancée par la poudre, alla choir dans la cour de l'hôtel d'Elbeuf, resta en témoignage de ce crime infâme, et le fer qui encore y tenait servit de premier indice à découvrir ses auteurs ; car, à sa forme, un maréchal-ferrant le reconnut et fournit le signalement de son maître.

Dix-huit personnes y perdirent la vie, entre autres le fameux architecte Trepsat ; vingt-huit au moins furent blessées grièvement : dans ce nombre-ci les derniers cavaliers du piquet des guides. On estima à plus de cent vingt-trois mille francs le dégât des meubles dans les maisons particulières, sans comprendre dans ce chiffre les pertes essuyées dans les bâtiments nationaux, très-multipliés aux environs, ainsi que le tort fait aux édifices publics ou particuliers : plusieurs de ceux-ci durent être reconstruits entièrement.

Tandis que des cris échappés à la douleur et à l'effroi se propagent, que des imprécations furieuses s'y mêlent, que le peuple y apporte sa colère et son juste désir de vengeance, que des groupes tristes se forment, que la police accourt, et toujours trop tard, le premier consul, qui a vu les glaces de sa voiture se briser instantanément, a rapidement traversé l'espace, et il entre dans sa loge avant que la nouvelle de l'attentat ait circulé dans la salle. D'une autre part, le délai qu'un ca-

price de dame a nécessité sauve la vie à celle-ci, à sa fille et à tous ceux qui sont avec elle. Madame de Beauharnais a été blessée au visage d'un éclat de glace ; madame Murat a tant d'épouvante (elle est dans le septième mois environ de sa grossesse du prince Achille) qu'il faut la ramener au château. Joséphine, moins craintive pour elle qu'impatiente de revoir son mari, ordonne qu'on achève de la conduire à l'Opéra ; là, arrivée à l'instant où la nouvelle s'y propage, elle oublie l'étiquette et elle se précipite tout en pleurs dans les bras de Napoléon !.. Aussitôt un tonnerre d'applaudissements, des vivats fanatiques partent du parterre, de l'amphithéâtre, de l'orchestre, des loges, de la scène même ; spectateurs, acteurs, militaires, musiciens, danseurs, tous n'ont qu'une voix et qu'une âme ; tous, par leur enthousiasme, prouvent à Bonaparte combien il est cher aux Français, et combien on le croit nécessaire à la France : ce fut son plus beau jour ! ! ! ...

La rentrée aux Tuileries devint un vrai triomphe : des masses immenses et pressées remplissaient les rues ; chaque fenêtre était éclairée ; chaque citoyen était un garde ; que dis-je ? c'était un fils qui veillait à la sûreté de son père ! *Vive Bonaparte !* s'écriait-on sans cesse ; *Haine à ses ennemis ! Mort à ses assassins !* Il dut traverser lentement cette foule émue ; il vit des larmes couler des yeux les moins sensibles et des pleurs sillonner les

joues bronzées de ces hommes de fer que si souvent il avait conduits à la victoire.

A la vue de cette détestation universelle de leur crime odieux, ceux chargés de protéger le principal coupable, le forcené qui, ayant mal pris ses mesures, avait laissé sauver la victime, tandis que lui-même et sa mère s'étaient vus atteints de cette mort qu'ils voulaient donner à autrui ; ceux-là, dis-je, consternés, mais ne respirant que la rage, s'éloignèrent rapidement : les uns, plus prompts, échappèrent au supplice; deux ou trois, moins habiles, se laissèrent arrêter et subirent ce châtiment qu'ils méritaient si bien.

Limoelan (dit Saint-Régent) fut autrement puni, la Providence lui réservait une destinée appropriée à la part trop active qu'il avait prise à ce malheur. Caché à l'angle des rues des Quinze-Vingts et de Saint-Nicaise il y reçut plusieurs blessures assez dangereuses, et qui surtout l'affaiblirent au point de ne pouvoir disposer d'abord de lui... Le misérable, épouvanté de tant de meurtres commis, poursuivi le long du chemin par le spectre sanglant de Carbon, illusion qui le dominait, car ce coupable l'occupait seul, arriva à la rue des Trois-Couronnes, où déjà circulait la nouvelle. La mère Angot venait d'annoncer à Marie de Kenouec que des meurtriers avaient fait sauter le château des Tuileries avec tous ses habitants, maîtres et locataires, ajouta-t-elle.

— Et le premier consul ? demanda Marie en ouvrant un couteau-poignard qu'elle avait soustrait à tous les yeux.

Dans ce moment, Limoelan arrivait ; lui, tout rempli de sa pensée, lui qui, s'approchant de la jeune fille, et n'ayant pas ouï la question, ne rêvait qu'au conspirateur fidèle ; une volonté suprême et fatale lui fait dire involontairement, ce qui est compris comme une réponse :

— Il a péri ! Marie, il a péri.

— Lui ?

— Il a été déchiré par la machine infernale.

— Ah ! reprit la jeune fille, vous avez tous tenu à consommer votre crime ; eh bien ! je ne serai pas moins exacte à accomplir celui que je vous ai promis.

Elle achève, et sa main, trop prompte et trop ferme, la frappe soudainement au cœur d'un poignard qu'elle tenait. Marie glisse dans les bras affaiblis de Limoelan, qui cherche à la retenir... Déjà respirant à peine, tant par l'effet de ses blessures nombreuses que par celle toute morale et mille fois plus violente que vient de lui faire l'action désespérée de mademoiselle de Kenouec, Limoelan perd ensemble les sens et la parole.

Lorsqu'il revint à lui, il se vit dans un lieu inconnu, souterrain sans doute, puisqu'il n'était éclairé que par une lampe de fer suspendue à la voûte... Était-il en prison ?.... Il le crut d'a-

bord.... Cependant, après avoir mieux examiné la chambre, il reconnut qu'elle appartenait à cette série de nombreuses cavernes artificielles creusées sous la portion méridionale de Paris; il se rappela que, lorsque l'association dont il faisait partie acquit la maison de la rue des Trois-Couronnes, le motif principal qui l'avait fait choisir fut la connaissance de cette carrière abandonnée, ignorée de la police et où, avant la terreur, le dernier propriétaire avait caché plusieurs royalistes, ses amis, et lui-même pendant l'horrible tyrannie de 1793 et de 1794. Les conjurés, en lui succédant, avaient vu dans cette demeure souterraine un asyle assuré, où, en cas de péril, ils se retireraient, et où sans doute on avait dû le transporter au moment précis de l'abominable tragédie dont nous venons de raconter les scènes sanglantes.

Limolean, de retour à la raison (il était resté pendant cinquante-six jours sous le pouvoir de la fièvre et du délire), respirait à peine, incapable de faire aucun mouvement; toute son existence s'était réfugiée dans ses yeux, mais son âme, dégagée du voile matériel qui, par bonheur pour lui, l'avait obscurcie pendant ce long temps, son âme, dis-je, se réveilla dans sa lucidité complète, et tout à coup le souvenir cruel du 21 décembre 1800 lui apparut dans toute son horreur. Marie vivait-elle comme lui, ou bien était-elle déjà dans la tombe avec les acteurs trop nombreux de cette ca-

tastrophe épouvantable? Le premier consul aurait-il succombé? lesquels des conjurés vivaient encore? Telles furent les premières questions que son intelligence réveillée lui adressa et qu'en même temps il ne pouvait résoudre.

Carbon le dévoué, sa mère non moins sublime avaient été d'abord atteints;.. et Marie... Marie!.. il la voyait pâle, irritée, indignée, debout devant lui, et se frappant avec intrépidité..... Puis il se rappelait un corps qui avait glissé, puis une autre chute (la sienne), et la suite de ce triste début restait couvert d'affreuses ténèbres. Qui les éclairerait? qui ferait luire à son regard un jour consolateur..? Il était seul!.. seul!.. Auprès de son lit, sur une table basse, était un vase contenant une potion pharmaceutique, et à côté était écrit en gros caractères, sur une feuille de papier:

« Si le malade, en revenant à lui, n'a personne » à ses côtés, qu'il tâche de porter à sa bouche la » liqueur fortifiante qui est ici près dans ce go- » belet. »

Désireux de retrouver cette force qui lui est si nécessaire, Limoelan saisit le vase et en but le contenu..... Quelques minutes écoulées, et, vaincu par la puissance du narcotique sur l'effet duquel une main prudente l'avait trompé, il tomba cette fois dans un engourdissement léthargique habilement prolongé pendant plusieurs semaines encore.

Lorsqu'il en sortit enfin, ses blessures étaient guéries, il n'avait plus qu'à vaincre la lassitude fruit d'un espace de temps écoulé dans un lit et presque sans mouvement ; alors un homme lui apparut : c'était LUI..

LIMOELAN. — Vous que je vois le premier !

LUI. — Moi qui, depuis quatre mois environ, ne t'ai pas quitté ; moi qui, depuis notre funeste journée, n'ai pas revu non plus la lumière des cieux.

LIMOELAN. — Et Marie?.. et l'usurpateur ?

LUI. — Celui-ci triomphe ; il ordonne des supplices, et on dresse des échafauds à son commandement. Marie a quitté cette ville corrompue.

LIMOELAN. — Elle est morte.

LUI. — Elle est hors de Paris.

LIMOELAN, *joyeux*. — Quoi ! sauvée ?

LUI. — Sois tranquille, tu la reverras.

LIMOELAN. — Où est-elle ?

LUI. — Après ce qui s'est passé il a fallu la rendre à ses parents ; on ignore où elle..... est maintenant.

LIMOELAN, — Je l'ai donc doublement perdue!.. Elle doit me haïr!.. Et comment la ressaisir ?

LUI. — D'autres soins doivent t'occuper. Pendant quatre mois, je te le répète, je me suis presque sacrifié pour toi, c'est à ton tour, ami, de me rendre la pareille. Je ne veux sortir de France que par toi et avec toi.

LIMOELAN, *avec douleur et fanatisme*. — Ah ! puis-

que vous voulez que je vous préfère à elle, je dois bien le vouloir aussi...; mais, vous en sûreté...

Le mystérieux Lui, reprenant la parole, lui raconta tout ce qui s'était passé, comment la police était venue dans la maison même, comment l'acte coupable de la jeune fille avait sauvé son amant, car la mère Angot ayant jasé on avait appris le nom de celui pour qui Marie avait voulu se détruire et qui sans doute aurait péri dans l'explosion, funeste seulement aux conspirateurs. La suite du récit n'avait plus rapport à Marie, et Limoelan n'osa pas demander comment sa famille avait pu la reprendre.....

.....

Un quart de siècle, et fécond en prodiges, s'était écoulé. Le premier consul triennal était devenu plus tard consul pour dix ans, puis empereur, et maître de toute l'Europe, sous le nom de Napoléon. En 1821, le 5 mai, il était mort dans l'île de Sainte-Hélène, prisonnier des Anglais et de l'Europe. Les Bourbons, rentrés en 1814, avaient repris leur trône. Lui, frappé d'une mort juridique, expira en 1804, et en 1825 ou environ, on apprit que l'ex-marquis de Limoelan était mort sous l'habit d'un trappiste aux États-Unis de l'Amérique Septentrionale.

SOIRÉE XIX.

Severin Lidois ou le Joli Parisien, anecdote racontée par Junot. — Le premier grenadier de France, anecdote racontée par Lannes. — Les troupiers français, récit de bivouac, raconté par Napoléon (1).

La biographie du brave Salvy intéressa les auditeurs ; on causa longtemps sur cette destinée bizarre ; mais le maître du lieu, qui comptait les minutes, n'ayant pas le loisir d'en gaspiller, dit à Junot que le tour d'ordre l'appelait à conter quelque beau fait d'armes d'un soldat français.

(1) On a retrouvé le complément de la soirée XI, et on va la continuer dans celle-ci.

— Parbleu! dit Junot, cela ne me sera pas difficile; j'ai tant vu de héros depuis que je combats, tant de bons lapins qui étaient de véritables aigles, que je ne suis embarrassé que du choix à faire parmi eux.

Il s'arrêta, et rêvant un moment parut hésiter parmi les souvenirs héroïques qui se présentaient à lui en foule : enfin il se détermina pour un qui sans doute le touchait plus particulièrement.

SÉVERIN LE JOLI PARISIEN.

— Voici, dit-il, mon homme. Jean Séverin Lidois, né Parisien de père et de mère, vint au monde en 1773, le 22 avril, et le lendemain fut baptisé à la paroisse de ses parents, celle où, dit-on, se sont réfugiés ce qu'autrefois on appelait les jansénistes, à Saint-Séverin donc, choisi d'ailleurs pour être son patron.

» Séverin, vrai gamin de la grande ville, porteur d'une jolie figure et bâti à l'avenant de sa mine, avait fait de grands ravages dès sa quinzième année dans le cœur des relieuses, des brocheuses, des plieuses, etc., enfin parmi les grisettes dont la profession se rattache aux produits de la presse. Lui-même, compositeur dans l'imprimerie de Prault, où il avait fait son entrée en qualité de *singe*, aspirait à devenir *prote* un jour.

» Mais le désir en lui était à peu près tout ce qui

pouvait le soutenir, car plus amateur des belles que de la casse, on le rencontrait trop souvent au *Grand-Vainqueur* de la petite Pologne où à l'*Ile-d'Amour* des Porcherons. C'est à lui que l'apprenti et le compagnon imprimeurs doivent l'invention du casque de papier, qui est maintenant leur ordre de chevalerie. Partout, dans les rues Zacharie, du Foin, de la Huchette, des Trois-Chandeliers, on parlait du faraud Séverin Lidois, peut-être même que sa gracieuse figure lui aurait valu une conquête dans ce qui, pour ses pareils, *était dans le grand genre*, s'il n'eût pas été trop mièvre pour qu'une demoiselle *comme* s'attachât à lui.

Ce souvenir remontait au jour fameux où le libraire et imprimeur Prault, ayant l'honneur de recevoir la visite du célèbre marquis de Bièvre, ne craignit pas de lui demander un calembourg collectif sur sa propre famille.

— Eh! mon ami, répondit le marquis petit-fils du célèbre chirurgien Maréchal, et qui prouvait qu'à cette époque la roture avait sa part des titres féodaux; eh! mon ami, que me demandez-vous, la matière est peu louable, et comment vous accommoder tous? Voyons pourtant.. Vous, chef de la maison, vous êtes un problème (*Prault blême*), votre moitié une profanée (*Prault fanée*), votre héritier un profil (*Prault fils*), sa femme une promenade (*Prault menade*, ou *bacchante*), et votre charmante fille sera une *pro nobis* (*Prault pour nous*).

» Il paraît qu'une de ces trois dames, qui, depuis, a joué un rôle marquant, avait laissé tomber sur Séverin Lidois un regard tendre; mais le fruit était si vert qu'elle douta de sa saveur. Quoi qu'il en soit, la Révolution arriva; le 14 juillet 1789, mon drôle, âgé de seize ans à peine, entra le troisième dans la Bastille, et en ressortit avec l'oreille d'un Suisse attachée à sa veste, et qui était le trophée du combat où il avait à lui seul remporté la victoire, en échange d'une estafilade majeure commençant à la joue et descendant en cascade jusqu'aux genoux.

» On lui offrit une pension, il la refusa et la fit accorder à une fruitière, sa voisine, dont le mari était mort en allant voir *comment les Parisiens mangeraient les cailloux de la Bastille*. Le décédé, victime de sa curiosité, devint un Décius, et on accorda à la veuve ce que Lidois avait bien gagné. Depuis lors il cessa de reparaître à l'imprimerie, et Dieu sait comment il vécut: l'amour et le patriotisme y fournirent sans doute. Mais en 1792, les Prussiens étant en Champagne, Paris leva dans son sein une armée de volontaires; ce furent bien les chenapans les plus complets !!! Je ne suis pas chargé de faire leur éloge funèbre.

» Au milieu de ces forcenés, Lidois se signala: trois fois nommé sergent, trois fois les suites de ses goguettes ou de ses galanteries lui enlevèrent ses galons; trois fois une action de courage fou

contraignit ses chefs à les lui rendre. La première, avec deux autres bandits patriotes, ils allèrent enlever un colonel prussien au milieu ou pour mieux dire un peu trop en avant de son régiment. Les deux compagnons de Lidois y demeurèrent; lui, avec trois blessures, n'en amena pas moins l'officier supérieur.

» Le numéro deux fut la prise d'un étendart non moins vaillamment attaqué que défendu. L'étourdi Lidois l'arracha de sa hampe, s'en fit une ceinture, et soit avec le bâton, soit avec la baïonnette, il combattit tellement des deux mains qu'il ne perdit pas sa noble conquête; ceci le mit à l'hôpital pour six mois : quand il put reprendre du service, il alla dans la Vendée alors dans tout son lustre, et là, après avoir eu la gloire de combattre corps à corps avec Cathelineau et le marquis de Bonchamp, il leur enleva, par une suite de faits d'armes fabuleux, deux pièces de canon que les gars (les Vendéens) avaient la veille même pris aux bleus (les républicains), soigneusement battus dans cette rencontre. »

NAPOLÉON, *interrompant.* — Ces Vendéens étaient certes des gens courageux... Bien commandés, ils ont parfois vaincu nos armées.

LANNES. — Et pourquoi pas? ils étaient Français comme les nôtres.

NAPOLÉON. — Français! dites-vous... non, par malheur, ils ne le sont pas! ce sont des Poitevins,

des Bretons..., des royalistes...français !!! Ah ! s'ils l'étaient ne se rangeraient-ils pas aujourd'hui sous mes drapeaux ? N'est-ce pas là qu'est la patrie ? car moi, c'est la France..... Il faut que je les voie, que je leur parle..... Avec eux et vous, mes amis, tout nous sera possible.

BERTHIER. — Ils n'ont plus les chefs que Junot vient de nommer, ni Lescure, ni Stoffiet, ni La Roche-Jacquelein, ni Charette, ni d'Elbée, ni.....

NAPOLÉON. — Les frères, les fils, les parents, les émules de ceux-là restent ; n'y a-t-il pas d'autres La Roche-Jacquelein, des d'Autichamp, des Mercier, des Cadoudal... et cent autres encore...? Je dirai au ministre de la police générale de me les amener.

MASSENA. — Prenez-y-garde, leur loyauté répond de leur succès.

NAPOLÉON. — Je leur parlerai, vous dis-je, et je sais faire descendre dans un noble cœur l'accent irrésistible de la gloire : ne vous ai-je pas tous *embauchés ?*

Il leur tend les mains, ils les prennent, les pressent ; Berthier, Davoust, Augereau les baisent ; Lannes, Massena, Durec, les voyant faire, rient entre eux ; Lannes hausse l'épaule.

NAPOLÉON, *parlant à Junot.* — Continuez.

» Severin Lidois, toujours valeureux et galant battit des gars, et sut plaire aux jeunes... Ven-

déennes. Rossignol, jaloux qu'une de celles-ci préférât le brave sergent au général lâche, le dégrada une troisième fois et l'envoya à l'armée d'Allemagne. Là encore, le Parisien se distingua assez pour être cinq fois nommé caporal; mais toujours son satanné caractère le replongea dans les rangs des grenadiers. Un jour le corps d'armée où se trouve sa demi-brigade n'est séparé de l'ennemi que par un pont; nous voulons l'enlever grâce à une ruse de guerre; on bat la retraite, et nous semblons prendre la fuite; les Autrichiens trompés traversent la rivière et nous poursuivent, laissant un faible détachement pour garder le poste.

» Tout à coup une fusillade se fait entendre, quatre compagnies françaises, postées en embuscade, apparaissent, tombent sur les gardiens de la tête du pont et les dispersent, le lieu est à nous; alors les nôtres du gros de l'armée font volte-face et attaquent. Le prince Charles commande l'ennemi : il devine le péril et détache quinze cents hommes qui viennent fondre sur trois cents Français environ, qui se rangent en bataille.... Lidois seul, une hache à la main, court au pont et travaille à le renverser; n'y pouvant parvenir à temps, il y met le feu. Ses camarades passent à l'autre rive, lui demeure seul, poursuivant son travail. Bientôt la flamme gagne et l'environne; les Autrichiens font pleuvoir sur lui une grêle de balles : il ne voit ni le péril ni la mort, il frappe

à coups redoublés, il aide à l'incendie. Enfin la masse du pont chancelle, crie, s'enfonce; et Lidois tombe avec elle au milieu des débris brûlants, tandis que sa voix de tonnerre, dominant le bruit de la mousqueterie, fait entendre ces mots: *Vive la République! Vivent les bons Parisiens!*

» Ce beau fait d'armes amena la prise entière de six mille Autrichiens, qui, ne pouvant repasser la rivière, se rendirent prisonniers; on les échangea en partie contre nos quatre compagnies, captives elles aussi. Quant à Lidois, son souvenir nous resta seul; on n'a jamais retrouvé son cadavre : aussi les soldats prétendirent que les filles des eaux, amoureuses de sa beauté et de sa vaillance, le retenaient plein de vie dans leurs palais enchantés, recomposant ainsi la fable antique d'Hylas, ce beau camarade d'Hercule. »

NAPOLÉON. — Et dire que la mort frappe de tels hommes! Ne devrait-elle pas les respecter!.... Quand j'apprends qu'il ne sont plus je les envie à la tombe... Ah! si les héros étaient immortels!... C'est maintenant au tour de Lannes.

LE PREMIER GRENADIER DE FRANCE.

« Puisque nous avons résolu de ne parler que de ceux dont la fortune a été en contradiction avec leurs exploits, dit Lannes, oublierons-nous dans cette liste le PREMIER GRENADIER DE FRANCE? Oui, je vous rappellerai le nom et les exploits de

ce soldat aussi modeste que savant, aussi simple que brave.

» Théophile-Malo-Coret de La Tour-d'Auvergne naquit en Bretagne, à Carhaix, département du Finistère, le 23 novembre 1743 ; issu d'un mariage contesté par le duc de Bouillon, un arrêt du parlement de Rennes l'autorisa néanmoins à prendre le nom et les armes d'une des plus illustres familles du royaume, et qui s'éteint maintenant dans la branche des La Tour-d'Abchier, la seule, uniquement la seule qui reste, non des anciens d'Auvergne, mais des La Tour ; car toutes les autres, qui prétendent en descendre, ne lui appartiennent aucunement.

» Dès son adolescence, il aima la liberté et la gloire, celle-là, dans sa simplicité républicaine, celle-ci, sans faste et sans ambition. On le fit entrer à douze ans à l'école militaire, et là il obtint de bonne heure la croix de l'ordre royal de Notre-Dame du Mont-Carmel, autrement appelée la *Croix de mérite*. A seize ans, il fut nommé au régiment d'Angoulême ; là, le héros naissant se fit distinguer par sa franchise, sa bravoure et ses habitudes militaires, qui déplaisent tant aux fades officiers d'état-major.

» La paix régnait alors, et comme La Tour-d'Auvergne ne jouait, ne buvait, ne chassait ni n'aimait, s'il faut le dire, il aurait dû tomber aux bras de la paresse : il la repoussa, et donna aux étu-

des sérieuses les loisirs que d'autres auraient perdus. Un travail ardu, opiniâtre, éclairé par la vivacité de son intelligence, lui facilita les moyens de composer un ouvrage aussi érudit que savant : *Les origines gauloises*, accompagnées d'un *Glossaire*, *en quarante-cinq langues ;* car ce militaire connaissait, lisait et parlait presque toutes celles qu'on connaît aujourd'hui : c'était là une érudition effrayante.

» Lorsque la France et l'Espagne, vers 1778, déclarèrent la guerre à l'Angleterre, dans le but d'assurer l'indépendance des États-Unis d'Amérique, La Tour-d'Auvergne accompagna le duc de Crillon au siége de Gibraltar. Aux beaux faits d'armes qui l'illustrèrent pendant ces combats journaliers, il faut joindre celui où, au siége de Mahon, pris par les Anglais, il coula à fond une frégate ennemie, malgré le feu de celle-ci et l'artillerie de la place. Poursuivant ses avantages, il mit le feu aux bateaux munitionnaires de la garnison et les fit tous sauter. Les soldats, en ce moment, le qualifièrent du titre de l'*infernal* La Tour-d'Auvergne.

» Dans une sortie, il repoussa presque seul une colonne des assiégés plus nombreuse que le détachement des assiégeants, et lorsque la garnison fut rentrée dans la place et eut de nouveau garni les remparts, il aperçut un soldat de sa compagnie, qui, blessé grièvement, restait étendu sur les glacis ; alors, rétrogradant d'un pas lent et

ferme, bravant la mitraille et les balles qui des remparts pleuvaient de tous côtés, il enleva sur ses robustes épaules son camarade, et le rapporta dans le camp à l'ambulance, lui laissant encore sa bourse, afin, dit-il, qu'il pût se procurer quelque consolation, c'est-à-dire boire, lorsqu'il serait guéri.

» Charles III, roi d'Espagne, charmé d'avoir à récompenser tant de bravoure, envoya à La Tour-d'Auvergne une pension de mille francs, et l'ordre de Calatrava. Le fier Breton accepta la croix et renvoya la pension. Malgré tant de beaux faits et une conduite si noble, le savant soldat n'était que capitaine en 1789, et même déjà en retraite. Au cri de la patrie, au nom de la liberté, il reparut parmi les volontaires, non avec son grade, mais confondu parmi eux : il ne pouvait longtemps demeurer dans cette position obscure, sa valeur devant tarder peu à l'y faire briller.

» Il ne voulait aucun grade, mais comme il était le plus ancien des capitaines de l'armée, on le contraignit à prendre le commandement de toutes les compagnies de grenadiers réunies en une seule, qui, en mémoire d'un vieux surnom de son nouveau chef, fut désignée par le titre de *colonne infernale;* on la dirigea avec lui vers l'Espagne. Parvenu en face de Saint-Sébastien, La Tour-d'Auvergne, avec son courage de Roland dominé par une sagesse de Sobrin, voyant que la ville est située au milieu de la mer, sur un rocher, s'embarque

seul dans un frêle esquif qu'il charge d'une pièce de huit, et, parvenu aux pieds de la place, il signifie au gouverneur de la forteresse que le feu de ses batteries va tout réduire en cendres.

» A cette menace, la garnison et les habitants tremblent, les officiers eux-mêmes sont effrayés, et le commandant, dans son épouvante naïve, lui crie qu'il ne peut se rendre, puisqu'on n'a fait encore aucune attaque; il demande que, pour mettre à couvert son honneur, on canonne la citadelle; que sans cela il ne se rendra jamais.

— Vous avez raison, signor, répond La Tour-d'Auvergne; votre honneur vaut bien quelques gargousses.

» Il dit, rentre dans son bateau, pointe lui-même sa pièce de campagne, y met le feu, le coup part..... soudain toute l'artillerie et la mousqueterie de Saint-Sébastien répondent. Une grêle de boulets, de bombes, de grenades, d'obus, de balles, de mitraille fond sur lui, qui, bien tranquille, allume et fume sa pipe, tandis que la mort vole et tombe de tous côtés; aucun projectile ne l'atteint. Les batteries se taisent..... il retourne sur la plage, réitère sa sommation à des gens qui croient voir son fantôme, et qui remettent les clefs en disant que, certes, il les a bien gagnées.

» Dans la vallée de Bastan, sa colonne réunie au corps du centre et commandée par lui, escalade

les roches les plus hautes, enlève en passant des redoutes meurtrières et crues inaccessibles, et huit à neuf mille prisonniers sont le résultat de l'escalade de ces Titans français. On lui dut ensuite la conquête des superbes fonderies espagnoles d'Eguy et d'Obérétié que protégeaient les plus braves compagnies des tirailleurs espagnols et miquelets ; établissements d'ailleurs d'une valeur dépassant cinquante-trois millions.

» Dans ce dernier combat, son chapeau et son manteau que, par habitude ou manie, il portait sous son bras gauche, furent tout percés de balles qui le respectèrent toujours : aussi les soldats prétendaient qu'habile dans le grimoire autant qu'il était brave, il charmait le plomb et le fer en leur parlant une langue inconnue et mystérieuse.

» Croirait-on que dans ce moment des proconsuls, aussi fous que lâches, osèrent le destituer sous prétexte de sa noblesse ! Les soldats s'opposèrent à cet ordre de stupidité antinationale.

— Est-il noble ? dirent-ils. Non, il est grenadier, et le meilleur de tous ; c'est notre chef, notre père ; sans un tel capitaine, nous ne saurions ni marcher ni agir.

» Un représentant en mission lui dépêcha son secrétaire avec charge de lui dire que s'il voulait venir le voir tout serait arrangé.

— Dis à ton maître, répondit le sévère guerrier,

que je ne fais la cour à personne ; que je ne connais d'autre devoir que de combattre l'ennemi, d'autre récompense que de le vaincre. Dis-lui, s'il est tout-puissant comme tu l'annonces, de mettre l'Espagnol en fuite... il s'avance... Pour moi, je vais le charger ; il sera bon que ma destitution vienne seulement après la victoire.

» Il fit ce qu'il disait, et les grenadiers vainqueurs, grâce à la stratégie du brave capitaine, élevèrent si haut leur voix, que celle des méchants et des envieux fut étouffée, et l'on permit au noble La Tour-d'Auvergne de battre nos ennemis tout comme s'il eût appartenu au tiers-état.

» Mal dirigées par des représentants ineptes, affamées par d'avides fournisseurs, nos troupes, sans armes, sans munitions, sans vêtements, sans vivres, là comme ailleurs, manquaient de tout, et la faim les dévorait.... Une rivière les séparait des Espagnols, et ceux-ci, au côté opposé, étalaient orgueilleusement une abondance de vivres insultante : La Tour-d'Auvergne les a vus, et soudain s'adressant aux Français :

— Enfants, crie-t-il, qui a faim me suive.

— Allons, allons à l'invitation du capitaine, répondent les soldats.

» Lui et eux, se jetant à la nage, traversent la rivière, fondent sur les Espagnols, les mettent en déroute, les chassent ; et, maîtres alors de tant de vivres, de fruits délicieux, de beaux pains blancs,

de vins exquis, font un repas emporté par la valeur et payé par la victoire.

» Dans une autre circonstance, un député de la Convention, parleur comme un avocat, vain comme un député proconsul, vantait son crédit, son pouvoir, devant le modeste héros, alors dans un dénuement honorable, puisqu'il prouvait son intégrité.

— Ainsi donc, citoyen, dit La Tour-d'Auvergne, vous êtes bien puissant ?

— Assurément ! je ne sais qui en doute... Un troupier....

— Dans ce cas, protégez-moi...

— Je le veux bien, pourvu que vous soyez... là..., souple..., gentil... Que voulez-vous ? le commandement d'un bataillon, d'une demi-brigade ?

— Une paire de souliers et un autre sabre, celui-là est par trop ébréché. »

NAPOLÉON. — Réponse digne de Cincinnatus.

LANNES. — Laissez-nous donc avec vos Romains..., digne d'un Français, morbleu ! digne de La Tour-d'Auvergne.

NAPOLÉON, *riant*. — Soit, ne te fâche pas ; allons, Lannes, achève cette autre traduction des vies de Plutarque.

« La paix, en 1794, fut conclue entre la France et l'Espagne. La Tour-d'Auvergne et *la colonne infernale* furent embarqués à Port-Vendres pour être transportés en Italie, à l'armée de Nice. Le

convoi tomba au pouvoir des Anglais ; de vils matelots arrachèrent lâchement la cocarde nationale à quelques Français blessés. A la vue de cet acte insolent, et, pour lui, vrai sacrilége, l'intrépide militaire ôte la sienne, l'enfile dans son épée, la cloue à sa garde, et, d'une voix imposante qui dominait le bruit de l'océan et du vaisseau :

— Que ceux qui veulent me la prendre viennent la chercher.

» Son air martial, sa taille colossale, la célébrité de son nom, que nos soldats se hâtèrent de révéler, ôtèrent à tout fanfaron anglais, à tout Cocqney masqué en lord, l'envie d'accepter le duel proposé. Sa captivité dura dix-huit mois. On lui fit, au nom des Bourbons, des propositions bien séduisantes.

— Je ne les servirai qu'en France, dit-il, s'ils y rentrent ; ailleurs, je ne les verrai que comme nos ennemis. Le fils aîné, pas plus que le cadet, n'a le droit de tirer le fer contre sa mère.

» Un cartel d'échange nous le rendit ; mais sa prison lui avait fait perdre son commandement. Ne pouvant rester au régiment, il le quitta ; il avait sa masse à toucher, on la lui solda en assignats, tellement discrédités, qu'ils étaient sans valeur.

» Le ministre de la guerre Aubert Dubayet, rougissant de ces vilénies, fit offrir seize cents francs d'argent à celui qui, comme Nérestan dans *Zaïre*, et avec autant de droit, pouvait dire :

Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.

» Eh bien ! ce héros incomparable prit VINGT FRANCS !!! en disant : Si j'ai de nouveaux besoins, j'en demanderai davantage.

» Sans se plaindre de tant d'injustice, sans accuser la patrie et la liberté, il alla se loger à Passy, où il vécut du mince secours d'une pension de retraite. Là il demanda du délassement et des consolations aux sciences et à l'étude : il se livrait avec ardeur à des travaux utiles, il revoyait ses deux grands ouvrages, il en préparait une meilleure édition, lorsque l'un de ses amis de cabinet, Lebrigand, qui, certes, n'a rien de commun avec son nom, homme savant et respectable, cher aux Muses graves et à ses concitoyens, apprend à La Tour-d'Auvergne que son fils unique, enfant de la plus belle espérance, va partir par l'exigence de la réquisition.

—Sans lui, dit en pleurant le père inconsolable, sans lui je devrai mendier.

— Non, mon camarade, reprit La Tour-d'Auvergne, vous ne tendrez pas la main, vous n'expirerez pas de douleur, car votre fils vous restera.

— C'est impossible.

— C'est possible.

— Comment ?

— Je prends sa place.

— Vous ?

— Moi.

— Vous, mon ami ?

— Oui, moi; à quoi suis-je utile? à rien... A l'armée, au contraire, mon exemple servira à maintenir les traînards.

» Il dit tout au Directoire, demande à remplacer un jeune homme insignifiant... On l'admire, on n'ose le refuser, on le reçoit, et, à cinquante-cinq ans au moins, il part pour le régiment, que sa présence électrise. Ce volontaire mange à la table des premiers officiers; il est appelé aux conseils de guerre; enfin ses compagnons lui rendent les honneurs qu'il mérite.

» Dans ce nouveau théâtre, il acquit de nouvelles palmes dignes des précédentes; son nom fut gravé à la suite de tous ceux qui s'illustrèrent dans ces campagnes mémorables. Le traité de Campo-Formio fit tomber les armes des mains de notre héros, mais ce ne fut pas pour longtemps : irrité des succès de Suwarow, honteux de nos revers en Italie, il ne put rester à l'écart lorsque les Français, sous les ordres de Massena, allèrent dans la Suisse, autour de Zurich, demander à la victoire l'indépendance nationale. Là encore, pendant la campagne de quatorze jours, à laquelle il prit tant de part, il enflamma nos soldats par sa présence et sa bravoure. A Paradis, surtout, il se couvrit de gloire.

» Les fatigues de la guerre, accrues par son indifférence pour sa santé, l'arrachèrent à ces camps pour lesquels il semblait fait; mais chaque nouvelle guerre le voyait accourir à l'armée, et toujours

modeste, toujours se croyant meilleur sabreur que stratégicien habile, c'était le simple grade de capitaine qu'il reprenait. Les généraux, les colonels, malgré leur déférence et leurs égards pour lui, rougissaient de son infériorité, et certains avaient quelque honte de commander à tant de gloire.

» Enfin le premier consul, qui n'est pas ici, trouva le titre convenable à ce guerrier antique : il le proclama PREMIER GRENADIER DE FRANCE, titre que La Tour-d'Auvergne a seul porté, et que nul autre n'a osé réclamer après lui. Un sabre d'honneur accompagna cette promotion originale ; il ne voulut le porter qu'après s'en être servi. Enfin notre héros rencontra la mort où il devait expirer, non dans un lit, mais sur un champ de bataille : une lame hongroise le perça de part en part sur les hauteurs d'Oberhausen, le 27 juin 1800, lorsqu'il était dans sa cinquante-septième année. Ses dernières paroles furent : « Je meurs satisfait, je voulais ainsi terminer ma vie ; amour à la liberté! gloire à la France !

» L'affaire où il expira nous fut fatale ; son colonel, vingt-sept officiers de son régiment et lui furent ensevelis ensemble. Comme on le descendait dans sa fosse, située là où Turenne aussi a vaincu, un soldat prenant le corps, le plaça tout debout et tourné vers l'est, et en même temps il disait : « Camarades, mettons-le comme il était de son » vivant, faisant toujours face à l'ennemi. » On

renferma son cœur dans une urne qu'un fourrier porte à la tête de la première compagnie des grenadiers. A chaque appel journalier son nom est prononcé, et le fourrier répond *mort au champ d'honneur*. Enfin, un de ses admirateurs a dit, en le comparant à Turenne : « Si l'on faisait le parallèle de ces deux héros, je ne sais si la préférence ne resterait pas à celui qui fut notre contemporain. Turenne fut battu à Rethel, à Mariendal, à Cambrai; La Tour-d'Auvergne ne le fut nulle part; et il était quelque chose de mieux qu'un capitaine quand il commandait huit mille grenadiers. Turenne changea de parti, La Tour-d'Auvergne fut fidèle à la France; Turenne, entraîné par la duchesse de Longueville opposée à la cour, voulut séduire les troupes du Roi qu'il commandait en Allemagne; de général de Louis XIV, il devint général sous les ordres d'un général espagnol. La Tour-d'Auvergne, lorsque tous les nobles quittaient leurs corps, demeura ferme sous son drapeau français. Turenne fut tué d'un boulet de canon, La Tour-d'Auvergne d'un fer de pique. »

NAPOLÉON. — C'est bien, mais c'est bien aussi l'exagération du rhéteur. Turenne, Annibal et César sont peut-être les trois plus habiles capitaines connus; La Tour-d'Auvergne, avec sa vertu simple et sa bravoure seule, ne peut être comparé qu'à Bayard. Il est possible que si à l'un et à l'autre

on eût donné de nombreuses armées à commander, ils y eussent laissé leur gloire. Croyez-moi, Messieurs, admirons la justesse de ce beau vers :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

DUROC. — Mais, général, c'est à vous, ce me semble, à prendre la parole. Vous nous devez aussi votre historiette, ou vos historiettes, si cela vous convient mieux.

TOUS LES AUTRES. — Oui, oui, premier consul, nous serons charmés de vous entendre. Parlez, parlez !

NAPOLÉON. — Que dirai-je? Tant de noms de braves se présentent à moi ; et ceux que je laisserais dans l'oubli pourraient se plaindre de ma préférence pour autrui.

LANNES. — Ils auraient tort. On ne vous demande pas la biographie de l'armée, en me servant du nouveau mot à la mode depuis quelque temps; vous ne devez, au pied de la lettre, et d'après notre convention, ne faire le Plutarque que pour un seul soldat. Que votre conscience soit donc à l'aise, et dise uniquement ce qu'il lui plaira de conter.

NAPOLÉON. — Soit. Cependant, et par envie ou penchant, je vais être collectif, je vous en avertis. Maintenant, puisqu'il vous plaît de m'entendre, écoutez-moi, je commence.

LES TROUPIERS FRANÇAIS,

Récit de bivouac, par Napoléon.

« Déjà l'Autriche avait été vaincue trois fois en moins d'un an. Irritée de tant de défaites, elle s'en prenait à ses généraux, et comme elle avait remplacé Beaulieu par Wurmser, elle envoya pour me vaincre un troisième vieillard, le baron d'Alvinzi. Celui-ci, né en 1726, comptait donc un peu plus de soixante-dix ans révolus lorsqu'on me l'opposa, à moi, général âgé de vingt-huit ans. Alvinzi n'avait rien de ces réputations toutes faites, de ces colosses de renommée, qui, à leur apparition, font tout trembler, et qui, mis à l'œuvre, démentent souvent la part folle que l'exagération leur a faite. Celui-ci, officier d'état-major, ce qui signifie plutôt obteneur de grades que méritant, était parvenu au faîte des honneurs militaires par le droit unique de l'ancienneté. Il avait environ soixante ans lorsque, avec le brave Laudon, il fit la guerre aux Turcs ; et, la campagne achevée, on l'envoya dans la Belgique, où il contraignit les Liégeois à recevoir leur prince évêque, chassé de sa ville épiscopale par une des révoltes fréquentes de ce pays. De là il était venu en Hollande, dans le Brabant, et puis sur le Rhin, obtenant, grâce au bénéfice d'âge, une manière de réputation, celle dont on pare, parmi des hommes incapables, celui qui parvient à faire montre d'un peu de talent. »

AUGEREAU. — J'entends, c'est le proverbe *dans le pays des aveugles*... suffit !

BERTHIER, *bas à Augereau.* — On n'interrompt pas le premier consul.

BONAPARTE. — N'allez pas croire non plus qu'Alvinzi dut tout à la fortune et au temps. Il avait du mérite, mais comprimé par les glaces de son âge ; sa perspicacité était prompte et nette ; il concevait bien et vite, exécutait de même ; par malheur, ce feu s'éteignait presque aussitôt qu'allumé, et il ne savait profiter ni d'un mouvement hasardé, ni d'une faute de l'ennemi.

» Quoi qu'il en soit, il vint en faisant grand bruit commencer la quatrième campagne italique; il devait reprendre Milan, et surtout sauver Mantoue à tout prix. Il était sur l'Isonzo dans le commencement du mois d'octobre 1796, et à la fin, retranché derrière la Piave, il s'établit à Conégliano. Cette nouvelle lutte, je l'ai déjà dit, commença mal.... Oublions le passé. J'écrivis sur ce début au Directoire, auquel je disais :

« Nous avons eu six cents blessés, deux cent
» cinquante morts et cent cinquante prisonniers,
» parmi lesquels le général de brigade Launay, le
» chef de brigade Dupuis, qui a été blessé pour
» la seconde fois ; l'ennemi a perdu davantage.
» Le temps est toujours mauvais ; toute l'armée
» continue à être accablée de fatigues ; elle est
» sans souliers ; je l'ai amenée à Vérone.

» Une colonne ennemie, commandée par Laudon, s'avance sur Brescia, une autre sur Chiuza, » pour faire sa jonction avec le corps d'armée. » Pour résister à tout cela, je n'ai que dix-huit » mille hommes; l'ennemi en a au moins cinquante mille....

» Aujourd'hui 14, repos aux troupes, demain, » selon les mouvements de l'ennemi, nous agirons. Je désespère d'empêcher la levée du blocus de Mantoue; si ce malheur arrive, nous serons bientôt derrière l'Adda, et plus loin s'il » n'arrive pas des troupes.

» Les blessés sont l'élite de l'armée. Tous nos » officiers supérieurs, tous nos généraux, sont » hors de combat. Tout ce qui m'arrive est inepte » et n'a pas la confiance du soldat. L'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée; les héros de Lodi, de Millesimo, de Castiglione, de Bassano, sont morts pour leur patrie » ou sont à l'hôpital; il ne reste plus aux corps » que leur réputation et leur gloire. Joubert, » Lannes, Lassallè, Victor, Murat, Charlot, Dupuis, Rampon, Pigeon, Menard, Chabran, sont » blessés. Nous sommes abandonnés au fond de » l'Italie. La présomption de nos forces nous était » utile : on publie à Paris dans des discours officiels que nous ne sommes que trente mille » hommes.

» J'ai perdu dans cette guerre peu de monde,

» mais tous des hommes d'élite, qu'il est impossible » de remplacer. Ce qui me reste de braves voit » une mort infaillible au milieu de tant de chances et avec des forces si inférieures. Peut-être » l'heure du brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier. .. est prête à sonner, alors..., » alors, que deviendront ces braves gens ? Cette » idée me tient sur la réserve.

» Sous peu de jours nous essaierons toutefois » un nouvel effort ; si la fortune nous sourit, » Mantoue sera prise, et avec cette ville, l'Italie. » Renforcé par mon armée de siége, il n'est rien » que je ne puisse tenter. Si j'avais reçu la 83e, » forte de 3,500 hommes connus de l'armée, » j'eusse répondu de tout ; peut-être, sous quelques » jours, ne sera-ce pas assez de 40,000 hommes. »

» J'écrivais ainsi ayant presque la mort dans le cœur, car ma situation n'était pas brillante : nos succès ne nous étaient d'aucune utilité, et nos défaites partielles nous plaçaient dans une situation presque sans espoir. Alvinzi m'inquiétait : il avançait, il pouvait avancer plus encore, et avec cette perspective je me voyais en lutte inégale avec la démoralisation qui s'emparait de mes soldats. Oui, vraiment, ces hommes de fer connaissaient l'épouvante. Naguère avec dix d'entre eux et pris au hasard, j'aurais, sans crainte, rencontré et battu cent Autrichiens ; aujourd'hui c'était le contraire ; il leur fallait, pour vaincre, au moins l'égalité du

nombre ; la moindre infériorité dans celui-ci leur semblait être un envoi perfide à la mort ; en un mot, l'armée était découragée.

» Un soir, où, enseveli dans ces pensées pénibles, je marchais au hasard, vêtu de ma redingote grise que cachait un ample manteau bleu, je parcourais les rues du camp, errant, examinant, prévoyant, écoutant afin d'apprendre par moi-même cette vérité que le tourlourou refuse à ses chefs et qu'il se dit de camarade à camarade. Ma course me conduisit auprès d'un feu de bivouac où plusieurs cavaliers et fantassins étaient réunis, jasant à cœur ouvert, mêlés les uns aux autres sans distinction d'armes et de régiment. Là, on parlait à la bonne franquette. Ah ! comme on pensait ! Un soldat n'est ni un flatteur ni un diplomate, et ce qui lui crève l'âme, il n'hésite pas à le lâcher au dehors.

» La société en plein vent vers laquelle le hasard m'amena, réunissait, ai-je dit, des hommes de presque tous les corps de l'armée : de vieux soldats, *mes grognards*, de jeunes conscrits encore fâchés de ne plus être sous le giron maternel ; là on louait, critiquait ; là, on parlait de tout, des généraux, des officiers, de l'ennemi, de notre position périlleuse surtout !... ce sujet intéressant demeurait en permanence à l'ordre du jour de *ces messieurs* (1).

(1) Ceci fait allusion à un ordre du jour d'Augereau. Les

Un Gascon, drôle à trois poils et bavard comme trente-six commères de la halle des Innocents, tenait le dé et faisait rire; le malin brave des braves ne se gênait pas pour me qualifier de PETIT CAPORAL (c'est mon grade encore à l'armée); il me prétendait diablement mal à mon aise, et, à propos d'Alvinzi, ajoutait que cette antique barbe de bouc me taillerait des croupières, attendu que le malin en savait long.

» Ce propos, débité sans méchanceté réelle et peut-être même dans le but de le contredire plus tard, servit néanmoins de texte infernal à un de ces crocs parisiens, canaille finie, au nez aviné, à la mine patibulaire, et qu'en effet on aurait livré sur la vue au prévôt du camp, si deux estafilades sur son visage n'eussent déposé hautement de sa vaillance et de son franc jeu. Lui donc saisissant à son tour la balle et prenant le dé

soldats des diverses armées de la République donnaient à ceux que Moreau commandait le sobriquet de *Messieurs*, à cause de leur fréquentation journalière avec les nobles allemands, leur élégance de vêtement et de langage, et peut-être au fond leur tendance au royalisme, inspirée par Moreau, qui déjà trahissait la République. On se battit, plusieurs furent tués à cause de ce sobriquet, et l'ordre du jour d'Augereau, lancé maladroitement, envenima la querelle, que la supériorité de Bonaparte put seule terminer.

se mit à dire, en caressant sa moustache de *troupier fini:*

— Il est de fait qu'on nous fait cheminer, nom de Dieu ! ni plus ni moins que si nous étions des ânes ; double, triple charge, en veux-tu ? en voilà pour dix, à toi qui est un ! des combats tous les jours ; du repos à la semaine des quatre jeudis, des boutonnières dans la panse, soit; mais de la gamelle, va-t-en voir s'y viennent ; encore si on était en nombre *sufficit*, cela coulerait de soi, parce que le soldat républicain n'est ni un *cardinal*, ni un *muscadin* de chien! mais, baste, combien sommes-nous ? une poignée de dixaines, de centaines... quoi ? et le reste à la Saint-Jean d'été, attendu que nous approchons de celle d'hiver. Les troupes que le vieux bouc Alvinzi amène ont déjà forcé celles du Rhin et de Sambre-et-Meuse à filer au plus vite, à battre en retraite, aussi les laisse-t-on en paix. Pourquoi nous fait-on remplir la besogne ? Si on nous frotte nous rentrerons par le royaume des marmottes *(la Savoie)*, et alors ni vu ni connu je t'embrouille. Si avec plus de bonheur nous les assommons, la belle ouvrage ! où nous mènera-t-elle ? à nous trouver en face d'autres Bohêmes, Hongrois, Autrichiens, Croates, que sais-je ! Un général remplacera Alvinzi, de même qu'Alvinzi a brûlé la politesse au rageur Wurmser, et celui-ci au finot Beaulieu. Travaillant sans cesse et manquant de tout, on achèvera par nous envoyer *ad patres*, et alors, quand on

SOIRÉE XX.

Causes de la mort du duc d'Enghien. — Mission de Caulaincourt et d'Ordener. — Ettenheim. — Le duc d'Enghien. — Les officiers du prince. — Présages funestes. — Le prince est trahi. — Loyauté du chevalier de Saint-Jacques. — Arrestation du prince. — Séjour à Strasbourg. — Vincennes. — Harel, sa femme. — Murat justifié. — Conseil de guerre. — Jugement. — Derniers moments du duc d'Enghien. — Révélations de Caulaincourt. — Napoléon trompé.

La mort du duc d'Enghien eut pour motifs diverses considérations. D'abord on fit croire au premier consul que ce prince conspirait contre sa vie. On le lui montra appelé au trône par des factieux que représentaient Georges Cadoudal, Moreau et Pichegru. Ce fut, dit-on, Fouché qui, pour rentrer au ministère de la police, brusqua cette intrigue. Mais la raison majeure de cette action coupable, ou

pire, car Talleyrand-Périgord la qualifia de faute, fut due à la persuasion de Napoléon, que ce coup horrible, mais politique, prouverait solennellement, tant aux républicains qu'aux royalistes de toutes les nuances, que l'on pouvait se rallier à lui sans craindre que, plus tard, en imitant Barras, il ne traitât, lui, avec les Bourbons, en laissant à leur merci les défectionnaires. C'était encore un moyen d'avertir les étrangers que le retour des mêmes Bourbons était impossible.

Dès que le premier consul eut arrêté ce coup d'état, il en donna la haute exécution à M. de Caulaincourt et au général Ordener. Tous les deux partirent pour Strasbourg; le premier ayant la mission apparente et peut-être réelle de poursuivre une baronne de Reich. C'était, si la chose est vraie, singulièrement rabaisser l'importance d'un homme que depuis on éleva si haut.

Quoi qu'il en soit, dès l'arrivée de ces deux militaires à Strasbourg ils s'effacèrent et laissèrent remplir l'odieux de la chose à des subalternes, à Méhée de Latouche, cet homme de sang que l'on retrouve à toutes les époques sanglantes de notre histoire, au colonel Charlot, sabreur et rustre incapable d'un beau sentiment, et qui, plus tard, et à Toulouse, arrachait de la conscription les jeunes gens riches que sa maîtresse lui recommandait; quelques autres familiers de la police les escortaient.

Dans la nuit du 13 mars 1804, ce groupe, soutenu par de la cavalerie et des gendarmes, traversa le Rhin, à Kell se portant sur Ettenheim, ville du margraviat de Bade. Là vivait paisible, sans conspirer, sans intriguer aucunement, le duc d'Enghien, fils du duc de Bourbon et petit-fils du prince de Condé; un attachement secret l'unissait à la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, de la même famille que la grand-mère de S. A. S. : madame la princesse de Condé était fille du prince de Rohan Soubise. Un mariage prochain était arrêté entre eux, si même déjà il n'était béni.

Depuis quelques jours des rumeurs sourdes, pareilles à celles qui toujours, et d'une manière incompréhensible, annoncent les événements bons ou mauvais, et que si souvent on a le tort de ne pas écouter; des rumeurs sourdes, dis-je, avaient fait craindre à la princesse Charlotte, au baron de Grünstein, chambellan, au chevalier de Saint-Jacques, secrétaire de S. A. S. et son ami dévoué, pour sa sûreté personnelle. Tous les trois l'avaient conjuré de ne pas prolonger son séjour dans une lieu si rapproché de la France et si périlleux pour lui.

Le prince, qui, deux ou trois fois, avait été à Strasbourg voir jouer la comédie, sans qu'il lui fût rien arrivé, riait de ces terreurs paniques; il ne voulait pas quitter un lieu où il était aimé et où il cultivait ses fleurs chéries. Cependant, lassé de se

défendre contre tant d'importunités, il promit que le jour suivant il s'en irait à Manheim. Dans ce moment son portrait, qu'il avait fait faire pour le donner au chevalier de Saint-Jacques, et qui encore était dans la chambre du duc, se détacha de la muraille sans que l'anneau fût brisé ou le clou arraché, et tomba lourdement sur le tapis.

Le duc, son chambellan et son secrétaire s'entre-regardèrent avec un étonnement mêlé d'effroi, et le chevalier de Saint-Jacques s'écria :

« Vous le voyez, Monseigneur, le ciel vous conseille un prompt départ ; pourquoi attendre à demain ? Montons en voiture tout à l'heure. »

Pendant ce propos, la levrette favorite du duc le regardait, ayant son museau fixement appuyé sur les genoux du maître, et cela avec une attention presque surnaturelle ; le duc touché la caressait en disant que ce serait beau qu'un homme comme lui prît la fuite parce qu'un portrait tombait ; il ajouta qu'à cause de cette circonstance il ne s'éloignerait pas ce soir-là, quand même il saurait qu'on devait venir l'arrêter. A peine achevait-il que la levrette poussa un hurlement si lugubre, si prolongé, que le baron de Grünstein laissa échapper un cri d'horreur, le secrétaire se sentit inondé d'une sueur froide, et le prince, tressaillant aussi, se leva en disant à la pauvre bête qu'elle était insupportable, et que le lendemain ils riraient bien tous de ces présages funestes.

On avait parlé dans l'après-dînée de l'arrivée dans Ettenheim (un très-petit lieu) d'une douzaine d'individus étrangers. M. de Saint-Jacques, après le double avertissement mystérieux, s'empressa de quitter le prince, et se ressouvenant de l'apparition de ces gens, envoya à l'auberge où ils étaient descendus le sieur Schmidt, attaché au prince, à ce qu'on croyait: celui-ci alla donc où on lui disait d'aller, et après une visite très-superficielle et sans se donner le soin de rien approfondir, revint conter au fidèle secrétaire que ces hommes n'étaient pas suspects ; c'étaient des marchands, dit-il, qui se rendaient à des foires voisines. Ainsi fut encore négligée cette autre voie de salut; car ces négociants n'étaient autres que les chefs de l'entreprise coupable, et, en les dénonçant aux magistrats, qui les eussent fait arrêter, le complot n'aurait pas réussi.

Saint-Jacques, toujours défiant, parla au pasteur d'Ettenheim, qui lui promit que si on l'avertissait du moindre péril que le prince pût courir, il ferait aussitôt sonner le tocsin pour appeler au secours les habitants des campagnes voisines. Saint-Jacques ne couchait pas dans la maison du prince; il quitta celui-ci très-tard, et nous tenons de lui (ce qu'il n'a pas voulu laisser imprimer de son vivant) ces détails mystérieux; il me disait encore que comme il entrait dans son lit, trois coups secs et lents furent frappés sur le lambris tout en bois de

cœur de chêne noirci ; à ce bruit bizarre il se rappela les trois coups que le marteau de saint Benoît frappait à la cellule d'un moine bénédictin, pour prévenir celui-ci que son meilleur ami allait nocturnement passer de vie au trépas... Et avec plus d'horreur il se ressouvint que madame la duchesse de Bourbon, déjà très-superstitieuse aux premiers beaux et rapides jours de son mariage, avait, pendant une rougeole maligne, voué le petit duc d'Enghien à saint Benoît, et lui avait fait porter la robe des bénédictins jusqu'au moment où son mari se révolta contre cette momerie.

Le chevalier nous a conté que s'il se coucha au lieu de revenir chez le prince tenter un dernier effort pour l'amener à fuir, ce fut parcequ'une volonté intérieure et plus forte que la sienne l'y contraignit. Mais s'il se mit au lit du moins il ne s'y endormit point ; aussi fut-il levé et habillé à la première alerte.

Cependant les troupes françaises, conduites avec autant d'habileté que de promptitude, entrèrent dans Ettenheim, se réunirent à leurs chefs et allèrent entourer la maison de S. A. R., qui ne logeait pas non plus sous le même toit avec la princesse Charlotte de Rohan. On frappa rudement à la porte ; le duc, à demi-vêtu, ouvrit une fenêtre, et voyant dans l'obscurité reluire des armes, il allait faire feu d'un fusil dont il s'était muni, si le sieur Schmidt ne l'en eût violemment empêché,

en lui faisant observer que la résistance devenait inutile.

— Baron, dit le prince à M. de Grünstein son chambellan, faites-vous passer pour moi : on vous emmènera, et certes le duc de Bade, votre souverain, vous réclamant, on ne tardera pas à vous rendre à la liberté, si même on ne vous relâche aussitôt que la ruse aura été découverte.

Le baron promit avec enthousiasme ce qu'on lui demandait : il ne courait, en effet, aucun danger. La porte fut à moitié ouverte, à moitié enfoncée, et bientôt parurent Charlot et un détachement de gendarmes, tous le sabre nu et le pistolet au poing. Le colonel Charlot demanda impérieusement que le duc d'Enghien se fît connaître, car c'était lui qu'on venait arrêter. Les yeux des gens de la maison se tournèrent à cette interpellation vers le baron, tous se rappelant sa promesse ; mais lui manquant de mémoire ou de cœur, et sans doute de tous les deux ensemble, au lieu de parler rondement de manière à ne pas laisser le temps à la réflexion de naître, demeura immobile en gardant un silence désespérant.

— Alors, dit Charlot, vous me suivrez tous jusqu'à Strasbourg.

— Mais, lui répondit le prince, si vous ne devez emmener que le seul duc d'Enghien, pourquoi vous emparer des autres ?

— Par une très-bonne raison, répliqua le colonel,

c'est qu'il nous le faut, lui, à tout prix, et que nous ne le connaissons point.

On fit venir plusieurs habitants d'Ettenheim : on doit avouer, à leur gloire, qu'aucun ne voulut servir d'intermédiaire aux satellites de la police française; ils déclarèrent n'avoir pas vu assez le prince pour savoir lequel il était parmi dix ou douze personnes à son service, gens de France ou d'Allemagne arrêtés avec lui.

D'une autre part, un jeune garçon avait été prévenir le secrétaire de ce funeste événement, tandis que celui-ci courait vers le prince; il dépêcha son domestique vers le clocher pour que le tocsin retentît; mais ce moyen d'appeler du secours avait été vendu à l'avance, et lorsque le fidèle serviteur parut auprès de l'église, il fut enveloppé par un piquet de cavalerie française qui le retint prisonnier.

Sans donner au prince le loisir de prendre du linge et les objets de première nécessité, on le fit partir avec le baron, le chevalier, Schmidt, Joseph Cannone, valet-de-chambre dévoué de S. A. S. Le chevalier de Saint-Jacques, quand le cortége parvint à un moulin, s'occupa promptement de faire évader le prince; un temps de repos fut accordé, parce que, dans cet endroit, il y eut des méchants qui, pour un peu d'or, livrèrent l'incognito du duc; alors Charlot consentit à faire halte, pendant qu'un valet se détacherait pour aller remplir

nous aura tous empaillés, on nous dira pour récompense.

Retirez-vous, gens de la noce,
Retirez-vous chacun *chez soi.*

» Ce misérable, charmé des applaudissements que lui prodigua la chambrée, termina là son allocution insolente et que l'on n'avait que trop bien comprise; car enfin le bandit parlait la langue d'eux tous. Je prévis le mal qu'elle produirait, et sentis combien il me serait utile de changer des dispositions qui, en se propageant, deviendraient dangereuses ; c'était une gangrène morale que le *troupier fini* inoculait. Alors en trois pas je m'avance au milieu du cercle, rejetant sur les épaules mon manteau, et là, croisant les bras sur la poitrine, je me pose en homme prêt à riposter dans ce duel de mots.

» On m'a reconnu, on me nomme; le plus calme se trouble, le plus brave a peur ; il n'en est pas un qui n'eût préféré se trouver ailleurs ; chacun se compose une mine de circonstance ; on cherche à faire dire par la physionomie, par la contenance, qu'on n'a rien entendu de ce qui vient d'être dit. Je vois cela, je lis au fond de l'âme, je promène à l'entour des regards qui font baisser tous les yeux, et, satisfait de ce premier succès, je me tourne devant l'orateur alors en posture sournoise, et le désignant du geste :

— Camarade, dis-je, d'où te vient ta mauvaise hu-

meur ? Qui veux-tu manger sans assaisonnement ? (Ici le cercle rit.) Nous sommes donc en position bien piteuse, pour qu'un coquin à trois poils de ton calibre témoigne plus de frayeur que le bedeau de la paroisse, si, par cas, tu es né quelque part ?

» Là encore les auditeurs de continuer à rire. Déjà goguenardement ils regardent leur héros de tout à l'heure. Il est si facile de changer les impressions d'un soldat... Je poursuis :

— D'où vient ton impatience ? Trouves-tu que nous n'en avons pas fait assez ? N'as-tu donc plus ton courage des mois derniers, ou bien changerais-tu chaque jour du blanc au noir ? Allons doucement et bien, et sous peu nous dominerons sur toute la Lombardie, Venise, la Toscane, le pape et le reste. J'avoue que le nombre des Autrichiens dépasse le nôtre, le beau venez-y voir ! Ce surplus se compose des levées nouvelles, que nous allons éreinter ; son diamant (Mantoue) va être au doigt de la République, et nous tous lui aurons fait ce riche présent. Cette ville à nous, elle nous soumet les autres, et alors nous dominerons sur tout. Aller en Piémont, repasser les Alpes, qu'on le dise, soit ! mais qui le pourra faire ? personne. Si nous faisions mine de rétrograder, on se lèverait en masse et on nous écraserait. Quand il y a du péril on l'évite en se réfugiant dans la victoire... Avons-nous perdu notre courage ? non : il vous faut des renforts, ils arrivent ; du pain, nous en trouverons

au camp ennemi. Je donne ces explications pour les braves que tu inquiètes. Quant à ceux qui cherchent un prétexte pour mettre leur peau à couvert du plomb et du fer, qu'ils s'en aillent tout de suite, nous vaincrons sans eux, et pour eux; cela leur sera commode. Oui, camarades! triomphons d'Alvinzi, et je vous promets repos et fortune.

» A mesure que je parle, je vois les fronts se rasséréner, la confiance briller dans les yeux, le corps penché reprendre son attitude martiale; tous déjà sont assurés du succès. L'orateur, malin ainsi que ses pareils, néanmoins piqué dans son amour-propre, m'abandonne le principal, et se raccroche à une branche; branlant la tête et faisant un geste comique, il dit:

— Bien parlé! bien prêché! La paroisse doit être contente; cependant le curé nous a menés loin; nous manquons de tout en attendant midi à quatorze heures; regardez, examinez ma défroque: habit, veste, pantalon et le reste; quel honnête fripon m'en proposerait la double pièce blanche de douze sous?

» Il faut convenir que le misérable était si frippé, si penaillon dans son costume, que ses camarades, après l'avoir examiné, entrèrent dans un autre accès de gaîté qui me les enlevait; je repris vivement:

— Tu as raison; je ne peux pas absolument dire que ton linge soit propre et ton uniforme

neuf, ils ont besoin d'un corps de réserve ; et je reconnais que tu dois être équipé de nouveau de la tête aux pieds.

» Je m'arrête ; et, de chaque rangée du cercle, partent des réclamations semblables, motivées unanimement par la montre d'un vêtement pareil..... Comment sortir de là ? Je m'interroge, je réfléchis... puis je m'écrie :

— Oui, oui, c'est de toute justice, lui et vous serez équipés complétement ; les sartori (tailleurs) de Vérone en auront pour quinze jours de travail ; n'importe ! vous serez superbes. Puis, me tournant vers un officier qui était venu me rejoindre, je lui intime d'aller quérir le Riz-pain-sel, comme à l'armée, vous le savez, on nomme le commissaire des guerres. Celui-ci, mandé par le général en chef, accourt en hâte, tandis que l'on me remercie. Dès que je le vois, je lui dis que ces soldats ressemblent plutôt à des sauvages qu'à des vainqueurs républicains ; que leur nudité est honteuse, et qu'il faut sur-le-champ les habiller : lui, étonné d'un tel ordre, mais comprenant qu'il doit agir comme moi, répond affirmativement, et s'engage à contenter avant peu la troupe : celle-ci, joyeuse, crie vive Bonaparte ! Vive la République ! Puis, lorsqu'ils se sont enroués, je m'adresse à l'universalité des groupes, et d'un air de bonne foi à prendre de plus habiles, je me mets à dire :

— Eh ! mes enfants, quels sont donc ceux d'en-

tre vous qui veulent sur-le-champ retourner au pays ?

» A ces mots, ils s'arrêtent, me regardent, et unanimement aussi disent :

— Qui, partir ?... Ce n'est pas moi !.. ni moi !.. ni moi !.. ni moi !.. Quitter le drapeau ?... Fuir devant ces Kaiserlichen (les Allemands) ? Aucun n'y songe ; nous voulons vaincre avec Bonaparte, et ne revenir qu'avec le petit caporal.

» Moi, alors :

— C'est bon, c'est bien !.. soit...! Camarades, à l'aube prochaine nous tomberons sur ces Croates, et vous leur en donnerez de toute la baïonnette, et du briquet jusqu'à la garde..... D'une autre part, qu'on dise aux inspecteurs que si ces braves ne sont pas équipés de pied en cap, je les fais eux-mêmes fusiller.

» Je feins de partir au milieu de l'allégresse de tout ce monde... L'officier de plume, cependant, marche à mon côté, la figure renversée, et me dit d'une voix piteuse et sourde qu'il n'y a dans les magasins aucun effet d'habillement, que les matière premières manquent, etc... Je souris, m'arrête, et reluquant de l'œil le chenapan qui est cause de ceci, je l'appelle de la main ; il accourt, et pendant que nous cheminons :

— Parbleu ! dis-je, tu vas être pomponné comme le saint de ton village au jour de sa fête... Dam!.. aussi, tout battant neuf... tu seras superbe ; et tel-

lement que, Dieu me damne! si partout où nous passerons on ne te prend pour un réquisitionnaire encore habillé par sa chère maman... Les zitelli du pays (jeunes filles) diront : Voici un soldat qui arrive à l'armée.

» Je cesse, et mon homme dresse l'oreille, se gratte le front, me regarde, et se met à dire :

— Un nouveau venu!... moi, un réquisitionnaire à son entrée en danse! moi qui ai fait, en Amérique, avec Rochambeau, tourner bride aux Anglais! moi qui, en 1792, étais à Valmy, à Jemmapes, qui ai pris Lille, Mayence, qui te suis depuis Dego, Millesimo, Ceva et toute la ribambelle de nos victoires ficelées.

Moi, *gravement*. — Sans doute, on le dira; tu passeras pour une nouvelle recrue, un réquisitionnaire... mais tu seras propre.., propre..; tu auras l'air de sortir du *Grand-Vainqueur*, du *Wauxhall*, de la *Redoute*, du *Calysée* même... Ça t'est bien égal, avec habit, veste, culottes et le reste tout frais sorti de chez le tailleur!

— Que mille et millions de diabloteaux enlèvent le croque-prune (le garçon tailleur) qui me ficellera de cette sorte!... que... la peste le serre!... Mon général... c'est que, voyez-vous, je ne m'étais pas imaginé qu'après vingt ans de service on me prendrait pour un volontaire qui sort de chez lui, pour un réquisitionnaire qu'on en arrache... En y réfléchissant... si ma défroque a vu le feu pen-

dant trois campagnes dans cette seule année... pourquoi n'en ferait-elle pas une quatrième ?... A la bien examiner elle a une certaine mine..... Ces quatre pendeus de balles, ces trois reprises qui annoncent qu'un sabre hulan a passé par là... ça plaît aux jeunes filles... ça fait taire les blancs-becs. Citoyen Rit-pain-sel, excusez la farce, il n'est pas besoin que vos ouvriers travaillent pour moi ; je garde *la belle* uniforme... et, à la campagne prochaine... alors comme alors.

» J'ai gagné : il me quitte, rejoint les camarades et leur communique sa résolution. Elle frappe des cœurs véritablement français ; aucun des soldats ne veut passer pour un nouveau-venu ; tous veulent, au contraire, attester par l'état de leurs vêtements leur part à nos grandes batailles..... Dès lors il y a foule chez le commissaire des guerres, et c'est à qui décommandera son habit.

» Tels sont nos soldats : obéissants pour qui sait les mener, lions (avec un bon chef) sur un champ de bataille, et ailleurs faibles ou forts, selon l'impulsion qu'on leur fera subir.

» A Castiglione, je me rappelle qu'au moment de donner le signal, je courais le long des lignes, les haranguant de mon mieux, les conjurant de faire des merveilles pour la patrie, la gloire de nos armes, leur honneur propre, et pour ma réputation ; voilà qu'un vieux troupier, soulevant sa moustache, me crie :

« Allons, général, c'est assez chanter vêpres ; » tu veux de la gloire, eh bien ! nous t'en... don- » nerons plein ton chapeau, et tes poches aussi. »

» Quelle intelligence dans le soldat français ! Que de fois j'en ai entendu deviner mon plan, le tracer par avance avec un aplomb à me faire frémir. Quelle bravoure ! ! ! et la *trente-deuxième* brigade surnommée L'INVINCIBLE ! et la *quatre-vingt-troisième* appelée LA FOUDROYANTE ! Chaque régiment français en vaut trois de l'ennemi. A la fameuse bataille de Saint-Georges, que je perdais sans la perspicacité d'un vieux sergent et d'un jeune tambour, la *cinquante-septième*, presque toute remplie de Bretons, de Dauphinois, de Gascons et de Languedociens, se rua sur les Autrichiens avec une telle furie, les écrasa par de tels coups de géant, laissa sur la route des traces si sanglantes de son passage, et, pareille à la foudre, extermina si bien les ennemis, que ceux-là crurent voir en elle le tonnerre incarné ; aussi la saluai-je du nom de LA TERRIBLE, si bien acquis, et qu'elle a toujours conservé depuis. »

Search for missing page
233

les malles du prince, du chambellan et du secrétaire.

La fille cadette du meunier est vite gagnée, on sait par elle qu'au fond du petit jardin du moulin, une porte, qui reste jour et nuit ouverte, conduit à une langue de terre inabordable de tout autre côté, par la disposition des lieux; là, dans un port en miniature, flotte une barque dans laquelle on traverse le fleuve ou on le descend: le duc est prévenu, il entre dans le jardin, suivi de loin par quatre gendarmes. On se flattait que lui et la jeune fille, ayant franchi la porte, la fermeraient en dehors, et que, pendant qu'on chercherait à l'ouvrir ou à la rompre, eux, embarqués, voguer aient sur le fleuve et seraient à l'abri de tout péril.

Le duc donc suit la meunière, ils touchent à la porte, dérobée à d'autres regards par une sorte de tonnelle... il est sauvé, son cœur bat de joie..... Oh! désespoir, la porte maudite est close, elle qui ne l'était jamais...la clef même manque! et, depuis, nul ne l'a retrouvée et nul n'a pu dire qui s'en était servi pour interdire au duc d'Enghien le retour à la vie et à la liberté..... Le coup lui fut rude, il en éprouva une telle douleur, qu'il retourna près de Charlot, en le suppliant de repartir à l'heure même, ce qu'il n'obtint pas; car le méchant sbire, soupçonnant un motif secret à cet empressement, se refusa à le satisfaire.

Saint-Jacques, de son côté, faillit mourir de désespoir, sans pour cela se décourager. Les malles arrivées, on se remit en route. Loin de suivre la rive droite du Rhin jusqu'au pont de Khel, Charlot, craignant quelque manigance, préféra traverser le fleuve à Koppel ; là, le chevalier, le secrétaire fidèle, imagina un nouveau plan d'évasion. La gendarmerie agissait dans cette circonstance avec l'obéissance passive familière à ce corps ; les cavaliers, au contraire, militaires loyaux et capables de raisonner, voyaient avec indignation cette violation d'un territoire neutre, cet enlèvement d'un prince paisible, et ils rougissaient de la part qu'on leur faisait prendre à un acte aussi odieux.

Des encouragements, de belles promesses gagnèrent vite des cœurs si bien disposés ; on convint que la barque dans laquelle le prince traverserait le Rhin ne serait remplie que de dragons, qu'arrivés au milieu du fleuve, ceux-ci forceraient les bateliers à amener S. A. S. hors de la puissance de ses ennemis. La fatale perspicacité de Charlot déjoua ce projet encore mieux tissu : il mit avec le prisonnier un tiers de dragons et deux tiers de gendarmes, ceux-ci environnant le duc, et ayant, dit-on, l'ordre secret, mais habilement ébruité sous main, de le percer de coups et de le jeter à l'eau au premier mouvement en sa faveur.

Passé à la rive droite, et après avoir marché à

pied pendant quelque temps, le prince monta dans une charrette couverte avec son valet de chambre et Charlot. Là encore on fit une dernière tentative sur Charlot même, elle échoua ; et celui qui faisait accomplir cet acte de déloyauté, trouva une fidélité inébranlable dans l'homme auquel il en avait confié le soin.

Entré à Strasbourg, le prince fut mené d'abord chez Charlot, il y resta quelques heures. De là on le transféra à la citadelle, dont le commandant s'efforça, par ses mauvais procédés, de rendre le séjour pénible à l'illustre prisonnier. Ce commandant, comme Charlot, éprouvait une grande antipathie contre la maison de Bourbon ; mais nous verrons tout à l'heure que des hommes, du même parti cependant, connaissaient les égards dus au malheur.

Le commissaire de police Popp, mandé pour vérifier les papiers de S. A. S. saisis aussi à Ettenheim, y trouva plusieurs chansons imprimées et pamphlets contre Bonaparte. Le duc lui demanda s'il trouverait bon qu'il les détruisît ; l'honnête fonctionnaire répondit affirmativement, et déjà il les lui remettait, lorsque Charlot, s'interposant avec colère, dit à M. Popp : « Pensez-vous servir le Gouvernement et remplir vos devoirs en agissant ainsi ? Non, non, point de soustraction de pièces ; que ce qui est écrit soit écrit ! » Le duc d'Enghien, à son tour, adressant la parole au digne commis-

saire de police : « Monsieur, lui dit-il, vous adresse les paroles par lesquelles le gouverneur romain de la Judée répondit à ceux qui lui livrèrent le Christ : vous pouvez les repousser justement ; car vous n'avez trahi personne ni aidé à une mauvaise action. »

Charlot, irrité, jeta un regard de haine sur le duc et rompit la séance incontinent.

Le gouverneur de Strasbourg, l'honorable et vaillant général Leval, instruit du traitement coupable que le commandant de la citadelle faisait subir au prince, par exemple le placement d'une sentinelle dans sa chambre, se hâta de désavouer ces rigueurs et de les faire cesser. Le chevalier de Saint-Jacques, qui avait refusé de parapher les papiers de S. A. S. hors de sa présence, fut admis à la voir et à lui parler ; ce bien-être dura peu.

Trois jours après, on entra inopinément dans la chambre du duc d'Enghien, on l'avertit de s'habiller parce qu'il allait partir.

— Irons-nous loin ?

— Je l'ignore, répondit-on.

— Puis-je prendre de l'argent ?

— C'est inutile.

— Beaucoup de linge ?

— Une chemise ou deux au plus.

— Mon valet de chambre ?

— Ne peut vous suivre.

Sur ces paroles de mauvais augure, le prince

fit payer par son secrétaire ce qu'il devait à ses gens, leur fit à tous une gratification, notamment à Joseph Canone, remit en outre à son secrétaire son testament, que plus tard on ravit à ce serviteur dévoué et que la famille de Condé n'a pu retrouver lorsqu'elle est rentrée en France.

Le voyage de Strasbourg à Paris fut rapide; le prince, qu'on ne laissa jamais seul, qui même ne put pas descendre de voiture, se flattait peut-être de rencontrer sur la route des amis qui le sauveraient : aucun ne se présenta. Il arriva au château de Vincennes vers environ quatre heures de l'après-dîner ; un courrier qui joignit la voiture à la barrière, lui fit prendre la route de cette forteresse.

Le concierge du château était Harel, le même qui, dans la conspiration de Demerville, Arena, Topin-Lebrun, Diana, Cerracchi, avait trahi ses amis : sa femme, née dans la maison de Condé, où son père était concierge, et dont la mère avait nourri le duc d'Enghien, le reconnut et s'évanouit en versant des larmes; revenue à elle, elle demanda ce que l'on voulait au prince.

— Tais-toi, lui dit son mari; on le fait venir ici pour épouser une parente de Napoléon.

Le duc d'Enghien, accablé de fatigue, demanda, en arrivant, à manger, un lit et un bain. On le conduisit dans une chambre où des carreaux manquaient aux fenêtres; on y remédia au moyen

de plusieurs serviettes ; et, sans se déshabiller, il se coucha après avoir pris son léger repas, un fragment de volaille, des épinards et deux pommes.

Vers trois heures, une ordonnance porta, de la part du grand-juge, ministre de la justice, qui alors était Régnier, un arrêté du Gouvernement au gouverneur de Paris, qui lui enjoignait de nommer à l'instant même une cour martiale, qui, vu l'urgence, jugerait sans désemparer.

Murat, beau-frère du premier consul, était, à cette époque, investi de ces fonctions importantes : malade d'une blessure au pied droit, qui ne lui permettait pas de sortir de sa chambre, il n'alla donc pas lui-même à Vincennes outrager par ses paroles le duc d'Enghien, comme on l'a dit si calomnieusement dans la *Biographie universelle*, si peu fidèle ; des frères Michaud ; mais il se conforma à l'intimation souveraine, et aussitôt il désigna, pour composer la commission militaire, ceux dont les noms suivent :

Hullin, général, commandant les grenadiers à pied de la garde consulaire ; *président*. *Juges :* Bazancourt, colonel du 4e de ligne ; Ravier, colonel du . . . . ; Barrois, colonel de 99e de ligne ; Guitton, colonel du 1er de cuirassiers ; Rabbe, colonel du 2e de la garde municipale de Paris. *Capitaine rapporteur*, d'Autancourt, major de la

gendarmerie. *Greffier*, le capitaine Molin. Ces militaires, appelés par le gouverneur, connurent à Vincennes seulement le nom de celui qu'ils devaient juger; en même temps on leur remit un dossier informe. Celui chargé de leur présenter ces pièces était le général Savary, aide-de-camp du premier consul, depuis duc de Rovigo et ministre de la police; sa puissance, dès ce moment, pesa sur le conseil, et, pour ainsi dire, formula la décision en imposant à tous ses propres sentiments.

A onze heures du soir, le prince, qui se livrait au charme d'un sommeil réparateur, fut éveillé, et aussitôt traduit devant le conseil de guerre. Dès cet instant commence une série d'actes illégaux: on ne signifia au prévenu ni les charges, ni les pièces sur lesquelles reposait l'accusation; il n'en eut aucune connaissance. Nul conseil ne lui fut donné pour les discuter; nul avocat ne fut chargé de le défendre. On n'entendit aucun témoin, on ne constata pas son identité. Le jugement ne lui fut pas signifié légalement; car le jugement lui-même n'existe pas: on en possède deux originaux informes, se contredisant, et chacun portant la preuve irréfragable de la fausseté de l'autre. Enfin, la voie du recours à un conseil de révision ne fut pas ouverte au prince. Tout, là dedans, porte la preuve certaine que ce n'était pas la vérité que l'on cherchait, mais

uniquement un prétexte, n'importe lequel, pour justifier en apparence un acte de tyrannie. Jamais la fable du loup et de l'agneau de La Fontaine n'a été jouée avec une plus effroyable réalité.

L'interrogatoire terminé, on alla aux voix; on ramena le prince; et, à cinq heures du matin, le 21 mars 1804, on lui lut sa sentence de mort. Auparavant, on l'avait descendu dans le fossé; et lui, à la vue de ce méchant escalier, demanda si l'on le conduisait aux oubliettes, tant l'idée d'un assassinat le tourmentait. Le malheureux officier, à qui le prince s'adressait, lui répondit que l'on ne voulait pas le faire périr ainsi, et en même temps il se mit à pleurer; car il savait que le trépas de l'infortuné ne serait ni moins prompt, ni moins terrible!...

On continua la marche, et aux derniers degrés on entra dans les fossés. Le jour luisait à peine. Là était un piquet de mamelucks, a dit un historien; d'autres prétendent que c'étaient des gendarmes; les mieux informés attestent que ce furent des soldats de la garnison auxquels on confia cette horrible tâche. Le duc, à leur vue, comprit la vérité; et, s'adressant encore à son conducteur, lui dit:

— Grâce à Dieu! je mourrai de la mort d'un soldat.

La femme d'Harel, éveillée déjà par les pré-

paratifs du meurtre, se livra à la plus vive douleur en le voyant passer ; son mari, pour la tromper jusqu'au bout dans cette tragédie atroce, lui dit : —Sois tranquille, le bruit que tu vas entendre n'est que pour l'effrayer.

Le prince cependant demanda d'une voix ferme un prêtre pour recevoir l'absolution de ses fautes légères dont il avait un repentir si franc. L'aide-de-camp de Bonaparte, qui dirigeait tout, le sieur Savary, lui répondit avec dédain : Est-ce que tu veux mourir comme un capucin ? Tu veux un prêtre ! à ces heures-ci ils sont tous couchés avec leurs servantes.

S. A. S. se recula de ce malheureux, qui a dénaturé étrangement dans ses mémoires justificatifs sa participation à ce crime. Heureusement que le général Hullin, aussi coupable assurément, mais qui s'est honoré par son repentir, a rétabli les faits et a rendu à cet homme la part équitable qui lui revenait. Le prince voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer de la clémence humaine, s'adressa à celle du ciel, se mit à genoux, pria pendant deux ou trois minutes, puis se relevant lorsqu'il se crut, et avec raison, pardonné, il dit : — Marchons.

Parvenu à la place fatale il tira de son sein une lettre, un anneau et une tresse de cheveux, et s'adressant à un soldat du détachement, le pria de faire remettre le tout à la princesse de Rohan-Ro-

chefort ; le soldat, flatté d'un tel message, l'acceptait avec reconnaissance, lorsque Sarary se précipitant vers lui s'écria en lui enlevant ces tristes et saintes reliques :

—Nul en ce lieu ne doit faire les commissions d'un traître, ni un soldat de Napoléon lui servir de valet.

A ce dernier outrage, si vil, si bas, le duc d'Enghien répondit par un regard majestueux rempli de dédain : il se plaça debout en face des militaires, et leur dit avec fermeté :

— Allons, mes amis.

— Tu n'a pas d'amis ici, répliqua encore le démon qui le poursuivait. Le feu partit, le prince tomba mort. On lui enleva ses deux montres et on le porta, sans le dépouiller de ses vêtements, dans une fosse creusée de la veille, dans la partie orientale des fossés du château, à l'entrée d'un petit jardin, dit un historien, assez mal informé d'ailleurs en ce qui concerne Murat, ainsi que je l'ai dit plus haut. La pelle et la pioche dont on se servit pour cet ouvrage, ajoute cet auteur, avaient été empruntées à l'un des gardes de la forêt.

On avait mis une telle promptitude à cette exécution, que nul dans Paris ne put savoir assez à temps la venue du prince, et en profiter pour tâcher d'obtenir sa grâce. On craignait peut-être que le bruit de ce qui se préparait, venant à se répandre, Joséphine, dont on connaissait le pouvoir sur son mari, n'essayât de fléchir Napoléon.

Cambacérès m'a exposé lui-même son opinion sur cet acte illégal, et je la trouve corroborée par le récit que lui-même a fait de cette catastrophe au baron de Lamothe-Langon, qui l'a consigné dans son ouvrage historique si connu, intitulé *Les après-dîner de Cambacérès*, entièrement rempli de faits vrais.

« Il faut, dit l'archi-chancelier, il faut d'abord distinguer dans cette funeste tragédie deux époques : celle où l'on délibéra sur les premiers soupçons, lorsque la manière de prononcer des Allemands fit croire en France que le général Dumouriez était auprès de Monseigneur le duc d'Enghien, tandis que réellement c'était le général autrichien Thumery.

» La seconde comprend le moment de l'arrestation, la translation de Strasbourg à Vincennes et la mort.

» La première fut presque publique, nombre de personnes y prirent part ; la seconde fut si rapide qu'elle ne laissa chargés de ce crime que ceux dont la part y fut volontaire et instantanée.

» Maintenant que j'ai établi cette division, je vais faire agir les acteurs.

— Monseigneur, dis-je (*le baron de Lamothe-Langon*) au prince de Cambacérès vers la fin de novembre 1818, à qui attribuez vous la mort du duc d'Enghien ?

— A quatre personnes, répondit-il résolument,

au duc d'Otrante (*Fouché*), à qui elle était nécessaire, au prince de Talleyrand, qui ne l'a pas empêchée, à l'Empereur, qui l'a crue utile à son repos, au duc de Rovigo (*Savary*), qui le fit exécuter avec précipitation.

» Fouché était régicide et de plus chargé de toutes les autres scélératesses de la Révolution; une seule crainte le préoccupait en 1804, où il ne pouvait, certes, concevoir la possibilité de devenir un jour ministre de Louis XVIII, celle que le premier consul, faute de postérité, ne s'accommodât avec les Bourbons; dans ce cas, il n'était que trop certain d'être pendu. Pour détourner ce coup, pour rendre toute négociation impossible entre Napoléon et le Roi, il fallait que le premier devînt régicide. Fouché tenta cette voie; Napoléon s'en détourna avec horreur; alors le serpent se replia: le duc d'Enghien devint son point de mire, il le montra conspirateur hardi, venant jusqu'à Paris...

» Bonaparte, dupe de Fouché, donna dans le panneau sans hésiter; sans remords surtout. Le sang corse qui coulait dans ses veines n'avait pu lui inspirer ce respect, cet amour pour les enfants de Saint Louis qui réside dans le cœur de tant de Français.

» Le prince de Talleyrand apprit le mécontentement de Napoléon, il sut les menées de Fouché, il en parla au duc d'Alberg, ministre du margrave de Bade à Paris; celui-ci n'osa rien en

écrire à son prince, et l'autre, crainte de disgrâce, n'en dissuada pas Napoléon comme il aurait pu et dû le faire.....Je sais qu'il fit donner des alarmes indirectes à la princesse de Rohan; mais il était trop tard pour que de Paris on pût prévenir le prince de la mission du général Ordener. Le prince arrêté on sait comment, il fut amené à Strasbourg; le télégraphe annonça sa prise au premier consul.

— Qu'on en finisse, dit-il.

» Puis, il chargea le duc de Rovigo du reste de l'exécution. Murat, qu'on a accusé, était innocent, il n'en sut que ce qu'en surent vingt personnes; il nomma une commission militaire, presque sans le savoir : c'était le travail de ses bureaux qui, accoutumés à son incurie, ne se donnèrent peut-être pas même la peine de le consulter.

» Les dénégations ne sont pas des raisons (1). Le duc de Rovigo a denié toute participation au meurtre, et cependant on ne voit que lui sur la scène, le jour de l'accomplissement... Le duc de Rovigo a pressé la mise en jugement, parce qu'il en avait l'ordre; la tenue du conseil de guerre, parce qu'il en avait l'ordre; enfin, l'exécution

(1) C'est ce qu'on pourrait dire à tous les ministres, à tous les hommes publics : on leur reproche un fait patent, ils parlent autour de la question, l'embrouillent, l'évitent, et, parce qu'ils ont nié le fait qui les inculpe, ils disent y avoir répliqué victorieusement.

immédiate du jugement dès qu'il eut été rendu, parce qu'il en avait l'ordre.

» Ce n'est pas, qu'au fond, le tribunal ne fût le vrai coupable; le prétexte de l'obéissance ne le justifie pas. Oui, la soumission militaire voulait que le tribunal s'assemblât, mais une fois assemblé, dès qu'il devenait juge, il devait l'être. Or, toutes les règles, toutes les formes de la justice furent violées en cette circonstance. Les juges pourraient encore être pris à partie comme prévaricateurs.

» Tout marcha si rapidement, que le conseiller d'État Réal, désigné pour interroger administrativement le prince, ne fut instruit de sa fin que le matin de sa mort et lorsque, vers les huit heures, il arriva au château de Vincennes.

» Maintenant, voici ma part, ajouta Cambacérès, à cette action détestable.

» Napoléon, lorsqu'il voulait me parler d'affaires importantes, attendait d'abord qu'il se fût débarrassé du travail quotidien, et c'était quand je croyais pouvoir partir, qu'il me retenait et que les points majeurs étaient mis sur le tapis.

» Le même manége se répéta en cette circonstance. Comme je sortais, j'avais déjà la main sur le bouton de la porte. Le premier consul avait, ce jour-là, écarté tout témoin.

—Second consul, me dit-il, un mot encore. Savez-vous que Fouché me chante dans ses rap-

ports *que l'air autour de moi est rempli de poignards*; cela n'est pas gai... Ces choses ne m'étonnent point, lorsque des personnes de haut rang soudoient des assassins; quand elles franchissent la frontière et viennent à Paris exciter le fanatisme ou les mauvaises passions.

— Cela est grave, répondis-je, et c'est la première nouvelle que j'en reçois; quel est le prince européen qui s'est compromis à ce point?

— Le plus jeune des Bourbons, le duc d'Enghien; je veillerai à ce qu'il soit le dernier.

» A cette phrase menaçante, je fus saisi d'effroi, et, me hâtant de répliquer, je demandai: Cela est-il vrai?

— Que trop, parbleu! lisez.

» Et Napoléon me montra une liasse énorme de rapports de police, tendant tous au même but.

— Que vous semble de ceci? ajouta-t-il.

— Qu'il ne faut rien dédaigner ni rien négliger, repartis-je. Si ce prince, avec les intentions qu'on lui suppose, revient à Paris, s'il y solde des sicaires, des assassins, les lois sont là, leur interprétation, en pareil cas, est facile, et justice sera bientôt faite.

— Ah! vous figurez-vous donc, répliqua Napoléon, de mauvaise humeur, que j'attendrai qu'il plaise à ce beau monsieur de revenir me désigner de près; que je lui laisserai le loisir de tramer là-bas ses scélératesses? non, de par Dieu! je

n'en ferai rien. Je vais prendre mes mesures, lui rendre la guerre qu'il me fait à sa manière, je l'enverrai saisir, on l'amènera sur le sol français, on le jugera, puis exécution de sentence, et bonsoir !

» Je fus tellement frappé de la possibilité de cette justice bottée, que je demeurai immobile et l'œil fixe sur le premier consul ; puis, comprenant l'imminence du danger, je dis :

— Mais, général, les choses doivent se passer autrement. Prenez-vous pour paroles d'évangile toutes les allégations de la police, qui n'a d'autre but que de se rendre nécessaire ? Il faut d'abord s'assurer de l'exactitude de ses rapports, puis se rappeler que le prince est chez un de vos alliés ; sur un territoire neutre, l'enlèveriez-vous de force ? ce sera une violation du droit des gens, une arme terrible que vous donnerez à vos ennemis. Qui, en France, voudra juger un homme enlevé de cette sorte, et sur un délit non prouvé !

— Non prouvé ! cela vous plaît à dire ; vous avez tous, à la Convention Nationale, déclaré Louis XVI coupable sur des preuves moins évidentes que celles-là.

— Oui, c'est vrai, ce fut une concession criminelle faite à la Montagne, dans l'espoir de la désarmer. Eh bien ! malgré le but honorable où nous tendions (car, en faisant cette déclaration, nous espérions qu'il ne serait pas condamné à mort), je me surprends en querelle avec ma conscience,

j'ai des remords, oui, des remords, moi, qui, grâce à Dieu, suis bien net du meurtre de ce monarque; jugez d'après cela ce que souffrent les vrais régicides; interrogez les plus honnêtes d'entre eux, ils vous parleront tous de leurs chagrins amers; vous les entendrez convenir qu'ils paieraient de tout leur sang le rachat de celui qu'ils ont versé en commun. . . . . .

« La discussion recommença, je repris une par une les raisons que j'avais déjà données contre cet acte arbitraire; Napoléon me laissa dire tant que je voulus; enfin, lorsque j'eus achevé, il lâcha la phrase que voici :

« — En vérité, quoique vous n'ayez jamais approché de la famille royale, vous parlez en sa faveur comme aurait dû faire un homme de sa cour, un homme comblé de ses bienfaits, que j'ai consulté, et qui n'a pas été en sa faveur aussi véhément. . . . . Votre résistance vous honore, mais faire de la politique avec du sentiment, c'est charger Satan de recruter des novices pour les capucins. »

« Nous nous quittâmes, j'allai à la recherche de Fouché, et lui reprochai la fausseté des rapports de sa police; il me jura qu'ils étaient vrais, je lui répondis :

— Dites plutôt, que vous voulez tacher le premier consul du sang dont vous êtes tout couvert.

« J'avais à dîner ce même jour, M. de Talleyrand; je parlai à celui-ci de ce qui se passait, il jeta les hauts cris, se désola, pleura, gémit, et déclara que plutôt que de laisser commettre ce crime, il se mettrait entre le premier consul et le duc d'Enghien; jamais on ne parla mieux, jamais on n'agit plus mal. Je resterai toujours convaincu, je le dirai jusqu'à la mort, qu'une résistance éclatante, persévérante de Talleyrand aurait changé ou contenu Napoléon; mais j'ai mille raisons de croire qu'il parla comme il dit, avec froideur et inattention.

« La pauvre Joséphine eut vent de ce qui se passait; je sais qu'à la première nouvelle qui lui en vint, elle aussi en parla à Napoléon; il lui répondit constamment : « Tu répètes des bêtises, tu ne sais ce que tu dis. » Il la maintint dans cette incertitude qui ne lui permit pas de prendre avec autant de chaleur, ainsi qu'elle l'eût fait sans cela, la défense de ce malheureux prince.

« Quand le coup fut consommé, la famille Bonaparte en fut inconsolable, et d'ailleurs, le mécontentement était universel. Napoléon en eut tant de dépit, que pendant un mois il fut presque inabordable. »

SOIRÉE XXI.

Départ de La Malmaison. — Portrait de Moreau. — Son entrevue avec Napoléon. — Portrait de Pichegru. — Son entrevue avec Bonaparte. — Portrait de Georges Cadoudal. — Son colloque avec l'empereur. — Sa biographie. — Mort de Moreau, de Pichegru, de Georges Cadoudal et de ses compagnons. — Napoléon a perdu sa soirée.

Un soir, et tandis que Joséphine, madame Mère, mesdames Murat, Bacchiochi et la princesse Borghèse étaient à La Malmaison, Bonaparte qui s'y trouvait avec elles, les quitta vers les huit heures du soir, sous prétexte d'aller travailler dans sa chambre; les aides-de-camp Marmont et Rapp sortirent avec lui. Le premier des deux ayant annoncé son départ précipité pour

Paris, où il avait, disait-il, affaire, demanda les commissions aux dames présentes, soutint galamment le feu roulant de leurs plaisanteries, et sortit à la suite du premier consul, ainsi que je viens de le raconter. . . . . Peu après on entendit rouler une voiture.

« Ah! s'écrièrent cinq ou six bouches féminines, et ensemble, voilà Marmont qui court à son rendez-vous.

Une ajouta : « On aurait dû le faire suivre..... Nous eussions appris quel benet est trompé.

« Ce serait mal agir, dit madame Mère, car si on en faisait autant envers les hommes, dans l'intimité du château, on parviendrait à des révélations étranges.

« A qui en veut-il aujourd'hui, demanda généralement Joséphine. »

La difficulté de résoudre une question pareille, exerça les mauvaises langues du cercle, et Dieu sait seul les réputations qui dans cette occurence, furent épargnées.

Mais si l'on discourait ainsi dans le salon de madame Bonaparte, la conversation dans la carrosse n'était pas moins animée.

Napoléon. — Je gage, dit-il, le premier, car lui aussi, avec Rapp, se rendait à Paris, et le voyage de Marmont n'était en réalité qu'une continuation de son service auprès de son chef, — je gage, Marmont, que ces dames font honneur de

ta fugue à ta galanterie, et qu'avant d'aller se coucher, ces bonnes langues auront largement déshonoré cinq ou six femmes de la cour, de la banque ou de la bourgeoisie.

MARMONT. — Et pourquoi pas, général de l'ancienne noblesse.

NAPOLÉON. — Marmont, crois-moi, sois content d'être avec Junot, les deux plus paniers percés de l'armée. Pour Dieu, ne te lance pas dans le muscadinage, ne deviens pas un brise-cœur, ou pire, un avantageux. »

Marmont ne jugea pas à propos de répondre. La sagesse de Rapp lui interdisit de se mêler des débats. Le silence régna dans la voiture jusqu'à Nanterre.

NAPOLÉON, *impatienté.* — En vérité, ces chevaux vont au pas. Messieurs, dites-le donc aux postillons. »

Deux têtes parurent chacune à la portière, et bien que la vélocité de la course égalât celle du vent, un double concert d'imprécations provoqua de tels coups de fouets, et une telle recrudescence de rapidité, que si le carrosse ne fut pas mis en pièces, et ceux qu'il contenait, écrasés, ce fut parce que la Providence réservait une autre fin à tous ces gens-là.

NAPOLÉON, *entre ses dents.* — Oh! il est certain que nous ne serons pas à Paris avant demain matin..... »

Nouvelle apparition des têtes, nouvelles fureurs..... Les aquilons et la foudre dépassés..... et on tourna par le quai de l'eau, sous la galerie du Louvre, au guichet du pavillon de Flore..... On avait mis douze minutes à venir de La Malmaison au château, et le maître n'était pas content.

Qui l'appelait aussi promptement? où allait-il avec cette précipitation et ce mystère? était-ce lui qui au lieu de Marmont, se hâtait d'arriver au lieu discret où l'attendait une bonne fortune? ou bien encore, venait-il se déguiser afin de pouvoir se faire dire en plein incognito sa future destinée; faisait-il venir aux Tuileries ou allait-il chercher dans leur antre le sorcier Moreau ou la pythonisse Lenormand, qui a toujours menti quand elle a parlé de son intimité avec Joséphine, qu'elle n'a vu de près qu'une seule fois, et encore par hasard.

Non; ces futilités, ces faiblesses des sens et de l'âme touchaient rarement la tête toute de granit de Napoléon; il se serait cru fou s'il eût éprouvé en route ce besoin effrayant d'arriver, soit pour retrouver une beauté à la mode pour se faire mystifier par de prétendus commerçants en diablerie; un autre but devait être atteint, il s'agissait d'un travail digne de lui; il courait à la conquête d'un homme, d'un héros, il venait pour tâcher de vaincre Georges Cadoudal, pour ramener à lui cette nature indomptable, cette

volonté de fer pareille à la sienne ; il revenait enfin pour en finir aussi avec deux autres, Moreau et le transfuge Pichegru.

Expliquons, pour l'intelligence de ce qui suivra, quelques faits antérieurs et indispensables à faire connaître. La police française avait eu vent que des complots se tramaient contre la personne du premier consul ; des éclairs aussitôt éteints qu'apparents, des faits toujours brisés à temps dans leur chaîne intermédiaire, et découverts par l'arrestation d'un chouan, nommé Philippe, les imprudences des royalistes, du littérateur Michaud, bon royaliste, honnête homme et pauvre conjuré ; de M. de Marguerit, autre tête sans cervelle, et de plusieurs dames bien pensantes et trop parlantes, fournirent le premier éveil : on saisit des papiers qui compromirent Fauche-Borel, libraire neufchâtellois, intrigant par caractère, conspirateur par intérêt ; un abbé David, autre petit compagnon sans bon sens ni prudence ; celui-ci était un tiers de Figaro ou de Gilblas, allant de l'église au monde, du monde à l'armée ; tantôt prêtre, tantôt magasinier ; disant la messe, faisant de la diplomatie, voulant être évêque, et méritant les étrivières : ensemble secrétaire général de la préfecture des Pyrénées Orientales, et grand vicaire de M. Dubourg, évêque de Limoges ; celui-ci béat ambitieux, et lui, devint postillon diplomatique.

Son bavardage le perdit; voulant se donner de l'importance auprès d'un certain Durand, dont il avait été le secrétaire, il lui confia qu'il conspirait avec Pichegru.

Durand le dénonça; il en fut averti, et les papiers prouvèrent que Moreau et Pichegru maquignonnaient ensemble quelques mauvais coups à l'encontre du premier consul. Celui-ci, auquel on conta tout, ne vit là encore que des indices, lorsque la police mit la main sur le Vendéen Querelle. Ce dernier, épouvanté de la mort à laquelle on fit semblant de le condamner, corrobora par ses aveux ce qu'on ne soupçonnait qu'à demi. On sut que Georges Cadoudal était en France, ou plutôt Napoléon devina ce fait majeur; qu'il avait amené avec lui un homme important, qui s'était rencontré plusieurs fois avec Moreau. Napoléon, encore avec sa perspicacité admirable, devina que ce monsieur était Pichegru.

Le 13 février 1804, Napoléon assembla un conseil où se trouvaient Cambacérès, Talleyrand Périgord, Joseph Bonaparte, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Duroc, Berthier, le grand juge Reynier, Fouché et Dubois, le préfet de police. Là, il fit connaître la conspiration et la connivence de Moreau avec elle; on discuta longuement, enfin les avis se réunirent à celui de Regnault, et on décida que Moreau et ses complices seraient arrêtés sur-le-champ, si on le pou-

vait, et que le procès de tous serait ouvert aussitôt.

Tandis que Napoléon agissait, les autres péroraient entre eux, perdaient le temps en vaines querelles ; Moreau faisait l'avocat, il discutait ; Pichegru jacassait en vieille femme, et sans vues; aussi, Cadoudal disait de ce premier :

« Cet homme n'a jamais su prendre un parti ; il compte toujours sur les autres, parce qu'il ne les connaît pas, et pas sur lui, parce qu'il se connaît trop bien ; il ne sait que faire la guerre, et je gage que si on le jetait dans un verre d'eau, il trouverait moyen de s'y noyer; je me méfie de sa bonne intention, parce que j'ai la mesure de son ambition, de son courage moral, parce qu'il le dépense si bien en parole, qu'il ne lui en reste plus pour agir. Je ne veux en preuve de ce que j'avance, que sa conduite au 18 brumaire. Bonaparte qui l'avait jugé, le trouva si peu redoutable, qu'au lieu de le mettre en prison, il le nomma geôlier des directeurs, et le pire fut que Moreau accepta.

Les autres conspirateurs importants étaient les deux frères Polignac, Armand et Jules. Celui-ci a perdu, en 1830, la maison de Bourbon par son incurie, sa stupidité et sa lâcheté d'âme. Le marquis de Rivière, brave, ferme, habile, prudent, d'Hozier La Jollais, Coster-Saint-Victor, Loziers, Russillon, Picot, Le Bourgeois ; ces deux-ci pé-

rirent les premiers, Deville, Armand Caillard, Joyeux, Burbant, Le Mercier, dit le *général-Vendée*, Lelan, Cadoudal, parent de Georges; Merille, Roger, Leridan, Rolland, la demoiselle Hizay, Victor Couchery, Hervé, David, Lenoble, Rubin, La Grimaudière, Noël du Corps, Vatry, Evain, les Troches père et fils, Maunier et sa femme, Durand et sa femme, Verdet, Lepain, Dubuisson et sa femme, Caron, Gallais et sa femme. Je présume que dans le procès, on impliqua avec les vrais conjurés, les logeurs et quelques imbécilles, ce qui explique le nombre de femmes qui y prirent part.

Georges, avec ses Vendéens, habillés du costume des guides de la garde consulaire, devaient attendre Bonaparte sur le chemin de Saint-Cloud. Selon eux, le projet était de le transporter en Angleterre, selon la réalité, on s'en serait défait instantanément, vu l'occurence. Ceci accompli, Pichegru, Moreau, un grand nombre d'officiers, de soldats gagnés, se seraient emparés des Tuileries et y auraient proclamé Louis XVIII.

Mais Napoléon était instruit de tout; en ayant découvert la portion la plus importante, il se prépara à confondre ces vains projets : en conséquence, le 15 février, Moreau, comme il revenait à Paris de sa terre de Gros-Bois, fut arrêté sur la route. « Moi! prisonnier! » dit-il, et sans ajouter un mot, il se laissa conduire au Temple. Les

jours suivants, on mit aussi la main sur MM. de Rivière, de Polignac, Charles d'Hozier et quelques autres. Le général Pichegru fut arrêté le 26 du même mois, ayant été trahi par un nommé Leblanc, son ami, qui le livra pour une somme de cent mille francs. Surpris dans son lit, il opposa une résistance incroyable, il fallut pour l'emporter, l'envelopper dans ses couvertures et le coucher sur un matelas où on le corda soigneusement. Tous furent réunis au Temple.

Le 9 mars, à neuf heures du soir, Cadoudal dépisté, sortit en cabriolet de la rue sainte-Hyacinthe-Luxembourg avec un traître, également son ami prétendu. Au carrefour Bussy, des agents l'arrêtèrent; il en tua deux, et se serait sauvé, sans un boucher, qui, encore plus fort que lui, le retint. Lui aussi, alla au temple.

Ils venaient tous d'être arrêtés, lorsque le duc d'Enghien, compromis sans raison dans cette affaire odieuse, puisqu'elle avait pour but l'assassinat du premier consul, fut arrêté et exécuté rapidement. Il venait de mourir depuis peu, lorsque le premier consul, ainsi que je l'ai dit plus haut, quitta La Malmaison en grand secret et arriva aux Tuileries dans le même incognito. Là, au lieu de s'arrêter, il se rendit à la partie de la galerie des tableaux qui vient finir au pavillon de Flore, et profitant de la porte qui donne l'entrée dans ce Musée alors si célèbre, alors rempli de

tous les fruits de nos victoires, il le traversa suivi de Rapp seulement, Marmont ayant en effet été laissé libre pendant quelque temps.

Napoléon parvint au salon d'exposition; il descendit l'escalier et alla prendre place dans une salle du rez-de-chaussée disposée pour le recevoir; il y avait dans la pièce qui précédait, un fort détachement de la garde consulaire, et dans trois autres chambres voisines étaient trois hommes, chacun seul et loin de sa compagnie, mais surveillés par quatre gendarmes. Le premier consul, ou pour mieux dire l'empereur, car dès le 19 mai il avait été proclamé sous ce titre, ordonna à Rapp de passer derrière un paravant, où celui-ci fut étonné de rencontrer son collègue Savary avec six mamelucks de la garde, ayant, ceux-ci, le pistolet et le cimeterre à la main, tous d'ailleurs immobiles et silencieux. Le paravant était de laque rouge, et immense dans ses dimensions de hauteur et de prolongement. Là Rapp s'assit auprès de Savary. La salle était si vaste qu'ils pouvaient entendre difficilement ce qui se disait dans la partie où Napoléon s'était arrêté.

L'empereur s'assit d'abord devant un bureau, visita quelques papiers, écrivit quelques mots, puis agita une sonnette et à ce son Savary sortit... Peu après il revint, amenant un homme d'une taille ordinaire, mis avec simplicité; sa figure était émue, il respirait difficilement et marchait

avec lenteur, comme s'il eût voulu retarder la scène qui devait avoir lieu ; mais dès son apparition, atterré par le regard attracteur de Napoléon, il arriva presque à deux pas de lui, après avoir essayé de se défendre de son pouvoir fascinateur, et l'avoir salué par trois fois; à la dernière, un salut léger lui fut rendu; il y eut un moment de silence et Napoléon, pour conserver sa suprématie, le rompit enfin.

« Bonsoir, général, dit-il.

MOREAU. — Général, bon soir.

NAPOLÉON. — J'ai voulu vous parler avant le procès qui s'ouvrira demain, car j'ai du regret de vous voir engagé dans cette... vilaine affaire.

MOREAU. — Si vous ne m'eussiez pas fait arrêter, vous eussiez pu vous éviter cet embarras.

NAPOLÉON *gravement.* — Ce chagrin, dites mieux;... d'ailleurs, il me semble que je n'ai fait arrêter que des coupables; vous l'êtes, voilà votre tort.

MOREAU. — Vous le dites... mais il vous restera à le prouver.

NAPOLÉON. — Vous n'êtes pas coupable ?

MOREAU. — Non, je ne le suis pas.

NAPOLÉON. — Général, la franchise est la vertu du soldat, je vois avec regret que vous êtes plus avocat que militaire.

MOREAU. — M'avez-vous fait venir pour m'insulter?

NAPOLÉON, *vivement.* — Non, général, ce n'est pas mon but; je suis désolé, au contraire, que vous vous soyez abandonné à de méchants conseillers, à des commères ambitieuses qui vous ont presque perdu, qui achèveront de vous perdre. N'est-ce pas déplorable qu'un des héros de la république soit l'acolyte de Pichegru, de Cadoudal, des chouans assassins, chauffeurs et dévaliseurs de diligences; j'en souffre, j'en suis honteux pour vous, humilié pour l'armée dont vous êtes une des gloires, affligé pour moi, qui eût été si heureux de vous compter parmi mes amis; soyez-le franchement, sans haine, sans arrière pensée : voulez-vous en finir, voilà ma main, copiez ce papier, signez-le, et tout sera fini.

MOREAU, *froidement.* — Je vous remercie de votre bonne volonté; mais quel est ce papier ?

NAPOLÉON. — Le voilà, lisez-le; oh ! je ne veux pas vous faire acheter chat en poche.

MOREAU, *lisant la note.* — « Moi, soussigné, » etc., reconnais qu'abusé par les souvenirs » d'une ancienne amitié, j'ai conspiré contre sa » majesté l'empereur des Français Napoléon, en- » traîné en outre à cette faute par des sugges- » tions intérieures, je déclare qu'ayant mieux » vu les choses et demeurant persuadé que l'em- » pereur Napoléon est nécessaire à la consolida- » tion de la prospérité et de la gloire de la France, » je renonce volontairement à des liaisons dont je

» me repens. Je jure de ne plus servir une fa-
» mille coupable en vers la patrie et qui lui est de-
» venue étrangère. J'approuve les mesures prises
» ou à prendre en vers elle et ses fauteurs, et enfin
» je reconnais S. M. Napoléon en sa qualité d'em-
» pereur des Français, lui prêtant à ce titre d'hors
» et déjà serment : ne voulant obéir désormais
» qu'à ce seul prince en repoussant tout autre,
» et bien déterminé à donner à l'armée et à la
» France l'exemple de la soumission et de la fi-
» délité. J'ai signé ce présent acte et l'ai scellé
» de mon cachet. Fait librement dans mon hôtel,
» ce jour... mois... et an... »

MOREAU. — Signer cela!

NAPOLÉON. Oui, et dès que tu l'auras fait, tu rentres dans ton hôtel avec le titre de connétable de l'empire, le grand cordon de la Légion-d'Honneur, une dotation de douze cent mille francs de rentes et de quatre millions comptant; de plus, dans les pays conquis ou à l'être, je désignerai des fiefs impériaux, des principautés, des duchés, des marquisats au nombre de trente, des comtés et des baronnies : le plus beau de ceux-là sera pour toi, que dis-je, il y aura mieux, tu commanderas toujours une armée, et tu auras carte blanche pour tes plans de bataille; signe... allons, signe...

MOREAU. — Le Corse croit-il tromper le Parisien? moi, donner une arme qui ferait tomber ma tête!

NAPOLÉON, *étonné*. — Quoi! vous me soupçonnez...

MOREAU. — Je connais votre police, elle manque de pièces pour me condamner, celle-là remplacerait les autres..... Vous m'avez tendu un piège maladroit, et le moyen est peu délicat.

NAPOLÉON, *gravement*. — Général Moreau, je vous affirme sur l'honneur que je vais vous dire la vérité. Vous êtes coupable, vous avez comploté avec Pichegru, Cadoudal, les royalistes, mais avec assez d'adresse ou de bonheur pour que la preuve matérielle n'existe pas, bien que je croie que la conscience des magistrats n'en aura pas besoin pour un fait aussi clair. Je vous ait fait arrêter, je vous ai fait mettre en jugement. Vous relâcher aujourd'hui serait convenir que j'avais agi en imprudent, cela discréditerait mon avènement au trône : on me reprocherait vos fers, la mort du duc d'Enghein, des mesures sévères mais justes. Je ne veux pas que la chose soit ainsi, il me faut votre aveu... aveu exigible, car le complot est réel avec lui. Je jure, vous redis-je, que satisfait de cette pièce qui me décharge d'imprudence et de précipitation; je n'en ferai contre vous aucun usage. Voulez-vous ne la signer avec vos réserves, qu'en présence de six généraux, vos camarades: désignez-les; s'ils sont à Paris, envoyons-les chercher, je vous convaincrai bien par là de ma franchise, et si je me par-

jurais, leur voix unanime me flétrirait alors..... Le voulez-vous.

MOREAU. — Je suis innocent, ma mise en accusation est une iniquité, je ne m'avilirai jamais par un mensonge qui me rendrait indigne des honneurs que vous me proposez..... Je veux laisser à la justice son cours, j'attends ma libération de son impartialité; si je succombe, ce sera un autre jugement inique, et je mourrai aussi intact dans mon honneur.

NAPOLÉON, *courroucé.* — Ah! ah! vous le prenez sur ce ton, vous me déclarez donc la guerre... c'est s'y prendre tard; pourquoi ne pas l'avoir tentée au 18 fructidor, lorsque je nourrissais, j'habillais votre armée, ou au 18 brumaire; tandis que ce jour-là vous préférâtes accepter de moi le titre de geôlier de deux membres du Directoire... La guerre à la barre du palais, dans les rues de Paris..., soit, je la soutiendrai. Peut-être vous fournirai-je encore matière à quelqu'autre savante retraite. »

Et ce dernier coup de flèche maligne lancé, Napoléon agitant une autre fois la sonnette, dit à Savary, qui se remontra.

« Qu'on emmène monsieur. »

Moreau sortit sans rien dire, avec lenteur, comme il était entré. Dès qu'il eut disparu, Napoléon se jeta sur un fauteuil, et frappant de dépit la table devant laquelle il se trouvait.

« L'imbécille, dit-il, le voilà têtu comme une mule, et faisant de l'avocasserie lorsqu'il aurait fallu de la sincérité. Ah! qu'on a raison de le dire : *la caque sent toujours le hareng*..... Il a cru que je voulais finasser..... Moi, qui ne sais qu'enlever ou que rompre. »

Un bruit de pas qui en ce moment se fit entendre, ferma la bouche à Napoléon; il se releva vivement, et se portant derrière la table, dans les tiroirs de laquelle il y avait deux paires de pistolets à double coups, un cric malais et un sabre poignard de marine, le tout sous la main et caché parmi des papiers il : croisa ses bras et attendit ceux qui venaient.

Savary rentra accompagné de deux gendarmes; ils conduisaient un homme de petite taille, maigre et boitant d'un genou; le visage était pâle, les yeux remplis de vivacité et de finesse; quoique vêtu en bourgeois, tout en lui trahissait des habitudes militaires; il marchait délibérément, malgré son accident, et un rire moqueur errait sur sa bouche. Il tendit en entrant ses mains vers Napoléon, pour lui faire voir qu'elles étaient contenues par des menottes. Napoléon rougit, se mordit les lèvres, et d'un ton de mauvaise humeur et impérieux, dit au sbire-chef..... Otez çà..... qu'on ôte çà, est-ce ainsi que monsieur doit paraître devant moi..... je ne le crains pas.

Pichegru, *à demi-voix, mais entendu.* — Far-

ceur, tu as pris tes mesures. *Un signe de Napoléon congédia les gendarmes, Savary se glissa derrière le paravant, et les deux ennemis restèrent en présence.*

NAPOLÉON. — Eh bien! général, vous avez toujours mauvaise chance.

PICHEGRU. — Rien n'est mièvre comme les *foutriquets!!!*

NAPOLÉON, *avec hauteur.* — Général, je vous ai appelé parce que j'avais pour vous des intentions bienveillantes; ceci est une conférence pour arriver à un traité, ne débutons point par l'aigreur: on ne termine que trop par elle.

PICHEGRU. — Un traité? (*déclamant*).

. . . . . Il n'est pas de traité
Entre le prisonnier et le maître irrité.

Je tronque la citation, je fausse le vers, mais j'exprime la réalité, et c'est le meilleur.

NAPOLÉON. —Vous êtes incorrigible, quoi! les leçons du malheur ne peuvent rien sur vous.

PICHEGRU (*déclamant encore*).

Que peut contre le roi une vague animée!
.....
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.

NAPOLÉON. — Fou que vous êtes, c'est du délire; Pichegru, nous sommes deux soldats, expliquons-nous.

PICHEGRU. — Comme soldats, soit; le briquet

à la main, une.... deux..... mais tu n'es pas si bête, tu me tiens.

NAPOLÉON, *tâchant de rire.* — Je veux pourtant vous lâcher.

PICHEGRU. — En vérité..... diable, c'est du propre... et à quelles conditions, mon fils.

NAPOLÉON. — Que vous revient-il de votre alliance avec les émigrés et les Moreau ? La première fois, il vous en a coûté le commandement de l'armée, vous auriez usé votre moisson de lauriers ; la seconde fois, votre exil à Cayenne... la troisième...

PICHEGRU. — La mort. Ah! qui n'a pas reculé devant le sang du duc d'Enghein, ne reculera pas devant ma tête.

NAPOLÉON. — Pensez-vous obtenir de rois ingrats ce que j'accorderai largement à mes émules; revenez à vous, voyez votre erreur... accordons-nous et vous y gagnerez.

PICHEGRU. — Il faut que je vous parle franchement, cela vous convient-il ?

NAPOLÉON. — Oui.

PICHEGRU. — Eh bien! je vous déteste et je vous méprise.

NAPOLÉON. — Monsieur !

PICHEGRU. — Ah ! souffre la vérité, puisque tu n'es pas prince, bien que tu sois empereur.

NAPOLÉON. — Un mot de plus, et je vous livre à la rigueur des lois.

PICHEGRU. — Je me moque de vos juges, je leur en garde qui les étonneront.

NAPOLÉON. — Et l'on mettra sous les yeux de la France, vos parjures, vos alliances avec les Anglais ; on saura les sommes que vous avez obtenues, on déroulera toute votre vie : n'espérez pas y gagner.

PICHEGRU, *pensif*. — Oh ! je ne doute pas que de part et d'autre on ne se chante de belles choses; je sais que cela n'est pas bon que de laver son linge sale en public, que me demanderiez-vous donc ?

NAPOLÉON. — Presque rien, avouez vos torts, renoncez à l'alliance anglaise, reconnaissez la nouvelle dignité que le vœu national m'accorde, faites connaître la part que Moreau le jaloux, le faible Moreau a prise à la conspiration; laissez aux chouans l'odieux de celle-ci, dès-lors, vous êtes retiré du procès ; vous serez exilé d'abord à cent lieues de Paris ; là, conduisez-vous bien, et je vous donne ma parole d'honneur qu'à la première guerre, qui ne sera pas éloignée, sur une lettre appuyée de la signature de quatre généraux, où vous me demanderez de reprendre du service, vous serez réintégré dans votre grade et mis en activité. Au retour de la campagne vous aurez le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et vous partagerez avec les héros, vos camarades, la fortune et les dignités que mon Empire leur réserve.

D'ici là, on paiera vos dettes, vous toucherez le traitement de votre grade; et de plus, je vous offre quatre cent mille francs pour vous acheter en province une maison et un vide-bouteille; plus tard, soyez-en certain, je ferai mieux.

PICHEGRU. — Voilà vos conditions.

NAPOLÉON. — Que vous semblent-elles?

PICHEGRU. — Je vois que vous tenez à perdre Moreau, et que par malheur vous n'avez pas les preuves suffisantes; je vois qu'il vous serait agréable de me déshonorer, parce que tout homme avili on le pétrit comme une pâte molle. Par malheur, je tiens à ma réputation, et Moreau vous est trop redoutable pour que je veuille le jeter à vos pieds; je regarde ma situation comme une chance de la guerre, vous êtes le vainqueur, je suis le vaincu, faites de moi ce que les sauvages font de vos prisonniers.

NAPOLÉON. — Non, je ne veux pas accabler un de nos grands capitaines; un tel sang m'est aussi précieux que le mien, et je vous engage ici ma parole solennelle, que s'il y a contre vous des charges suffisantes pour vous condamner au dernier supplice, je vous forcerai par votre pardon de m'accorder votre estime.

PICHEGRU. — Vous, me faire grâce! vous, m'avilir par un tel bienfait! non, cela ne sera pas, songez que libre, je conspirerais encore.

NAPOLÉON. — N'importe, si vous le faites, oh!

c'est alors que je serai pleinement vengé, car le monde entier vous accusera d'ingratitude.

Pichegru, *dans le plus haut degré d'exaspération.* — Je vous devrais la vie... à toi... il faudrait me courber sous les fourches caudines de votre magnanimité... moi subir ta grâce... toi libéré de ma mort... et moi frappé comme ingrat, comme parricide par ma révolte envers mon libérateur... cela ne sera pas... non tu n'auras pas cette gloire... je repousse, j'exècre ta grâce odieuse, je veux, j'entends, que ma mort te déshonore et te souille... ah! de toutes les vengeances je n'avais point songé à celle-là..... Je m'en affranchirai, et quoique tu fasses, mon sang versé retombera sur toi.

En achevant ces paroles cruelles, Pichegru tomba dans une sorte de folie; il hurla, il trépigna, il se porta à tant d'excès, que Napoléon reconnaissant l'impossibilité d'en tirer rien de raisonnable, se vit contraint à le faire enlever; il fallut le bâillonner et l'attacher pour le reconduire au Temple. Napoléon, dès qu'il fut seul, entra dans une rêverie profonde, toute de découragement, car il venait d'avoir si peu de succès dans ses deux premières tentatives, qu'il désespérait de la troisième; cependant, après plus d'un quart d'heure passé en une hésitation pénible, il redonna le signal.

Cette fois on lui amena un homme qui, à l'avance et volontairement, avait juré sur les saints

Évangiles et sur l'honneur, qu'il ne se livrerait à aucun acte de brutalité grossière; mesure ignorée de Napoléon, mais à laquelle sa police vigilante comme une tendre mère avait songé. Celui-là était une manière de colosse, un géant de grosseur et de force ; c'était le corps d'un éléphant qui soutenait un col de taureau et une tête de lion ; en un mot, c'était Georges Cadoudal! âme de feu, cœur inflexible, cervelle froide, sentiments royalistes, pensée religieuse, aveuglement du péril, surdité entière pour l'intérêt personnel; égoïste par royalisme tant il rapportait tout à son opinion ; fixé à la terre comme un terme ; au moment d'une bataille, ses larges, lourdes et fortes mains y combattaient en Hercule ; peu spirituel mais ardent enthousiaste, assez peu instruit pour confondre dans la même adoration, Dieu et le roi : c'était un homme unique, un type perdu de piété, de monarchie et de loyauté. Il s'avança d'un pas ferme, sans lenteur comme Moreau, sans arrogance comme Pichegru, mais avec ce calme, cette énergie d'un homme au-dessus de sa position, et qui se sait tranquille avec sa conscience. Cependant, elle aurait dû se reprocher une action illicite, l'attentat déjoué contre la personne du premier consul..... et, tel était l'exaltation de son fanatisme, que loin d'en rougir et d'en avoir honte, lui, au contraire, ne l'envisageait que de son côté honorable. Enfin, à l'aspect de sa contenance,

de sa tranquillité, Napoléon se rappela involontairement et répéta tout bas, le vers de l'*Othello* de Ducis, que le jeu admirable de Talma lui avait imprimé dans la mémoire, et qui s'appliquait si bien à la personne et à la circonstance.

Je marche dans ma force et dans ma liberté.

La liberté, dira le lecteur, et Georges Cadoudal était dans les fers!.... Oui, liberté, car pour le cœur au vouloir constant, à la fermeté invincible, les chaînes ne l'attachent pas, elles n'ont d'action que sur son corps, tandis qu'en dépit d'elle, l'âme demeure libre et indépendante. Oui, celui-là, bien que dans un cachot, bien que lié de fers, peut dire sans manquer à la vraisemblance :

***Qu'il* marche dans *sa* force et dans *sa* liberté.**

Napoléon, peu disposé par tout ce qui venait de se passer à se montrer favorable à celui qui venait, fut soudain changé dans ses idées par la vue seule du Vendéen, et au lieu de l'interroger avec cette voix sévère, qu'il savait si bien employer, il dit d'un ton conciliateur et en réponse au salut militaire plein de dignité du détenu :

» Voici donc, Cadoudal, la seconde fois que nous nous voyons ; j'eusse bien voulu que notre première entrevue eût eu un meilleur résultat. »

Georges, lui aussi, venait en ce lieu avec des dispositions hostiles. Aigri par sa captivité, par les manières dures de ceux qui l'avaient amené, il

s'était promis d'éclater devant qui on le conduirait, mais à l'aspect de Bonaparte, à la douceur de sa voix, à la bienveillance de ses paroles, à l'expression amicale de sa physionomie, il éprouva la puissance du même charme qui, à son avantage, avait agi sur l'empereur, et tous les préparatifs de l'échafaudage de sa colère, croulèrent simultanément; il fit comme on faisait à son égard, et sans aigreur, sans amertume et en accompagnant la réplique d'un soupir qui fut sa protestation contre sa condescendance involontaire, il se mit à dire simplement :

— Cela était impossible alors tout autant qu'aujourd'hui.

S'il eût eu les connaissances littéraires de Pichegru, et s'il eût cru que la parodie était de mise à une heure aussi solennelle, il aurait parodié les vers que débite Zopire dans la tragédie de *Mahomet*, de Voltaire.

. . . . Avant qu'aucun nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.

Il n'en fit rien, et je crois qu'il fit mieux en se taisant après ce peu de mots, auxquels Napoléon répondit ainsi :

« Pourquoi ces déterminations absolues, Geor... général, tout change dans la nature, l'homme seul ne changerait-il pas...

Il s'arrêta.

GEORGES. — Je vous entends, vous voyez autour

de vous tant de girouettes, tant de faiseurs de volte-face, tant de marquis devenus sans-culottes, tant de Jacobins, prêts à passer duc ou rois, peut-être même tant de royalistes qui ont voté pour votre Empire; enfin tant de Judas de livrées diverses, que vous ne comprenez pas qu'il se trouve encore des âmes déterminées à faire aujourd'hui et demain, ce qu'elles ont fait hier, avant-hier et toujours. C'est le commun des martyrs, je le sais; vous-même, premier consul, avez singulièrement varié dans vos opinions; monarchien sans doute en 1790, un peu plus tard républicain, puis général absolu, demi catholique en Italie, presque mahométant en Egypte, ennemi des royalistes au 18 fructidor, maintenant vous vous vêtissez de la pourpre impériale; dès-lors, et vous appuyant sur vous-même, vous ne concevez pas qu'il est des hommes tout entiers sortis de cette erreur (*avec fierté*); il y en a toujours (*modestement*), je suis du nombre.

NAPOLÉON, *riant.* — Allons, voilà un bon article de Gazette sur mon compte. S'il existait un ordre des girouettes, vous m'y placeriez en qualité de grand-maître, n'est-ce pas?

GEORGES, *avec bonhommie.* — Vous, grand-maître de ces dames; oh! non, vous n'êtes pas de la première force, et Fouché avec Talleyrand et Merlin, cet autre tue-roi, et tant d'autres qui vont accepter la noblesse que vous tarderez peu à créer : tous ceux-là vous devancent.

NAPOLÉON. — Vous êtes un vrai brave, monsieur Georges, vous êtes tout cœur ; avec vous pour chef d'état-major, le vôtre pour l'unir à mes officiers et les Vendéens francs, avec mes grognards d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, d'Espagne et d'Égypte, je taillerais de rudes croupières à messieurs les Anglais.

GEORGES, *bonnement*. — Non-seulement à eux, mais à nombre d'autres encore... Mes Vendéens!.. ils eussent conquis l'Europe... mais à leur début ils eurent à faire à ces diables de Français... Ce sont des gens invincibles que ces bleus.

NAPOLÉON, *avec enthousiasme*. — Ah! s'ils pouvaient vous entendre, qu'ils seraient joyeux, et qu'ils vous tendraient la main. Mon suffrage... (*ceci avec modestie vraie*) ... mon suffrage a peut-être quelque poids. Eh bien! je vous jure que si j'avais avec moi ces deux fractions d'une nation colossale, je la conduirais victorieuse aux rives de la mer du Cathay (la Chine).

GEORGES. — Et ils seraient ensemble gens à vous suivre sans être encore trop essoufflés.... Général, voulez-vous qu'ils vous suivent, le voulez-vous... là... bien franchement...

NAPOLÉON, *charmé*. — C'est mon vœu le plus cher, mon rêve depuis dix ans au moins... serait-ce possible... Georges, vous le voulez... Oh! bonheur, ma soirée ne sera pas perdue.

GEORGES. — Si je le veux... la chose est faite, ren-

dez le trône au roi et soyez connétable de France.

NAPOLÉON, *avec dépit.* — Mon ami, je viens d'offrir à un autre, et venant de moi, la charge que vous me proposez d'accepter pour moi au nom d'un autre... (*sérieusement*). Georges, lorsque l'on est monté sur un trône, l'on n'en descend pas.

GEORGES. — C'est vrai... on en tombe..

NAPOLÉON. — Ah! pas encore.

GEORGES. — Toujours!... les usurpateurs ne prospèrent pas, et surtout ne provignent pas... La légitimité seule est éternelle...

NAPOLÉON. — Et les Stuarts...

GEORGES. — Font une exception à la règle, et encore même la confirment dans leur malheur; depuis qu'ils ne règnent plus en Angleterre, cette île de rebelle a déjà consommé trois maisons d'usurpateurs, et malgré le nombre des enfants de Georges III, elle est sur le point d'en commencer une quatrième. Les races des usurpateurs ne durent pas, je le répète... vous-même, avez-vous des enfants mâles?

NAPOLÉON, *vivement.* — J'en aurai.

GEORGES. — Un divorce..... eh bien! ce sera une autre flétrissure. Le divorce est interdit par l'Évangile... Quelle femme prendrez-vous? une française, elle ne vaudra pas mieux que Joséphine... Une princesse étrangère?.. oh! alors votre beau-père sera votre plus cruel ennemi, car il ne

vous pardonnera jamais la honte qu'un tel mariage imprimera sur son front.

NAPOLÉON, *irrité*. — Georges... Georges.

GEORGES. — Monsieur le général... si je vous qualifiais de votre prénom, vous prendriez cela pour une reconnaissance.

NAPOLÉON, *durement*. — Je n'ai pas besoin d'escamoter ce que je peux ordonner (*moment de silence*)... Général Cadoudal, écoutez-moi.

GEORGES. — Volontiers, à ouïr parler et à lire dans un livre, mon père m'a dit que l'on apprenait toujours du nouveau.

NAPOLÉON. — Êtes-vous d'ancienne noblesse ?

GEORGES, *avec dignité*. — Oui, de très-ancienne.

NAPOLÉON, *étonné*. — Vous, le fils d'un paysan breton.

GEORGES. — Qu'importe, en Bretagne, en Poitou, nous sommes tous nobles, car nous possédons ce qui fait la noblesse en agriculture; nous cultivons nos terres, peu ou point étendues, cela n'y fait rien ; depuis des siècles, dans ma famille, les vieux ont vécu du travail de leurs mains. Les gars ont servi d'abord nos ducs séparés, puis les rois de France, lorsqu'ils ont ajouté comme leur plus beau fleuron, notre couronne ducale à leur diadème royal. Notre sang a coulé pour eux, pas un des miens ne les a trahis, pas un ne leur a refusé l'impôt et sa propre personne, pas un des Cadoudal n'a faussé son serment, pas un n'a

manqué à l'honneur, voilà pour ce que vous appellerez, s'il vous plaît, mes ancêtres, et je me flatte que ceux-là sont nobles autant que nos Rohan ou que les La Rochejacquelein de Poitou. Quant à moi, voici mon histoire, et écoutez-là aussi : Je suis fils d'un meunier à son aise; je naquis en 1769, à Drech, près d'Auray, dans le vrai Morbihan, terre franche et royale; je fis mes études et un peu fortes, j'ose le dire, au collège de Vannes; je venais de les achever, et sans ambition, comme un véritable noble, je me disposais à succéder à mon père; la révolution y mit empêchement; elle voulut nous faire haïr à-la-fois Dieu, le prêtre, son ministre, le roi qui le représente sur terre, et nos seigneurs qui à leur tour représentent le roi; nous, nous aimions et adorions chacun en sa part, ces objets de sa haine jalouse. Enfants de Dieu, le premier eût été un parricide; toucher au prêtre, cela allait au sacrilège; mais tuer le roi, approuver cet attentat, c'était à la fois être parricide et sacrilège. Quant aux seigneurs, comme ils nous faisaient du bien, nous ne savions pas répondre à leurs bontés par de l'ingratitude; donc nous devions dès l'abord détester la révolution. Dès ma vingt-troisième année, je pris les armes contre elle; cinquante garçons meuniers me prirent pour leur chef; car tant de Vendéens eurent en moi confiance. Au siège de Granville, je gagnai mes éperons, on me fit of-

ficier... et je le méritais.... Un traître, il n'était ni Breton, ni Poitevin, mais bien de Paris, me fit arrêter : on me transféra à Brest, parmi les galériens, ou pour mieux dire à leur place, puisqu'eux devinrent de gros messieurs d'alors..... Une femme (*il soupire*), Dieu le lui rendra, me fit échapper sous les habits d'un matelot : on me conseilla de passer en Angleterre où l'on payait bien ceux qui avaient agi comme moi ; je courus rejoindre l'armée de la Vendée, car je préfère des armes à de l'or. Là, dès, ma venue, on me donna un commandement... au fils d'un meunier, direz-vous... C'est que depuis la déclaration des droits de l'homme, il n'y eut de l'égalité qu'en Vendée. Un voiturier, le Saint d'Anjou (*il s'incline et se signe*), Cathelineau était généralissime ; d'Elbée, Lescure, Bonchamp, Donnissant, La Rochejacquelein, les d'Autichamps, tous marquis, tous nobles, lui obéissaient, et Stofflet et Mercier, et tant d'autres. A Paris, il y avait des maîtres et des esclaves ; les conventionnels, et toute la nation ; en Vendée, des égaux et la liberté ; dès-lors je travaillai rondement pour la cause royale, et j'ose dire avec succès. En 1796, je traitai de pair avec Hoche. La paix dura peu, enfin, je méritai le grand cordon de l'ordre de Saint-Louis, le grade de lieutenant-général que le roi m'accorda. Tous mes frères, douze à quinze de mes cousins, le double, le triple de

mes parents, de mes alliés, sont morts ou ont combattu pour cette belle cause. Voilà mes titres de noblesse, les tenez-vous pour bons ?

NAPOLÉON. — Oui, Cadoudal, vous êtes noble, mais auparavant, vous êtes Français.

GEORGES. — Ou Breton... c'est la même chose, eh bien! cela veut dire...

NAPOLÉON. — Que vous aimez la France...

GEORGES. — Comme ma mère, mon père, mon Dieu... le roi.

NAPOLÉON. — Eh bien! si elle vous est chère, voyez-là, comprenez sa position et la vôtre, chaque jour vos Vendéens intrépides se rallient à moi, je suis reconnu Empereur par tout le clergé de France.

GEORGES *avec humeur*. — Oui, par Bernier, le curé de Saint-Laud d'Angers, qui vient de mourir évêque d'Orléans et dit-on cardinal *in petto* (*non proclamé*); un fier gueux, celui-là, un bon traître... Ah! le tartufe, si nous l'eussions saisi...

NAPOLÉON. — Oui, un autre crime, un second attentat d'Autrein (1)... Laissons cela et prêtez-moi l'attention que je vous demande : le clergé Français ainsi que la noblesse en masse, et la nation, dans la même proportion, me reconnaissent Empereur; tous les souverains de l'Europe, hors

(1) Autrein, nom d'un évêque constitutionnel que les chouans fusillèrent après l'avoir arraché d'une diligence dans laquelle il voyageait. Ce fut un acte de vrais barbares.

l'Angleterre, parce que la guerre nous divise, ont accepté des relations avec moi au même titre, le pape va venir me sacrer.

GEORGES, *confondu.* — Le pape.....

BONAPARTE. — Oui, le Saint-Père Pie VI versera sur mon front l'huile sainte; je serai l'oint du seigneur comme Empereur des Français; le pape n'aurait pas voulu, je l'avoue, me nommer roi de France, mais lui, non plus que les monarques, n'ont pas hésité à m'accepter sous un titre qui, laissant la question au fond indécise, élude au moins la difficulté... Faites comme eux, conservez cette fidélité admirable à un roi qui a perdu sans retour son trône....

GEORGES, *l'interrompant et avec une foi parfaite.* — Qui vous l'assure? son droit lui reste... Dieu ne l'a pas abandonné!

NAPOLÉON, *irrité.* — Eh bien! attendez que l'un le ramène et que l'autre l'intronise.

GEORGES, *avec une terreur joyeuse et à part.* — Il blasphème... il sera puni... les Bourbons reviendront.

NAPOLÉON. — Oui, j'y consens, croyez au roi, attendez son retour, mais d'ici-là, servez l'Empereur; des grades, des honneurs, des titres, de la gloire, de la fortune, vous aurez tout; on combinera vos prétentions de grade avec les règles de l'armée. La faveur est justice, quand on l'applique à un héros; ce que je vous offre ici, je l'offre éga-

lement, non pas aux émigrés, ceux-là, je les hais autant que je les méprise, mais à vos capitaines, lieutenants, sous-lieutenants, enfin à tous ceux qui se sont battus dans la Vendée. La guerre civile provient d'une erreur, d'un mal-entendu toujours excusable, puisqu'au fond l'honneur n'y a rien perdu, ni compromis; tandis que l'émigration, c'est l'attaque à main armée contre la patrie; vouloir la livrer à des ennemis, est un crime, est un forfait, et, comme tantôt vous avez dit, c'est un parricide.

GEORGES, *tranquillement.* — Je pense de tout point comme vous; j'ai toujours beaucoup moins compté sur les officiers instruits qui me venaient, après avoir combattu, de concert avec les Russes, les Allemands, les Anglais, que sur les enfants de la charrue, nés sur le sol, et qui n'avaient jamais perdu de vue le clocher de leur village.

NAPOLÉON. — Général Cadoudal, nous nous entendons à moitié; achevons de nouer ce lien: vous, de votre côté, usez de ce subterfuge, songez que l'Empire n'est pas la royauté.

GEORGES. — Pardonnez-moi, si moins habile que tant d'autres, je n'aperçois pas comme eux cette solution de continuité : empire ou royaume, empereur ou roi, à mes yeux ne sont qu'un; c'est le maître, le souverain, tout comme il vous plaira de le nommer, celui qu'investit pour moi une possession de tant de siècles, Louis XVIII.

NAPOLÉON, *découragé et à part.* — Mais à qui donc ai-je aujourd'hui à faire, à des envieux... à des ennemis!... Ici un enthousiaste aveugle et pas un homme, dans tous ceux-là, capable de s'élever assez haut pour voir les choses à leur vrai point de vue. Esprits mesquins, étroits, incomplets, sans portée, sans prévision... rien que des obstacles... Eh bien! puisqu'ils le veulent, je m'en débarrasserai. (*à Georges*) Cadoudal, vous m'avez entendu, vous avez dû me comprendre..... accepter, vous sauve et vous élève... refuser, vous tue et vous anéantit.

GEORGES. — Tournez la phrase, s'il vous plaît : accepter, m'abaisse, me rend infâme et me tue moralement aujourd'hui et toujours; refuser, me grandit et change mon échafaud en un char de victoire, sur lequel je m'élancerai pour parcourir le chemin de la gloire et de la postérité... donc, je refuse.

NAPOLÉON, *avec dépit.* — Soit.... il y a des gens qui ont la rage de mourir.

GEORGES. — Ou plutôt de prétendre à une double vie, celle des martyrs dans le ciel et celle des héros sur la terre... Je refuse une fois, deux fois, trois fois, et vive le roi!

NAPOLÉON.. — Il a signé lui-même sa sentence de mort... Du moins, fanatique, ne deviez-vous pas disposer aussi des jours et du sort de vos compagnons.

GEORGES. — Aussi ne le fais-je point; je vous certifie, qu'à tous ceux que l'on me permettra de parler, je leur répéterai les offres que vous venez de leur faire, et celui qui les acceptera.... Je parie et réponds à l'avance, que pas un ne voudra me quitter sur la route de la mort où je marche, pour vous suivre sur celle de la richesse et des lauriers humains où vous les conduirez.

NAPOLÉON. — Assez! Assez! (*il agite une sonnette, les gendarmes paraissent.*) Emmenez monsieur.... (*seul*) Trois fois vaincu... j'ai perdu ma soirée.

Il était à peu-près minuit, lorsqu'à La Malmaison, Napoléon rentra dans le salon où sa présence était attendue impatiemment par sa femme et sa famille, et par les ambitieux qui déjà le déifiaient.

Le 6 avril au matin, Pichegru fut trouvé mort dans son lit; il s'était étranglé lui-même, avec un courage, dont on a, avant et depuis, retrouvé des exemples; mais cette fin par un suicide, ne put être acceptée des ennemis de Bonaparte; ils l'accusèrent unanimement de l'avoir fait mourir. C'était peu connaître Napoléon : celui qui n'avait pas reculé devant le supplice public du duc d'Enghien, aurait-il reculé devant celui d'un général véritablement parjure? Lorsqu'on porta cette fâcheuse nouvelle à l'Empereur, il s'écria :

» Misérable, tu m'en avais bien menacé!... du moins, ta mort ainsi accomplie, te servira; on ne me croira jamais innocent de ta perte, et ce sang

que je n'ai pas versé, retombera sur moi aussi bien que le sang du duc d'Enghien.

Moreau, mis en jugement, fut acquitté faute de preuves, celles sur le fond de l'affaire; mais puni comme non révélateur, on le condamna à une prison non infamante pendant deux ans. La nuit qui suivit le prononcé de l'arrêt, Napoléon commua la peine en un exil aux Etats-Unis. La France pleura le héros qu'elle croyait poursuivi par le despotisme inquiet de Bonaparte; mais Moreau tenant à cœur de justifier celui-ci, reparut en Europe en 1813, en qualité de conseiller de la coalition liguée contre la France. Vendu à nos ennemis, ce vil transfuge, voulait perdre sa patrie, parce qu'il avait à se venger d'un homme. A la bataille de Dresde, le premier boulet français alla trouver le traître et le paya de sa déloyauté; ayant eu les deux jambes brisées, il mourut peu après, justement puni par le jugement de Dieu, plus impartial et aussi plus sévère que celui des hommes.

Georges, en effet, rentré dans son cachot où il trouva tous les Vendéens ses compagnons d'infortune, leur communiqua les offres de Bonaparte; aucun ne voulut les accepter, et ils allèrent ainsi jusqu'au 25 juin, jour de leur mort. Avant ce moment fatal, Napoléon, trop grand pour ne pas regretter de pareils hommes, et oubliant de nouveau les griefs de Cadoudal et de ses amis, leur

fit offrir la vie, à la seule condition de la demander en signant un recours en grâce : un refus unanime fut leur réponse.

M. de Rivière, Jules de Polignac, d'Hozier, La Jollais et plusieurs autres, montrèrent moins de magnanimité, et consentirent à recevoir la vie en pardon de Bonaparte; il est vrai qu'il y avait là, plus de courtisans que de héros royalistes. Ceux qui périrent avec Cadoudal, furent : Russillon, Rochelle, Ducorps, Picot, Coster-Saint-Victor, Deville, Armand Caillard, Joyeux, Burbant, Le Mercier, dit le *général-Vendée*, Lelan, Cadoudal, frère ou cousin de Georges, Merille et Roger.

SOIRÉE XXII.

Fontainebleau. — Tableau du mouvement extérieur du palais. — État de l'intérieur. — La cour au château. — L'ennui, fléau des grands. — Népomucène Lemercier. — Sa biographie. — Il refuse la croix d'honneur. — Se brouille avec Napoléon. — Il vient à Fontainebleau. — Il lit à Joséphine sa tragédie d'Isule. — Napoléon survient. — Espièglerie de collège d'un grand homme. — Haine irréconciliable.

La cour se tenait à Fontainebleau, grande et noble résidence royale, château véritablement digne d'un souverain, par son étendue, sa magnificence, la quantité de ses appartements, et le luxe monarchique dont toutes ses parties étaient décorées ; chaque lieu dans le palais conservait la mémoire d'un évènement remarquable, ou tragique, ou galant, ou singulier. Le souvenir de

François Ier, celui de la reine Christine, frappaient d'abord les cœurs; mais depuis que Napoléon avait, par préférence, adopté ce séjour, sa gloire effaçait celle des temps anciens, et on ne voyait plus que lui.

La cour du Cheval-Blanc, lorsque le chef du gouvernement français habitait Fontainebleau, était garnie d'un foule incessante. Les soldats de la garde impériale, fantassins et cavaliers, les militaires de tous grades, qui venaient apporter des nouvelles, ou qui allaient répandre çà et là les volontés suprêmes du grand homme; les pages élégants et lestes, soit qu'ils vinsent faire leur service, soit qu'ils fussent chargés des ordres de leur maître, ou, qu'en son nom, ils allassent complimenter de hauts personnages; les rois, les princes de la famille impériale, ceux étrangers à la France, et néanmoins entraînés dans le tourbillon de son soleil; les palatins et starostes polonais, les margraves allemands, les grands d'Espagne, les marquis italiens, les magnats de Hongrie, en un mot, une multitude dorée, brillante, empressée, traversait en sens divers cette entrée principale du château; avec eux on voyait journellement accourir nos grands dignitaires, les maréchaux d'Empire, les cardinaux, les évêques, les présidents et magistrats des cours souveraines, les préfets, tous les fonctionnaires, n'importe le genre, venaient au dispensateur unique des grâ-

ces, et coudoyaient presque les ministres, les sénateurs, les conseillers d'état, les députés; maires de bonnes villes, présidents de canton, procureurs impériaux, officiers de plumes, militaires ou simples financiers civils, quelques prêtres ambitieux, des membres de divers ordres, s'embarrassaient réciproquement, chacun tentant de dépasser le perron en fer-à-cheval, et peu y parvenant. Au milieu de cette cohue brillante et affairée, des femmes parées avec luxe se faisaient remarquer; si, à cette époque, le nombre de celles vouées au culte des Muses était peu considérable, celui des dames occupées à solliciter s'était déjà singulièrement accru; non que le premier consul, ou depuis Napoléon, se montrât accessible pour elles; mais, à son défaut, elles avaient un ascendant irrésistible sur la plupart de ceux qui l'entouraient. Heureux le père, le frère, l'époux, qui pouvait faire étayer son bon droit d'une fille, d'une sœur, d'une épouse, assez agréable pour attacher le regard d'une excellence ou d'un fonctionnaire important.

Au milieu de cette cohue, on reconnaissait sans peine le petit nombre des guerriers ou des hommes civils qui jouissaient de la faveur de Napoléon; chacun à son passage se rangeait respectueusement, et tenait à bon avantage d'en avoir obtenu un salut ou un sourire; eux, fiers de leur situation, passaient hâtivement, la tête haute,

évitant les approches, fuyant les indiscrets et repoussant d'un regard sévère ou d'un geste impatient ces solliciteurs intrépides, que rien n'intimide, qu'aucun mauvais accueil ne décourage.

Fontainebleau tout entier avait sa part de cette animation du château; ses rues, ordinairement si solitaires; ses promenades désertes, prenaient une face égayée, les cafés regorgeaient de consommateurs, les hôtels-garnis ne pouvaient suffire à loger les survenants, comme les restaurateurs à les nourrir. Le bruit du tambour, le fracas des voitures, les cris d'une population toujours en mouvement, le son de la musique militaire, tout achevait d'imprimer à ces lieux un air de fête et de dissipation, qui lui donnait l'aspect d'une ville capitale.

Tout ce que je décris ici eut lieu principalement sous l'Empire, tandis que, pendant le consulat, où nous nous trouvions encore au moment de cette soirée, la nouveauté de l'établissement de la cour à Fontainebleau ne présentait pas, dans son ensemble, la vivacité diverse du tableau que je viens de décrire; cependant, on y reconnaissait déjà amplement la présence du maître, et de la solitude ennuyeuse des temps révolutionnaires. Les habitants de cette ville voyaient renaître peu-à-peu les splendeurs des époques heureuses du règne de l'ancienne dynastie.

Vers 1803, donc, le premier consul, sa femme,

sa maison et ses suivants nombreux, étaient venus prendre gîte au château de Fontainebleau. L'Europe était en paix, l'Angleterre seule nous avait nouvellement déclaré la guerre depuis le 16 mai, en saisissant, contre le droit des gens, nos navires marchands et militaires, avant que le pacte d'Amiens eût été légalement rompu. Le général Mortier, depuis maréchal d'Empire, venait bravement de punir cette agression insolente et coupable, en enlevant dans quelques jours au roi d'Angleterre, le Hanôvre, ses états patrimoniaux du continent.

Ce nouvel état des choses avait indigné la nation française, et blessé la fierté de son premier magistrat, qui, prévoyant les efforts prochains que l'Angleterre tenterait pour engager dans sa querelle quelques-uns des monarques européens, et peut-être tous, s'était retiré momentanément à Fontainebleau pour y méditer en repos sur les mesures à prendre, et sur celles que la gravité des circonstances tarderait peu à commander sans doute.

Un pareil motif imposé à ce voyage, autrefois toujours de plaisir, donnait à celui-ci une teinte sérieuse et presque sombre. Le premier consul n'avait amené avec lui à Fontainebleau que ceux de son service. Les plus intimes, les ministres y venaient à tour de rôle travailler avec lui, et parfois on voyait arriver sous le voile demi-incognito, quelques-uns de ces hommes fameux dans nos

fastes révolutionnaires, par leur génie, leur connaissance profonde des hommes et particulièrement par leur énergique fermeté. Des mathématiciens savants, des chimistes habiles, dont les découvertes pouvaient aider aux chances de la guerre, tels que Lagrange, Laplace, Bertholet, Monge, Chaptal, tous sénateurs déjà, ou qui tardèrent peu à l'être, étaient journellement aussi appelés à ces réunions importantes; des mécaniciens, des ouvriers même, ingénieux, actifs, accouraient fiers et émus à l'ordre qu'on leur intimait.

Peu d'artistes, à part David, le peintre, ex-républicain démagogue, et nouvellement courtisan consommé, type de ces jacobins féroces, hurlant en 1793 contre les distinctions sociales, et dès l'Empire proclamé, courant à leur livrée avec une vivacité qui faisait de la peine en inspirant du mépris. Peu d'artistes, dis-je, furent en ce moment et contre l'usage, invités aux fêtes de Fontainebleau; une exclusion pareille ou plutôt un oubli, au fond volontaire, pesait également sur les littérateurs; aucun d'entre eux, même les intimes, tels qu'Arnaud, Esménard, etc., n'avait été appelé par le grand maréchal du palais consulaire.

Il résultait de cet ostracisme de passage, que l'ennui se glissait dans la cour rétrécie de la femme du premier consul, réduite pour la former,

CHAPTAL

(Jean Antoine)

Comte de Chanteloup

Publié par PH. Krabbe.

aux seules dames choisies pour l'accompagner, à ses officiers particuliers, à ceux de son mari, et à quelques passe-volant qui allaient et venaient, selon le bon plaisir du chef suprême. Joséphine regrettait les Tuileries, et plus encore sa retraite délicieuse de la Malmaison.

L'excellent Rémusat comprenait la tristesse de madame Bonaparte; il se dépitait en cherchant, et sans succès, les moyens de la distraire. Mais les plaisirs imposés, les divertissements officiels ont peu de charme, et malgré ses efforts, l'ennui, ce terrible et trop constant vainqueur, glaçait l'esprit de Joséphine, et par contre-coup frappait d'une influence pareille tous ceux et toutes celles dont elle aurait pu attendre du soulagement.

Madame Louis Bonaparte, elle aussi, victime de ce séjour malencontreux, en éprouvait la fatalité; elle, si accoutumée à rencontrer dans la culture des arts de puissantes distractions, ne se livrait à ses goûts charmants qu'avec lassitude et comme avec fatigue; elle laissait reposer sa harpe et ses pinceaux, le troubadour d'Alvimare, le dessinateur Isabey, ses maîtres de musique et de peinture, n'étaient point là pour l'encourager dans ses travaux; sa verve poétique encore s'éteignait au milieu de cette existence monotone, et elle, non moins que sa mère, soupirait après une prochaine rentrée à Paris.

Tandis que tous les habitants du château con-

sulaire succombaient sous ce mal dont je viens de décrire les ravages, Napoléon seul repoussait ce morne poison qui accablait les cœurs en les énervant; occupé activement à rechercher dans les inspirations de son vaste génie et dans le concours de conseils des hommes supérieurs dont il s'environnait, des moyens de punir vite et fort l'Angleterre de cette attaque injuste, il voyait s'écouler pour lui dans leur rapidité réelle ces heures si longues, si fatigantes pour les autres; seul, peut-être, il vivait, lorsque, autour de lui, l'on végétait à peine.

Satisfait de ce calme voulu, libre de disposer à son gré, ce temps qu'ailleurs l'étiquette, les exigences de sa position souveraine lui enlevaient, en le contraignant à recevoir des princes étrangers, des ambassadeurs, à donner des audiences, utiles sans doute, à ceux qui en obtenaient, mais sans avantage réel pour la masse et pour l'État, en général, il ne perdait pas une minute, et toutes pour lui étaient si précieuses! Fallait-il que la promenade retrempât les ressorts lassés de sa haute intelligence, il ouvrait une porte, et il pouvait errer dans un jardin délicieux, avantage impayable pour lui, qui, à Paris, ne pouvait prendre l'air qu'en allant bien au-delà des barrières; et il regardait comme perdus, comme volés, à lui et à la France, ces moments intermédiaires mis à traverser, soit les Champs-Élysées, soit les rues

boueuses de la capitale, aussi, seul, il ne se plaignait pas de la solitude de Fontainebleau, et, au contraire, il en goûtait les charmes avec une volupté que d'autres n'auraient pas comprise.

Le jour venait de finir, on allumait les lustres et les candelabres dans l'appartement de Joséphine. La nouvelle clarté lui permettant de consulter la pendule posée sur la cheminée, elle frémit à la vue fatale des heures encore si longues qui s'écouleraient jusqu'à celle tant souhaitée du repos; alors, et cédant à une sorte de désespoir involontaire, elle soupira, puis cherchant à se donner du courage, elle porta autour d'elle un regard inquiet. Sa pensée, en faisant ceci, était de chercher quelles ressources elle pourrait trouver dans sa cour rétrécie, afin de l'opposer aux attaques victorieuses d'un ennui si enracinée, qu'il devenait presque le spleen britannique; mais, hélas! combien sa déconvenue fut complète, lorsque ses yeux, craignant de s'arrêter sur le visage imposant de madame de Rémusat, passèrent rapidement sur celui de madame de Luçay, qui, avec un art infini des convenances, étouffait en héroïne un bâillement digne de lutter contre ceux du page du docteur Bartholo.

Joséphine, désolée, se tourna vers sa fille, appuyé ou plutôt enchaînée à un métier de tapisserie qui occupait ses mains, en laissant pleine liberté à son esprit de tomber dans une demi-

somnolence. En effet, à ce moment madame Louis Bonaparte était plus proche du sommeil que de la veille. Cette manière d'échapper à la contagion de la soirée, inspira à la meilleure des mères une jalousie féroce; et indignée que sa fille chérie ne fût pas alors aussi malheureuse qu'elle, la voilà qui cherche à la ramener violemment à ce supplice dont elle s'écartait.

JOSÉPHINE. — Hortense, mon enfant, je crois que tu nous quittes.

HORTENSE, *se réveillant*. — Moi, ma mère.... mais non... je travaille.

JOSÉPHINE. — Tu t'amuses.

HORTENSE. — Autant que vous, bonne mère.

JOSÉPHINE. — Oh! alors... oh! cette situation est insoutenable... A la fin, je me révolte contre elle... Oh! messieurs, et vous mesdames, je vous en conjure, sous peine de félonie signalée, venez à mon secours, et aidez-moi à me divertir.

MADAME DE RÉMUSAT, *avec une gaîté solennelle*. — Je prendrai la liberté d'observer à madame Bonaparte que nous avons uniquement la charge de lui faire compagnie, et que dans nos brevets il n'est pas fait mention que nous serons contraintes de lui procurer ce qu'hélas nous voyons fuir aussi de nous!

JOSÉPHINE. — Convenons-en, Fontainebleau est un séjour agréable... j'y périrai d'ennui.

M. DE RÉMUSAT. — Madame veut-elle une fête?

JOSÉPHINE. — Et où en sont les éléments, nous voici seuls...

HORTENSE. — N'y a-t-il dans la ville ni marionnettes, ni animaux savants ou curieux, je me sens capable de supporter le spectacle des serins éduqués et des chiens calculateurs.

JOSÉPHINE. — Pauvre Hortense! nous sommes tombées bien bas... N'est-il arrivé aucun visage humain de Paris.

M. DE LUÇAY. — Le premier consul n'a ordonné aucune invitation ni accordé la moindre audience. C'est ce que je répétais cette après-midi à M. Lemercier, qui venait en solliciter une.

JOSÉPHINE. — Quoi! notre vieil ami Népomucène est ici, et on ne me le dit pas, et lui-même ne demande pas à me voir.... c'est affreux... Lui, si aimable.... il nous ferait passer une soirée charmante.

HORTENSE. — S'il pouvait nous faire une lecture.

M. DE LUÇAY. — Oui, sans doute, madame, il peut en ceci vous contenter; car, lassé des obstacles que la censure met à la représentation de sa nouvelle tragédie d'*Isule*, il est arrivé ici pour prier le premier consul de faire lever cette barrière, qui sans doute le prive d'un triomphe nouveau.

JOSÉPHINE, *joyeuse*. — Mais voici une révélation bien heureuse. Nous sommes sauvées, Hortense,

et vous, mesdames, aussi. Assurément, puisque Lemercier veut obtenir un acte de justice de Bonaparte, il a dû apporter avec lui son œuvre, et dès-lors je ne vois pas ce qui s'opposerait à ce qu'il nous en fît une lecture. M. de Luçay, je vous prie d'aller vous-même à la recherche de ce cher ami; vous lui peindrez fidèlement notre position déplorable, la contagion funeste pesant sur nous. Vous lui direz que moi, que ma fille, que ces dames, que vous tous, messieurs, avons faim, avons soif de sa belle tragédie, et qu'il nous faut ce soir *Isule* pour nous rendre la vie. Faites-lui observer qu'un refus déterminerait de graves accidents... Allons, partez..... partez; ayez égard à notre impatience.

M. de Luçay se hâta d'exécuter les ordres déjà si souverains de la femme de Napoléon. Il sortit; et aussitôt et comme par enchantement, tous ces fronts sombres et soucieux se découvrirent, se rassérénèrent. La conversation, languissante, s'anima, les langues se délièrent; et en signe de retour à l'existence, plusieurs des dames présentes se contredirent d'un ton aigre-doux; il y en eut même deux qui se montèrent presque au ton de la querelle.

Madame de Rémusat, qui par instinct avait un tact parfait, voulant imposer silence à cette demi-dispute, s'avisa de demander à la maîtresse du lieu si elle connaissait depuis long-temps ce prince de nos poètes modernes.

JOSÉPHINE. — Savez-vous, madame, que cette question tend à me vieillir horriblement. Il y a par malheur pour moi nombres d'années écoulées depuis celle où j'ai vu Lemercier, une première fois; c'était en 1788; il avait, lui, seize ans, et il venait de faire jouer à la Comédie-Française son premier ouvrage, sa tragédie de *Méléagre*. Il est né en 1772. Sa famille était riche et considérée; le titre de marquis de Charlevoys lui appartenait à bon droit, et il aurait pu s'en parer dès son entrée dans le monde, mais il est singulier, et dès avant 1799 il était républicain à la manière des insurgents; ceci ne l'empêcha pas de vivre dans la bonne compagnie pour laquelle il est si bien fait. De toutes façons il vit dès son adolescence l'élite de nos jeunes seigneurs, des gens de lettres et des artistes. Il est rempli de galanterie courtoise, et je présume qu'il a reçu bon nombre de billets doux. A sa dix-huitième année, il courut un bruit tout à sa gloire, car il s'agissait d'une rivalité fort illustre avec un prince de la maison royale. On m'a conté que chez une certaine duchesse il soupa seul, dans un cabinet, de la desserte du repas que la dame était forcée de donner à une altesse royale. Un accès de migraine, provoqué par un verre de vin de Champagne, congédia le dieu terrestre, et l'on ajoute que le simple mortel parvint à guérir cette souffrance, que son auguste rival n'avait pu vaincre. Cette anecdote fit du bruit d'abord, mais

comme elle touchait presqu'aux journées fatales de juillet 1789, elle n'apporta pas à son héros toute la gloire que plus tôt elle lui eût obtenu.

» Lemercier fut sollicité d'émigrer : il s'y refusa, car il était constitutionnel et aimait la liberté autant que les dames, et la poésie ; aussi la révolution le vit-elle dans ses rangs jusqu'au moment où cette fée, que l'on espérait toujours voir belle, se métamorphosa en furie hideuse et antropophage. Lemercier, à l'aspect de tant de crimes, se recula d'elle, et sans renoncer à ses principes d'indépendance, se rangea parmi les honnêtes gens, là où était sa place naturelle. Quelque peu paralysé de son côté droit, il ne put, lors de nos époques sanglantes, chercher un refuge sous nos drapeaux victorieux, qu'eux-mêmes, hélas ! ne préservaient pas toujours de la foudre (Ici un double soupir, amené par le souvenir cruel de la mort funeste du vicomte Alexandre de Beauharnais, mari de Joséphine et père d'Hortense, échappa à la mère et à la fille). La première, après un instant de recueillement, poursuivit sa narration.

» Lemercier, noble, riche, spirituel et vertueux, prit sa part des périls qui atteignirent en France, de 1792 à 1795, à-peu-près ceux placés dans cette quadruple catégorie. L'amitié de plusieurs meneurs de l'époque le sauva du supplice ; et je dois dire, à la louange de Chénier, que consulté un jour par Augustin Robespierre pour savoir si Le-

mercier était royaliste, fédéré, girondin, orléaniste, modéré ou montagnard, répondit nettement : *Il est poète ; laissez-lui faire des vers, et il vous laissera gouverner.* Carnot également l'a soutenu avec énergie. Je sais même qu'un soir celui-là vint le chercher chez la vicomtesse de Fars Fausselandry, et que là, le prenant à part, il lui dit :

« Ce soir, si tu m'en crois, ne couche pas chez » toi. — « Où irai-je ? repartit Lemercier, dois-je » compromettre un ami. » — « Non, car tous les » tiens ne sont que trop suspects ; mais viens » chez moi demain, je parerai avec avantage le » coup que l'on veut te porter. »

» La chose eut lieu, et l'on doit à Carnot ce service de plus, car celui-là en a rendu bon nombre.

» Dès que le 9 thermidor eut permis à la bonne compagnie de se remontrer, Lemercier vint me voir : il était déjà lié avec Bonaparte, et mon mariage ne fit qu'accroître notre intimité. Sa réputation, établie par plusieurs ouvrages fort remarquables, fut consolidée et portée à son plus haut degré, lorsqu'en 1797, il nous a donné son chef-d'œuvre, *Agamemnon*, la plus belle tragédie des temps modernes, et celle, disent les connaisseurs, qui se rapproche le plus du théâtre antique.

» Lemercier ne quitta point ma maison tant que Bonaparte se créait une réputation immortelle

en Italie, et plus tard en Egypte. Au 18 brumaire, lui aussi, comme tous les bons esprits, applaudit à cette régénération nationale, et qui fermait la révolution : pourtant, dès ce jour, je l'ai vu beaucoup moins, soit qu'il ait craint la foule qui nous environne, soit que de méchantes langues l'aient refroidi dans son attachement. Je suis heureuse que cette occasion nous procure un éclaircissement, qui, je l'espère, lui prouvera que Bonaparte et moi lui sommes toujours attachés.

Ici Joséphine s'arrêta. Elle passa sous silence une particularité peu éloignée, mais cause réelle de la froideur survenue entre Lemercier et ses anciens amis. Je vais suppléer à la réticence de la future impératrice, et faire connaître le premier motif qui rendit notre illustre poète l'adversaire irréconciliable de Napoléon.

Le 18 brumaire portait successivement ses fruits; chaque mois, chaque semaine presque, voyait apparaître l'un des anneaux de la chaîne nouvelle qui devait rattacher sans retour les Français au système monarchique dont ils s'étaient écartés momentanément, sans d'abord en bien comprendre les conséquences. L'un des plus importants sans doute, fut le concordat religieux, qui, remettant le clergé à sa place, donna en lui un auxiliaire si majeur au nouveau pouvoir ; le second, et aussi enfanté par une pensée profonde, fut la création de la Légion-d'Honneur.

La république, à sa naissance, avait cru devoir s'environner de sévérité. Tout en elle épouvantait ou choquait sa folle manie d'égalité absolue; aussi son soin fut de supprimer les titres, les blasons, les ordres de chevaleries, choses inoffensives en elles-mêmes, point à charge en aucune sorte à l'État, et au contraire véhicule majeur, propre à contenter presque sans frais les ambitieux, et à récompenser, au meilleur marché possible, les grands services rendus à la patrie ou les belles actions des citoyens. Il advint aussi que dès le premier instant de ferveur méritante écoulé, on comprit la nécessité de payer convenablement, aux militaires, d'abord, leurs faits glorieux, leur sang versé pour la cause publique; on sentit la nécessité de créer, à la place de ces pensions, qui, trop élevées, auraient été une charge pour l'Etat, des signes particuliers, qui, contentant celui auquel on les accorderait, devinssent pour lui un titre légitime à la vénération et à la reconnaissance de ses concitoyens. Ceci amena à la création des armes d'honneur. Il y eut des fusils, des sabres, des pistolets et même des baïonnettes d'honneur distribués aux armées de terre et de mer. C'était sans doute un pas en avant fait à propos, mais ce n'était pas assez; Napoléon compléta l'œuvre, et elle ne prouva que mieux la grandeur de sa pensée.

Jusqu'alors, à part le militaire et quelques ar-

tistes, aucune classe de la nation, aucune sorte de fonctionnaires publics, n'avaient obtenu du gouvernement un signe ostensible de satisfaction. Cela formait une lacune dans nos institutions; elle disparut lorsque la Légion-d'Honneur fut créée. Là, sans s'écarter de ce principe sublime de la seule égalité possible entre tous les hommes, celle du droit de chacun, commun à tous devant la loi, il y eut néanmoins une distinction établie entre le vulgaire et ceux privilégiés par l'éclat de leur conduite, mais en même temps aucune catégorie tranchée ne rabaissa certaine classe au profit d'une autre; comme tous les services rendus le sont à à l'universalité des citoyens, de même la récompense accordée devint la même et fut unique, bien qu'elle fût appliquée à diverses façons d'obliger.

Militaires, magistrats, administrateurs, artistes, savants, simples particuliers, littérateurs, industriels, le prêtre même, et les grands dignitaires, reçurent uniformément le même ruban, la même étoile; et au lieu de former des divisions isolées, qui réciproquement se seraient enviées ou méprisées, le niveau du génie les courba tous à la même hauteur, sauf, dans l'ordre même, les degrés convenables; afin de pouvoir à plusieurs reprises payer son dû au même citoyen, il y eut donc les grades de *chevalier*, d'*officier*, de *commandeur*, de *grand-officier*, et de *grand-aigle*.

Ce n'était pas tout que de créer cet ordre, un écueil terrible l'attendait à son aurore : la manière de le distribuer et le choix à faire parmi les prétendants; ici encore éclata victorieusement la suprématie du fondateur. D'abord, parmi les appelés, il procéda par catégories : tout possesseur d'une arme d'honneur devint légionnaire de droit, puis la simple croix fut accordée à tout colonel en activité de service; les généraux de brigade et de divisions, les archevêques, les premiers présidents et les procureurs généraux en exercice furent nommés officiers; les sénateurs seuls eurent le grade de commandeur; les évêques, les préfets, furent simples chevaliers; enfin, on distribuait avec une économie prudente les diverses étoiles; et comme toute nomination dut subir le contrôle de Napoléon, les premiers choix furent excellents, ils obtinrent l'approbation universelle, et la Légion-d'Honneur, dès son aurore, lutta d'éclat et d'importance avec la Toison-d'Or et la Jarretière.

Parmi ceux à qui Napoléon destinait ce signe glorieux, sa justice et son amitié avaient signalé l'homme de lettres déjà célèbre, Népomucène Lemercier; il se faisait une joie secrète de lui prouver à-la-fois son estime et son affection. En conséquence, un matin, Lemercier est mandé aux Tuileries, d'où déjà il s'éloignait sans affectation; le premier consul, trop affairé pour juger cette tac-

tique, ne l'avait même pas signalée; il ne pensait pas que tant de services rendus à la France, que tant de gloire deversée sur elle, parussent à Lemercier autant de chaînes qui le maintinssent en esclavage.

Un huissier ouvre la porte du cabinet consulaire, celui dont une des profanations nombreuses de 1830 a fait une ignoble salle de billard! profanation véritable de ce *sanctum sanctorum* napoléonien : l'huissier annonce *M. Lemercier*.

— Dites le citoyen Lemercier, reprend celui-ci; je tiens à conserver le plus beau de mes titres.

Si quelqu'un eût entendu le propos et pu voir la physionomie du magistrat suprême, il eût aperçu sur celle-ci passer un sombre nuage.

Napoléon. — Allons, Lemercier, entrez donc sans vous arrêter à chercher querelle à ce pauvre diable; habitant les Tuileries au 10 août, il a malgré lui conservé une rancune pour ce mot de citoyen, dont se paraient les écorcheurs d'alors.

Lemercier. — Général, je croyais ce mot purifié par vos vertus.

Napoléon. — Les mots..... les mots..... oh! si l'on se cramponne à eux, comment pourra-t-on avancer? pourquoi, d'ailleurs, s'opiniâtrer à s'isoler de toute l'Europe; le *citoyen* et le calendrier révolutionnaire ont fait plus d'ennemis à la France que les forfaits de la démagogie : en abandonnant l'un, en supprimant l'autre, on rentrerait dans le droit commun.

LEMERCIER. — Et le système métrique?...

NAPOLÉON. — Sera conservé; l'unité de mesures est un bien pour la masse, et c'est un des bienfaits de la révolution.

LEMERCIER. — De la république.

NAPOLÉON, *avec dépit.* — Allons, encore une lutte de mots; je gage que sur ce point vous êtes si peu maniable, que vous n'approuverez pas que des armes d'honneur j'aie fait la Légion-d'Honneur.

LEMERCIER. — Ma foi non, général, car celle-ci est une institution monarchique.

NAPOLÉON, *piqué.* — En quoi, s'il vous plaît?

LEMERCIER. — Parce qu'elle renferme des dénominations féodales, qu'elle forme une noblesse, et qu'elle détruit l'égalité.

NAPOLÉON, *qui a pris sur son bureau une étoile attachée à son ruban.* — Ainsi donc, vous hésiterez à accepter la récompense due à vos talents par l'État.

LEMERCIER. — Hésiter! ô non, ma résolution est prise, je vous remercie, et je n'accepte pas.

NAPOLÉON. — Citoyen Lemercier, est-ce à votre ami ou au chef du gouvernement, que vous voulez faire cet outrage?

LEMERCIER, *affectueusement.* — Ni à l'un ni à l'autre; je prie le premier consul, mon magistrat suprême, et le général Bonaparte, mon ami, d'en être très-persuadé.

NAPOLÉON. — Pourquoi donc ce rejet?

LEMERCIER. — Avant 1789, je pouvais être marquis; alors, je refusai ce titre, mon opinion penchant déjà vers la liberté et l'égalité; depuis, je persistai en elle malgré les fautes que l'on commit au nom de la république, mais de même que la conduite des ministres d'un culte ne peut entacher ce culte, de même je n'accusai pas ma divinité des forfaits exécutés en son nom; or, comme je suis républicain par sentiment, et, en fait, citoyen actif d'une république, je ne puis accepter ce qui se rapproche de la féodalité, de la noblesse et des priviléges.

NAPOLÉON. — Allons, ami, vous rêvez, réveillez-vous.

LEMERCIER. — Ne serai-ce pas plutôt que l'on tendrait à m'endormir.

NAPOLÉON. — Adieu, citoyen Lemercier, mes heures sont comptées, et je suis fâché de ne pouvoir prolonger cette audience.

C'était un congé en bonne forme, Lemercier avait un goût trop exquis pour ne pas l'accepter comme il lui était offert; en conséquence, il salua profondément le premier consul, et se retira sans insistance comme sans bassesse. Depuis lors, il ne le revit plus dans l'intimité d'autrefois; pourtant, il ne cessa pas de faire sa cour à madame Bonaparte, mais ce ne fut plus avec l'effusion ancienne; les visites devinrent rares insensiblement,

et au commencement de l'automne 1803, il y avait plusieurs mois que Lemercier n'était venu augmenter la nouvelle cour.

Ce noble littérateur possédait un sens trop exquis pareillement pour aller se vanter, à sa sortie des Tuileries, de la marque de haute faveur qu'il venait de refuser; il s'était tu ainsi qu'il devait le faire, mais sa réserve n'étouffa pas la connaissance de cette scène. Napoléon, de son côté, piqué trop au vif, ne s'était pas tenu dans la même discrétion; comme il aimait réellement ses amis, il ressentait malgré lui, avec une vivacité mêlée d'amertume, leur injustice à son égard. Capable des actes les plus complets d'affection, il éprouvait dans son âme un désespoir véritable, de ce que l'on ne répondait pas à ses avances bienveillantes; aussi était-ce lui qui avait conté à plusieurs ce qu'il appelait la mauvaise action de Lemercier. Ses confidents eurent son indiscrétion, et bientôt, Fouché, ministre de la police, fit savoir par un rapport au premier consul, que le citoyen Lemercier se targuait d'avoir repoussé l'étoile de l'honneur. Fouché confondant ainsi un fait certain avec la révélation due uniquement à Bonaparte, il résulta de tout cela que ce dernier ayant oublié son indiscrétion, accusa le premier de forfanterie et de malignité; il tenta la vengeance en vrai Corse qu'il était, et bien que sa vertu le ramenât vite à de meilleurs sentiments, il demeurait vrai

que dans ces deux âmes si élevées et si passionnées, il restait un ferment involontaire de mauvais levain qui s'aigrissait de l'un à l'autre.

La situation réciproque était ainsi au soir, où, pour vaincre l'ennui profond qui la consumait, madame Bonaparte avait envoyé chercher Lemercier, sans s'inquiéter à l'avance de ce que le premier consul penserait de cet appel. Si Joséphine, dis-je, n'y songea pas, d'autres en prirent le soin pour elle. M. de Rémusat, qui jouait le rôle d'Ulysse, conciliateur entre l'Empereur d'une part, et de la famille impériale, de l'autre, vit avec chagrin le coup de tête de madame Bonaparte. N'osant lui rien dire à ce sujet, il sortit presque en même temps que M. de Luçay, et par fidélité au serment qu'il avait prêté, il courut rendre compte à Napoléon de la fantaisie de sa femme.

— Bien, monsieur, lui fut-il répondu, je vous remercie de votre avis; je suis charmé que ma bonne Joséphine rappelle à moi des amis que je vois s'en écarter avec regret; ne faites savoir à personne que je viendrai à mon tour prendre ma part de cette soirée littéraire : je me retrouverai avec plaisir en présence de ce cher Lemercier.

M. de Rémusat ayant à contre-cœur rempli un devoir impérieux, s'en retourna prendre sa place auprès de Joséphine. En même temps qu'il entrait dans l'appartement qu'il venait de quitter, le littérateur illustre, conduit par M. de Luçay,

s'y présentait également. Cependant madame Bonaparte se soulevant du fauteuil où elle était assise, poussa un cri de contentement aussitôt qu'elle eût aperçu le grand littérateur, qui apparaissait comme amené malgré lui.

C'était la vérité. Lemercier ne campait point à Fontainebleau dans le but courtisanesque de se rapatrier avec le premier consul, mais afin que seul, il obtînt un ordre propre à briser sans retour l'obstacle malveillant dont la police consulaire environnait un ouvrage devenu l'arène où d'habiles adversaires se combattaient sur un terrain neutre, et sans avoir besoin de lever bannière.

Lemercier ne voulant pas se laisser vaincre en civilité, pressa le pas, et s'étant très-rapproché de la dame du lieu, se prosterna presque devant elle en relevant l'humilité de cet acte par la fierté de sa physionomie.

— Fugitif aimé, dit Joséphine, en souriant délicieusement, quoi! vous venez dans nos eaux sans amener votre pavillon; ne serait-il plus en paix avec le nôtre.

Lemercier. — Ah! madame, que dites-vous, moi vous déclarer la guerre, ne serait-ce pas manquer à la reconnaissance et à l'amitié.

Joséphine.— Alors, si rien ne vous éloignait de nous, comment expliquerez-vous votre absence et le silence profond surtout gardé à notre égard?

Lemercier. — En rejetant mes torts sur une

connaissance approfondie de la différence de notre situation par la vôtre, madame; vous vous devez à la France et à l'Europe, convenait-il que moi, chétif; j'occupasse des heures précieuses dont tout l'emploi vous est marqué.

JOSÉPHINE. — Lemercier, voilà une mauvaise défaite, vous nous boudez ou vous ne nous aimez plus..... Si en vous parlant ainsi je vous fais de la peine, il y a un bon moyen de me punir, c'est de me prouver que j'avance un fait hasardé en faisant ici, de vous-même, par vous-même et avec bonne grâce, la lecture de cette tragédie, que je sais si attachante, et pour laquelle on vous tourmente tant en certain lieu.

Lemercier, à la requête polie qui lui fut présentée, comprit tout ce que lui promettait d'avantageux une telle prière; lassé des difficultés méticuleuses et incessantes de la police, ne se flattant pas de vaincre la malveillance que Fouché lui vouait, lui, maître encore sous le nom du grand juge Régnier, ministre de la police et de la justice; lui, dis-je, était venu à Fontainebleau pour solliciter de Napoléon une permission qui lui ouvrît la scène française; or, ne parviendrait-il pas plutôt à son but, s'il amenait madame Bonaparte à lui être favorable. Se trouvant donc dans cette disposition, il répondit selon que son intérêt lui commandait de faire, et tirant soudain le manuscrit de la poche de son habit, il se disposa à en faire la lecture.

Ce simple mouvement anima les physionomies; celle de Joséphine marqua moins de satisfaction du fait en lui-même, que de la variété que celui-là allait jeter sur la soirée. Hortense, au contraire, femme spirituelle et auteur elle-même, jouissait à la pensée des sensations diverses que devait lui procurer la lecture de l'œuvre d'un homme de génie. Plusieurs des autres dames pensaient comme madame Bonaparte, une ou deux s'avouant à part soi que l'audition d'une tragédie en cinq actes était un pauvre délassement; les militaires partageaient cette opinion grossière. M. de Rémusat, au contraire, en homme d'esprit, se rangeait du bord d'Hortense; et M. de Luçay, d'un coup-d'œil rapide, chercha le fauteuil le plus commode, où il pût dormir impunément; car, encore à cette époque, l'étiquette n'ordonnait pas aux officiers et aux courtisans du palais de demeurer debout, respectueusement, pendant des heures entières : le reste de la compagnie, charmé de la nouveauté, se plaça de son mieux, et bientôt un profond silence régna dans le salon.

La tragédie de Népomucène Lemercier était une œuvre d'invention, un de ces sujets malheureusement combinés avec effort, tracé avec prétention et écrit faiblement, une foule d'invraisemblances étaient accumulées pour amener une scène unique et de bel effet. Il s'agissait d'un frère usurpateur de la couronne d'Égypte, sur son frère

et son roi; non content de ce premier crime, il y en avait joint un second, l'empoisonnement de son aîné; et, pour troisième, un amour furieux touchant la femme de celui-ci.

Le romantisme, dont les chefs actuels n'ont rien inventé, découlait à plein bord dans toute cette pièce, où l'on rencontrait un luxe prodigieux de décorations, de costumes, où tout était ampoulé et en dehors de la belle simplicité antique, qui doit faire à perpétuité le succès de l'immortel *Agamemnon*. Tout là-dedans tendait à surprendre les yeux, à frapper plus fort que juste, mais une poésie ambitieuse, des moyens bizarres, un débit chaleureux de prestige, imposé par un auteur aimé et à la tête de la littérature, se réunirent pour accorder à *Isule* un succès de lecture complet.

Ici, madame Bonaparte affirmait intrépidement que, depuis Voltaire, jamais œuvre plus grandiose n'aurait paru sur la scène française : là, sa fille prétendait que Lemercier avait retrouvé le secret des vers, perdu depuis Racine. Deux tels suffrages commandaient aux autres impérieusement, si bien que d'acte en acte les applaudissements augmentaient, et à la fin du troisième, il venait d'être décidé à l'unanimité qu'*Isule*, amené sur la scène française, ne lasserait pas le public, après même la centième représentation jouée.

Ce fut sous de pareils auspices que l'auteur

ébloui commença le débit du quatrième acte. Là, il avait disposé la scène majeure, celle qui assurerait le triomphe, celle où l'usurpateur fratricide, dont j'oublie le nom, celui de Tolus, je crois, descend dans les catacombes royales, et se trouve face à face de son frère, qu'il croit avoir empoisonné, et qui, grâce à un serviteur fidèle, n'ayant pris qu'une potion somnifère, se réveille et apparaît à la conscience bourrelée du tyran. Certes, Lemercier comptait, et, en effet, devait compter ici sur un redoublement d'éloges.

Déjà, il avait débité plutôt que lu les vingt premiers vers de cette scène privilégiée, lorsqu'une porte intérieure fut brusquement poussée, et sur son seuil ouvert, Napoléon parut. Il fit un pas, s'arrêta, croisa les bras sur la poitrine, et, dans cette position attendit, ou même se préparait à écouter..... Mais sa présence ne pouvait passer inaperçue, comme celle si ridiculeusement établie du roi de France, Charles VII, dans la tragédie qui porte ce nom (1), de M. Dumas, où un roi de France arrivant chez un de ses hommes liges, y demeure une heure entière sans que nul lui rende les honneurs dus à son rang.

Les auditeurs de l'œuvre de M. Lemercier, loin d'agir envers Napoléon comme le sire de Savoisy, comte de Seignelais, envers le roi de France, son

(1) *Charles VII chez ses grands vassaux.*

redouté seigneur et maître, se levèrent spontanément, et s'inclinèrent ensuite avec un respect profond que Napoléon-le-Grand imprima toujours autour de lui; le fier auteur lui-même ne lui refusa pas cette marque de déférence, et suspendant sa lecture et se tenant debout, attendit immobile et baissant les yeux, ce qu'il plairait au premier consul de lui dire.

— Bon, bon, dit Bonaparte, en accompagnant ces paroles de son sourire si gracieux, pourquoi interrompre ainsi la lecture de cette belle pièce; allons, M. Lemercier, continuez-la.

LEMERCIER.— Plairait-il au premier consul que je la recommençasse.

NAPOLÉON. — Non, non.

LEMERCIER. — Que je lui fasse au moins l'analyse des trois actes.

NAPOLÉON. — Cela retarderait trop, comptez sur ma perspicacité pour saisir le fil conducteur; reprenez où vous en étiez parvenu à mon arrivée.

L'auteur, quelque peu blessé de ce double refus, ne fit que recommencer la scène entamée, et poursuivit sa lecture jusqu'à la fin, mais non plus en présence du même auditoire. Les dispositions bienveillantes des assistans avaient disparu; aucun d'entre eux, pas même Joséphine et Hortense, à part, n'osent laisser échapper le moindre signe d'approbation; tous ayant leurs yeux attachés sur ceux de Bonaparte, attendaient de lui leur opinion

désormais; celui-ci, froid, impassible, ne laissa, pendant la durée des deux derniers actes, échapper aucun signe, ni la moindre manifestation de sa pensée.

Dès lors, un poids de glace tomba sur le lecteur et anéantit le poète. En vain essaya-t-il à se raidir contre cette influence écrasante, il ne put y parvenir : sa voix perdit de son charme, ses inflexions devinrent monotones, et sa parole fut traînante. Impatienté, furieux peut-être, il se hâta d'en finir avec ce nouvel auditoire, et tout l'effet qu'il attendait de ses combinaïsons dramatiques échoua complètement.

Le dernier vers, plutôt dévoré que récité, l'écho du salon demeura muet, et il n'y eut personne d'assez osé pour complimenter sur son œuvre un poète sur lequel planait la malveillance évidente du chef suprême; et comme Napoléon se retenait, en affectant de taire son sentiment, les courtisans firent de même, ayant l'air d'attendre pour parler que leur haut régulateur leur eût donné l'exemple.

Bonaparte, cependant, comprit qu'il devait dire quelque chose, et comme Lemercier roulait son manuscrit, il lui fit signe de n'en rien faire, et en même temps, élevant la voix, il lui dit :

— Pensez-vous, citoyen, que je consente à me priver volontairement de la connaissance des trois premiers actes de votre tragédie? non, sans

doute, laissez-la moi, je la relirai avec l'attention due à vos belles œuvres.

LEMERCIER, *moins blessé.* — Citoyen premier consul, mon dessein, en venant à Fontainebleau, était d'appeler à votre justice des obstacles sans nature, que le bureau de censure, à la police, oppose à la représentation d'*Isule*.

NAPOLÉON. — Si bien que vous me destinez uniquement la fonction de ces gens-là?

LEMERCIER, *avec bonhommie.* — Ah! général, pouvez-vous le croire, mon plus vif désir serait que tout à-la-fois cette œuvre fût examinée et appréciée sous le rapport politique et littéraire par le magistrat suprême et par le connaisseur.

NAPOLÉON. — Vous oubliez l'ami?

LEMERCIER, *vivement.* — C'est me combler de toutes sortes; oh! je vous en supplie, citoyen premier consul, apportez à ce nouveau rôle, pour vous, l'indulgence d'un fonctionnaire éclairé, qui est trop fort pour que des mots l'effraient, et la sévérité sage d'un critique dont l'affection voudrait d'ailleurs sauver à celui qu'il honore de son amitié, un succès douteux ou même une chute fatale.

NAPOLÉON, *gravement.* — Soyez certain, Lemercier, que vous avez en moi rencontré ces deux hommes, et même les trois que vous invoquez, et je m'occuperai plus encore dans mon examen de votre gloire littéraire, que du péril que des vers

imprudents peuvent faire courir à la France..... à cette France, qu'il faudrait bon nombre d'hémistiches séditieux pour renverser.

Ce colloque, dans lequel nul des assistants n'osa se mêler jusqu'alors, ayant pris fin, changea une autre fois les dispositions réservées de ceux-là. Joséphine, d'abord, puis Hortense, enfin, le reste, tous allant à la file, en vrais moutons de Panurge, complimentèrent l'auteur à demi-voix pourtant; car, enfin, Napoléon ne s'était pas expliqué très-clairement, et la soirée s'écoula assez satisfaisante pour justifier les paroles de Joséphine :

« Grâce à Dieu! nous n'avons bâillé que médiocrement.....

.....

.....

Quinze jours s'écoulèrent, le seizième levé, une ordonnance, apporta à Népomucène Lemermier, un paquet cacheté, au chiffre du premier consul. Il se hâta d'en briser l'enveloppe, et sous celle-ci, il reconnut le manuscrit original d'*Isule*, d'où s'échappa un petit carré de papier, sur lequel la main du héros avait écrit ces mots brefs :

« *Croyez que j'ai voulu être juste de toute façon.* »

Lemercier regarda avidement le triple travail du censeur, du critique et de l'ami; que vit-il? les cinq actes d'*Isule* entièrement raturés, moins trente à quarante vers laissés çà et là, et moins

aussi la scène entière du quatrième acte, dont pas la moindre portion n'était disparue!!!.....

La rougeur de la colère monta au front du poète, dont la fierté superbe se révolta contre l'austérité d'un jugement aussi contraire à ses espérances. L'amour-propre, en ricanant de mauvaise grâce, se souleva pareillement, et la voix dédaigneuse, bien que tremblante de l'auteur, dit aussitôt :

« Son métier est de gagner des batailles, fou que j'ai été d'avoir voulu en faire un connaisseur. Ah! citoyen premier consul, vous effacez ainsi les dix-neuf vingtièmes de mon œuvre. Eh bien! j'en appelle au parterre, il décidera souverainement entre nous deux; ce sera, s'il vous plaît, mon tribunal de cassation. »

Deux heures après, une lettre du bureau de police de la censure renvoyait pareillement à Lemercier la copie d'*Isule*, sans aucune suppression. Il la porta à l'instant même aux comédiens français. On mit sur-le-champ la tragédie à l'étude : elle fut jouée..... Le parterre ratifia si terriblement la décision consulaire, que malgré le jeu sublime de Talma, chargé du premier rôle, malgré le talent que les autres acteurs déployèrent, malgré le luxe éblouissant de la mise en scène, l'infortuné *Isule* expira une troisième fois avant même la dernière scène du cinquième acte, et celle-ci fut sans retour.

Dès ce moment Lemercier ne reparut plus aux

Tuileries, se prononça en ennemi irréconciliable de l'Empereur ; et 1814 advenu, sortit de son beau caractère pour outrager le lion renversé par une pièce de vers si mauvaise, qu'elle vengea pleinement la victime.

SOIRÉE XXIII.

Suite du séjour de Fontainebleau. — Napoléon, Masséna, Augute de Caffarelly, Marmont, Durec, Savary. — La paix de Campo Formio. — Correspondance. — Armistice. — Marquis de Gallo, général Marfeldt. — Anecdotes. — Traité de paix. — La République, comparée au soleil. — Une principauté offerte au général Bonaparte. — L'italien Léopardi. — Son colloque avec Napoléon.

Napoléon était encore à Fontainebleau, et c'était le surlendemain de la scène dont je viens de rapporter les diverses parties. Lassé d'un travail surhumain, et sentant en lui un besoin invincible de repos, il recula brusquement son fauteuil, jeta sur le bureau le canif qui lui servait à le sillonner d'entailles; et adressant la parole à Berthier et à à Savary, qui écrivaient l'un et l'autre sous sa dictée :

« Arrêtons-nous, mes très-chers ; un ange n'y tiendrait pas, et moins encore le diable, dût-il s'agir pour lui du gain de l'âme d'un pape ou de celle d'un demi-saint..... Oui, fermons le cabinet (1), et prenons quelque relâche. Quelle heure est-il ? quel temps avons-nous ?

Berthier, répliquant avec autant de respect que de promptitude, dit :

« Il est neuf heures, et la lune brille de tout son éclat. »

Napoléon. — Allons faire quelque pas de promenade. Qui avons-nous là ? (Et son doigt désignait le salon d'attente.)

Savary. — Masséna, Auguste, Caffarelly, Marmont et Duroc.

Napoléon. — Qu'on leur dise de nous suivre ; plus on est de fous plus on rit, dit le proverbe. D'ailleurs, aucun de ceux-là n'est de trop.

Les élus apprirent avec amour la marque de distinction qui leur était accordée. Le groupe primitif, renforcé de ces hommes d'élite, se rendit au jardin intérieur non encore restauré et tout dans sa simplicité primitive. Napoléon avait parlé de se distraire, et néanmoins une pente involontaire le ramena malgré lui aux faits importants de son histoire. La conversation tomba nécessaire-

(1) Propos proverbial de Napoléon, lorsqu'il sentait le besoin de se distraire.

ment sur des points militaires, et les campagnes d'Italie en 1796 et 1797 furent rappelées, racontées et analysées tour-à-tour. Chacun sans doute dit son mot; mais comme involontairement, Napoléon domina l'entretien. Bientôt des paroles si puissantes, si instructives, tombèrent de ses lèvres, que les bouches des autres assistants se fermèrent, et que le plaisir d'écouter le grand homme effaça celui qu'on pouvait espérer en attirant momentanément son attention.

Napoléon, dans un rapide récit et tel que seul il pouvait le faire, retraça à larges traits le tableau des quatre campagnes. Or, comme déjà nous l'avons présenté aux lecteurs en d'autres soirées, nous n'y reviendrons pas ici, nous contentant d'être ses secrétaires et d'écrire sous sa dictée ce qu'il ajouta. Il avait successivement battu Beaulieu, Wurmser, Alvinzy, anéanti quatre armées, conquis Milan, et il menaçait Vienne, dont ses avant-postes n'étaient guère éloignés de plus de vingt à trente lieues, lorsque des ouvertures de paix lui furent sérieusement faites. C'est à ce moment que le laissant conter, nous n'allons plus que répéter ses propres paroles.

LA PAIX DE CAMPO FORMIO.

« Jusqu'à ce dernier instant, mes démarches pacifiantes avaient été ou éludées ou repoussées avec une sorte de dédain. Le 31 mars 1797, j'a-

vais, moi vainqueur, pris l'initiative en écrivant en ces termes au prince Charles, le seul général capable que l'Autriche pût m'opposer alors. Ce jeune héros, frère de l'Empereur, habile militaire, jouissait d'une réputation noblement acquise et justement méritée. Un tel adversaire était digne de nous, et du moins avec lui il y avait de la gloire à vaincre. Voici donc ce que je lui disais :

« Altesse impériale,

» Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six années ? avons-nous assez tué de monde et assez causé de maux à la triste humanité, elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la nation française, les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres. Quelle qu'en soit l'issue, nous ferons tuer de part et d'autre quelques mille hommes de plus, et il faudra que l'on finisse par s'entendre, parce que tout a un terme, même les passions humaines.

» Le Directoire de la République française a fait connaître à S. M. I. l'Empereur son désir de mettre fin à la guerre qui désole les peuples. L'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous

» entendre, et faut-il, pour satisfaire les intérêts » et les passions d'une nation étrangère aux » maux de la guerre, que nous continuyions à nous » entr'égorger ? Vous, monsieur le général en » chef, votre naissance vous a placé si près du » trône, vous qui êtes au-dessus des petites pas- » sions qui animent souvent les ministres et les » gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le » titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de » sauveur de l'Allemagne ! Ne croyez pas par là, » monsieur le général en chef, que j'entende qu'il » ne vous soit pas possible de la sauver par la » force des armes ; mais dans la supposition même » où les chances de la guerre vous deviendraient » favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ra- » vagée. Quant à moi, monsieur le général en » chef, si l'ouverture que je viens vous faire peut » sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai » plus fier de la couronne civique que je ne le se- » rais de la triste gloire qui peut revenir aux plus » brillants exploits militaires.

» Je vous prie de croire, etc... »

» J'attendais un bon résultat de cette démarche franche et noble, j'ose le dire : il n'en fut rien. Le prince Charles, ou contraint de céder à ses instructions, ou se flattant de rétablir victorieu- sement les affaires de l'Autriche, me répondit par des phrases polies, mais toutes belliqueuses. Après avoir lu cette lettre et la froissant dans ma main :

» Allons, me dis-je, puisqu'ils le veulent, à leur tour ce sera eux qui me demanderont la paix, et lorsque je serai dans leur palais de Vienne.

« Des ordres impératifs suivirent ces mots. Notre avant-garde était à Saint-Weit, et le 1er avril, Masséna, que voilà, Masséna, l'enfant chéri de la victoire, se porta sur Freiback. De notre quartier-général à Klagenffurth, sa première attaque fut un succès, selon son usage. Il entra dans Freiback pêle-mêle avec l'ennemi, qu'il cerna et qu'il dépouilla complètement. A Neumarck, il trouva le prince Charles en personne, avec quatre divisions autrichiennes.

» J'accourus sur le lieu; mes dispositions furent faites rapidement. La division Gérard à droite, sur certaines collines; à ma gauche celle de Serrurier en réserve. A trois heures on marcha droit. La 2e légère fit des merveilles. En vain l'archiduc Charles paya de sa personne, il dut abandonner tous ses postes, et mes lions pénétrèrent dans Neumarck. Douze cents prisonniers, six canons, cinq drapeaux, trois mille morts, furent le résultat premier de cette mêlée. Dès-lors nous vainquîmes partout en avançant. Le 6 mars, nous atteignîmes Edembourg, chef-lieu d'un cercle de Corinthie. Le combat d'Unsmark me coûta le brave et habile colonel d'artillerie Carrère. Ici cessa la résistance. Le 7, nous entrâmes à Leoben; et presqu'aussitôt que moi, on y vit arriver, par la

route opposée, le chef d'état-major du prince Charles, le général Bellegarde et le général-major Merweldt; tous deux se présentent en leur qualité de parlementaires.

» Je les fis introduire; mon abord leur dut paraître civil, mais froid; j'abrégeai les compliments, et venant au fait principal:

» Messieurs, dis-je, mes intentions doivent être connues de qui vous envoie. Je suis résolu à repousser toute armistice, je ne m'arrêterai que pour traiter de la paix.

En réponse, ils me dirent que l'Empereur le voulait aussi. — A quelles conditions, demandai-je ? — D'abord, général, on souhaite une suspension d'armes de dix jours. — Ecrivez les propositions.

» Ils le firent. Ce pouvait-être un piége, mais je ne pus me douter de la bonne foi de S. A. I. J'accordai cinq jours, passé lesquels, si les conférences n'étaient pas entamées, je recommançais la campagne sans autre avertissement; car enfin, je voulais bien être généreux et non pas dupe. Le 7, on signa la convention. On me remit en dépôt la citadelle et la ville de Gratz. La nouvelle de l'approche des armées de Bernadotte et de Joubert, que Berthier fit savoir habilement aux deux plénipotentiaires, déterminèrent l'accord. Le 9, Leuben reçut le quartier-général; de là j'écrivis au Directoire une lettre où, après l'avoir instruit de ce qui se passait, j'ajoutai :

« Nous ne sommes plus qu'à vingt lieues de » Vienne..... Tout me porte à croire que le mo- » ment de la paix est arrivé, et que nous pouvons » dicter les conditions, pourvu quelles soient rai- » sonnables.

» Si l'Empereur nous cède ses possessions de la » rive gauche du Rhin... Si, comme chef de l'Em- » pire, il reconnaît les limites de la République au » Rhin, s'il cède à la République cispadane les » duchés de Modène et de Carrare ; s'il nous donne » Mayence en l'état où se trouve cette ville, en » échange de Mantoue, je crois que nous aurons » fait une paix plus avantageuse que ne le por- » tent les instructions du général Clarke. Nous » restituerons, il est vrai, toute la Lombardie et » tous les pays que nous occupons en ce moment. » Mais n'aurons-nous pas tiré de nos succès tout » le parti possible, lorsque nous aurons le Rhin » pour limite, lorsque nous aurons fondé dans le » cœur de l'Italie une république de deux millions » d'habitants, qui, par Carrare, pourra commu- » niquer avec nous, assurera le commerce du Pô, » de l'Adriatique, et pourra en outre s'agrandir » aux dépens du Pape. »

» J'étais peut-être le seul en Europe, qui, fran- chement, voulais la paix. Je savais que dans le Directoire trois voix lui étaient opposées, celles de Barras, Rewbell et Laréveillère-Lépaux. Les deux autres directeurs, Carnot et Letourneur,

la jugeaient comme moi nécessaire. L'empereur, de son côté, la voyait tellement humiliante, qu'il ne fallait penser qu'à la lui imposer par force. D'ailleurs la Russie, Naples et l'Angleterre travaillaient à le détourner de traiter. Ces puissances seraient parvenues à l'entraîner vers la guerre, mais leur éloignement et ma présence si rapprochée de Vienne, le contraignirent à mettre de la franchise dans ses dispositions.

La malveillance évidente du Directoire envers moi se manifestait chaque jour ; Ozun, mon pauvre ami, dont je ne pleurerai jamais assez la mort, me mandait à cette époque.

» Chaque fois que vous triomphez, le Directoire » est triste ; chaque fois qu'un journaliste vous » calomnie, et que la France indignée demande » son châtiment, le Directoire prétend que la » constitution ne lui permet pas de limiter la li- » berté de la presse. On porte en ce lieu si haut » dans les nues l'armée que vous commandez, » qu'on ne se souvient plus du général qui la » dirige ; mais, en revanche, Augereau, Serru- » rier, Joubert, sont des aigles, ils font des mer- » veilles, et *si on avait le malheur de vous perdre*, » chacun d'eux serait très-capable de vous rem- » placer : telle est la reconnaissance du pouvoir » exécutif..... Le Directoire est tellement fatigué » d'avoir à célébrer vos victoires, qu'un revers de » votre armée ne lui déplairait pas.

» N'espérez pas que Moreau vous seconde, on » aura mille raisons pour colorer son inaction ; » tous les autres généraux, s'ils ont eu des succès, » ont éprouvé des revers, et ceux-ci balancent; » les autres, vous, au contraire, partez du pied » des Alpes pour arriver aux portes de Vienne, « vous conquérez l'Italie, fondez des républi- » ques, faites trembler le pape, le roi de Naples, » les Vénitiens; vous nourrissez sans secours vo- » tre armée, enrichissez en outre le Musée et le » Trésor national; la république vous doit des » remercîments. Vous administrez non moins bien » que vous faites la guerre, ce sont là des griefs » impardonnables, et dont on doit vous punir. La » mauvaise volonté éclatera bientôt; faites la paix » afin que rien ne manque à votre gloire : la paix » conclue, il faudra vous employer, et alors les » difficultés recommenceront, car vous ne les em- » barrasserez pas moins à Paris qu'en Italie. »

» Ainsi, un ami vrai dessinait nettement ma position. Des victoires m'avaient rendu redoutable, et mes ennemis pouvaient tenter de me faire perdre le fruit de tant d'heureux combats; en outre, et où j'étais, des périls naissaient à chaque heure; Venise réveillée ou bien conseillée, pouvait mettre vingt mille hommes en bataille et armer quarante mille paysans fanatisés. Le pape, de son côté, avait assez d'influence pour soulever ses sujets spontanément, et les jeter sur mes ta-

lons. Une guerre sainte aura toujours des chances favorables en Italie. A Naples, on se préparait à rentrer en lice; la Toscane avait pour nous du mal vouloir; on remuait les fiefs impériaux; enfin, Gênes, Parme et la Lombardie ne m'étaient pas tellement dévoués qu'on ne pût les soulever, et bien que le roi de Piémont fût sans troupes (elles me suivaient), il lui était facile de me nuire beaucoup : ajoutez les chances possibles d'une attaque des peuples du littoral oriental de l'Adriatique, et celles d'un débarquement dont j'étais menacé de troupes russes et anglaises; j'avais donc besoin de la paix, et néanmoins, malgré la rigueur des circonstances, j'étais bien déterminé qu'à ne la faire brillante, honorable et solide.

» Mais comment y déterminer l'empereur..... j'y rêvai..... Dans ce moment, Venise traversa ma pensée..... et j'eus dénoué le nœud gordien.

» Le 12 avril, à Leoben, et vers neuf heures du matin, je reçus la visite du général Merweldt; il portait des pleins pouvoirs pour traiter, qui lui étaient communs avec le marquis de Gallo, italien, et alors ambassadeur du roi de Naples, son prince, auprès de l'empereur François II. Cette qualité me porte d'abord à le refuser pour partie, la réflexion me sauva de cette faute, et bientôt je dus m'applaudir de son concours.

» M. le marquis de Gallo, que vous connaissez tous et que certainement vous appréciez comme

moi, est un homme d'état d'un rare mérite, spirituel, conciliant, érudit sans pédanterie, poli comme un Français, diplomate en pur Italien; il unit de la franchise à beaucoup d'adresse, et de la souplesse à une grande loyauté; ferme, digne, d'ailleurs incapable de trahison et de bassesse. Je me flatte de me l'être attaché par la réflexion et la reconnaissance; plus tard, je n'ai voulu que lui pour ambassadeur de Naples à Paris, et en me conservant un plénipotentiaire agréable, sa cour n'a pas eu à s'en repentir. Vous savez avec quelle noblesse il s'est conduit dans toutes les circonstances : tout m'assure qu'il ne se démentira pas dans l'avenir (1).

» Il arriva le 13, et ses premiers mots furent : « Que souhaitez-vous, la paix, ou la guerre, je les apporte toutes deux avec moi.— La paix, répondis-je. — Eh bien, général, traitons-en sur-le-champ. — Soit, excellence.

» Ce fut la première fois où un titre pareil frappa l'oreille d'un général républicain. Le 15, pour traiter convenablement, nous désignâmes, de part et d'autre, le jardin de New-Wald, territoire neutre; un pavillon qui en ornait le milieu, devint la salle des conférences. La première réunion eut lieu avec les solennités d'usage, on se traita cérémonieuse-

(1) La conduite honorable du marquis de Gallo depuis cette époque, a, dans toutes les circonstances, justifié les prévisions de Napoléon.

ment; j'eus soin que l'étiquette adoptée maintînt une égalité parfaite entre nous. Je compris qu'en exigeant ceci, j'aurais une énorme concession à faire, si, plus tard, il me fallait reconnaître la supériorité imaginaire de l'empire. Ne croyez pas, messieurs, que ces prétentions soient au fond chose vaine; les peuples, en sachant la hauteur du rang que leurs ambassadeurs occupent, en prennent plus d'importance : et il en résulte une honorable fierté.

» Le premier article que nous eûmes à débattre, fut l'abandon des provinces rhénanes et de toute la Belgique à la France, condition de *sine qua non* exigée par celle-ci : Les plénipotentiaires de l'empereur y consentirent sans résister, pourvu, dirent-ils, que la république rende à S. M. I. le Milanais entier, et, en plus, une portion suffisante de territoire formée, soit par les trois légations romaines, cédées au traité de Tolentino, soit, à défaut de ce côté, aux dépens de la république de Venise.

» Cette ouverture me charma d'autant plus qu'elle venait de mes adversaires. Dès qu'on l'eut énoncée, je me mis à dire avec gaîté :

» En vérité, messieurs, ma surprise est grande, c'est l'empereur qui, pour l'indemniser de ses pertes, me propose la dépouille du chef de sa religion ou celle de son allié le plus fidèle en Italie; permettez-moi de l'avancer ici, mais

une pareille idée ne serait pas venue à nous, républicains : le droit des gens ne serait-il donc qu'un vain mot pour vous, et votre piété pompeuse qu'un masque.

» On répartit sur un ton pareil de gaîté ; Mertweldt prétendit que les droits légitimes du saint empire romain sur les terres italiennes périmait bien antérieurement ceux du souverain pontife et du doge vénitien ; que là seulement des indemnités pouvaient être prises, l'empereur ne voulant aucunement se récupérer de ses pertes au dépens d'aucun état germain.

» Quant à moi, j'offris, au nom du Directoire, la seule Lombardie, et ma proposition fut refusée pleinement. Mais comme nous ne voulions pas rompre, mes antagonistes me présentèrent trois autres moyens de parvenir à un *conclusum* certain : le premier enlevait à Venise les provinces de terre ferme en Italie, la réduisant à ses lagunes et à ses îles et possessions dans l'Archipel et l'Adriatique, ce qu'on lui enlèverait de la meilleure part, reviendrait à l'empereur, le reste remplacerait le Modènois, perdu pour son prince, ou accroîtrait la République cisalpine, qui engloberait, outre le Milanais moderne, Bologne, Ferrare, et leurs dépendances ; les autres projets étaient des morcellements de celui-ci.

» Pendant que nous disputions sur les concessions à faire, je m'aperçus que les plénipoten-

tiaires autrichiens mettaient toujours le nom de leur maître avant celui de la République; je m'en fâchai vivement, et j'insistai sur une alternative qui ne laissait la suprématie d'aucun côté : on céda, mais en même temps, le marquis de Gallo prenant les articles, me dit en m'en désignant un:

» — Général, voilà, je présume, de quoi vous satisfaire, par ce paragraphe spécial, S. M. I. consent à reconnaître formellement l'existence actuelle de la République française.

» Ceci dit, je me levai précipitamment, et étendant une main, tandis que de l'autre je saisissais mon épée :

» Qu'est-ce à dire, messieurs, qu'entendez-vous par cette phrase, *consentir à reconnaître formellement l'existence de la République*.... il n'en sera rien; c'est un article à rayer sur-le-champ du protocole, je ne demande à personne une chose semblable, aucun pouvoir dans le monde ne peut donner la vie à qui la possède déjà. LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE NE VEUT PAS ÊTRE RECONNUE ; elle est en Europe ce qu'est le soleil sur l'horizon, elle creve les yeux à tous, tant pis à qui ne veut pas la voir; son existence, comme sa grandeur et sa durée ne dépendent que d'elle-même.

» J'aurais voulu que toute la France pût contempler l'effet que produisit ce propos arraché à mon indignation et à une vanité patriotique. Les plénipotentiaires d'Autriche pâlirent en demeu-

rant immobiles, comme si je les eusse méduses. Long-temps ils se turent; enfin, Merweldt répondant, s'avisa de dire qu'il fallait pourtant que la république devînt une réalité pour l'empereur.

» A ce mot niais, je haussai les épaules, et puis je répliquai :

» Votre maître a-t-il cru jusqu'ici se mesurer contre une ombre fantastique? Est-ce une illusion que la conquête de la Belgique, de la Hollande et des provinces du Rhin? serais-ce un songe, que, parti des Alpes françaises, j'ai vaincu ses armées pendant cinq campagnes consécutives, en moins d'un an environ; enfin, ma présence ici vous laisse-t-elle croire, messieurs, que le général qui traite au nom de la République française est un fantôme, comme elle aussi? Croyez-moi, ne vous attachez pas à vouloir, par une fiction diplomatique, donner l'existence à une puissance colossale, qui, en réalité, vous presse et vous étreint partout; renoncez à la vaine ambition de baptiser ma République, et de lui permettre de prendre rang parmi les nations : la victoire constante lui a signé ses lettres de grande naturalité, elle a son rang à la tête des puissances couronnées; plusieurs ont été vaincues par elle, toutes la traitent d'égale et de sœur. Lorsque l'empereur conclut une paix avec une nation quelconque, s'avise-t-il, avant tous de la reconnaître? non; eh bien! que pareillement il agisse envers la République fran-

çaise, si non elle et moi ferons en sorte de nous passer de lui, et la guerre en décidera.

» Cette fière allocution perça le cœur des plénipotentiaires, leurs instructions insistaient pour que cette humiliation nous fût imposée ; je me maintins dans une telle inflexibilité qu'il y eut impossibilité de se procurer la petite jouissance espérée, celle de flétrir la République, en ne lui accordant la vie que du moment où l'empereur aurait déclaré qu'elle existait.

» Ce fut alors que pour se récupérer d'une *perte aussi majeure*, on mit en avant la suprématie de l'empereur sur toutes les couronnes et les républiques. Ici je fis le bon homme, et déclarai que pour ne pas apporter d'invincibles obstacles à la paix, je consentirais, au nom du Directoire, à conserver pour la France libre, le rang qu'elle possédait en Europe chez les rois. Selon que je l'avais prévu, ce *da da* parut une conquête immense obtenue, et on s'en empara avec une joie mal déguisée.

» Tandis que j'envoyais à Paris le général Leclerc, chargé de porter au Directoire les trois projets proposés par l'empereur, le baron de Vincent, aide-de-camp de ce prince, arriva avec des instructions toutes conciliantes. Les plénipotentiaires revinrent le lendemain chez moi, et nous continuâmes à discuter les articles du traité, et les préliminaires furent signés. Enfin, des deux parts on y disait :

« Toutes les provinces du Rhin, de Belgique, etc., » qui déjà par les décrets de la convention natio- » nale ont été divisés en départements et réunies » à la France, resteront à jamais annexées à cette » République.

» La république Lombarde est reconnue par » Sa Majesté Impériale, et de plus est déclarée in- » dépendante de tout vasselage de l'empire et de » l'Autriche.

» Le Bergamasque et le Crémasque s'étant dé- » tachés de la république de Venise, feront partie » intégrante de la République cisalpine, à laquelle » sont réunies la partie du Mantouan, qui se » trouve sur la rive droite de l'Oglio et du Pô, les » duchés de Modène et de Reggio. »

» Deux articles secrets arrêtèrent que l'empereur éloignerait de ses états les émigrés, et licencierait le corps du prince de Condé, à sa solde; qu'un congrès qui traiterait de la paix définitive, s'établirait à Brescia. Enfin, et tout bas, il fut convenu que Venise et ses provinces conquises par les Français, seraient remises à l'empereur, en indemnité de la Belgique et de la Lombardie. Le 27 avril, le marquis de Gallo et son collègue me remirent les préliminaires approuvés et signés par l'empereur. De mon côté je les envoyai au Directoire, et ce fut vous, Masséna, que je chargeai de cette commission glorieuse.

» Peu de temps après, et comme je me prome-

nais dans le jardin neutre de New-Wald, je vis arriver le marquis de Gallo. Ses qualités précieuses lui ayant acquis mon affection et mon estime, je le recevais avec plaisir d'abord; lui usant de sincérité, me fit connaître que l'empereur désirait sincèrement la paix, et en preuve de ceci, le marquis avait reçu les pouvoirs les plus amples afin de la déterminer. Il me conta en plus que les Anglais, furieux, accusaient son maître de faiblesse et de lâcheté, et qu'ils répandaient à Vienne des sommes énormes afin d'y corrompre le cabinet impérial. Je fus touché de la bonne foi de François II, et je m'empressai de lui expédier mon aide-de-camp Le Marrois, militaire distingué, ayant de la bravoure, de la droiture et une perspicacité froide et sage. Il se conduisit si bien, qu'il se se fit aimer de la cour autrichienne, et il l'accoutuma, ainsi que le peuple, à cette cocarde tricolore, qui pour la première fois apparaissait dans la cité impériale.

» Au beau milieu de la conversation, le marquis de Gallo se mit à me dire brusquement et sans préparation aucune :

» Général, me confierez-vous que dans nombre » de circonstances on vous a fait des offres sau- » grenues ? »

» Surpris de ce propos, jeté, je le répète, *ex abrupto*, je fis de même que lui. Et m'arrêtant et le regardant entre deux yeux, je répartis :

» Je mentirais, si je niais la chose.

GALLO. — Je parie que des tentateurs vous ont, comme d'autres Satans, présenté des trésors, des dignités, et peut-être même quelque chose qui approchait du pouvoir souverain.

MOI. — Au-delà, s'il vous plaît, il faut des rêts majeurs lorsque l'on veut traquer la grosse bête.

GALLO. — Que vous aurait-on proposé ?

MOI. — De ceindre le corno. (La couronne du doge de Venise.)

GALLO. — Et votre réponse a été....

MOI. — Un refus.

GALLO. — Un refus !

MOI. — Auriez-vous dit oui et grand merci ?

GALLO, *avec franchise*. — Dieu m'en eût gardé, car j'y aurais reconnu un piége.

MOI. — La même idée m'est venue, et j'ai agi ainsi que vous auriez agi.

GALLO. — J'avais besoin de vous entendre sur ce chapitre avant que de vous remettre une lettre autographe de S. M. I.

MOI. — Ainsi, Sa Majesté veut elle-même me reconduire dans le pays des illusions périlleuses.

GALLO, *vivement*. — J'ignore ce qu'autrui vous aura offert ; ce que je sais d'avance, c'est que pour vous éblouir, on vous sera venu présenter mieux que le soleil, au lieu que dans la négociation dont je suis chargé, il ne s'agit pas d'un présent imagi-

naire, mais d'un don réel. Je vous conjure, avant de me répondre définitivement, de prendre vous-même lecture de la missive de S. M. I., de vérifier la sincérité de ses intentions, car je tiens à n'être pas confondu par vous avec des intrigants, que je hais autant que je les méprise.

» Ces paroles, cette sorte de justification de la démarche hasardée, ou pour mieux dire de la séduction que le marquis de Gallo allait entreprendre envers moi me plurent. Je compris qu'en agissant il cédait à l'obéissance que lui commandait sa position à la cour impériale. Je pris donc aussitôt sans colère vraie ou jouée, sans fausse honte, la lettre de l'Empereur, écrite en entier de sa main, scellée du sceau de l'Empire, en un mot, portant en elle tous les signes d'une authenticité irrécusable. J'y trouvai ce que je vais vous dire, car elle est à-peu-près restée empreinte dans ma mémoire.

» GÉNÉRAL,

» Un grand nombre d'hommes de guerre, d'habiles militaires, de héros célèbres, se sont plus » dans tous les temps, et particulièrement en nos » époques modernes, à chercher hors de leur patrie, oublieuse ou ingrate, les avantages, les » honneurs qu'elle leur refusait. Et sans sortir » de la belle France et de ce siècle-ci, voyez-y le » fameux maréchal duc de Berwick, renonçant à » l'Angleterre pour la cour de vos anciens rois; et

» le glorieux comte Maurice de Saxe, et le vaillant-
» issime Lowerdal, et tant de nobles, Ecossais,
» Irlandais ou Polonais, qui même encore com-
» mandent ou ont commandé les armées de la
» république française. Ma cour, celle d'Espagne
» et de Russie, sont remplies de vos compatriotes,
» qui y ont obtenu le bien-être refusé sur leur
» terre natale. Le feld-maréchal de Wurmser est
» Français. M. Acton, à Naples, l'est aussi; le duc
» de Richelieu commande à Odessa; le marquis
» de Langeron occupe auprès de l'Empereur
» Paul I, des grades supérieurs. Enfin, c'est chose
» convenue que l'on peut aller sans déshonneur
» obtenir d'autrui ce que chez soi on vous dénie.
» Ainsi ont fait encore le comte de Saint-Germain
» et le fameux prince Eugène. Aucune flétris-
» sure ne s'est attachée à leur changement de ser-
» vice.

» Êtes-vous bien à votre place? vous récom-
» pense-t-on dignement de vos exploits merveil-
» leux? Les rois sont moins ingrats que les répu-
» bliques. Je vois que l'on ne fait rien pour vous...
» vous qui avez tant fait pour votre pays. Que
» dis-je? je sais qu'on vous hait, qu'on vous craint,
» qu'on vous jalouse. Vous avez des ennemis en
» nombre, puissants et dangereux : l'inconstance
» populaire a, depuis 1789, conduit à l'échafaud
» en France ou dans l'exil tant d'illustres capi-
» taines, que vous ne pouvez vous flatter d'être

» plus heureux. Vous citerai-je tous vos maré-
» chaux émigrés : MM. de Custines, de Beauhar-
» nais, de Biron, de Dillon, Luckner et tant
» d'autres, mourant sur l'échafaud. MM. Dumou-
» riez, Dammartin, de Montesquiou, votre marine
» fuyant afin d'éviter un pareil supplice, sans que
» leurs vertus, leur bravoure et leur science aient
» désarmé des furieux.

» Si jamais la méchanceté envieuse vous frappe;
» si elle vous poursuit, si des factions triom-
» phantes vous chassent de la France, ou si vous-
» même, lassé de servir des insensés et des ingrats,
» songez à vous, à vos amis, à vos proches, à l'a-
» venir enfin ; venez à moi, je vous en supplie,
» nouveau Thémistocle ! second Alcibiade ! mais
» sans craindre leur sort. Venez vous asseoir au
» foyer d'une hospitalité généreuse et empressée
» surtout de vous faire oublier ce que vous auriez
» perdu.

» Oui, général, c'est moi, c'est l'Empereur d'Al-
» lemagne, qui veux être votre ami, qui veux assu-
» rer en plein votre indépendance ; je ne permet-
» trais pas qu'une aussi grande renommée parût
» à ma cour dans une position secondaire, et pût
» être confondue dans la foule de mes courtisans :
» un homme tel que vous doit être reçu comme hôte
» et presque comme égal. Or donc, pour assurer
» votre liberté, votre libre arbitre, pour que vous
» soyez toujours dans le rang où vos victoires vous

» ont placé, *je m'engage, je vous promets sur l'honneur*, de vous confier, dès que vous le voudrez, » la souveraineté absolue d'une principauté peuplée de deux cent cinquante mille âmes, et dotée d'un revenu suffisant pour n'avoir plus besoin » d'autrui, ni de moi, entendez-vous. Je la retirerai » de mes vastes états héréditaires ; vous la posséderez sans condition, sans garantie ou titre dual, sauf les droits imprescriptibles du système » fédéral de l'Allemagne, et elle deviendra tellement à vous, que vos descendants ou héritiers » en seront investis également, s'il advient qu'il » vous en arrive de naturels et de légitimes par la » *grâce de Dieu*.

» Ce don, général, sera fait sans arrière-pensée, » sans que vous soyez forcé jamais de combattre » la France. Je me trouverai trop heureux et croirai avoir assez gagné, si je conquiers à l'Allemagne la plus belle renommée des temps modernes, et si je la dote du plus grand citoyen qu'elle » puisse avoir. Dieu est témoin de la sincérité de » mes paroles ; et recevez le serment que je fais » sur l'Evangile et sur l'honneur, de ne point m'écarter de tout ce que je viens d'écrire. Que cette » lettre, si j'y manque, me soit représentée en témoignage éternel de ma honte.

» Votre ami,

» *Signé*, FRANÇOIS. »

» Certes, je l'avouerai, mon cœur fut touché de

cette offre si flatteuse à ma gloire; j'en devinais bien le but, mais enfin, elle m'était adressée si noblement, si en dehors de tout marché honteux et cupide, que je pouvais la regarder uniquement comme l'un des moyens légitimes avec lesquels les gouvernements habiles se sont assurés pour l'avenir des capitaines investis de quelque réputation. Rien ne sentait d'un côté l'avarice honteuse, et de l'autre, l'infamie, qui se vend ou à la vengeance ou à un calcul infernal.

» Je lus lentement, avec réflexion et mesure, ainsi que la chose le méritait. Néanmoins, malgré les sentiments que je vous viens d'exprimer, ma physionomie, que je sus maintenir, demeura calme et indifférente en apparence, aucun éclair dans mes yeux, aucun pli sur mon front, aucun mouvement rapide dans ma bouche, et auxquels l'observateur adroit reconnaît ce que tout le reste lui cache, ne témoigna de ce qu'au fond de l'âme je ressentais; je me dominai de tout point : puis ayant achevé et affectant alors une urbanité bien convenable.

— M. le marquis, dis-je, vous voudrez bien, j'espère, prendre la charge de témoigner, en mon nom, à Sa Majesté Impériale, ma reconnaissance profonde et immense; cependant, ajoutez à ceci que, dans aucun temps, dans aucun cas, et quoi qu'il puisse m'arriver d'irritant et de funeste, que soit que mes ennemis l'emportent ou que mes conci-

toyens m'oublient, ni la malice haineuse des uns, ni l'indifférence ingrate des autres, ni même l'injustice de tous, ne me poussera jamais à demander à autrui ce que je ne consentirais pas à recevoir de la France même. Si ma patrie croit me devoir une récompense, je la recevrai d'elle-même, mais hors d'elle, je n'accepterai jamais ni titres, ni honneurs, ni dignités, ni même, enfin, la puissance souveraine; je vous parle à cœur ouvert. Mon refus, pourtant, ne me dégage pas envers l'Empereur, et, dans toutes les occasions, je lui manifesterai mon éternelle gratitude.

» Gallo stupéfait de ma détermination, à laquelle, malgré sa probité sévère, il n'avait pu s'attendre, se disposait à me poursuivre de ses insistances; je le devinai, et par un mouvement de main et de tête amical et ferme ensemble, je lui coupai la parole, et cette fois il reconnut que je ne cherchais pas à me laisser violenter doucement; alors, lui aussi, exprimant par son geste son dépit, et j'ose ajouter son admiration, s'écria :

— Achille et Scipion, ni Ulysse, ni Annibal!... n'auraient pu vous éblouir ou vous vaincre!

Moi. — Assurément non; si étant l'un de ces deux héros, moi indigne, l'autre alors eût tenté de triompher de ma résistance avec un tel moyen... Marquis, là, franchement, ne voyez-vous point que si mon ambition aspirait à une couronne quelconque, la Lombardie, le Génois, les trois léga-

tions pontificales, Modène, la Vénitie enfin, me présenteraient bien au-delà de ce que S. M. I. me propose..... et pour un si faible gain, je m'abaisserais dans la foule des princes ?...

GALLO. — Que le nombre est étendu de ceux qui se sont conduits ainsi..

MOI. — Il y a tant d'hommes étroits, chétifs, mesquins dans leurs œuvres et dans leurs pensées..... Oh ! que les miennes ont une autre ampleur, et que mon ambition, si elle daignait éclater, trouverait l'Europe entière insuffisante pour payer à ma gloire le sacrifice de mon avidité.

GALLO, *affectant la gaîté*. — Serai-je trop indiscret si je vous demande vers quel but vos rêves s'étendent ? car, qui de nous, faibles humains, n'a pas, pour se délasser, construit au moins un ou deux châteaux en Espagne.

MOI. — Je n'ai jamais dévié dans le mien, il a deux illusions ; le temps me fera voir si elles sont devenues des réalités. La première serait d'élever aussi haut que possible la gloire de la France ; la seconde, de me faire aimer jusqu'à l'idolâtrie de ce peuple, qui par moi deviendrait si puissant et si glorieux.....

GALLO, *soupirant*. — Oui, le rêve des grandes âmes.

MOI, *continuant*. — On ignore encore ce que peuvent les Français ; jusqu'ici nul n'a voulu le savoir ou en profiter. Louis XIV seul, ce grand,

cet admirable monarque, l'avait deviné par instinct, et son propos au maréchal de Villars me le prouve (1). Un jour, peut-être prochain, cette nation, enfant et virile, naine et géante, étonnera l'univers.

» Ici je terminai l'audience; M. de Gallo se retira, et je restai seul, perdu dans mes réflexions... J'avais eu raison de dire à ce messager que déjà on avait, à diverses occasions, tenté de me séduire par mieux que l'appât ordinaire d'une somme d'argent. La première fois que la chose eut lieu, ce fut après ma première campagne d'Italie, en 1796, lorsque par des manœuvres heureuses.....

Tous les auditeurs. — Savantes, éminemment savantes, général.

Napoléon. — Je venais de séparer avec violence les Piémontais des coalisés; alors, ma réputation

(1) Avant la bataille de Denain, où Villars, vainqueur, releva la France aux abois, ce grand général, prêt à partir pour l'armée, prenait congé du roi; ce monarque lui ordonna de chercher les ennemis et de les combattre. Une victoire, pensait-il, étant nécessaire aux intérêts publics « — Mais sire, dit Villars, si je suis » vaincu. — Alors, réplique le roi, écrivez-moi directement ce qui se sera passé; soudain, je monte à » cheval, et votre lettre à la main je traverserai Paris. » Je connais les Français, soyez certain qu'à mon appel, » cent mille hommes me répondront; je marcherai à » leur tête, et si nous ne sommes pas vainqueurs, je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie. »

qui pointait, surgit et déborda; je fis peur, ensemble, au Directoire français et à l'Autriche. Mon gouvernement me fit circonvenir par des espions; l'étranger me traitant avec plus d'égards, ne m'adressa que des émissaires. Celui de ceux-ci qui parut d'abord, en vrai enfant perdu, était un Italien, Lombard d'origine, Milanais de naissance, le signor Léopardi : compère adroit, spirituel, n'ayant pas une vertu, mais en revanche, affichant tous les vices, ce qui, selon l'usage, le rendait agréable à la société et dangereux aux hommes; insinuant, délié, fourbe à jouer, Satan haut la main. Souple d'ailleurs, puis malicieux à l'excès; possédant les vices qui mènent à la potence, et les talents avec lesquels on l'évite long-temps; enfin vrai chevalier d'industrie, connu pour tel, ce qui diminuait le péril. Il n'avait aucune importance dans ses propos comme dans ses actes, ce qui lui facilitait les moyens de tout entreprendre, sans qu'on se doutât que l'on pût attacher du poids à ses manœuvres.

» J'ignore par quel tour de passe-passe Léopardi, au lieu d'apparaître vêtu des insignes du bagne, se montrait habillé d'un uniforme brillant; deux grosses épaulettes le décoraient, à la honte des armées européennes et de l'honneur de tous. Dès qu'il put pénétrer dans mon camp, il se faufila au milieu du quartier-général. Un coup-d'œil, un rapport de police, me firent connaître le

drôle à nu, et je lui trouvai les qualités convenables à me servir de mouche au désavantage des Autrichiens : le croyant libre de se vendre et de plus un grand désir d'être acheté, je le fis venir chez moi nuitamment, et le tenant à distance respectueuse, lui communiquai mes intentions.

» Le faquin ne se mit-il pas à rire... je l'aurais assommé!!!

» Qu'est-ce, dis-je avec hauteur et colère, une telle familiarité...

LÉOPARDI. — Pardonnez-moi, général, mais je n'ai pu résister à une hilarité bien légitime... votre sincérité qui m'honore, me fournira le moyen de traiter avec vous et sans intermédiaire, du point sur lequel on souhaite de savoir vos intentions.

MOI, *presqu'irrité.* — Mes intentions..... quoi, vous!..... vous, en mission près de moi; celle de me surveiller, sans doute, de surprendre mes plans.....

LÉOPARDI, *fièrement.* — Ah! général, fi de l'indigne rôle; vous épier!..... j'en suis incapable; et, d'ailleurs, si on me l'eût proposé, j'aurais répondu par un refus (le misérable aurait livré Dieu à qui eût voulu le lui payer, et son père par dessus le marché; je le laissai dire, il poursuivit). Ce qui est vrai, c'est que S. M. Impériale et S. M. le roi de Sardaigne, persuadés de votre mérite, et portant à sa hauteur votre valeur personnelle, désireraient, pour le repos de l'Europe, leur tranquillité parti-

culière, et pour le bonheur de la France, que vous fussiez son chef suprême, comme vous êtes son meilleur général. Le Directoire est odieux aux têtes couronnées ; on le sait haï et méprisé de vos concitoyens; aussi, leurs Majestés, qui savent combien, en revanche, les Français vous aiment, sont persuadés qu'il vous serait facile de prendre la place de ces hommes, sans aucun poids dans la balance politique. Si des fonds, si des troupes, vous devenaient nécessaires pour parvenir à ce but, on vous offre de l'or, et on mettra à votre disposition les régiments nécessaires; les émigrés, par exemple, à titre de compatriotes. Voilà la proposition numéro un.

Moi, *impassible*. — Et le second?

Léopardi, *joyeux*. — On pense que peut-être il vous déplairait d'arriver par la force à un but si légitime, que si les difficultés vous semblaient insurmontables, peut-être bien aussi vous contenteriez-vous, pour vous et vos descendants, d'une principauté modeste et toutefois indépendante, celle de doge de Gênes, par exemple. D'abord on vous ferait nommer doge à vie par la libre élection et spontanée autant qu'unanime, des nobles et du peuple; plus tard, l'hérédité s'obtiendrait pareillement. La République française verrait avec plaisir cette souveraineté aux mains d'un de ses enfants. Plus tard, avec les justes prétentions que Gênes conserve sur la Corse, votre terre natale,

vous arriveriez soutenu du concours du Piémont, de l'Empire et de l'Angleterre.

Moi. — Assez, assez, signor, je comprends que l'Empereur, en me laissant prendre Gênes, me soumettrait à son protectorat; que le roi de Sardaigne, à ce prix, qu'il ne solderait pas, serait enchanté de rentrer dans la Savoie, le comté de Nice, et tout ce qu'il a perdu, sans espoir de retour; que l'Angleterre enfin, maîtresse plus que moi du port génois et des côtes corsaises, acquiescerait plus vite encore à cette combinaison. Par malheur, je la tiens impossible; fils respectueux de la France, je ne tournerai pas contre elle mon épée parricide, et je n'attends que par elle une élévation légitime, que je veux devoir à son amour, à son estime, et non à son abaissement. Cependant, ceci peut faire la base d'un traité régulier; que Gênes appartienne au roi de Sardaigne, mon gouvernement n'y mettra point obstacle, et ce sera l'indemnité des provinces alpines que nous lui avons conquises, et que certainement il ne rendra plus.

Léopardi, *avec naïveté*. — Ah! général, si jamais vous vous emparez de ce qui sera à votre convenance, je vois avec douleur que vous ne consentirez non plus jamais à le recevoir en cadeau de qui que ce soit.

» Je me mis à rire, et peu de temps après, je renvoyai Léopardi à Turin.

SOIRÉE XXIV.

Orage physique tombant sur Paris. — Frayeur qu'il inspire à Joséphine. — Soirée aux Tuileries. — Lannes, Masséna, Marmont, Duroc, Savary, Berthier, Talleyrand. — Bataille de Marengo, racontée par Napoléon. — Première partie de cette grande affaire. — Détails curieux et vrais. — Lutte colossale. — Héroïsme des Français. — Belle résistance des Autrichiens. — Heureuse intervention de Dessaix. — Sa mort glorieuse. — Le général Kélermann décide la victoire. — Justice rendue à tous.

Un horrible ouragan soufflait sur Paris avec la violence accoutumée de ces sortes de tempêtes; des torrents d'eau échappés par intervalle aux nuées ténébreuses, et souvent étincelantes des feux de l'électricité céleste, tombaient à l'entour des Tuileries, que ces convulsions de la nature semblaient menacer d'une façon plus particulière que le reste de la grande ville. Les ténèbres re-

doublaient d'opacité, on entendait le choc des arbres du jardin du palais, poussés les uns contre les autres, avec la furie accoutumée du vent si désastreux sud-ouest, des sifflements aigus, des rugissements mille fois plus terribles que ceux que le lion fait entendre le soir dans les vastes solitudes du désert africain, épouvantaient des âmes paisibles, contristaient même celles trempées d'énergie. Les portes, les fenêtres du château, quoique bien fermées, encore mieux calfeutrées, s'ébranlaient, s'agitaient et s'ouvraient avec fracas malgré les espagnolettes de bronze et les serrures massives d'acier; de temps à autre l'espace assombri s'enflammait d'une vive clarté rougeâtre et sinistre, et instantanément rentraient dans une obscurité moins épouvantable peut-être.

Tout mouvement humain avait cessé; soit dans le Carrousel, la cour des Tuileries, les quais adjacents, et le parterre seul, malgré cette conflagration des évènements, était traversé, de quart-d'heure en quart-d'heure, par une ronde major ou par un peloton de soldats de la vieille garde qui allait relever les postes disséminés. Aucune voix ne s'élevait en lutte ridicule avec celle si puissante de l'orage; et même dans le salon où madame Bonaparte se trouvait, la conversation languissante n'était pas suivie avec l'intérêt journalier.

Joséphine, que ce vacarme effrayait, se félici-

tait néanmoins de voir réunis autour d'elle le brave des braves, Lannes, autrement l'Achille français; Masséna, si redoutable aux ennemis, et pourtant déjà courtisan si habile; Duroc, déjà investi de sa haute faveur; Marmont, encore heureux, et qui sans rougir pouvait soutenir les regards de ses camarades et de son général et bienfaiteur; Savary, que l'égoïsme devait rendre ingrat; Alexandre Berthier, qui, lui aussi, abandonna plus tard celui à qui il devait tant de grandeur et de fortune; Talleyrand Périgord, accoutumé aux trahisons, bien qu'il ne fît que commencer la série de ses perfidies. Tous ces hommes, depuis comblés des bienfaits de Napoléon et élevés si haut par sa bonté inépuisable, environnaient Joséphine ce soir-là, et tâchaient de la distraire de l'effroi que lui causait la tempête sinistre; les uns étaient venus dans le seul dessein de lui faire leur cour, les autres attendaient que Napoléon les appelât.

C'était en 1803 et au mois de juin, les Anglais venaient depuis peu de rompre la paix, comme je l'ai dit dans une des soirées précédentes, et le premier consul, dans sa juste indignation, avait juré de rendre, sur le continent, à la nation britannique, l'équivalent du mal qu'elle faisait sur mer à la nôtre. Dans ce moment, le premier consul, enfermé dans son cabinet avec le grand-juge chargé du portefeuille de la police, travaillait ac-

tivement, et Joséphine se plaignait que depuis cinq heures du matin il n'eût pas cessé de dicter ou de tenir la plume.

Un bruit se fit entendre dans le petit escalier qui, aux Tuileries, communiquait de l'appartement de Napoléon à celui de sa femme. Des pas fermes et rapides annoncèrent l'approche du premier consul. Chacun se leva : tous les regards se tournèrent vers la porte par où il viendrait... Elle s'ouvrit, et lui s'arrêta sur le seuil : son regard prompt eut bientôt reconnu le moins avancé de ceux qui étaient là. Et comme il ne s'y trouvait que des gens qu'il aimait alors à rencontrer, son sourire perça ses lèvres; et pendant qu'on le saluait, et que lui, d'un geste de main, rendait cette politesse, affectant déjà des manières de souverain :

« Bonjour, Joséphine, ma chérie ! bonjour messieurs. Quel horrible temps; s'il avait eu lieu demain, je l'aurais pris à méchant augure; par bonheur que maintenant la chose m'est indifférente.

JOSÉPHINE, *sans comprendre*. — Demain, Bonaparte... je ne vois pas...

NAPOLÉON. — Oublieuse.... l'anniversaire du jour qui a consolidé la constitution de l'an VIII.

MASSÉNA. — Oui, général, demain il y aura trois ans que vous remportâtes la bataille de Marengo.

NAPOLÉON. — Aidé, Masséna, de nobles bras et

de puissantes intelligences. Si Monge était ici, il dirait comme moi : *Suum cuique* (à chacun son dû)... La bataille de Marengo ! ce fut, messieurs, une belle affaire. Tu n'y étais pas, brave Masséna ; mais ceci, comme Henri IV à Crillon, soit dit sans reproche, il t'était bien permis de ranimer tes forces dans le repos après ta glorieuse attaque de Gênes. Une telle reddition vaut quatre victoires.

MASSÉNA. — Pas tout-à-fait pareilles à celle de Marengo.

TALLEYRAND. — Ce fut une de ces affaires qui fondent un nouvel ordre de choses.

SAVARY. — Et dire qu'elle fut précédée du passage des Alpes ! des Alpes, qu'Annibal et Charlemagne avaient seuls franchies.

LANNES. — Sais-tu, Bonaparte.... pardon, premier Consul, que pour vous dissiper du travail forcé auquel vous vous êtes livré depuis ce matin, vous devriez, pour M. de Talleyrand, pour Masséna et pour madame Bonaparte, raconter, comme vous savez le faire, la journée de Marengo.

NAPOLÉON. — Je vous ennuierais ; qui n'en a lu la relation.

TALLEYRAND. — Ce sera une heureuse nouveauté que de l'ouïr de votre bouche.

JOSÉPHINE. — Allons, général, fais-nous ce plaisir.

NAPOLÉON, *avec naïveté*. — Vous me prenez par mon défaut de cuirasse. Je ne sais qui de

vous ou de moi prendra plus de satisfaction à ce récit.

Tous. — Nous, général! nous, premier Consul.

Napoléon. — Soit, écoutez-moi.... En vérité, cela va être mon meilleur délassement.

LA BATAILLE DE MARENGO,

Racontée par Napoléon, premier Consul.

« Le 18 brumaire avait changé la face de la France renouvelée, rajeunie, restaurée en six mois. Je demandais sans honte la paix aux nations étrangères; la plupart crurent avoir meilleur marché de moi que du Directoire; il fallut donc avoir recours aux armes, et aller quérir le repos sur un champ de bataille. L'Autriche était, sur le continent, ma plus importante ennemie; depuis que Suwarow avait repoussé les Français de l'Italie, cette puissance y dominait despotiquement. Turin, Coni, Tortone, Alexandrie, tout le Piémont, lui appartenait; et le général Mélas assiégeait Masséna dans Gênes, Moreau victoriait sur le Rhin avec plus d'éclat que d'avantage; jaloux en secret, et s'il faut le dire, préférant moins de succès à ce qui pourrait me nuire, il attaquait avec froideur, et ses triomphes étaient sans résultat.

» Je tenais à l'Italie : je sentais que si j'y reparaissais avec mon ancienne fortune, la destinée de la France grandirait. Résolu donc d'assaillir l'Autriche sur ce point, je feignis de vouloir attaquer par l'Allemagne, et je formai un camp à Dijon;

mais au lieu d'y diriger les troupes, je les envoyai stationner aussi près que possible du revers occidental des Alpes. En attendant, Marescot, notre Vauban moderne, après Carnot toutefois, et le général Mainoni, l'un de ces Italiens qui valent bien les Français, exploraient les passages avec le coup-d'œil du génie; et je dois à leur ouvrage le succès de mon entreprise. Marmont, tu commandais l'artillerie, et grâce à toi, elle me seconda chaudement.

» Le 30 avril, l'avant-garde, formée de la division Vatrin, occupait déjà, à la tête du lac de Genève, Villeneuve et Saint-Maurice. Quant à moi vous le savez, je sortis de Paris, le 6 mai, j'allai à Dijon; j'inspectai les approvisionnements d'Auxonne, et fus très-content de la manière dont mes ordres avaient été exécutés. Le 8, je couchais à Genève; j'y appelai Marescot, et le questionnai sur le passage du mont Saint-Bernard, par où je voulais entrer en Italie.

» Croyez-vous que l'armée puisse pénétrer par ce point dans le Piémont? dis-je.

— Oui, général, répondit-il, cela est possible avec des soldats français.

— Eh bien! partons donc, et le signal donné, mes braves lions franchirent en vainqueurs et en nombre, des roches, qui jusqu'ici n'ont été foulées que par des voyageurs faibles et isolés.

» Berthier, ta sagesse retarda trois jours cette

entreprise mémorable; tu fis comprendre à mon impatience la nécessité de ce temps de repos ; mais dès l'aurore du quatrième, le signal fut donné. L'armée entière s'ébranla, et sa constance magnanime accomplit ce qu'on ne croyait plus possible, car on regardait presque comme une fable le passage du général carthaginois. La majeure partie des bataillons français gravit résolument le Grand-Saint-Bernard ; d'autres corps à-la-fois franchirent avec la même audace et un succès pareil le Petit-Saint-Bernard, le Simplon, le Saint-Gothard, le mont Cénis et le mont Genèvre.

» Certes, le moment était opportun, puisque l'enfant chéri de la victoire, après avoir épuisé, à la défense de Gênes, toutes les ressources du génie et de la valeur, avait été contraint par la famine, la perte entière des munitions et la lassitude d'une garnison invincible, de céder à la nécessité, en dictant néanmoins la capitulation la plus honorable. Pourtant, après ce revers, l'Italie entière nous échappait ; et Toulon, déjà, était menacée. Il fallait un prodige pour changer un tel état de choses; le passage du Saint-Bernard y pourvut.

» Dans ces heures périlleuses, combien je me félicitai de me voir environné de l'élite des généraux français, de ces guerriers rares, aux conceptions rapides, au cœur ferme, aux bras d'airain; eux tous, concoururent efficacement à cette entre-

prise de géants; aussi, leurs noms immortels sont demeurés gravés dans ma mémoire, et la France et la postérité ne perdront jamais leur souvenir.

» Là donc se rencontrèrent autour de moi, et tous n'ayant qu'une même pensée, la mienne, et qu'un désir unique, celui de surpasser ces prodiges de huit ans de combats perpétuels, les généraux Berthier, Bethancourt, Chabran, Chamberlac, Desaix, Lannes, Marescot, Marmont, Marioni, Moncey, Kellermann, Loison, Rhodet, Thureau, Vatrin, Dupont, etc., tous commandant à trente-cinq mille soldats. Le total effectif, au 9, comprenant ceux qui pénétrèrent en Italie par les autres cols, ne dépassait pas soixante mille combattants.

» Dès le 17, mon brave Lannes, à la tête de l'avant-garde, s'engagea intrépidement dans la vallée étroite et sombre de la Drance, en suivant jusqu'à Saint-Pierre le sentier escarpé du col major; parvenu à ce point étroit, il vit cesser devant lui la route viable, et le Saint-Bernard dresser devant lui sa croupe abrupte et inabordable. Ici tout prend une face nouvelle; ce sont d'autres aspects; c'est une autre nature effrayante, terrible, dans sa sauvage beauté; là, cesse toute végétation; là, commence l'empire d'une neige éternelle; là, se dressent des glaciers gigantesques, vieux comme le monde, et qui resplendissent, selon les divers aspects du soleil, des couleurs éblouissantes du prisme terrestre et de l'arc de Dieu,

rayonnant sur la mer: Là, l'œil, étonné, fatigué, ébloui, n'aperçoit que des rochers Titans inanimés, que des gouffres sans fond en apparence, tant l'abîme est enveloppé dans une nuit sinistre. Un mur colossal se dresse ici, et tout à côté est creusé un précipice béant aux infructuosités bizarres, ténébreuses, lavées par des torrents qui tombent avec violence, et dont le bruit incessant, trouble seul le mystérieux silence de ces lieux désolés, parfois aussi bruyants et plus épouvantables que le tonnerre, soit par leur fracas, soit par leur puissance dévastatrice. Des avalanches monstrueuses, que la moindre commotion détache des flancs superposés presque en droite ligne de la montagne, s'ébranlent, vacillent, s'élancent et cascadent de roc en roc, de pointe en pointe, grossissant toujours des débris qu'elles arrachent et entraînent, finissant par se fondre dans une vallée qu'elles comblent et ravagent, emportant dans leurs courses furieuses des masses énormes, des parties entières de forêts, des coins de terres fertiles, et souvent aussi les châlets, les troupeaux et les hommes, car tout est la victime de ces terribles jeux de la nature.

» A peine si ces vastes déserts sont habités par des ours, des chamois rapides, par des loups ou par la marmotte sifflante; de loin en loin un aigle s'élève de son nid, tournoie autour, peuple ce monde abandonné, et l'anime de son cri; mais souvent il fatigue son aile sans pouvoir arriver à la cîme de ces pics élevés.

» Voilà pourtant où il fallait que mon armée atteignît : elle devait surpasser le vol de l'aigle. Et non contente encore d'un tel prodige, il était indispensable qu'elle y portât les vivres, les munitions, les bagages, et jusqu'à la pesante artillerie : nul des autres hommes ne l'aurait tenté; les Français le firent avec succès. Chacun multipliant sa force par le concours de ses camarades, emploie ce qu'il possède d'intelligence et de vigueur. Les affûts, démontés, sont emportés partie par partie; les canons, couchés dans des troncs d'arbres creusés en auge, sont poussés par tous les moyens que peuvent inventer l'adresse et la bonne volonté. Des paysans sont requis pour traîner ces fardeaux; leur nombre est insuffisant : les soldats se joignent à eux; trente, quarante, cent, selon la localité et la résistance, s'attèlent à chaque pièce, la descendent dans des précipices, la font ascensionner au sommet du mont. Remarquez qu'en ce moment tout fantassin porte déjà sur ses épaules, son sac, des vivres pour quatre jours, et tout ceci double, afin de soulager la cavalerie et les travailleurs désignés; ce poids dépasse soixante-dix livres.

» Les habitants de ces contrées sauvages, surpris au-delà de toute expression et frappés de terreur à la seule vue de nos troupes et de leurs travaux, les regardant avec effroi arriver et conduire des fardeaux lourds sur des rochers d'où le plus hardi

chasseur ne s'approchait pas ; les peuplades, dis-je, de cette terre désolée, réfugiées sur les plus hauts pics d'alentour, examinaient avec un mélange de terreur et d'admiration ce passage sublime, battaient des mains, poussaient, malgré eux, des cris d'encouragement auxquels les nôtres répondaient en chantant la *Marseillaise* et le *Chant du départ*.

» Je signalerai, parmi les braves qui obtinrent cet immense résultat, la *vingt-quatrième* demi-brigade légère tout entière, et aussi la *quatre-vingt-seizième* de ligne. Nous ne perdîmes qu'une seule pièce de huit, qui roula dans un gouffre inabordable, et je n'eus à regretter que trois canonniers, qu'une avalanche emporta. Sur d'autres points, on eut à déplorer en outre quelques soldats, victimes de leur imprudence ; grâce à Dieu, le nombre en fut peu considérable.

» A la suite d'une ascension pénible et qui dura sept heures, l'armée entière bivouaqua au plateau de l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Les saints religieux de cette maison bienfaisante, auxquels à l'avance j'avais envoyé les fonds nécessaires, accueillirent mes braves et leur distribuèrent des rafraîchissements. Les Français admiraient le dévoûment de ces hommes de bien, qui, pour servir l'humanité, se condamnent aux rigueurs sans relâche d'un hiver perpétuel. Exemple sublime que présente seule la religion, car je doute que jamais un philosophe voltairien ou tout autre et par amour

de ses semblables, ait quitté le séjour de Paris, ses fêtes et l'Opéra, pour aller disputer aux moines du Saint-Bernard leurs fatigues incessantes et leur vie de dévoûment continuel (1).

(1) L'hospice du mont Saint-Bernard, situé au point le plus élevé où l'homme ait osé porter sa demeure (7,540 pieds au-dessus du niveau de la mer), a été fondé dans le 10e siècle, par un pieux Savoyard, nommé Bernard de Menthon, qui par cet établissement, a rendu son nom cher à tous les philantropes. Les religieux qui l'habitent, séquestrés du reste des humains par un motif peut-être encore plus sublime que celui qui guide les autres cénobites, cherchent sans cesse à s'en rapprocher par les soins généreux qu'ils prodiguent aux voyageurs, que la curiosité ou d'autres raisons amènent dans cette affreuse solitude. Nobles modèles de la tolérance chrétienne, ils accueillent avec le même empressement tous ceux qui se présentent, quels-que soient leur rang, leur pays, leur croyance; mais ce n'est pas la seule hospitalité qu'ils donnent. Les devoirs qu'ils se sont imposés, le but de leur institution est de servir de guides aux voyageurs égarés, de chercher ceux que le froid aurait saisis au milieu des neiges, ou que les avalanches auraient pu précipiter dans les fondrières. Matin et soir, des chiens, que les religieux entretiennent à cet effet, sortent du couvent et vont à la découverte. Si au milieu de leurs courses investigatrices, les cris ou les plaintes de quelque infortuné prêt à périr, viennent frapper leurs oreilles exercées, ces animaux accourent vers lui, le caressent, semblent l'exhorter à prendre courage; ils retournent ensuite en toute hâte à l'hospice. Leur air triste et inquiet indique aux religieux le péril du voyageur. On pend

» Dès qu'un bataillon était arrivé, on le conduisait à des tables disposées déjà, et couvertes de vivres, de vin et de rafraîchissements convenables à de tels hommes et à de telles fatigues. Les bons

à leur cou un panier rempli d'aliments réconfortants, on les suit et souvent on parvient à sauver d'une mort certaine le malheureux ou l'imprudent qui a cherché à se frayer un passage sur ce terrain aventureux. Lorsque l'atmosphère est chargée de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, les religieux sortent tous du couvent, et ces hommes intrépides parcourent les glaciers, accompagnés de leurs chiens, qui les ramènent sur le chemin couvert de neige lorsqu'ils s'en écartent. Ces merveilleux auxiliaires, doués de la faculté de sentir un corps humain à telle distance qu'il soit enseveli, en font connaître la présence par leurs hurlements; alors les religieux qui tiennent de longues perches à la main, s'en servent pour sonder le terrain; lorsqu'ils ont reconnu le corps, ils le dégagent des neiges qui le couvrent, et le transportent à l'hospice où tous les secours lui sont prodigués pour le rappeler à la vie, s'il reste encore quelque espoir, et où il reçoit la sépulture, si la mort s'en est emparée. Aucune institution ne prouve mieux que celle de Bernard de Menthon combien la vertu et la religion peuvent donner de force et de courage. Le lieu qu'habitent ces religieux est l'éternel séjour des tempêtes, des frimas et des glaces. Pour y parvenir on passe constamment, même en été, sur la neige, et il y gèle toujours. A peine y compte-t-on, dans l'année entière, dix jours purs et sereins, et dans leur commerce avec les hommes, ces pieux cénobites sont presque toujours en présence d'êtres souffrants, mutilés; c'est souvent pour leur rendre les derniers et tristes devoirs de la sé-

religieux, avec une mine riante, avec des prévenances douces et compatissantes, distribuaient les provisions, répondant par de la gaîté aux plaisanteries respectueuses de nos soldats, qui tous contemplaient avec vénération leurs excellents hôtes.

» A côté des tables, autour du bâtiment, on voyait » épars çà et là des canons, des affûts, des caissons, » des traîneaux, des brancards, des bagages, des » munitions, des faisceaux d'armes, des mulets, » des chevaux. Et au milieu de tout cet attirail, des » soldats buvant à la santé du général, du chef de » la République, et jetant tour-à-tour des regards » d'espérance sur l'Italie, qu'ils allaient conquérir, et sur le sol de la patrie, qui recevrait un » nouveau lustre de leurs victoires. (*Vict. et Conq.*)»

» J'avais suivi pas à pas l'armée, marché comme elle, pris ma part de ses fatigues, de ses travaux, de ses dangers. Un instant vaincu par la lassitude, je m'endormis couché contre une roche neigeuse et sur mon manteau. Plusieurs régiments, qui virent mon sommeil, le respectèrent, et chacun garda le plus profond silence, tant qu'il pût croire en passant devant moi, que l'éclat de sa voix m'arracherait à ce repos passager. Au reste, alors que l'on approcha de la cîme du Saint-Bernard, l'armée, d'un cri unanime, demanda que la charge

10

pulture qu'ils les abordent. Quels titres peuvent égaler ceux que les moines de Saint-Bernard acquièrent si justement aux récompenses célestes !

fût battue, et ce fut avec le cérémonial du combat, qu'elle prit possession de son étonnante conquête (1).

» La vue lointaine du Piémont renouvela les transports dont j'avais été déjà témoin dans la première campagne d'Italie, lorsque des collines élevées de

(1) Parmi les périls du passage Saint-Bernard, on cite le fait suivant :

Le 8 prairial, le général Béthancourt arrive avec mille hommes, à l'un de ces points que l'on ne traverse qu'à l'aide de pièces de bois, dont une extrémité pose dans le rocher creusé; l'autre, est supportée par une poutre en travers: cette espèce de pont avait été emporté par la chute d'une avalanche; il ne restait de tout ce que l'art avait tenté là pour vaincre la nature, que la rangée de trous dans laquelle avait été engagée l'extrémité de chaque pièce de bois. L'un des soldats les plus hardis s'offre à mettre les deux pieds dans les deux premiers trous, puis à tendre une corde à hauteur d'homme, en marchant de cavité en cavité, et lorsqu'il est parvenu à fixer la corde à l'autre extrémité de l'intervalle, entièrement vide au-dessus d'un abîme de plus de cinq cents pieds d'élévation, c'est le général Béthancourt qui donne l'exemple de passer suspendu par les bras à une corde très-peu forte. Ainsi mille Français franchissent un intervalle d'environ soixante pas, chargés de leurs armes et de leur sac..... Cinq chiens suivaient cette colonne; ces animaux après avoir vu passer leurs maîtres, ne pouvant faire comme eux, se précipitent spontanément dans le gouffre comme d'un commun accord; trois, victimes de leur fidélité, sont entraînés dans le torrent qui roule au fond du précipice; mais deux assez vigoureux luttent

Montézémote, les soldats français virent se dérouler devant eux la vaste campagne que le Pô fertilise. Au Saint-Bernard on manifesta la même joie; et comme à la vue des Pyramides, on battit des mains. Ce fut le 18 mai que nous atteignîmes le point culminant du col.

» Il fallut descendre, et ici nous rencontrâmes des difficultés non moins périlleuses que dans la première partie de la route. La rapidité extrême de la descente augmentait le danger. La douceur de la température faisait fondre la neige, et elle pouvait engloutir des imprudents. Les soldats, les officiers, moi-même, eûmes recours à la ramasse. On se laissa glisser avec une promptitude sans pareille. Plusieurs roulèrent sans dessus dessous, il y eut force déchirures, des égratignures en nombre; enfin, on arriva sur un terrain meilleur. La marche, qui ce jour-là avait commencé à une heure du matin, finit à neuf du soir au village d'Étrouples en avant d'Aoste, et ce fut là que nous passâmes la nuit.

» Le lendemain, la chaleur de l'air, la verdure de la terre, nous annoncèrent l'Italie. J'y touchais,

contre l'eau écumante, escaladent des rocs presque droits, et arrivent moins mouillés que meurtris aux pieds de leurs maîtres, qui pleurent de joie en les revoyant.

(*Rapport de M. Quatremère-Dijonval, adjudant-général, à Berthier, major-général de l'armée.*)

enfin, et plus heureux qu'Annibal, qui y laissa la moitié des siens, je n'eus, comme je vous l'ai dit, à regretter qu'une poignée de braves. Lannes, sans perte de temps, courut avec six bataillons s'emparer d'Aoste, que les Autrichiens abandonnèrent. Le 19, autre succès à Châtillon, où se distinguèrent les généraux Lannes, Vatrin, Mainoni, et où fut blessé grièvement l'adjudant-général Noguès, devenu depuis l'un de mes meilleurs généraux de division.

» L'imprenable château de Bard, assis à cheval sur la routequi le traverse, est flanqué à gauche de rochers inabordables, et à droite par l'abîme où coule la Doria Baltea; cet incident pouvait arrêter l'armée et tromper mes prévisions. Le commandant voulant se défendre, je fis passer, durant la nuit, sous le feu de la place, mon artillerie enveloppée dans du foin, dans du gazon, et roulant sur un fumier sourd. Je fis creuser sur la pente du mont Albaredo, des escaliers, des galeries, par où la troupe chemina malgré la vive canonnade du fort. Le général Loyson fut blessé dans une de nos vaines attaques contre cette maudite place.

» Cet obstacle vaincu, nous arrivâmes à Ivrée; de là nous menaçâmes Turin, et Murat se hâta d'aller chasser Laudon de Milan, qui nous ouvrit ses portes, et où je rétablis le gouvernement républicain.

» Par ma descente en Italie du côté que j'avais

choisi, j'étais déjà parvenu à refouler les Autrichiens, commandés par le baron Mélas, entre la Méditérranée, les Alpes et l'Apennin. Il était maître de Turin, de Gênes, mais j'embarrassais néanmoins ses mouvements. Je ne m'attacherai pas à vous raconter des faits partiels qui furent les préliminaires de la bataille de Marengo : ils vous sont tous connus, et ils alongeraient inutilement ce récit.

» Je dois pourtant signaler l'étonnement sans borne des ennemis, de l'Italie et de l'Europe, lorsque l'on eut appris que l'armée de Dijon avait franchi les Alpes. Le baron de Mélas ne voulait pas d'abord le croire, il qualifia de menteurs et de lâches ceux qui lui en apportèrent la première nouvelle. Il se maintint si bien dans cet aveuglement, qu'au lieu de chercher à m'écraser par une attaque rapide avant que j'eusse réuni toutes mes forces, lui qui avait les siennes sous la main, il ne sortit de son erreur que lorsque je fus entré dans Milan, et quand j'avais complété en entier ce début de mon plan de campagne; alors il se livra à de vains regrets. Il n'était plus temps, j'étais devant lui, et je lui présentais presque la bataille.

» Quant à moi, heureux de mes succès, et en préparant de plus décisifs, je disais au 28e de ligne, dans une de ces proclamations qu'ils aiment tant, et que je rédige passablement : « Il y a deux

» deux ans, soldats, que vous vous battiez dans » ces montagnes, souvent privés de tout ; vous avez » fait votre devoir sans murmurer, c'est la pre- » mière qualité du vrai guerrier. Je sais encore » qu'il vous était dû, il y a quelques jours, huit » mois de paie, et que néanmoins vous marchiez » à l'ennemi sans proférer une seule plainte. Je ré- » compenserai votre conduite, et pour vous prou- » ver ma satisfaction, je veux qu'à la première af- » faire, vous marchiez à l'avant-garde. »

» Cette récompense enflamma la dernière brigade, et donna de la jalousie aux autres, toutes voulaient avoir l'honneur de l'avant-garde. Oh ! mes Français, chez vous, chaque soldat à la science du capitaine, la bravoure nationale, et l'honneur qui, dans les autres peuples, n'appartient qu'à la noblesse.

» Cependant, il fallaït me presser, Mélas déjà plus fort que moi par le nombre, allait recevoir des renforts puissants ; une armée autrichienne se disposait à me placer entre deux feux ; je ne lui en laissai pas le temps, et sans m'embarrasser si le reste de mon armée pouvait me suivre sur la droite du Pô, non encore passé entièrement par elle, je me disposai à la bataille pour le 9 juin, et j'adressai aux troupes la proclamation que voici :

» Soldats, un de nos départements était au » pouvoir de l'ennemi, la consternation régnait » dans le midi de la France, la plus grande partie

» du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la » République, était envahie; la république Cisal- » pine anéantie dès la campagne passée, était de- » venue la victime du régime féodal. Soldats, vous » marchez!..... et déjà le territoire français est » délivré, la joie et l'espérance succèdent dans » notre patrie à la consternation. Vous rendrez » la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes, » il sera pour toujours délivré de ses plus cruels » ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisal- » pine, l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à re- » gagner ses frontières; vous lui avez enlevé ses » hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve. » Le premier acte de la campagne est terminé, » des milliers d'hommes (vous l'entendez tous les » jours), vous adressent des actes de reconnais- » sance.

» Mais aura-t-on impunément violé le territoire » français, laisserez-vous retourner dans ses » foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos fa- » milles? Vous courez aux armes... Eh bien! » marchons à sa rencontre, opposons-nous à sa » retraite, arrachons-lui les lauriers dont elle s'est » parée; apprenons au monde que la malédiction » des destins est sur les insensés qui osent insul- » ter le territoire du grand peuple. Le résultat de » nos efforts sera *gloire sans nuage et paix solide.*»

» La bataille de Marengo, est au fond composée de deux journées; la première eut lieu le 9 juin

et a pris le nom du village de Montébello; seize mille Autrichiens amenés par le général Ott, étaient en ligne; Lannes, tu commandais nos forces, et tu avais sous toi le courageux Vatrin, qui engagea l'affaire. Là, à part toi, qui, selon ta coutume, fis des prodiges de valeur, là se distinguèrent le général Valhubert, les chefs de bataillon Taupin et Vivenat, les capitaines Trochon, Braguirat et Roi, les lieutenants Lambinet et Peyrebelle, plus ou moins outrageusement blessés. Ma mémoire fidèle, car elle est alimentée par mon cœur, me rappelle toujours les noms de nos héroïques Français. Le succès restait incertain; à trois heures, alors de nouvelles charges eurent lieu, tu détachas pour appuyer ton aile gauche le fougueux Chamberlhac, l'intrépide Rivaud, qui, par l'habileté d'une manœuvre hardie, arracha la victoire à l'Autrichien. Trois seuls bataillons qu'il disposa savamment, et dont la bravoure fit le reste, décidèrent de ce mouvement; les ennemis battus de point en point se sauvèrent sur les hauteurs de Montébello, et Rivaud, infatigable, termina ce beau fait d'armes en leur enlevant à leur barbe le château de Dordonne.

» Toi, dans ce temps, attaquant le général Ott par le centre et la droite, rendis vains ses efforts redoublés; cette lutte Titanesque se prolongea plusieurs fois, de part et d'autre on revint au combat avec une opiniâtreté glorieuse. Le village de

Casteggio fut pris et repris vaillamment; enfin, là aussi, tu dominas la fortune.

» Alors j'arrivai, et fis mettre en ligne la réserve, aux ordres de Victor; ces vieilles moustaches, portant la baïonnette en avant, coururent au pas de charge sur l'ennemi. Les Autrichiens gardaient avec vaillance un pont dont le passage était important, et ils se défendaient par le feu permanent de deux batteries formidables, trois fois, à ma voix, les nôtres tentèrent le passage, trois fois vingt bouches à feu qui vomissaient la mitraille et la mort les arrêtèrent dans leur élan; enfin, le général Gency, assez heureux pour avoir de son côté battu la gauche des ennemis, franchit le torrent au-dessous de Casteggio, avec cinq bataillons et un régiment de hussards, il tourna l'artillerie meurtrière et se rejoignant presque à Rivaud, allait, de concert avec lui, envelopper les Autrichiens. Ott, voyant le péril, fait sonner la retraite, il fut poursuivi jusque à Vogghera, qu'il abandonna soudain pour aller à Tortone.

» La bataille de Montébello dura depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir; et là, de jeunes conscrits, des troupes françaises nouvellement levées et sans expérience d'ailleurs, triomphèrent des vieilles bandes autrichiennes, élite des armées de l'Empereur. Notre cavalerie, moins nombreuse, moins disciplinée, l'emporta aussi sur ces régiments *de hullans de la mort*, *de*

Croates, si fameux et si redoutés. Les Autrichiens perdirent à Casteggio et à Montébello trois mille hommes laissés morts, cinq mille prisonniers, six pièces de canon et huit drapeaux.

» Mélas, à la nouvelle de la mésaventure du général Ott, croyant enfin que j'étais auprès de lui avec toute mon armée, ne balança pas sur le parti à prendre, et rassemblant les corps disséminés dans le Piémont et l'Etat de Gênes, il marcha résolument, espérant me vaincre au moyen du nombre, de la bonté de ses troupes, et de cet ascendant de victoire, qui depuis deux ans avait passé à son côté.

» Je ne demandais pas mieux, j'avais aussi confiance en ma fortune, en vous tous, messieurs; et l'arrivée du général Desaix, nouvellement de retour d'Égypte, où je l'avais laissé, augmenta mon espoir. Nous nous embrassâmes à Stradella; je lui donnai le commandement supérieur de deux divisions, avec le titre de mon lieutenant; il fut rejoindre ses troupes, et le 12 juin, j'établis à Vogghera le quartier-général. Je fis l'inspection de mes forces : celles disponibles n'atteignaient pas à trente mille hommes, Mélas pouvait m'opposer trente-trois mille fantassins et sept mille cavaliers, en tout quarante mille combattants, soutenus par une artillerie nombreuse et admirablement servie.

» Prêt à lutter, je disposai mon monde dans la

nuit du 12 au 13 juin. Lannes, secondé de Vatrin et Mainoni, avec deux divisions, composant ma droite, dût se placer à Castelnovo di Scrivia, avec la mission principale de fermer le passage à tous secours venant à Mélas, de Pavie; Desaix, avec Boudet et Mortier, étaient au centre, en avant de Ponte-Carone, sur la route royale : là Poype, resté à l'autre bord du Pô, reçut l'ordre de renforcer ce corps; Murat et la cavalerie sous ses ordres, stationnait entre Tortone et Ponte-Carone; à gauche de Desaix, deux beaux régiments de grosse cavalerie ; un de dragon suivait le fils Kellermann, et dépassait Tortone; Victor guidait ma gauche avec Chamberlhac et Gardane : ils devaient soutenir Kellermann. En tout, je pouvais avoir en ligne vingt mille fantassins et cinq mille soldats; le reste, disséminé ou trop éloigné, ne pouvait pas prendre part à l'affaire. Chabran assiégeait le fort de Bard; Thureau observait Turin; Moncey parcourait la Haute-Lombardie; Vigoles bloquait le château de Milan; Duhesme avec Loison, gardaient Crémone, entouraient Prigillone, la citadelle de Plaisance, et veillaient sur les derrières de l'armée.

» Le 13, nous passâmes la Scrivia, et nous nous développâmes dans la plaine de San Giuliano, où Mélas vint nous joindre; mais se tenant d'abord en avant de la Bormida. Pour moi, surpris de ne le voir paraître, j'envoyai Desaix et son corps à Rivalta, afin de commander les routes d'Aqui et

de Gênes ; je m'avançai avec mes guides, éclairés par la cavalerie légère de Murat, sur la plaine baignée par la Bormida et la Scrivia ; j'acquis alors la preuve que quatre à cinq mille Autrichiens de leur arrière-garde tenaient le village de Marengo ; je les fis attaquer à quatre heures du soir par Gardanne, qui tant bien que mal les repoussa ; il s'arrêta pour passer la nuit à la Casina de Pedrabona à chemin égal de Marengo et de la Bormida.

» Ce fut pour moi un temps de réflexion et d'inquiétude que ces heures de repos. La journée du lendemain, celle du 14 juin, aurait sur ma destinée une influence décisive ; vainqueur, je me placerais en Europe au premier rang ; vaincu, je rendrais incertains les résultats du 18 brumaire. Dirai-je que, tenant une fleur des champs dans mes mains, je cherchai en l'effeuillant à deviner quelles seraient les chances de cette bataille.

» Vers une heure du matin, je quittai mon bivouac, et je parcourus les lignes éclairées par un feu flambant et peu nécessaire en cette saison ; je m'en approchai. Quelques vieux troupiers, anciens soldats de la République, se régalaient du produit de la maraude, on jasait ; l'un d'eux s'écria : — Demain, pleine victoire ! — Pourquoi le dis-tu ? — Parce que je le sais. — Mais encore, comment as-tu pu l'apprendre ? — J'ai rêvé à mon dernier sommeil que le père éternel jetait sur les épaules du petit caporal le manteau impérial de

François II, et que Mélas, avec un autre général autrichien, en portaient la queue.

» Ce rêve ou cette fable, me frappa ; et je dois l'avouer aussitôt, je fus rempli d'espérance, et moi-même, j'allai goûter le charme réparateur d'un sommeil rapide, et l'idée que j'étais Empereur me divertit beaucoup.....

TALLEYRAND, *interrompant.* — Premier consul, le fait est grave, et un tel poids ne chargerait pas vos épaules.

NAPOLÉON, *riant.* — Ah ! vous aussi, voulez rêver.

Le reste du cercle s'entre-regarda, et plus d'un, en 1804, se rappela cet incident ; au moment dont je parle, tous prièrent Napoléon de poursuivre, et il reprit le fil de sa narration.

» Les Autrichiens conduits par Mélas, ralliés et accrus, marchèrent contre nous avec tant de vivacité, que j'eus à peine le temps de rappeler à moi Desaix et ses deux divisions ; de plus, je pris en hâte les dispositions suivantes :

» Victor était en première ligne, puis toi, Lannes, à six cents toises de Marengo, en avant de San Giuliano ; à la droite de la route de Tortone, Kellermann et ses cavaliers formant la gauche flanquaient Victor ; Champeaux faisant la droite, garnissait les intervalles. Je tenais à conserver comme poste important le village de Salles, presque hors de nos rangs, à l'extrémité droite, cha-

que coin était échelonné, et pouvait aider les autres avec réciprocité.

» A cinq heures du matin et le 14, la rivière de la Bormida fut passée par les Autrichiens, divisés en trois colonnes. Celle de gauche, ayant pour chef le général Elnitz; là étaient la cavalerie et l'infanterie légère. Elle chemina par Salles, sur Castel-Ceriolo. Le centre obéissait à Haddick; la droite à Kayen et O'Relly, et Ott conduisait la réserve, toutes de grenadiers redoutables. Ils s'avancèrent par les chemins de Tortone et de Frayarolo, en amont de la Bormida.

» A huit heures, le centre et la droite autrichienne tombèrent sur Gardanne, à Pedrabona. La vivacité de l'attaque fut telle, que nos Français allaient être enveloppés, lorsque Victor fit soutenir cette division par celle de Chamberlhac. Alors Mélas, avec Haddick et Ott, se ruèrent sur Victor, à qui je venais de faire dire de nous conserver le village de Marengo autant qu'il lui serait possible. Là commença une mêlée horrible; les Autrichiens combattirent vigoureusement, le général Rivaud, se sacrifiant presque avec sa brigade pour le salut commun, se posta sous tout le feu de l'ennemi, et lui faisant obstacle, l'empêcha de se mieux développer. Blessé par un biscaïen, il ne voulut pas aller à l'ambulance. *Qu'on me panse ici, car il faut qu'ici l'on se batte*, répondit-il aux siens. Et cet héroïque militaire conserva glorieusement la posi-

tion. Victor, Chamberlhac, l'imitèrent. Mais la division Gardanne, trop furieusement attaquée, se trouva rejetée de Marengo, autour et dans ce village, le choc était horrible; la mitraille, la fusillade, y tonnaient de chaque côté.

» Berthier, que sur ces entrefaites j'envoyai au milieu du feu des tirailleurs examiner l'ennemi et l'apprécier dans son nombre, avait mandé Lannes au secours de Victor. Mais déjà celui-ci, écrasé par la multitude ennemie, avait pour la quatrième fois abandonné Marengo, et en arrière de ce lieu, présentait aux Autrichiens un nouveau front de bataille. Toi, Lannes, tu reformais les tiens à la droite, lorsque le général Kayen tomba sur toi, fier d'avoir emporté Marengo; sa furie fut telle, que les tiens s'ébranlèrent un instant; mais toi, te jetant à leur tête avec ta bravoure impétueuse, et le général Vatrin te soutenant, les *sixième*, *vingt-deuxième* et *quarantième* demi-brigades de ligne chargèrent avec tant d'impétuosité et firent si bien jouer la baïonnette, qu'ils rompirent les rangs ennemis et les refoulèrent au-delà du ruisseau nommé la Barbotte. La brigade de cavalerie de Champeaux prit sa part de ce beau fait d'armes, qui fut fatal à son chef, car il mourut peu de jours après, à mon regret, des suites de ses blessures reçues à cette journée.

» Tu ne pus, mon cher Lannes, poursuivre ton triomphe, il aurait compromis les mouvements du

corps de Victor, qui, vers midi, malgré sa défense héroïque, fut percé dans le centre. Ainsi, dans sa gauche, malgré les charges réitérées de Kellermann, qui comme un autre Ajax, combattait avec acharnement, et qui n'aurait pas reculé devant une puissance immortelle, Victor, dont la conduite interdissait tout blâme, mais dont les troupes étaient foudroyées par une artillerie immense, et écrasées par le choc de masses renouvelées sans terme, recula précipitamment, et son sort fut commun aux divisions Chamberlhac et Gardanne, qui, harcelées sans relâche et presque cernées, eurent à parcourir un espace de six mille toises pour aller se rallier à ma réserve, stationnée à San Giuliano.

» Un tel désastre te laissait, toi Lannes, à découvert et t'obligeait à battre également en retraite. Il le fit sans néanmoins se laisser entamer, et sous le déluge d'une mitraille meurtrière. Il se replia, s'échelonna, et sut toujours tenir l'ennemi à distance.

» A la vue d'un tel résultat, Mélas commençait à croire qu'il avait remporté la victoire; et pour achever de la déterminer, le général Elnitz, avec la cavalerie et l'infanterie légère, qui avaient passé la Bormida à Castel-Ceriolo, reçurent l'ordre de se former en deux lignes, afin d'envelopper, par les derrières, mes divisions en demi-déroute.

» Mais comme on dit proverbialement, le baron de Mélas, en se flattant d'être l'heureux vainqueur

dans cette journée importante, comptait sans son hôte. En vain il espérait dans les troupes fraîches du corps du général Elnitz, qui n'avaient pas donné, et avec lesquelles il pensait écraser aisément mon aile droite encore intacte aussi; celle-là, composée du corps de Desaix (deux divisions), et de ma garde consulaire, où j'avais réuni déjà l'élite des armées de la République; cette prétention lui eût été impossible.

» De mon côté, afin de laisser aux deux autres corps repoussés déjà, le loisir de prendre haleine et de se remettre en ligne, et tandis que j'envoyais à Desaix message sur message pour hâter sa venue, je fis battre la charge au front de la garde consulaire, et la faisant aller en avant, lui ordonnai de se placer en bataillon carré au milieu de la plaine, et à trois cents toises à-peu-près de l'extrême-droite. Ce corps n'était que de neuf cents hommes, mais c'étaient des héros au cœur d'airain, au bras terrible, et qui ne savaient pas reculer : secondée par quatre pièces de campagne et citadelle vivante, cette troupe soutint seule et repoussa les charges multipliées et vigoureuses de toute la cavalerie d'Elnitz : aucun rang ne plia. A voir tant d'impassibilité victorieuse, Berthier, tu t'avisas, pour la peindre, de dire que c'était là UNE REDOUTE DE GRANIT!!!...

» Tant de vaillance et d'énergie, un si profond dédain de la mort, et un si grand amour de la

gloire, arrêta devant ces neuf cents hommes, et paralysa complètement tous les efforts de l'aile gauche autrichienne. Je ne sais par quelle impéritie Elnitz s'opiniâtra à vouloir anéantir un si faible corps; à sa place, je l'aurais laissé à l'écart, et j'aurais continué ma course, qui ailleurs aurait été plus productive. Lui, au contraire, s'attachant à ce point, y éprouva des pertes considérables, et par là encore vit ses escadrons découragés, se démoraliser et s'épouvanter de la résistance surnaturelle de quelques Francais, dès-lors ils perdirent l'espoir de vaincre les autres, qui étaient en plus grand nombre.

» Pendant qu'Elnitz perdait ainsi du temps et des hommes, une des divisions de Desaix, celle de Monnier, arriva la première de Castelnovo de Scrivia. Elle fut un moment enveloppée par la cavalerie ennemie; mais s'étant dégagée, grâce à l'appui de ma garde, elle appuya la droite de Lannes, et retablit un peu l'équilibre, et le brave général Saint-Cyr se défendit bien au village de Castel-Ceriolo. Dès-lors, à mon tour, je ne doutai plus du succès pour nos drapeaux. L'occupation dudit village devenait un point important.

» Il était alors cinq heures et demie, lorsque sur la hauteur de San Giuliano apparut le reste du corps de Desaix, arrivant rapidement de Rivalta. A cette nouvelle, donnant une nouvelle direction à mon plan de bataille, je cessai de tant appuyer ma

droite, et je recommençai pour ainsi dire le combat, m'élançant au milieu des camps qui s'étendaient de San Giuliano à Castel-Ceriolo. Je dis aux soldats, ranimés par ma présence et par l'espoir qui brillait dans mes yeux : « *Français ! c'est » avoir fait trop de pas en arrière, bien que ce soit pour » mieux triompher. Le moment est venu de marcher » en avant, et souvenez-vous que mon habitude est de » coucher sur le champ de bataille.* » Des vivats unanimes, où l'on distinguait mon nom et ma dignité, accueillirent cette courte allocution. Une vive ardeur ranima des membres fatigués; et ces soldats, lassés des travaux d'une aussi rude journée, parurent tout-à-coup frais et dispos comme ils l'étaient au point du jour.

» De leur côté, les Autrichiens, croyant la victoire gagnée, s'avançaient fermes et fiers de ce qui s'était passé. Cette demi-victoire accroissait leur confiance. Cinq mille grenadiers, conduits par le général de Zach, n'étaient plus qu'à une demi-portée de canon de nos premiers rangs. Alors Desaix, entraînant avec lui sa colonne, la mena au pas redoublé, ou plutôt, grâce à sa vélocité, la précipita sur les Autrichiens avec une furie peu commune; tandis que toi, Marmont, qui non plus ne te reposais pas, démasquais une terrible batterie de quinze pièces que tu avais placée avec une rare intelligence; son feu bien servi foudroya ceux qui croyaient nous passer sur le corps. Ils s'arrê-

tèrent, hésitèrent, et la confiance leur échappa sans retour.... A nous donc la victoire, que détermina particulièrement aussi l'attaque de la neuvième demi-brigade. Ces enragés culbutèrent tout.

» Ici le ciel me fit acheter cruellement ma bonne fortune. Un mamelon couvert de vignes empêchait Desaix de bien apprécier l'ensemble des mouvements ennemis, il y monte, se laisse voir... Une balle maudite siffle, l'atteint et le frappe au milieu de la poitrine. Le colonel Charles Lebrun (fils du troisième consul), reçoit dans ses bras son noble chef, et en pleurant se rappelle Turenne également renversé devant les Saint-Hilaire. On accourt, on le décharge de ce précieux fardeau. Lui, pleure comme un enfant, et nos plus vieux grenadiers l'imitent; tous entourent à genoux le héros expirant, qui d'une voix affaiblie, car la mort déjà le saisissait, se hâta de dire : *Allez rapporter que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour servir la République et pour vivre dans la postérité.*

» Homme des temps antiques, sa modestie exagérée l'égarait; la France et l'avenir ne perdront pas sa mémoire. Son corps, sous un mausolée convenable, reposera dans l'hospice du mont Saint-Bernard, et sa mémoire immortelle, traversant les siècles, sera connue encore de nos derniers descendants. Ma douleur particulière n'aurait pas eu de borne en un autre temps : je dus

alors abréger mes larmes et la manifestation de mon regret ; mais l'armée française, en apprenant cette fatale perte, en ressentit un tel besoin de vengeance, que bien loin de s'en troubler, elle jura d'en punir l'ennemi en le chassant de tous les points du champ de bataille.

» Le corps de Desaix, plus désolé que tous les autres, et guidé par le vaillant général Boudet, se précipita sur les Autrichiens avec cette impétuosité à laquelle aucun effort ne résiste. Ce fut l'instant où le général Kellermann, instruit de ce malheur irréparable, s'élança pareillement à la tête de sa brigade de cavalerie, et renversant, immolant tout ce qui résistait sur son passage, fit une horrible trouée, telle qu'à peine la poudre aurait fait. Les grenadiers autrichiens ne purent soutenir un tel choc. Ils furent percés, séparés, éparpillés, et cette attaque et celle de Boudet eurent pour résultat inappréciable de faire mettre bas les armes à ce qui restait de cavaliers ennemis, et des cinq mille grenadiers de Zach, qui furent faits prisonniers avec leur général.

» D'un autre côté, les divisions de Lannes, celles de Monnier, ma garde consulaire, les brigades à cheval de Murat, chargèrent avec une pareille vigueur, et balayèrent dignement tout ce qui s'opposa à leur passage. Ce mouvement eut lieu avec tant de rapidité, que nous regagnâmes en quarante minutes le terrain, qu'avec quatre

heures de combats opiniâtres on nous avait à peine enlevé. La bravoure des nôtres vainquit la supériorité de la cavalerie ennemie.

» Mélas, désespéré de ce changement de scène, maintenu et soutenu par les débris du corps d'Elnitz, luttait encore autour de Marengo, qu'il occupait. Il tâcha d'y arrêter et d'y faire retrancher ses troupes, mais on ne pouvait plus suspendre et comprimer la *furia francese*. Les corps de Lannes, de Victor, la division Boudet, se ruèrent sur ce dernier rempart avec leur impétuosité ordinaire. Là encore furent faits des prodiges de vaillance. Chefs, officiers, soldats, tous disputèrent la palme de la suprématie, et tous la méritèrent à-la-fois. Marengo, ainsi assailli, tomba en notre pouvoir. Bientôt l'armée autrichienne, vaincue sur tous les points, se mit en pleine retraite. Pourtant son arrière-garde se maintint assez long-temps à Pedrabona, pour donner le loisir aux autres corps de passer la Bormida. Et là, vers dix heures du soir, on combattait encore. Ce fut la division Gardanne qui s'empara de ce dernier poste. Les Autrichiens se retirèrent dans le camp d'Alexandrie; et nous, comme je le voulais, nous bivouaquâmes sur la rive abandonnée de la Bormida.

» Cette victoire, si grande, si décisive surtout, fit périr quatre mille cinq cents Autrichiens. Ils eurent huit mille blessés; nous leur fîmes sept mille prisonniers, y compris le général Zach, et

leur enlevâmes en outre onze canons et douze drapeaux. De notre côté, nous eûmes deux mille soldats morts, trois mille six cents blessés, et sept cents prisonniers.

» Nous passâmes la nuit à gémir sur Desaix et à nous féliciter de la victoire. Je faisais en outre mes dispositions pour achever d'écraser les troupes du baron de Mélas. Déjà, au jour naissant, nos tirailleurs avaient engagé l'affaire, lorsqu'on me fit dire que le général en chef demandait à capituler. Charmé d'une résolution qui épargnerait tant de braves, je fis un juste accueil au baron de Skal, qui me fut envoyé. Je te chargeai, toi, Berthier, de mes pleins pouvoirs. Tu te rendis à Alexandrie, et l'effroi que nous causions aux vaincus fut tel, qu'avant la fin du jour tout fut conclu. Voici les principales dispositions de cet acte de victoire.

« Suspension d'armes jusqu'à la ratification de l'Empereur.

» L'armée impériale doit occuper la contrée renfermée entre le Mincio, la Fossa Maestra et le Pô, c'est-à-dire Peschierra, Mantoue, Borgo-Eorta et le district de Ferrare. En plus, la Toscane et la Vénétie.

» Nous devions demeurer entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

» L'intervalle entre la Chiesa et le Mincio resta neutre. Les vivres du Mantouan viendraient aux Autrichiens.

» Remise me fut faite, du 16 au 20 juin, des châteaux de Milan, Turin, Alexandrie, Tortone, Pizzighitonne, Arona et Plaisance. Du 18 au 24 juin, remise de Coni, Ceva, Savone et de Gênes. Le 27 juin, Urbin.

» L'artillerie de fonderie autrichienne, trouvée dans ces places, reviendrait à l'Empereur. Celles provenant du Piémont, du reste de l'Italie et de la France, à nous partie. Je récupérais nos pertes en ce genre faites depuis l'invasion des Russes en Italie : partage égal des approvisionnements.

» Les garnisons autrichiennes sortirent avec tous les honneurs militaires, armes et bagages, et se dirigèrent sur Mantoue.

» Pardon et amnistie générale pour tous les actes antérieurs audit jour.

» En cas de rupture, on préviendrait dix jours à l'avance.

» Enfin, aucun corps autrichien ne passerait à l'armée d'Allemagne.

» Une telle victoire me rendait toutes mes anciennes conquêtes. Je délivrais les républiques ligurienne et cisalpine, et j'élevais au plus haut degré la puissance morte de la France. J'admirai l'abnégation de Mélas, qui, malgré sa défaite, était encore supérieur en nombre aux miens. Si la paix n'avait pas lieu encore, du moins je conservai tous les avantages conquis à Marengo. Je me rendis à Milan, que je trouvai dans l'ivresse. Le 28 juin

j'en partis. Le 30, j'étais à Lyon, où je pris l'engagement de rendre à cette belle ville et ma fille chérie, son ancienne splendeur. Le 2 juillet j'entrai à Paris. Vous savez tous le reste. »

SOIRÉE XXV.

Formation de l'Empire. — Portrait de Lucien. — Portrait de Jérôme. — Portrait de Louis Bonaparte. — Les Armoiries de l'Empire. — Colloque entre Napoléon et Regnault. — Soirée de la veille du sacre. — Conversation intime entre Napoléon, Joséphine, Madame-mère, Joseph-Louis Bonaparte, Élisa, Caroline, Pauline, Murat, madame Joseph. — Ce que Louis XVIII devait penser pendant cette nuit. — Un capucin du nom de Bonaparte, non canonisé faute de trois cent mille francs. — Un canon volé. — La cantinière habile. — Anecdotes impériales.

L'Empire venait d'être fondé par le vœu du peuple, et Bonaparte était déclaré Empereur. Parmi ceux qui furent le plus ému d'une telle fortune, on doit placer au premier rang, sans doute, la propre famille du nouveau César. Napoléon avait quatre frères : Joseph, son aîné, et que déjà j'ai fait connaître; Lucien, qui, venait après lui; puis Louis, alors mari de mademoiselle Hor-

tense de Beauharnais; enfin Jérôme, encore enfant. Tous avaient la prétention d'hériter un jour de cette belle couronne. Joseph, tendrement aimé de son frère, était presque certain d'obtenir cette faveur. Louis, par son mariage, qui le rendait fils et beau-fils de sa belle-sœur et de son frère, en était également certain.

Il n'en était pas ainsi des deux autres, Lucien et Jérôme. Le premier, en 1804, avait perdu auprès de Napoléon, sa belle position; du 18 brumaire à cette époque, il était franchement d'intelligence avec lui; il avait apporté en France, et dans ses relations politiques, avec toute l'impétuosité des passions d'un Corse, un ardent amour de la liberté. Il voulait bien le pouvoir dans sa famille, mais non la tyrannie, et comme toutes ces âmes généreuses, il s'était forgé une utopie. Il admettait la possibilité d'une magistrature prépondérante, sans que les droits du peuple eussent à en souffrir. L'âme de Lucien était et est encore noble, ferme et élevée; peut-être ensuite se laissa-t-il trop emporter à l'héroïsme hors de saison, celui de résister à son frère pour le plus grand avantage commun. Au lieu d'atteindre ce but, il se fit calomnier, car on le supposa indignement jaloux de la gloire de son frère, lorsque la sienne lui aurait suffi à l'illustrer. Il mit de la gloire à lui résister, et ne vit pas dans cette lutte inutile une sorte de fratricide moral. Il s'amusait à être grand poète,

TALLEYRAND

Prince de Benevent

Ambassadeur de France en Angleterre

Lith. par Krabbe

lorsqu'il aurait pu être roi. Toutes les vertus de l'homme, du fils, du frère, de l'époux, du père, remplissent son cœur. Il a de la grâce dans ses manières, de la bonté dans ses sentiments. On le trouva long-temps d'autant plus digne d'une couronne, qu'il dédaigna de la porter, car le monde, dont le tact en général est exquis, nous apprécie plutôt en raison de ce que nous refusons, que pour ce que nous acceptons. Une susceptibilité poussée à l'excès, une indépendance d'âme vraiment napoléonienne, le refus de coopérer à ce qu'il croyait être des actes de tyrannie; enfin, des raisons de cœur, et sur lesquelles notre délicatesse nous fait un devoir de garder le silence, des liaisons avec les républicains, liaisons suspectes à Napoléon, et à tort, avaient séparé les deux frères. Après le 18 brumaire, il avait accepté provisoirement le ministère de l'intérieur, où il se montra en protecteur éclairé et magnifique des lettres.

Lucien, donc, ne pouvait espérer que Napoléon, sans son consentement, l'appelât à la succession de l'Empire; et de son côté, il ne fit aucune démarche pour obtenir cette faveur. Ce fut un tort immense et bien généreux aussi qu'il fit à la France et à ses enfants mâles. Cette malheureuse querelle s'envenima : Fouché, Talleyrand, travaillèrent à rendre les deux frères irréconciliables; ils n'y réussirent que trop, et Napoléon perdit les conseils sages et fermes de son meilleur ami.

Lucien, plus tard, suivit une autre marche. Dès qu'il vit son frère de retour en 1815, il oublia le passé, et vint impétueusement à son secours. A ce moment périlleux, il fit taire son opinion, pour n'écouter que sa tendresse et l'intérêt de ses parents, il avait résisté aux séductions de la splendeur et de la puissance; il ne résista pas aux sollicitations du malheur magnanime. Dans sa résistance sublime, dans cet apport de sa personne à un trône ébranlé, il y a quelque chose de surhumain dans ce dévoûment admirable, que le vulgaire aux yeux louches et à l'esprit sans portée ne sut pas apprécier et qu'il blâma..... Trop faible pour planer comme l'aigle sur les causes, il n'en juge que les effets isolés des conséquences et des résultats. C'eût été pour la France un bonheur que Lucien eût voulu d'un siége royal, il y eût porté de hautes qualités; et certes, une fois qu'il s'y serait trouvé assis, Napoléon, en 1814, aurait trouvé en lui un autre concours que celui de Murat, par exemple, de Murat, paladin sans pareil sur le champ de bataille et dans un palais, roi mineur malgré son âge, et dont il aurait fallu prolonger indéfiniment la tutelle officieuse.

Jérôme, le plus jeune et enfant dernier de Charles de Bonaparte et de Lætitia Romolini, des comtes de Collatto, naquit à Ajaccio, le 15 décembre 1784. Destiné à la marine et envoyé aux Etat-Unis en 1803, il y épousa, étant mineur et sans le consen-

tement de sa famille, une demoiselle Paterson. Napoléon, furieux et avec raison de ce mariage, conclu par la captation ambitieuse de la famille de sa belle-sœur prétendue, le fit rompre sans difficulté, puisqu'il n'avait eu lieu qu'en contravention des lois françaises. Jérôme, non plus, ne devait pas être admis sur l'état de succession.

Jeune alors, très-jeune, et enivré de sa haute fortune, il n'avait pas déployé ces qualités rares et précieuses qu'il montra, dès qu'à la suite de 1814 la fortune l'eût abandonné. Auparavant, roi de Westphalie, époux très-légitime de la fille du roi de Wurtemberg, il demeurait confondu parmi les rois; déjà, sans doute, on connaissait sa valeur brillante, mais pas encore sa dignité, son énergie, son mérite personnel, et tant de vertus qui le rendent si bien digne de ses frères.

Napoléon, résistant aux prières de sa mère, aux larmes de ses sœurs, aux instances de Joséphine, qui voulait qu'à défaut de la famille Bonaparte, celle de son fils fut déclarée apte à recueillir cette belle succession, n'appela des siens et pour lui succéder dans le sénatus consulte organique de 1804, que ses deux frères Joseph et Louis, avec leur postérité à défaut de la sienne.

Louis, dans un corps faible, frêle et maladif, renfermait un cœur chaud, sensible et tendre, une âme grande, énergique et volontaire, mais d'une volonté admirable, car cette fermeté n'avait pour

but que le bien commun. Amené au trône de Hollande par le commandement de son frère, il prétendit s'y asseoir indépendant, et l'on l'en vit descendre, par son franc vouloir, au jour précis où il ne pouvait plus rester le père de son peuple. On vante en Europe l'abdication de Gustave Vasa, nécessitée par une vieillesse décrépite; celle de Charles-Quint eut pour cause le dégoût des grandeurs; celle de Christine, écoula d'un amour immodéré de la liberté personnelle, et celle de Victor-Félix de Sardaigne advint par amour de la débauche et du plaisir. La frayeur de la mort décida de nos jours l'abdication de Gustave IV. Celles de deux monarques sardes ressortirent d'effets politiques. Charles IV, en Espagne, fut plutôt deux fois détrôné par son fils Ferdinand VII, par son allié et ami Napoléon, que par l'effet libre de sa volonté. Il en fut ainsi des abdications d'Iturbide, au Mexique, de don Pedro au Brésil, du père de celui-ci en Portugal. Deux fois l'Europe, se présentant en armes, contraignit Napoléon à quitter le trône que lui-même avait fondé. Des rois en nombre perdirent, depuis 1789, leur trône par le concours des évènements. Aucun, oui, aucun, avant et après Louis Bonaparte, n'a abdiqué par un aussi noble motif. Il est dans l'histoire des nations le premier qui déposa sa couronne plutôt que de rendre son peuple malheureux; le premier qui se sacrifia aux intérêts généraux et non aux siens

particuliers, certes, celui-là, plus que tous les autres, méritait d'être roi aussi : ce fut un titre qu'il conserva peu.

La mère de Napoléon devint altesse impériale, et fut titrée MADAME-MÈRE ; ses sœurs, mesdames Bacchiochi, Murat, princesse Borghèse, prirent la qualification d'altesse impériale, qui passa au mari de chacune. Lucien resta le sénateur Lucien, et Jérôme, monsieur Jérôme Bonaparte.

Quand Napoléon eut manifesté son désir d'avoir mieux que le consulat à vie :

— Pourquoi, lui dit Cambacérès, ne prendriez-vous pas le titre de roi de France ?

— Non, répondit-il, cela ne me conviendrait pas, on a tué la royauté sur l'échafaud de Louis XVI..... il faudrait la retirer du milieu des décombres où elle est ensevelie... Le titre d'Empereur est plus à ma convenance. Je suis par lui, non le successeur de Louis XIV, d'Henri IV, de Philippe-Auguste, dont je ne descends pas, mais celui de Charlemagne, fondateur d'un titre français, et perdu par la France au profit de l'Allemagne. Il me rattache à l'Empire romain ; il me donne des droits à la suprématie sur les têtes couronnées et au protectorat de l'Allemagne. Avec le titre d'Empereur, je puis me dire le chef de la France, de l'Italie. Je ne fais violer aucun des serments faits à la royauté, et les Jésuites vous diront que je mets les consciences à l'aise.

Le comte Regnault fut appelé pour discuter le choix des nouvelles armoiries, car il a fallu arriver à 1830 pour concevoir une royauté sans autre meuble dans son écusson, que son chiffre. Regnault proposa le coq gaulois, debout, déployé, et tenant dans ses pattes le drapeau tricolore.

— Fi! du coq, repartit Napoléon; il a des qualités, sans doute, il est bon époux et assez mauvais père, il est courageux et il manque de force; il ne peut être pris raisonnablement pour l'emblême d'une grande nation, car sa royauté n'est que celle d'un poulailler; je veux un animal plus noble, capable de se défendre par lui-même, qui n'aie peur ni des fouines ni des renards, ni du loup. Je prendrais l'éléphant, si ce n'était sa masse, ou mieux encore, un lion couché sur la carte de la France, la patte en avant, posée sur la ligne du Rhin et des Alpes, avec ces mots en devise : *Gare à qui me cherche.*

— Sire, dit Regnault, et par anticipation, cette position déterminée, cette frontière limitée si solennellement, est-ce que cela ne serait pas une sorte d'engagement pris contre toute acquisition ultra-rhénane que les Empereurs feraient par la suite.

Napoléon. — Vous avez raison, Regnault, et comme à tout le monde l'appétit vient en mangeant, et que je me sens en disposition de manger beaucoup, laissons-là le lion et la carte de la France; cherchons mieux.

REGNAULT. — Certains conseillers, peut-être, vous proposeraient de reprendre les fleurs-de-lis.

NAPOLÉON, *vivement*. — Les fleurs-de-lis! à moi!..... y songez-vous!

REGNAULT. — J'ai dit, et remarquez-le bien, sire, que certain vous proposeraient.....

NAPOLÉON. — Rubriques d'orateurs, vous êtes un peu avocat; sauvez-vous de ce cailletage, en vérité, je ne les aime pas; ce sont des bavards, des bredouilleurs.... A moi des fleurs-de-lis!... non, de par Dieu! jamais les armes d'une famille bannie de la République ne reparaîtront triomphantes parmi nous, ce serait soumettre les vainqueurs aux vaincus, je n'ai rien de commun avec les Bourbons; je commence une nouvelle monarchie, et ma dynastie débute aussi en ma personne; pourquoi rappeler des souvenirs trop puissants? je fonde un Empire, je ne succède pas à Hugues Capet; vos fleurs-de-lis, vos drapeaux blancs, appartiennent aux ex-princes, je ne garde même les trois couleurs que parce que c'est avec elle qu'on les a chassés; il est toujours bon, si la guerre advient que chaque parti connaisse son étendard, et le signe auquel il doit se rallier en cas de lutte ouverte. Ah! les fleurs-de-lis!!! vous ne connaissez donc pas le pouvoir des souvenirs, des drapeaux, des insignes? Arborez un linge blanc semé de fleurs de lis d'or, et la moitié de la France va croire à la possibilité du retour de Louis XVIII,

auquel personne ici ne songe, que ses vieux amis. Je suis Empereur, je succède aux Césars, je dois avoir leur emblême; l'Empire et l'Empereur auront un blason unique, un aigle d'or volant et portant la foudre; cela est grandiose et cela fera réfléchir..... Nous les placerons sur un champ... quel est, dans l'art héraldique, le plus noble, sauf les exceptions?

REGNAULT. — Le champ-de-gueules.

NAPOLÉON. — Va pour un champ-de-gueules... mais non, morbleu, y songez-vous, Regnault, le gueules est rouge..... Oh! les Parisiens prétendraient que mon aigle nage dans le sang..... J'aurai l'aigle comme je l'ai dit, posé sur un champ d'azur, image du ciel où il règne.

REGNAULT. — Très-bien, très-bien; et le manteau, sera-t-il semé d'aigles?

NAPOLÉON. — Non, elles seraient trop exigues, et ceci détruirait leur effet, on y mettra des étoiles..... des étoiles! ceci ressemblerait au carrosse de Voltaire, on en rirait..... Quoi donc?... Eh! des abeilles..... Oui, des abeilles, trouvées dans le tombeau de Chilpéric, à Tournay; ce sera national, et rappellera la première dynastie.

REGNAULT. — Qui sait si les fleurs-de-lis des Capets ne sont pas des abeilles mal dessinées.

NAPOLÉON. — Ma livrée sera verte, et celle de ma famille; ainsi, rien de tout cela ne rappellera les Bourbons.

Dans la seconde série de cet ouvrage, terminant avec le consul, je rapporterai un de faits et d'anecdotes, toute particulière à l'acte important du sacre impérial. Ici, néanmoins, je placerai le récit important d'une soirée qui précéda la matinée du couronnement, elle est trop piquante pour ne pas faire partie d'un ouvrage aussi curieux que celui-ci.

Napoléon avait fixé au 2 décembre 1804 la cérémonie solennelle qui, le retirant du rang des autres hommes, le plaçait si haut, qu'il n'y aurait au-dessus de lui que Dieu dans le ciel, et le pape sur la terre, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ. Le 1er décembre, au soir, la porte de l'appartement de l'impératrice Joséphine avait été soigneusement fermée à quiconque ne ferait point partie de la famille impériale. Celle-ci, au complet, arriva successivement dans la chambre de Sa Majesté. Le prince Murat y parut un peu tard, se montra beau comme un astre, et véritablement magnifiquement paré du costume qu'il porterait le lendemain. Chacun, à son aspect, de se récrier et de l'admirer.

MURAT. — Ma foi, tout compté, ce sera une belle chose, que notre cérémonie de demain.

CAROLINE, *sa femme*. — Oui, pour ceux qui joueront le premier rôle.

NAPOLÉON. — Et qui vous a dit, ma sœur, que ce rôle ne sera pas le vôtre un jour ?

CAROLINE, *pâlissant de joie.* — Avez-vous, mon bon frère, un trône à me donner?

JOSEPH. — Je n'en vois aucun qui vaque en Europe.

HORTENSE, *déclamant le vers de Tancrède :*

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

ÉLISA (*Madame Bacchiochi*). — En vérité, un trône est une excellente chaise longue.

JOSÉPHINE, *en soupirant.* — Où l'on dort mal à son aise.

LOUIS. — Ce n'est pas du moins faute de berceurs et de berceuses.

PAULINE. — Un trône! un sceptre! tout cela est joli lorsque des fleurs de prospérité les enguirlandent, ou lorsque les lauriers de la victoire les parent; comme les vôtres, mon frère.

Et elle se tourna vers l'Empereur.

NAPOLÉON, *l'embrassant.* — Tu es bien aimable, Paulete, mais Joséphine a raison, le repos n'est pas pour les têtes couronnées.

MADAME-MÈRE. — Je voudrais savoir ce que pense à cette heure-ci, car sans doute il songe à cette cérémonie annoncée à toute la terre, celui qui se dit le roi de France.

Cette question, adressée en général et difficile à résoudre, amena un silence absolu. Le futur Empereur la résolut par cette réponse :

NAPOLÉON. — Ma mère, le comte de Lille, qui

a de l'esprit et du sens, emploiera cette soirée et la nuit qui va suivre, à maudire les flatteurs de son frère et de sa belle-sœur, et à se répandre en justes imprécations contre les favoris et les favorites, les maîtresses et les mignons, contre les fausses mesures, les dépenses inutiles, les mauvais ministres, les conseillers incapables ou traîtres; il déplorera les vices de son aïeul, les faiblesses de Louis XVI, l'opiniâtreté de la reine, l'avidité, l'ineptie des Polignacs, la folle confiance avec laquelle on assembla les États-Généraux, la lâcheté mise à reculer devant eux; et, pour couronner l'œuvre, la faute irréparable de l'émigration; toutes causes positives de ses malheurs et de mon heureuse fortune; ce seront les serpents qui le déchireront. Il est à plaindre, j'aurais adouci son sort s'il l'eût voulu.

CAROLINE. — Ah! mon frère! cela se pouvait-il, qui le lui eût conseillé parmi les siens, et parmi nous, qui l'eût fait étant à sa place; enfin, qui volontairement renonce à une couronne conservée par des ancêtres durant tant de siècles : mieux vaut mourir.

MURAT, *d'une voix fatidique.* — Oui, je pense comme ma femme : si j'étais roi, je ne céderais mon sceptre à aucun prix; il y a toujours un flacon propice, une balle amie, qui sauve à un monarque déchu l'humiliation de mendier les secours de l'étranger; et si j'éprouvais des revers,

je ne tomberais que sur les débris de mon trône, car je ne l'abandonnerais pas.

NAPOLÉON. — Ce qui vous ôterait toute possibilité de le reconquérir un jour; mon frère, les fous, les lâches, les désespérés, terminent ainsi leur carrière; le héros patiente et attend l'heure propice, la surprend, en profite, et une chance favorable le ramène au point d'où il est parti.

MURAT, *riant*. — Dans ce cas, ma chance me conduirait à Figeac; mais ce ne sera pas là que je rentrerai, si vos bontés, mon frère et Empereur, mon épée et la vôtre ne font pas surgir quelque belle chance pour moi.

JOSÉPHINE, *sortant d'une rêverie*. — Je serai donc couronnée demain?

HORTENSE. — Et sacrée, ma mère, ce que n'a jamais été la plus fière reine de France.

JOSÉPHINE. — La tête m'en tourne. Ainsi, la vieille négresse de la Martinique avait raison, le jour où elle me prédit que je deviendrais plus grande dame que Marie-Antoinette.

NAPOLÉON, *avec gaîté*. — Quant à moi, on ne m'a jamais rien prédit, mais je me suis créé, de ma façon, de magnifiques châteaux en Espagne; cependant, aucun ne valait les Tuileries; et lorsque dans mes rêves je me voyais maniant l'épée de Roland, du moins je ne songeais pas à porter le diadême de Charlemagne; au reste (*ceci fut dit gravement*), je n'ai jamais enfanté de chimères que

je ne me sois confondu avec la grandeur et la prospérité de la France; je voulais, adolescent, en 1780, et jeune homme, en 1789, qu'elle fût forte et riche. La Providence s'est complue à réaliser ce jeu de mon imagination, et moi, à mon tour, j'accomplirai mes projets d'alors ; mon empire ne me reprochera jamais de l'avoir laissé manquer de gloire, de lois justes et d'une bonne administration. Je me fais à moi-même le serment de ne jamais travailler que pour la patrie, et certes, je ne le violerai point.

MADAME-MÈRE, *en forme d'exclamation*. — Le pape à Paris ! et pour sacrer mon fils Napoléon !... Que diraient, s'ils vivaient, et mon beau-frère l'archidiacre Lucien, et notre cousin, et votre vieil oncle Grégoire Bonaparte, chanoine de San Miniato, en Toscane.

NAPOLÉON. — Le premier ne voudrait pas y croire, le second me tourmenterait de nouveau pour que je fisse canoniser par le pape un père Bonaventure Bonaparte, capucin indigne du couvent de Bologne, et déjà béatifié.

TOUTE LA FAMILLE. — Nous avons un saint dans la famille... parmi nos ancêtres... Eh ! oncle Fesch, vous ne nous en disiez rien, vous qui pourtant devez savoir par cœur le *Martyrologe*.

FESCH, *dignement*. — C'est un béat italien, et non un vrai saint de paradis ; par conséquent, j'ai pu ignorer son existence.

CAROLINE. — Jalousie de Suisse envers l'Italie.

MADAME-MÈRE, *à Napoléon et du ton de reproche.* —Vous ne m'en avez jamais parlé, mon fils.

NAPOLÉON, *humblement.* — Ma mère, c'est que je songe malheureusement peu à la gloire éternelle.

JOSÉPHINE. — Celle de la terre lui suffit.

MADAME JOSEPH, *avec effort.* — Mon frère, contez-nous ce que vous savez touchant cet homme vénérable.

NAPOLÉON, *galamment et avec amitié.* — Ma sœur, moins que tout autre, vous devez désirer que je vous le fasse connaître ici-bas, car, certainement, vous le rencontrerez dans le ciel.

Ce compliment sincère était mérité, les vertus de la reine d'Espagne sont enregistrées sur le livre de vie; elle en aura la récompense un jour.

MADAME-MÈRE. — Allons, Napoléon, parlez-nous de notre bienheureux.

NAPOLÉON, *prenant le ton d'un conteur napolitain, qu'il quitte insensiblement.* — J'étais en Toscane, et à San Miniato, chez notre oncle le chanoine, lorsque ce digne homme m'étant venu trouver la nuit dans ma chambre, me tint à-peu-près ce propos : « Signor mon neveu, vous voilà sur le chemin d'ajouter une grande illustration au nom de vos pères; sachez que notre famille est des plus anciennes : selon les uns, elle descend des rois mérovingiens français; selon d'autres, ce serait

des monarques lombards. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous venons des seigneurs souverains de Trévise, j'ai ici des titres de noblesse spéciaux, authentiques (*Napoléon, sans y songer, insista sur ces deux mots*), que je vous léguerai après ma mort, et que vous serez charmé de ressaisir et de vérifier, quoique vous soyez au service d'une république...

MADAME-MÈRE, *triomphalement.* — Je le savais bien.... je l'avais toujours dit aux dames Commène, aux Buotafoco, aux Ornano. La première nous voulait de son trône oriental. Merci, je suis plus contente que mes enfants viennent des princes d'un royaume où ils vont régner désormais.

JOSÉPHINE. — Ah ! Bonaparte. (*Sur un regard de celui-ci.*) Ah ! sire, j'aurais voulu savoir cela lorsque cette petite duchesse de Guiche...

JOSEPH. — Ma mère, votre majesté, ma sœur, si nous demandions à l'Empereur de nous faire la grâce de poursuivre cette anecdote si curieuse.

TOUS. — Oui, sire, que Votre Majesté continue.

NAPOLÉON, *à sa mère, avec amitié et respect.* — Vous comme eux, maman belle et chère !

MADAME-MÈRE, *dignement.* — Je le dois... Mais, n'importe; bien que je vous rende les égards dus à l'Empereur des Français, vous n'êtes pas moins le meilleur des fils.

NAPOLÉON, *après avoir baisé la main de sa mère,*

qui l'embrasse. — Or ça, donc, le chanoine Grégoire ajouta : « ... Mais les hochets de la vanité ne sont rien auprès d'un honneur bien autrement respectable, et ce que dans votre position vous obtiendrez facilement du Saint-Père le Pape, c'est qu'il procède gratis ou à ses frais à la canonisation du P. Bonaventure Bonaparte. Il y a bientôt deux cents ans que ses confrères l'ont fait béatifier : il vivait dans le seizième siècle. Ses ossements reposent à Bologne, dans l'église de *Santa Maria della vita*, au milieu de la chapelle de Saint-Jérôme. Ils sont déposés sous un tombeau (urne de porphyre), et on a gravé autour de celle-ci cette inscription :

Urna Bonaparti corpus tenet ista beati;
Multos sanavit, se sanctumque esse probavit.

» Ce qui signifie, mesdames, pour vous qui n'entendez pas le latin, les mots français dont le cardinal son éminence notre oncle et frère va vous donner la traduction. »

Monseigneur Fesch, *lentement et un peu soufflé par Joseph et Murat.* — « Cette urne renferme le » corps du bienheureux Bonaparte, qui, en gué» rissant beaucoup de maladies, prouva qu'il était » saint. »

Louis, *bas à sa femme.* — Bravo ! à eux trois ils ne s'en sont pas mal tiré.

Pauline, *riant.* — Molière ne dit-il pas, dans le *Malade imaginaire :* « Ah que la science est une

belle chose ! » Je ne croyais pas que dans notre famille il y eût un saint, une sainte (*ceci en désignant madame Joseph, très-attentive au récit*), et des érudits en nombre.

MADAME-MÈRE. — Silence ! Pauleta cara figliola.

MONSEIGNEUR FESCH, *la menaçant du doigt.* — Maligne princesse.

NAPOLÉON, *reprenant.* — « Mon neveu, continua le signor chanoine, voilà désormais le point majeur auquel vous devez vous attacher, celui si important, si catholique, de faire canoniser notre vénérable parent. Il vous en reviendra, ainsi qu'à la famille, une illustration plus pure que celle provenant des grandeurs terrestres. » Le bon abbé finit là-dessus. Moi, voulant le contenter, et néanmoins craignant à cette époque de m'engager dans une affaire peu convenable à ma position de général républicain, j'éludai. Je lui fis des promesses vagues, et le quittai, le laissant enchanté de moi et de mes aides-de-camp, bien que ce fussent de vrais démons. Je le fis décorer, par le grand-duc de Toscane, son prince, du grand cordon de l'ordre de Saint-Étienne, dont il n'était que simple chevalier. Et lui, prenant toujours patience pour notre saint, est mort l'an passé, m'instituant son héritier.

JOSEPH. — A telles enseignes, que vous avez répudié la succession au profit des pauvres.

NAPOLÉON. — Voilà, altesses impériales, tout ce que je sais sur notre cousin le béat.

MADAME JOSEPH. — Tout cela, mon frère, est-il bien vrai.

MONSEIGNEUR FESCH. — Vrai, ma nièce, comme l'Évangile. Puisqu'il faut que j'avoue cet avantage de votre famille sur la mienne, j'ajouterai même que le pape Pie VII, ce matin encore, m'a parlé de ce bienheureux.

MADAME-MÈRE. — Et qu'en a-t-il dit, mon frère, à votre éminence impériale ?

MONSEIGNEUR FESCH. — Qu'il ne doutait pas de la sainteté du P. Bonaventure, parce qu'il avait pris à ce sujet tous les éclaircissements et toutes les informations nécessaires, et que c'était dorénavant un fait victorieusement établi. Aussi a-t-il ajouté, que pour peu que la canonisation plaise à Sa Majesté Impériale, il y procèdera tout de suite. Le Saint-Père, tantôt, m'a dit encore et à ce sujet : « C'est sans doute le bienheureux Bonaventure » qui, du séjour des heureux, a conduit, comme » par la main, son jeune parent Napoléon dans la » belle carrière qu'il vient de parcourir. C'est le » même saint capucin qui l'a préservé de tout pé- » ril au milieu des batailles. L'empereur lui doit » sa reconnaissance et ses prières. » Voilà les propres paroles de Sa Sainteté, et dites ce matin.

PAULINE. — Et combien coûte une canonisation ?

MONSEIGNEUR FESCH. — Oh ! pour un parent de

l'Empereur, cela monterait bien à six cent ou huit cent mille francs.

MADAME-MÈRE. — C'est cher !

MONSEIGNEUR FESCH. — Un saint du commun, on lui ferait son affaire pour cent mille écus environ.

NAPOLÉON. — Huit cent mille francs !!! contentons-nous de la béatification de notre grand-oncle et du revenu de la somme qu'il faudrait pour en faire sur terre un saint complet (sans elle il l'est déjà au ciel); j'augmenterai la dotation de la Légion-d'Honneur.... Mon oncle... ma sœur (*à madame Joseph*), de braves, de loyaux soldats, font des saints à leur manière, et la pension de la Légion-d'Honneur leur procure des petits plaisirs, qui les font ici-bas heureux comme les saints le sont là-haut.... A propos des béats et des grognards français, je me rappelle qu'à Toulon, lors de l'embarquement pour l'Égypte, un soldat provençal, ne sachant comment rendre respectable à de très-impies Dauphinois la Sainte-Baume, et mieux encore l'illustre pénitente dont elle conserve la mémoire, lui disait avec un feu et une conviction profonde : « Sais-tu, Jean Huart, que la Madelaine était la cantinière de Notre-Seigneur et des Apôtres. »

On se mit à rire universellement, moins S. A. I. le cardinal Fesch, qui garda le décorum voulu par la pourpre du sacré-collège.

MURAT. — Les soldats sont impayables, les soldats français, s'entend; eux et les vivandières formeraient, de leurs dits et faits, l'un des ouvrages les plus volumineux du temps (1).

(1) Voici deux anecdotes à l'appui de ce que disait Murat, simple général alors, et roi depuis.

A Austerlitz, et au moment où l'action était la plus animée, l'Empereur, qui faisait attention à tout, entendit battre la charge dans un bas-fond, sur sa droite et trop près de lui pour qu'il s'y passât, à son insu, quelque grand combat séparé. Cependant, comme il ne négligeait rien, il appela l'un de ses aides-de-camp, M. de Quntsbourg, et lui dit d'aller voir ce point, et de revenir lui apprendre ce qui s'y passait. L'aide-de-camp se hâte d'obéir : il presse son cheval, arrive au lieu, trop rapproché, pour qu'il restât long-temps en route; et là, il aperçoit quatre soldats de la ligne, commandés par un chasseur à cheval, et précédés d'un tambour, âgé de quatorze ans au plus, et qui battait la charge en possédé. Ce corps d'armée, fort de six hommes tout compris, marchait baïonnette en avant, pour enlever un canon isolé, seul débris d'une batterie foudroyée. On pouvait pourtant la faire jouer, et son service était fait par un groupe d'environ quinze Russes et Autrichiens réunis en cet endroit.

A la vue de ce projet fou, mais admirable, M. de Quntsbourg se demande s'il rêve, pleure, rit, admire tout à la fois. Et aussitôt, repartant avec rapidité, revient rendre compte à l'Empereur de ce qu'il a vu.

« Retournez-y, monsieur, dit Napoléon vivement, je vais être privé de ces coquins : ces braves gens se feront tuer. Allez leur défendre, en mon nom, de poursuivre; et surtout faites-vous dire leurs noms.... »

L'aide-de-camp, mû du même sentiment de sensibilité.

s'élance de nouveau dans la même direction, et comme c'était très-proche, arrive à temps pour empêcher la colonne de commencer le combat. M. de Quntsbourg, arrêtant son cheval, dit d'une voix forte : « Commandant ! de par l'Empereur, arrêtez la marche de vos hommes..... Et vous, camarades ! l'Empereur veut qu'au lieu d'attaquer, vous preniez position et conteniez ainsi l'ennemi. »

Il achève. Le chasseur, atterré, met pied à terre ; le tambour bat le repos. Et l'un des soldats, en jurant, en se démembrant de colère, s'écrie :

« Que le bon Dieu bénisse l'Empereur ! Il n'est pas moins vrai que c'est une pièce de canon qu'il nous vole comme s'il nous la prenait dans la poche. Regardez donc, M. l'aide-de-camp, ils ne sont pas plus de dix. »

Ils étaient au moins quinze.

Napoléon, en les voyant défiler, les salua et dit à ceux qui l'entouraient : « *C'est l'indécence du courage.* »

Ne cherchant jamais à se distinguer par son luxe, ainsi que le faisaient Murat et plusieurs généraux, Napoléon se contentait d'une mise très-simple, quoique toujours élégante. Parmi ceux au contraire dont le luxe éblouissait les yeux, on citait le comte Dorsenne, général intrépide, mais petit-maître sabreur dans un combat, et beau fils dans un salon.

Nommé un jour pour accompagner le grand homme, celui-ci eut un de ces besoins que la nature rend communs aux Empereurs et aux soldats : il voulut boire. Une vivandière coquette, élégante même, rôdait de ce côté avec sa boutique ambulante. On lui fait signe d'approcher : elle vient ; et nouvellement à la suite de l'armée, ne connaissait ni les généraux, ni Sa Majesté Impériale et Royale. Elle servit ce qui lui fut demandé : un verre d'eau saturé d'eau-de-vie. César but, et puis il fallut payer. Lui, alors,

se tournant vers le général Dorsenne, dit à la pourvoyeuse du camp :

« Ma charmante belle ! voilà celui-là, notre maître à tous, qui va régler votre compte. »

La vivandière, à ces mots éclairée subitement, regarde Dorsenne paré comme une châsse; puis, d'un second coup-d'œil, examine Napoléon, et ceci fait, se met à dire :

« Lui, Bonaparte ! ce grand beau cœur ! allez-vous..... jouer, à d'autres. L'Empereur a trop de sens pour se fignoler com'ca. C'est ben put'ôt vous, qui l'êtes. »

Et Napoléon de rire, et le groupe de l'imiter, moins Dorsenne, qui resta d'assez mauvaise humeur.

La vivandière fut noblement soldée. Aussi répliqua-t-elle à l'or qu'on mit dans sa main, par un VIVE L'EMPEREUR ! cri si naturel dans la bouche de tout Français d'alors.

SOIRÉE XXVI.

Conciliabule chez Madame-mère. — Le prince archichancelier. — Le comte Regnault Saint-Jean-d'Angely. — Le sénateur Monge. — Inquiétudes de la noble matrone. — Apparition inattendue de l'Empereur. — Les événements de la campagne de Moskou ne l'épouvantent pas. — Anecdote qu'il raconte, au sujet d'une conspiration qui devait éclater le matin même du sacre. — Faits et détails précieux à ce sujet. — Quels étaient les conjurés. — Dénouement heureux. — Francs aveux de Napoléon.

Le 28 décembre 1812, à neuf heures du soir, le prince Cambacérès, archichancelier de l'empire, venait d'entrer dans le palais de MADAME-MÈRE. Cette auguste matrone, dont le cœur était brisé, soit par le fait des événements politiques, soit par les divisions fatales qu'un mauvais génie suscitait au sein de la famille impériale, passait depuis quelque temps de fâcheux jours, et des

nuits encore plus funestes : elle voyait la fortune abandonner son fils Napoléon, et pâlir le brillant éclat de cette étoile qui, jusqu'alors, avait lancé sur le monde des rayons si éblouissants. D'une autre part, son fils semblait vouloir recommencer l'histoire fatale des enfants d'Œdipe ; Lucien, en querelle ouverte contre son frère et son Empereur, avait quitté l'Italie, et, au désespoir de Napoléon, cherché un refuge en Angleterre ; Louis, roi de Hollande, lassé de ne pouvoir conserver l'indépendance de son nouveau peuple, s'était brusquement précipité lui-même de son trône, et cette abdication, toute de colère, avait obscurci quelque peu la gloire de Napoléon ; Murat, gendre et beau-frère de l'un et de l'autre, préludait déjà par de mauvais procédés à ces querelles éclatantes qui, lui faisant quitter l'armée, devaient l'amener à la plus odieuse trahison ; enfin, la princesse Pauline, par ses imprudences, irritait la sévérité des mœurs de Sa Majesté Impériale ; et MADAME-MÈRE, au milieu de ces luttes d'intérieur, de ces discordes misérables, souffrait cruellement.

Les revers de la campagne qui venait de finir à notre désavantage, cet épouvantable vingt-neuvième bulletin dont la sincérité faisait pressentir de bien plus terribles désastres, achevaient de briser cette âme forte, énergique, contre des infortunes éminentes, et faible en tout ce qui touchait ses affections, désolée de la zizanie qui ré-

gnait dans sa famille; et voulant au moins que les frères et les sœurs se réunissent en faisceau, à ce moment où les chances politiques lui paraissaient si dangereuses, elle avait envoyé chercher ce soir-là en son nom des hommes investis de toute sa confiance, car elle ne doutait pas que ceux-là aussi ne possédassent celle de son fils l'Empereur. C'étaient, comme je l'ai déjà annoncé, pour l'un, le prince Cambacérès, archi-chancelier nouvellement nommé, esprit sage, point tracassier, mais tout formaliste, grave, solennel, à la manière de nos anciens magistrats, et incapable, par lui-même, de donner jamais de l'inquiétude à l'Empereur; aussi, était-ce sur lui que l'autre, pendant son absence, se reposait du tracas de l'administration intérieure: la justice, les divers fonctionnaires civils relevaient de lui, et il savait tout gouverner avec autant de prudence que de mesure; accessible, franc, serviable, il était considéré de tous et aimé de chacun; les membres de la famille impériale lui manifestaient une vive affection, et le plus en crédit parmi eux lui devait de la reconnaissance, car c'était lui que l'on employait toujours avec succès lorsque par des folies ou des légèretés condamnables, on avait allumé la juste colère de Napoléon; enfin, MADAME-MÈRE lui vouait un attachement sincère, et prenait bien souvent ses avis.

Le second convoqué par la princesse et investi

par elle d'autant de confiance, était le comte Regnault Saint-Jean-d'Angely, président d'une section du conseil d'Etat, notaire particulier de la maison impériale, au titre de procureur-général de la haute cour, grand aigle de la Légion-d'Honneur, et ancien député aux États-Généraux, en en 1789 (il était né en 1762); il s'y distingua par son mérite et la sagesse de ses opinions royalistes; incarcéré lors de la terreur, sauvé par le 9 thermidor, il se fit journaliste, et plus tard s'attacha à la fortune du général Bonaparte. Amené par celui-ci, lors de l'expédition d'Égypte, il n'alla pas plus loin que Malte, dont il devint l'administrateur général. De retour en France, et nommé conseiller d'État, il fit par ses talents, sa facilité, son intelligence, un chemin rapide; moins serviteur qu'ami de Napoléon, il lui demeura toujours fidèle; lui également était admis à tous les secrets d'intérieur.

Enfin, le troisième mandé par la vénérable matrone, fut le sénateur comte Monge, mathématicien savant, homme d'une haute renommée, ex-conventionnel, ex-votant de la mort de Louis XVI, et recouvrant cette tache sanglante et ineffaçable par l'éclat d'une réputation européenne et méritée. Napoléon, qu'il avait suivi en Égypte et qui l'en ramena, lui vouait une amitié, une considération peu commune; Monge le connaissait, et pourtant n'en abusa jamais.

Un quatrième conseiller avait été appelé, c'était le prince archi-trésorier Lebrun, ex-troisième consul; mais celui-ci malade ou prétextant l'être, s'était fait excuser, et ne sortit pas de chez lui. C'était un de ces hommes qui outrent la prudence, et qui, par leur réserve excessive, la font dégénérer en pusillanimité.

Dès que le comte Monge, qui arriva le dernier des trois, fut entré dans le salon de Son Altesse Impériale, un signe convenu à l'avance, et que fit la princesse, fit quitter la place au sénateur comte de Cossé-Brissac, son chambellan, et à la comtesse de Fontange, à la baronne de Rochefort-d'Ally, née de Buyanne, toutes deux dames du palais de madame-mère; des ordres précis et impératifs en même temps furent donnés à la livrée et au Suisse, pour que la porte restât close pendant le reste de la soirée.

Cambacérès, Regnault, Monge, ayant épuisé les compliments d'usage, MADAME-MÈRE, en les invitant à s'asseoir, leur dit qu'elle les avait fait venir afin de causer avec eux sur la tournure que pouvaient prendre les évènements politiques; elle voyait l'avenir se couvrir d'ombres, et la division qui existait au sein de sa propre famille lui faisait redouter encore de plus violents malheurs.

Ceux qui l'écoutaient, n'étaient pas au fond plus tranquilles qu'elle; la conspiration de Mallet qui venait d'éclater leur avait découvert une vérité

terrible, celle que le colosse d'or de l'Empire avait, comme celui du songe de Nabuchodonosor, les pieds d'argile; ils le comprenaient eux avec épouvante, et néanmoins, aucun des trois n'osait l'avouer franchement; ils hésitaient sur la réponse à faire, et tour-à-tour se renvoyant le dé, se refusaient à s'expliquer franchement.

— Messieurs, dit alors MADAME-MÈRE, dont la noble physionomie exprima le mécontentement, ej comptais sur votre amitié, sur votre dévoûment à mon fils, parlez-moi sans frémir, je veux la vérité, elle m'est nécessaire, mais je ne fais que l'entrevoir, montrez-la moi tout entière.

— Sa Majesté Impériale et Royale, dit Monge, commande à la fortune, il triomphera.....

MADAME-MÈRE. — Comte Monge, c'est une phrase flagorneuse que vous me débitez, lorsque c'est de la sincérité que je réclame de vous trois.

CAMBACÉRÈS. — La situation est, j'en conviens, difficile, et pourtant.....

On entendit dans le jardin, alors abandonné, vu la rigueur de la saison, un bruit de voix et de pas.

MADAME-MÈRE. — Qui donc vient à moi par cette route, ouverte uniquement à mes fils et à mes gendres, aucun de ceux-là ou de ceux-ci ne sont à Paris, Napoléon seul.....

UN HUISSIER, *enflant la voix et ouvrant les deux battants de la porte.* — L'Empereur.

TOUS. — Sa Majesté!.....

MADAME-MÈRE. — Mon fils!..... Que veut-il? qu'est-ce?

A ce nom, toujours jeté comme un coup de tonnerre, et dont le retentissement avait autant d'éclat, la princesse, l'archichancelier, le président de section, le comte Monge, se levèrent spontanément, la première seule se rassit pendant une seconde, en protestation de son droit imperscriptible de maternité; puis ce premier acte donné à la vanité féminine, elle se remit sur son séant, et parut vouloir aller recevoir le souverain jusqu'au bout de la pièce, mais le temps qu'il fallait pour parcourir cette distance, fut abrégé par l'apparition rapide de l'Empereur et Roi.

Napoléon entra seul, ceux qui l'accompagnaient s'arrêtèrent dans le salon d'attente; lui s'approcha si vite qu'il ne reconnut aucun des assistants; il alla droit à sa mère, et l'embrassant affectueusement, la ramena sur le canapé qu'elle occupait précédemment, l'y fit asseoir, et aussitôt y prit place auprès d'elle; cela fait, son regard scrutateur parcourut la chambre, et n'y voyant, avec satisfaction, que de vrais serviteurs, des amis dévoués, il chassa de son front le nuage que la présence de quelques étrangers ou au moins indifférents, à ce qu'il croyait, y avait d'abord élevé.

NAPOLÉON, *vivement et avec gaîté.* — Ah! le prince archichancelier, mon bras droit; le comte

Regnault, infatigable au travail, comme moi à la..... ah! le citoyen Monge..... madame ma mère, trois réels, trois parfaits amis.

Eux, *s'inclinant.* — ah! Sire!...

Napoléon. — Quoi, Sire... je dis ce que je pense... ne méritez-vous pas ces éloges, ou bien me serais-je trompé sur votre compte?... Allons, trêve aux beaux compliments, et puisque nous sommes entre nous, parlons à cœur ouvert. (*Ici, son œil d'aigle voit ce qui est absent.*) Vous seule, avec ces messieurs; ma mère, où sont vos dames, vos chambellans, vos écuyers? doit-on vous laisser dans cette solitude; l'étiquette du palais impérial qui régit le vôtre, ma mère, veut que...

Madame-mère. — Veut que je m'ennuie devant des esclaves, attachés à moi comme moi à eux. Mon fils, je connais la rigueur de ma destinée...; toutefois, lorsque mon cœur est trop plein, et que, pour le soulager, il faut qu'il se déborde, alors sautant à pied joint par dessus mes chaînes d'or, et m'écartant de mes compagnons officiels, je tiens à m'accorder la société intime de mes véritables amis... Sa Majesté Impériale et Royale y trouvera-t-elle à redire?

Napoléon, *embarrassé.* — Moi! non certes, madame ma mère, vous avez jusqu'ici donné tant de marques de haute sagesse, que qui n'aurait pas en vous pleine confiance, serait bien coupable; mais la curiosité non plus n'est pas un crime, et

la mienne s'est éveillée à la vue des trois hommes d'état que je trouve seuls et en conférence avec vous; ne pourrais-je connaître la matière qui vous occupe, mon expérience peut-être vous servirait...

Napoléon s'arrêta sans achever la phrase.

MADAME-MÈRE. — Pourquoi, mon fils, ferais-je à Votre Majesté Impériale et Royale, un mystère de mon inquiétude et de tristes pressentiments des choses à venir... Votre expédition de Russie n'a pas été heureuse....

NAPOLÉON. — Oui, cette fois j'ai eu à combattre non des hommes, mais les éléments. Et dans cette lutte inégale, j'ai été vaincu, et vaincu pour la première fois.

MADAME-MÈRE. — Vos revers ont ranimé la malice de vos ennemis. La Prusse court aux armes; le reste de l'Allemagne va suivre son exemple. Êtes-vous bien certain de l'Empereur votre beau-père? Les Espagnols, loin de céder, s'insurgent de plus en plus, et protestent contre Joseph, mon autre fils, que vous leur avez donné pour roi. Et à propos de têtes couronnées, l'un de vos frères, Louis, a quitté son trône et son peuple pour ne pas vous obéir. Un second, plus aveugle, a fui loin de votre influence, et a cherché un asile parmi vos ennemis les plus acharnés (Lucien). Vous êtes presque brouillé avec le mari de ma deuxième fille (Murat), et vous l'êtes aussi avec ma jolie Pauline.

Ah ! Napoléon, au milieu de tant de tracas, de tant d'anxiété, croyez-vous que je puisse être tranquille, et que mon cœur ne s'ouvre pas aux plus sombres pressentiments.... Dans cette situation déchirante, j'ai appelé vos amis et les miens. Je voulais les consulter : j'allais le faire lorsque vous avez paru.

NAPOLÉON, *embrassant madame Lætitia.* — Bonne et parfaite mère..... Messieurs, avez-vous connu une âme plus tendre et plus fortement trempée ? Non, sans doute; et néanmoins, elle aussi cède à l'influence du moment. Elle a peur : elle doute de mon étoile. Rassurez-la dans mon absence; montrez-lui l'immensité de mes ressources, l'énergie de mes résolutions, le dévoûment de mes armées. Moi présent, je me charge de dissiper ses vaines frayeurs. Ma mère, assurément, il y a bien autour de nous quelque embarras.... Ils peuvent étonner, affaiblir même des cœurs ordinaires. Mais le mien a été trop vigoureusement constitué, pour se laisser ainsi vaincre. Combien de fois, par des combinaisons bizarres et fatales d'événements malencontreux survenus à-la-fois, ai-je cru tout perdu. Eh bien ! loin de me décourager, je tenais fièrement tête à l'orage, et je ramenais à moi la fortune, prête à me quitter.

Sans vous citer en exemple les faits de la première portion de ma vie, je passerai à ceux de ma carrière publique à Toulon. Par quatre fois j'ai

désespéré de la victoire. Là, l'impéritie des généraux (Dugommier à part), des conventionnels, compromettait au moins deux fois par jour ma réputation et ma victoire. Plus tard, au 9 thermidor, ne m'arrêta-t-on pas à la tête de mon armée, sous prétexte de ma jacobinerie. Destitué, sans argent, sans ressource, que pouvais-je espérer ? que n'avez-vous lu dans mes transes cachées au 13 vendémiaire, où le revers me conduisait sans gloire à l'échafaud.... Quelles furent mes fâcheuses pensées, lorsqu'en 1796 je vis la situation horrible de ce que, par dérision, l'on qualifiait du nom d'armées d'Italie ? Qui, à ma place, à l'aspect de tant de misère et d'indiscipline, ne se serait pas abandonné au désespoir..... Plus tard, quand mon étoile se fut déclarée, vous ai-je fait montre de mes tribulations, lorsque j'avais à combattre ensemble la haine italienne, le fanatisme des uns, l'astuce des autres, des armées renaissantes à chaque défaite et plus formidables; les articles malveillants des journaux français, la jalousie active du Directoire mon maître, et celle des généraux mes émules, les trames cachées, le poison, le fer, la flamme, que sais-je.... Et le jour où, pour réunir en un point toutes mes forces, je dus lever le siége de Mantoue, l'avenir ne me sembla-t-il pas terriblement exposé ? Et quand je dus quitter mes soldats pour rentrer seul à Paris, où je me livrais, sans possibilité de résistance, à un pouvoir envieux et

lâche, ne devais-je rien redouter?.... Et sur mer, lorsque je volais à la conquête de l'Égypte, qui se flattera d'avoir éprouvé des angoisses pareilles aux miennes, à la vue de chaque voile suspecte qui m'apparaissait à l'horizon ! Devant Malte, où, s'il ne se fût trouvé des traîtres et des imbécilles pour m'en ouvrir les portes, j'aurais perdu ma flotte, ma troupe et ma réputation..... Et à l'heure à jamais saignante où me parvint la nouvelle horrible du désastre naval d'Aboukir !..... et quand, vaincu par la nécessité, je donnai l'ordre de lever le siège de Saint-Jean-d'Acre, ne pus-je pas me figurer tout fini..... Quels durent être mes tourments pendant ma traversée aventureuse depuis l'Égypte jusqu'en France, où à chaque heure passée, le danger augmentait d'urgence..... Enfin, au 19 brumaire, lorsque seul je combattais contre la majorité du conseil des Cinq-Cents, lorsque je savais Moreau, Augereau, Bernadotte, prêts à exécuter contre ma personne le décret de mise hors la loi, qu'en une minute on pouvait lancer, me suis-je laissé dompter par la terreur?..... La machine infernale, éclatant contre ma voiture, m'a-t-elle fait trembler?..... J'avais perdu, à quatre heures du soir, la bataille de Marengo.... A Eyleau, je ne fus pas à mon aise, non plus que lorsqu'en Autriche mon armée demeurait enfermée par l'ennemi et le Danube dans l'île de Lobeau.... Et dernièrement, à ma retraite funeste et à la Bérésina, et sur

toute la route, ne me suis-je pas vu environné de périls incessants, et qui n'avaient pas d'égal. Cependant mon front n'a pas fléchi, ni mon cœur battu plus vivement qu'à l'ordinaire.... Je ne désespère jamais. Et à tant d'exemples apparents qui prouvent ce que j'avance, il faut, bonne mère, et vous, messieurs, que pour vous j'en ajoute un autre qui, pour avoir jusqu'aujourd'hui été caché, n'en a pas moins été éminent et terrible.

A cette promesse si bien faite pour émouvoir la curiosité des assistants, un murmure de satisfaction échappa à chaque bouche. Madame-mère, se soulevant à demi, saisit une des mains de son auguste fils, et la pressa dans la sienne. Les trois autres assistants, demeurés debout en vertu des lois de cette étiquette sévère à laquelle le cérémonial du palais soumettait tout le monde, les trois autres, dis-je, resserrèrent le cercle en se rapprochant de Napoléon. Tous les yeux demeurèrent attachés sur les siens; nul ne chercha à lui ravir la parole; et lui-même, excité par ce silence, se mit à parler en ces termes:

« C'était, je m'en souviendrai toute ma vie, c'était le 1er décembre 1804, et le lendemain matin, à la même heure, je devais être sacré par le Pape, et moi seul, à mon tour, me couronner Empereur des Français. Une foule nombreuse de souverains, de princes, de seigneurs étrangers, de Français, d'Italiens, remplissait Paris et le châ-

teau des Tuileries. A chaque heure, une députation nouvelle, soit des villes, soit de l'armée, se faisait annoncer et m'apportait un surcroît d'hommages.

» Groupés autour de ma personne, je voyais les princes de la famille impériale, les officiers de ma maison et des leurs, les maréchaux d'Empire que je venais de nommer, les grands dignitaires civils et militaires, les sénateurs, législateurs, tribuns, conseillers d'État, tous les généraux, tous les corps de magistrature, l'institut au complet, se presser joyeux, jubilants devant moi, m'environner de cent cercles redoublés, tous élevant la voix pour me jurer une fidélité sans borne et sans terme. Je pouvais, en prêtant une oreille attentive, ouïr par delà ce bourdonnement courtisanesque, les vivats, les acclamations du peuple libre et des troupes, heureuses et fières de l'avènement au trône de celui qui, tant de fois, les avait conduits à la victoire.

» Dans chaque regard était la joie; chaque bouche ne tarissait pas de protestations de fidélité. Certes, je pouvais en ce moment me croire trop élevé pour rien craindre de la malice humaine, et trop aimé de tous pour redouter, en cas de besoin, de manquer de défenseurs. Mon trône, si jeune, paraissait inébranlable; et selon l'apparence, nul ce jour-là n'aurait tenté de l'ébranler.

» J'avoue qu'entraîné par cette ivresse dans

laquelle nous jettent les faveurs multipliées de la fortune, je ne me soupçonnais guère en péril. Qui, simple particulier ou fonctionnaire, non attaché à la police impériale, eût tenté de m'inspirer des inquiétudes sérieuses, aurait passé envers nous pour intrigant ou pour insensé. J'étais ébloui, entraîné au milieu d'un tourbillon de lumière; à peine si je me croyais homme, tant à cette minute je me trouvais exhaussé au-dessus d'eux.

» Un de mes regards distraits se porta par hasard vers un groupe confus, tout paré, tous resplendissant des vives couleurs, des velours et des nuances multiples de broderies : c'était un fouilli animé de dorures, d'étoffes riches, de fleurs et nouveautés, et des visages à moi tous connus, tout riants, tout heureux.... Mais voilà que parmi ces physionomies étincelantes d'allégresse, gage du calme universel, mes yeux rencontrèrent ceux d'un homme pâle, grave, préoccupé.... Je tressaillis involontairement, et encore sans avoir un motif réel de le faire. Mais bientôt après, un second frémissement m'échappa lorsque les bras de celui que j'examinais se levèrent avec lenteur au-dessus de sa tête, et que ses doigts, par les mouvements divers qu'ils excitèrent, me firent savoir, d'après un alphabet à moi connu, qu'un péril imminent me menaçait, et que pour le conjurer à propos, je devais à l'instant même congédier mes courtisans et me retirer dans mon cabinet.

» Indigné de cette autre vision de Balthazar, je voulus d'abord en douter et me refuser à l'évidence. Je ne sais si je fus compris dans ma pensée, mais soudainement le sénateur Fouché, ministre de la police, recommença la série de signes funestes; et pour cette fois, il ne me fut plus possible de révoquer en doute la réalité de ce qui m'était annoncé.

» Mon enivrement était tel, que je ressentis une poignante douleur, ressortie de mon orgueil si cruellement blessé. Quoi! je courais un péril quelconque dans cette belle journée? quoi! parmi tant de fidèles, étaient des traîtres assez nombreux pour causer de l'effroi à mon habile ministre..... Qu'était donc mon pouvoir!!!..... une vaine fumée. Ah! cette découverte brisa mon âme et flétrit mon cœur.

» Cependant je compris aussi la nécessité de n'éveiller aucun soupçon; nul des sentiments nouveaux qui grondaient dans mon sein ne se manifesta sur mes traits, qui, à l'apparence, conservèrent leur sérénité accoutumée. Je causais avec les ambassadeurs d'Espagne et d'Autriche. Je demeurai encore un peu de temps avec eux; puis, feignant d'apercevoir pour la première fois le sénateur et ministre Fouché, je l'appelai de la main, et lorsqu'il se fut approché :

» — M'apportez-vous, dis-je, la liste des hommes de lettres qui méritent des encouragements ?

» — Oui, Sire, répondit mon habile ministre, me comprenant à mi-mot; je crois, ajouta-t-il avec une déférence extrême, que sauf meilleur avis, Votre Majesté Impériale et Royale ne pourrait mieux faire que de la signer et parapher sur-le-champ, afin que la distribution des fonds de récompense faite à propos, accroisse l'amour des récompensés, et ajoute par là à l'allégresse publique.

» — Volontiers, dis-je, vous avez raison. Passons dans un lieu plus convenable: je veux lire votre travail avec attention, afin de gratifier avec connaissance de cause.

» Ces paroles, échangées avec art, afin de tromper la diplomatie européenne, Argus ou plutôt Renommée aux cent oreilles, aux cent yeux, aux cent bouches et aux cent ailes, aucun, parmi ces politiques rusés, ne soupçonna la nature du cas qui serait traité dans cette audience particulière. Je pus donc me retirer sans éveiller aucun soupçon, et sans que cette démarche, qui parut naturelle, coûtât ni frais d'écriture, ni frais de courrier aux cabinets voisins ou éloignés.

» Fouché, malgré sa vive et poignante impatience, mesurant mes pas aux siens, marcha lentement à ma suite, et tous les deux quittâmes la salle du Trône pour aller nous enfermer dans mon cabinet, inaccessible à toute avide curiosité. A peine y fûmes-nous renfermés ensemble, que,

cessant de me contenir, je me retournai vivement ; et négligeant de m'asseoir, je saisis, dans ma préoccupation, les boutons de l'habit brodé du ministre de la police comme pour me rendre maître de ses mouvements, et je lui dis aussi vite :

» — Eh bien ! monsieur, que se passe-t-il de nouveau, et qu'ai-je à craindre au milieu d'une joie si franche et si communicative ?

FOUCHÉ, *lentement.* — Ce que peut redouter l'homme environné d'ennemis, et dont autour de lui l'air est rempli de poignards.

NAPOLÉON, *triste.* — Encore cette folle et méchante phrase avec laquelle, depuis quatre ans, vous cherchez à me faire peur.... Allons, parlez. Où sont les comploteurs, le duc d'Enghien, Pichegru, Cadoudal et ses hommes ? Cerrachi, Demerville et les autres ont-ils repris la vie pour tenter de nouveau de m'arracher la mienne ?

FOUCHÉ, *joyeusement.* — Sa Majesté Impériale et Royale oublie que les morts ne reviennent pas.

NAPOLÉON, *toujours fâché.* — C'est voler Barrère, je vous en avertis, monsieur Barrère, l'Anacréon de l'échafaud et votre ancien ami.

FOUCHÉ. — Il s'est assis aussi souvent à la table du général Bonaparte et à celle du premier Consul qu'à la mienne : donc, il n'est pas plus mon ami qu'il n'est celui..... Mais, Sire, au nom de Dieu, ne nous amusons pas à nous jeter à la tête l'un de

nos ogres modernes. Permettez-moi de vous découvrir ce qui est tramé par des gens habiles et résolus. Vous êtes en danger, oui, le péril est imminent, et c'est en décembre que l'on réserve à notre César nouveau, les Ides de Mars de l'ancien (1).

NAPOLÉON. — Vous avez donc appris des choses étranges?

FOUCHÉ. — Oui, Sire. Une conspiration immense vous enveloppe; le centre en est à Paris, les extrémités et les fils conducteurs à Londres, à Mittau, à Stockholm et aux États-Unis. Moreau a quitté l'Amérique, ou, pour mieux dire, n'y a fait qu'apparaître; selon les uns, il serait dans Paris avec Dumourier, les ducs de Berri et d'Orléans.

NAPOLÉON, *pâle de colère.* — Oh! si je les tenais... Oui, monsieur le ministre, ils doivent y être; ils y sont, qu'on les découvre, qu'on les arrête et qu'on les juge.

FOUCHÉ. — Je ne les crois pas ici: je présume que c'est un bruit répandu pour donner aux conjurés plus de confiance: un Bourbon ne voudrait jouer qu'une partie gagnée. Quant à Dumourier, tout péril réel lui fait peur. Quant à Moreau, je gage que souvent il répète le proverbe

(1) Époque du *Calendrier Romain* où Jules César fut assassiné.

si trivial et si vrai : *Chat échaudé craint l'eau froide.*

NAPOLÉON, *dépité.* — Qui donc aurons-nous à punir ?

FOUCHÉ. — Comme et toujours selon l'usage : des fous, des fanatiques, des imbécilles; ces gens remplis de courage et qui manquent de cervelle, ces vues courtes, qui prennent l'échafaud pour le trône; ces insensés, qui donnent à Dieu leur âme, et au roi leur corps.

NAPOLÉON, *soupirant.* — Oui, les seuls hommes estimables, ceux que l'on regrette en les frappant... Enfin, que savez-vous ?

FOUCHÉ. — Voici mon rapport : « Dans la rue des Prouvaires et dans l'humble boutique d'une fruitière-herboriste, vit actuellement une jeune fille, de celles dont la physionomie, la taille et la voix douce tournent les têtes et allument les cœurs. Il n'y a pas un fils de bonne mère, depuis les halles jusqu'au Pont-Neuf, et de la halle aux farines jusqu'au Louvre, qui, peu ou prou, ne soupire pour Javote Nélicies. Elle, fière autant que belle, avait d'abord repoussé tous les hommages, et dédaignait ce qu'elle appelait méprisablement des *courtiers de boutique, des ouvriers*, ou *des sauteruisseaux*. Fille d'un père ancien soldat qui, après avoir fait les guerres d'Amérique et celles de la révolution, qui, après vous avoir suivi en Italie, en Égypte, à Marengo, avait pris sa retraite par suite

des blessures acquises à cette dernière victoire ; Javote, dis-je, ne voulait se donner qu'un militaire ; et voilà qu'un sous-lieutenant se présente un jour.

» Paul Coudert a toujours combattu sous les ordres des ennemis cachés de la République, Dumourier, Biron, Pichegru, Moreau ; enfin, il est maintenant aide-de-camp du général Des.... Certes, à telle école, il ne pouvait puiser l'amour de l'indépendance nationale et celle du héros qui la consolide parmi nous. Paul Coudert est un jeune et beau garçon, sa passion est véhémente. Le père de Javote Nélicies, vaincu par l'influence de l'épaulette, et ne pénétrant pas dans les sentiments politiques de son futur gendre, accueille ce dernier, et lui rend facile les approches de sa fille. Javote paraît disposée à le voir favorablement. Déjà il a parlé d'amour sans être repoussé ; il va parler de mariage, avec la certitude qu'il sera aussi bien accueilli.

» Mais, par malheur, il a un ami, un ami militaire comme lui, et de plus capitaine. Celui-ci sort de la Vendée : c'est un de ces braves que Votre Majesté tenait à acquérir. Il a consenti à se séparer de ses anciens camarades d'armes ; il a renoncé à la cocarde blanche pour se parer de celle aux trois couleurs : mais ce sacrifice n'est qu'apparent. L'ex-vicomte de M...., entraîné par son fanatisme, trahit sa nouvelle cause par un point d'honneur mal entendu. Lui et Paul appar-

tiennent à une association cachée et redoutable, où, par une anomalie qu'explique seule la fureur des partis, on voit marcher d'intelligence des royalistes exagérés, et des républicains furieux. La paix momentanée règne là, entre les égorgeurs et les victimes. C'est en invoquant à la fois les cendres de Louis XVI et de Murat, de Malesherbes, de Bonchamps, de Charrette, de Cadoudal, de Danton, de Vergniau, d'Héber, de Robespierre et de Saint-Just, que ces hommes complotent votre assassinat fidèlement, sauf ensuite à se dévorer, à s'égorger réciproquement, lorsque viendra l'heure du partage des dépouilles.

» Le lieutenant Paul Coudert et le capitaine vicomte de M.... se sont liés à ces conspirateurs. Le second, conduit par son ami chez la belle Javote, ne peut la voir avec indifférence. Il l'aime bientôt, il le lui avoue : et sa noblesse, son titre, son grade supérieur, ses formes gracieuses, ce prestige qui, dans tout gentilhomme, frappe particulièrement les jeunes filles du commun, agit en cette circonstance. Peu de semaines se sont écoulées, et déjà l'inconstante Javote s'éloigne du simple lieutenant son égal (car il est rôturier comme elle), pour écouter et répondre aux propos emmiellés du capitaine titré.

» On se cache d'abord de Paul, mais l'amour jaloux ne peut être long-temps trompé : le sien voit clair. Il se plaint, se fâche, s'emporte. Le père

lui donne tort militairement, et proteste qu'un lieutenant doit céder au capitaine. Javote lui avoue avec franchise qu'elle se trompait en croyant l'aimer, et qu'en réalité c'est à l'aimable vicomte que son cœur s'est donné. Coudert, furieux, attaque alors son ami..... Au point où ils sont venus, l'irritation tint de près les premières paroles, et pour un moindre motif, deux braves militaires dégaînent. Ceux-là, dignes de leurs épaulettes, vont au rendez-vous mortel. Le combat s'engage; le bonheur du Vendéen ne se dément pas : il couche sur le carreau son rival, et en récompense de la victoire, trois jours après, il épouse Javote, sacrifiant à l'amour les préjugés de famille et de sa caste.

» Quoique blessé dangereusement, Paul Coudert n'en finit pas avec la vie : il demeura pendant deux semaines presqu'inanimé et hors d'état de se mêler des affaires de ce monde. Mais, à peine a-t-il repris ses forces, que son premier soin est de s'informer de Javote; ses camarades, dans la pensée que la colère hâterait sa guérison, lui apprennent qu'au lieu de le pleurer et de demeurer inconsolable, il y a déjà douze jours que l'infidèle, mariée à M. de M...., mène la joyeuse vie de la première lune de miel. Ces paroles accablent le sous-lieutenant dans son âme, et semblent au contraire le rendre plus vigoureux au dehors. Il s'arrache au lit, se déclare guéri, et, ne respirant

que haine et que vengeance, arrive chez moi, bien assuré de châtier un couple qu'il taxe de parjure; et voici, Majesté, ce que ce matin et si à propos il vient de me conter :

» Une conspiration nouvelle, vous ai-je dit, Sire, est ourdie : deux partis la forment de concert, les royalistes, ou plutôt l'Angleterre, en dupes futurs ou future, et les jacobins, qui, d'abord simples auxiliaires, joueront bientôt le premier rôle. Le plan est vaste et bien conduit. Six cents chouans, choisis parmi les plus féroces et les plus intrépides, sont venus du Maine, du Poitou et de la Bretagne, tous animés du besoin cruel de punir celui qu'ils appellent le meurtrier d'un héros, d'un saint; enfin, de Cadoudal. Six cents jacobins, ramassés dans les phalanges exécrables, septembriseurs, gardes-du-corps de Robespierre, montagnards, sans-culottes renforcés, hommes de Babœuf et de sang, instruments et acteurs du 10 août, des 2 et 3 septembre, du 21 janvier, du 31 mai, des journées de prairial, etc., se joignent à la bande royaliste, et participeront avec elle au même attentat.

» Selon Paul Coudert, Moreau serait rentré en France pour commander les républicains; il aurait sous ses ordres les généraux Santerre, Mallet, Guidal, La horie, Des....,le colonel Fornier, Sarllovese et autres; Dumourier, autre chef suprême, et celui-là des chouans, apparaîtra suivi des So...,

BARRAS

(Paul, François, Jean, Nicolas)

Député à la Convention Nationale

Publié par P.H. Krabbe.

de Gris..., des d'Aut..., des Lar..., des Mont..., de MM. de Polignac, de Rivière, etc., rendus à la liberté par la force; et enfin, d'après le dire du même révélateur, dès le meurtre consommé, le gouvernement sera confié à S. A. R. le duc de Berri, président d'une commission, à laquelle on appellerait les ex-directeurs Barras, Moulin, Gogers et Barthélemy.

» A ce premier noyau de conjurés, Paul Coudert a joint une liste nouvelle; ici on trouve des généraux en chef, et même deux maréchaux d'Empire; des généraux de division, de brigade, des colonels et d'autres officiers de tous grades et de toutes armes; des sénateurs, des législateurs, des tribuns, des conseillers d'État, des magistrats, de notables négociants; plusieurs membres du haut clergé, et même une portion majeure de ceux qui alors composaient ma maison impériale.

» Selon le révélateur, j'étais par devant, par derrière, par côté, partout, environné, circonvallonné de cercles incessants de conspirateurs. Le moment de l'attaque était arrêté; les douze cents hommes qui agiraient les premiers devaient se placer en masse compacte au carrefour, où se croisent les rues du Roule, des Prouvaires et St.-Honoré; là, confondus avec la foule inoffensive et soutenus par les personnes de mon cortège, qui pactisaient avec eux, ils devaient se ruer sur mon carrosse, m'en arracher violemment, et pour-

me flétrir par un supplice infâme, me suspendre mort ou vif à la lanterne la plus proche, dont on avait la clef.

» Mille autres renseignements aussi clairs, aussi précis, ajoutaient à l'importance de la révélation; suivant qu'il l'avait faite, ma propre garde impériale fourmillait de conspirateurs; le nom de Moreau les ralliait déjà; et que devait-ce être lorsque Moreau lui-même, environné d'un état-major brillant, apparaîtrait au milieu du tumulte et l'approuvant. On comptait beaucoup aussi sur la vue de Dumourier, encore investi d'une haute réputation; il n'était pas jusqu'au pape, que l'on déciderait, pensait-on, à monter à Notre-Dame, sur le trône qui m'était réservé, et d'où il proclamerait la royauté de Louis XVIII.

» Fouché, que je me serais bien gardé d'interrompre, me débita tout d'un trait ce que je viens de vous répéter; s'en tenant d'abord à n'être que l'écho fidèle des confidences du lieutenant. Pour moi, j'écoutais; et au milieu de ce chaos de choses surprenantes, d'assertions impossibles à réaliser, je m'attachais opiniâtrement à distinguer le vrai avec le faux, à faire la part de la réalité et du mensonge. Lorsqu'il eut achevé:

— Que vous semble, dis-je, de tout cela, vous avez sans doute là-dessus une opinion toute formée?

Fouché. — Assurément, Sire, mais en dehors

de mes croyances, il m'a paru convenable de vous rapporter fidèlement le récit que je faisais écrire à mesure qu'il m'était fait; le voici en original, signé par le narrateur, au haut, au bas, et aux deux côtés de chaque page, de telle sorte que toute l'habileté humaine ne pût y intercaller un mot qui n'aurait pas été prononcé.

NAPOLÉON. — Eh! bien, maintenant que votre opinion se développe?

FOUCHÉ. — Je la dirai comme Sa Majesté me la demande. Je suis bien convaincu de l'existence du complot, bien que, dans mon empressement à vous le faire connaître, Sire, je n'aie pas encore approfondi toute sa réalité; cependant, et avant qu'aucune lumière confirme ma pensée, je déclarerai à Votre Majeté Impériale et Royale que je ne crois pas à la présence réelle, à Paris, du duc de Berri, de Moreau, et de Dumourier surtout; celui-ci est trop fin matois pour s'aventurer sur une terre où nul ne lui ferait grâce; la fin de Pichegru lui servirait d'avertissement, si, par cas, il était jamais tenté de faire une telle folie. Le *juste supplice* (1) du duc d'Enghien annonce trop à tout Bourbon quel sort l'attendrait s'il osait reparaître parmi nous; or donc, le duc de Berri est tran-

(1) On rapporte les paroles de Fouché et certes, au lieu de croire *juste* la mort de ce prince, l'auteur la voit comme la seule action réellement condamnable qui souille la belle vie de Napoléon.

quille dans son lieu d'exil, et non caché dans cette grande ville, si funeste à tous ceux de son nom; quant à Morcau, des nouvelles certaines, les rapports de ceux chargés de le surveiller sans relâche, nous prouvent qu'à peine débarqué en Amérique, il y vit en repos, et ne songe aucunement à reparaître chez nous et à comploter de nouveau. Les directeurs suprêmes de la conspiration, dans le but d'exciter davantage leurs dupes, leur ont fait ce triple conte; la pensée d'avoir demain pour chef un prince du sang royal et deux des premiers généraux de la République, a dû inspirer à la plèbe un meilleur courage et une confiance entière. Sa Majesté ne voit-elle pas comme moi?

Napoléon. — Oui, comme vous exactement; ces trois chefs sont trois fantômes évoqués par une manœuvre adroite, et dont nous n'aurons pas à nous occuper; je vois encore plus loin, je doute pleinement des six cents chouans et des six cents jacobins enrégimentés; je doute aussi de cette multitude de membres des quatre premiers corps de l'État, de magistrats, de maréchaux, de militaires; je gage que lorsque l'on aura tiré la chose au clair, à peine s'il restera, au fond, Brune et Jourdan, celui-ci très en arrière, et sur lequel on compte sans avoir sa parole; Mallet, peut-être, quoique prisonnier; Sarlovèse encore, et Des.....; puis, ces misérables sans ressources, sans vertus et sans avenir, ces âmes de boue, qui atteignent à

tous les crimes, parce que, suivant la belle expression de Corneille, *ils ne sauraient exister si tout n'est pas perdu*. Au reste, vous avez pris vos mesures.

Fouché. — Sans cela, serais-je ici? je ne sortirai des Tuileries que bien assuré de la réalité; le lieutenant Coudert est au secret dans mon hôtel, j'ai fait enlever le capitaine vicomte de M....., et nous le contraindrons, lui aussi, à parler.

» Dans ce moment, on vint du ministère de la police demander Fouché, il y courut sur mon ordre intimé; je le vis revenir la tête basse; M. de M....., se voyant saisi, avait avalé du poison, qu'il portait caché dans la doublure de son habit; et lui, dépositaire principal du secret, lui qui tenait les ramifications, ayant disparu, le fil conducteur se trouvait rompu, car le lieutenant Coudert avouait ne savoir rien que par son canal. Ainsi, tout-à-coup éclairés par une vive et précieuse lumière, nous retombâmes dans une obscurité épaisse, complète et périlleuse. La mort du noble vendéen, mieux que les lâches dénonciations de son rival, me prouvaient l'existence de la conspiration; mais où la ressaisir? on pouvait, à la vérité, faire arrêter tous ceux désignés et signalés comme complices; Fouché me pressait de le commander, je m'y opposai, comprenant parfaitement ce qu'aurait de sinistre, de mauvais augure, un coup d'état semblable; n'apprendrait-il

pas aux députations de la France entière que mon trône naissant avait pour base un abîme; cela eût enlevé à mon sacre tout son prestige.

» Cependant Paul Coudert, qui ignorait la mort tragique du mari de son infidèle, se maintenait dans ses aveux, protestant que si l'on n'y prenait garde, dès le lendemain, je serais assassiné au lieu désigné. Je m'obstinai à taire ce que nous avions appris, me contentant de multiplier, au point des rues St-Honoré, des Prouvaires et du Roule, le placement d'hommes à moi; on en mit dans les maisons adjacentes. Puis, le jour du sacre, dès quatre heures du matin, plus de trois heures et demie avant le jour, cet endroit fut garni ostensiblement de tant de troupes de ligne en armes, de tant de militaires en bourgeois, que s'il s'y glissa quelques conjurés, ce ne put être qu'un petit nombre, trop faible pour rien tenter. D'ailleurs, la rue des Prouvaires jusqu'à Saint-Eustache et les adjacentes, celle Saint-Honoré, du côté de la Ferronnerie, celle-ci comprise, avec celles des Halles, de Tirechape, des Bourdonnais, etc., reçurent des corps supplémentaires de ligne, cavalerie ou infanterie; on environna chaque fonctionnaire ou général, ou officier signalé, d'observateurs vigilants; cela me parut suffisant, et après avoir épuisé la série des précautions que pouvait inspirer la prudence humaine, je me confiai pour le reste à la volonté de Dieu.

» Néanmoins, je dois l'avouer, ce ne fut pas sans une émotion vive, non provenant de mon ambition satisfaite, que je montai dans la voiture du sacre; il était bien possible que, malgré toutes nos mesures, la conjuration eût été tramée sur un plan plus vaste que nous ne l'imaginions; il se pouvait encore qu'un séïde déterminé, embusqué à une fenêtre quelconque sur mon passage, fît feu à son aise et visât à ma personne. Assurément, j'ai prouvé que je ne craignais pas la mort, et la mort pourtant venue de cette manière m'aurait semblé affreuse; je me résignai toutefois, et nul des accusés ne fut arrêté dans cette circonstance. Peignez-vous, madame ma mère, et vous, messieurs, mes sentiments; songez quels ils devaient être à chaque tour de roue, qui en me rapprochant de Notre-Dame, me conduisait peut-être en face de mes assassins. Grâce à Dieu et la force de mon âme, mon agitation cruelle ne parut ni sur mes joues ni à mon front; ce n'était pas pour moi seul que je tremblais, mais également pour ceux de mes parents que le devoir de leur naissance attachait à mon cortège, pour Joseph et Louis, pour Murat et mes sœurs, pour Joséphine, ceux de son fils et sa fille; enfin, pour ma maison et pour les militaires de mon escorte. Je serais mort de désespoir si l'un d'eux eût été atteint à ma place du fer ou du plomb meurtrier.

» Telle était donc ma pensée constante, tandis

qu'autour de moi, sur mon passage, dans les rues, sur les quais, aux fenêtres ainsi que sur les toitures, retentissaient, malgré le froid, les vivats, les cris d'allégresse, les clameurs de l'enthousiasme, les applaudissements de l'amour; nul parmi cette foule frénétique et toute à son allégresse, ne s'imaginait que moi, lorsque ma bouche était souriante, lorsque mes saluts étaient si gracieux, je cherchais de l'œil et de l'oreille, non les témoignages de l'affection publique, mais la vue du fer régicide ou le bruit de la balle assassine. O Damoclès! combien de fois pendant le cours de cette marche solennelle, me suis-je rappelé ton triste effroi à la table de ton festin somptueux, quand au-dessus de ta tête et droit vers elle, pendait à un frêle cheveu cette épée acérée, dont à chaque instant tu devais redouter la chute! Moi aussi, avais la mienne dans cette relation incomplète qui, me prévenant du péril, et m'en signalant l'existence, ne m'apprenait nullement où serait sa présence, et ne me permettait pas de prendre les mesures qui pussent m'en garantir.

» Ce fut ainsi et dans cette angoisse continue que j'arrivai à Notre-Dame. Il me sembla qu'un poids énorme cessait de m'oppresser; je crus le péril passé, mais au retour, il me ressaisit avec une nouvelle violence; je me mis à rêver que les conjurés auraient attendu jusque-là, afin d'être mieux à leur aise, et parce qu'on croirait qu'ils

auraient renoncé à leur projet; ce qu'il y a de certain, c'est qu'au retour de Notre-Dame, et déjà le soir presque venu, je vis en jetant les yeux à l'angle de deux rues dont les noms m'étaient inconnus, je vis à travers trois larges croisées d'un premier étage, qui, par la courbure de la route, se présentaient à-peu-près en face, plusieurs fusils, sur lesquels se reflétait une vive lumière; mon œil exercé distingua parfaitement le flamboiement des armes, il aperçut ceux qui les tenaient courir aux fenêtres.... Oh ! pour cette fois, je ne doutai plus d'être en présence de la mort; un cri allait m'échapper, tant la nature est faible; par bonheur mon orgueil me secourut; rougissant de ma terreur, je me contentai de serrer avec violence dans mes mains crispées, les gances des portières, et j'attendis fièrement le coup mortel..... Il ne partit pas, aucune catastrophe n'interrompit la marche du cortége; je respirai..... Plus tard, je sus que ce qui m'avait tant épouvanté provenait du placement en ce lieu et dans cette chambre, d'un poste militaire; les soldats, à mon approche et avec leurs fusils, avaient couru au balcon pour me voir, et ma folle préoccupation les métamorphosa en assassins.

» Convenez, vous tous qui m'écoutez, que ce péril était bien autre que celui dont me menacent les chances d'une guerre que, d'un mot, je pourrai toujours terminer. Madame ma mère, ayez

moins d'épouvante et de tristesse; comptez un peu plus que vous ne le faites sur ma puissance et dans mon étoile : elle brille encore au ciel dans tout son éclat. En venant chez vous, elle m'est apparue nette, pure, resplendissante : elle ne s'éclipsera pas. »

Ici Napoléon cessa de conter, et trois voix s'élevèrent en chorus pour le déclarer au-dessus des malheurs humains. Et Regnault, avec autant d'à propos et de bonheur, cita le vers qui dit que

Rome soit toujours libre, et César triomphant.

La compagnie applaudit. Madame-mère seule, se penchant vers son fils, lui demanda ce qu'était devenue la femme du vicomte de M..., et le délateur, son premier amant.

— Mon Dieu, répondit Napoléon, elle fit ce que font toutes les veuves. D'abord inconsolable, mais toujours jolie, et devenue riche par le trépas de son époux, qui lui avait fait donation de ses biens, elle pleura long-temps; puis consolée, convola en secondes noces avec un général de division, comte de l'Empire, et grand-officier de la Légion-d'Honneur. Et le jour où elle me fut présentée, je vous assure qu'à la manière agréable et coquette dont elle me gratifia, je reconnus qu'elle m'avait pleinement pardonné ma part indirecte à la fin funeste de son premier mari.

MADAME-MÈRE. — Ah ! fi ! mon fils, ce n'est pas héroïque.

NAPOLÉON. — J'en conviens, ma mère, mais à part vous, c'est bien femme. Quant au lieutenant, on lui donna de l'avancement, et ceci par calcul..... Deux ans après, les officiers de son corps lui suscitèrent une méchante querelle : il dut se battre; et comme il était malheureux en duel, il y laissa une jambe, dont l'amputation devint nécessaire. Il prit son congé, rentra dans la vie civile, obtint une place de finance; et afin d'être mieux protégé dans la suite par la belle comtesse l'ex-Javote, il épousa la sœur cadette de celle-ci. Depuis lors, je l'ai perdu de vue.

MONGE. — Et le complot, Sire ?

NAPOLÉON. — A la bonne heure, voilà une question d'homme..... Le complot était trop vrai. L'échauffourée dernière de Mallet, et dix autres circonstances, n'ont que trop prouvé que dans celle-là je l'échappai belle.... Oh ! je n'avais pas à la redouter; car, si j'en crois un sorcier, je ne dois pas mourir en France.

TOUS. — Oh ! Sire, contez-nous cela.

NAPOLÉON. — J'en ai déjà fait le récit. Demandez-le à..... Joséphine. Pour ce soir, il est trop tard. Adieu, madame ma mère..... Messieurs, au revoir.

MADAME-MÈRE. — J'aimerais autant, mon fils, apprendre de votre bouche ce double récit; celui

de la prédiction et celui du complot, en leur étendue, me satisferaient ainsi que vos amis... ; il n'est pas tard... ; d'ailleurs, vous êtes le maître.

NAPOLÉON, *baisant encore la main de sa mère.* — Non pas ici où, en votre présence, tout reconnaît vos lois... Vous l'exigez, ma mère, cela vous sera agréable..., Messieurs, alors je m'exécute..... (*Il réfléchit.*) Je vais commencer par la conspiration.

» Deux hommes la créèrent ; deux hommes séparés par la violence de leurs opinions politiques, et rapprochés néanmoins par les nœuds d'une amitié peu commune. En 1789, il existait à Paris un gentilhomme breton, âgé de vingt-deux ans, pauvre comme nombre de nobles de ses compatriotes ; il avait pourtant reçu une éducation complète au collège de Louis-le-Grand. Sylvère de Que..., car je ne veux pas livrer son nom à l'histoire, puisque ce serait le rendre immortel, et la punition réelle que je veux lui infliger, c'est l'oubli de son souvenir sur la terre, Sylvère de Que..., dis-je, à peine entré dans cette maison vénérable, à qui j'ai rendu un autre existence et un nouvel éclat en l'établissant le lycée qui porte mon nom, remarqua, un adolescent de son âge (il avait alors treize ans), habillé aussi modestement que lui-même, embarrassé et tout honteux de son début, annonçant par le feu du regard, les mouvements de la bou-

che et le jeu de la physionomie, la haute portée de son intelligence et l'énergie de son caractère.

» Si le Breton avait fait attention à ce camarade, qui ce même jour arrivait pareillement à Louis-le-Grand, le Parisien Honoré Bel..... (Ici même réserve, et pour un motif pareil), distingua sans peine dans celui-là l'ardeur de son âme, sa fierté et la présence de qualités brillantes; de part et d'autre donc, on se convint et on se rapprocha, bien que la naissance et les privilèges d'alors missent une énorme distance entre ces deux amis. Sylvère était noble de nom et d'armes, ainsi qu'on disait alors; et Honoré, par un contraste parfait, appartenait à la roture la plus infime de Paris, fils d'un maître juré bobelineur, c'est-à-dire, en termes vulgaires, d'un misérable savetier; son père, par jeu du hasard, se trouvait frère de lait d'un président à mortier du Parlement de Paris, et la haute protection de celui-ci avait obtenu pour Honoré une bourse au même collège, où la splendeur du nom du jeune Que... lui avait procuré le même avantage.

» En quelques jours, les deux écoliers se convinrent, se rapprochèrent, et bientôt on les signala comme les Oreste et Pylade de Louis-le-Grand, disaient les rhétoriciens poètes; ou comme les Damon et Pythias de la maison, prétendaient les érudits imberbes du même lieu. Leurs jeux, leurs travaux, leurs plaisirs, leurs peines, tout fut

commun, tout..... hors, néanmoins, une pensée secrète qui les divisait, et qui demeura raide, dure et froide entre eux. Le gentilhomme, élevé dans les idées de sa caste, dédaignait la bourgeoisie, le commerce, les ouvriers, et le peuple, qu'il qualifiait de canaille, confondant d'ailleurs avec lui toutes les classes de la société dépourvues d'armoiries, et qui ne pouvaient porter les noms de leurs ascendants sur un arbre généalogique. En revanche, Honoré, à part de son ami, toujours prêt à combattre en sa faveur, était journellement mystifié, plaisanté, outragé même par tous ses condisciples anoblis ou riches, qui le regardaient comme le dernier d'entre eux; on ne cessait, brutalement et sans pitié, de lui reprocher la profession de son père; on se refusait à se rapprocher de lui, et ce dédain coupable devint une haine réfléchie, lorsque Honoré, se raidissant contre tant d'injustice, développa sa rare intelligence, et devint le meilleur élève de Louis-le-Grand, en compagnie de son ami.

» Mais à son tour, il se sentit atteint d'un cruel sentiment, d'un affreux sentiment de vengeance contre ses ennemis déraisonnables, et avant sa sortie du collège, il jura d'employer tout son talent, son énergie, sa supériorité incontestable, à faire à la noblesse française autant de mal que quelques nobles ou anoblis imprudents lui en avaient fait; toujours séparant d'eux son cher Sylvère, qui, de

son côté, se montra constamment rempli d'affection pour lui ; qui ne cessa de prendre sa défense, et qui lui servait sans cesse de second dans les trente duels collégiens qu'il eut à soutenir.

» A leur dernière année scolastique, ils partagèrent le prix d'honneur. Rendus alors à la société, le gentilhomme entra en qualité de page dans la maison de la reine ; le roturier, voulant être avocat, se fit d'abord *saute-ruisseaux*, c'est-à-dire clerc de notaire ou de procureur. La différence de position sociale ne sépara pas Sylvère et Honoré ; leur tendresse fut au-dessus des préjugés, ils se virent et continuèrent de s'aimer. En 1787, Sylvère fut nommé lieutenant de cavalerie, et Honoré plaida sa première cause avec succès ; chacun d'eux jouit de l'heureux début de son camarade, et leur amitié s'en accrut.

» Mais 1789 ouvrit une ère nouvelle, les événements se hâtèrent si vite, qu'en peu de mois, la France prit une face toute différente, que tout y fut bouleversé ; la noblesse d'abord perdit ses privilèges, et puis son existence sociale, chaque jour enleva à la royauté un de ses droits, et par une progression contraire, la roture domina. Les deux amis ne furent pas à l'abri des coups de la tempête, elle abaissa l'un, elle éleva l'autre, et eux-mêmes, cette fois, divisés d'opinion, en vinrent à des querelles si véhémentes, que le nœud qui les attachait fut rompu, ils cessèrent de se voir. Honoré se

jeta dans l'exagération républicaine, aida à prendre la Bastille, alla chercher le roi à Versailles aux 5 et 6 octobre 1789, garda ce monarque au triste retour de Varennes, se signala parmi les auteurs funestes des journées des 20 juin, 10 août, 2 et 3 septembre 1792, et devint un jacobin forcené.

» Sylvère, dès l'ouverture de l'assemblée législative, au lieu de passer le Rhin, rentra dans la Bretagne, sa terre natale, s'y lia avec le marquis de la Rouarie, devint son second, et lorsque la mort de ce dernier eut déjoué son plan et trahi ses espérances, le noble breton se jeta dans la Vendée, où il combattit avec Cathelineau, Bonchamps, La Rochejacquelin, Stoflet et Charrette; blessé, poursuivi, traqué presque, et devenu chouan, il crut que Paris lui offrirait l'asile que ne lui présentaient plus ni la Bretagne ni la Vendée.

» Il y arriva vers 1800, et, vous le dirai-je, ce fut chez le sans-culotte Honoré qu'il alla descendre.

» En se revoyant, tout fut oublié : la première heure fut à l'expansion des sentiments les plus tendres. Honoré, fier et joyeux de la confiance de son ami, et devenu riche, non en vertu des brigandages de l'époque, mais grâce à son talent et à ses spéculations commerciales, mit sa maison, sa fortune, ses liaisons politiques à la disposition de l'ami de cœur. Lui, non marié, installa chez lui

Sylvère sous les titres de son caissier, secrétaire intime et premier commis. Tout alla bien d'abord; puis on revint sur le passé, on récrimina, on s'adressa de vifs reproches, on se qualifia réciproquement de chouan, de sans-culotte, de fanatique, de jacobin. Querelles, ruptures, rapatriages, séparations, explications, se multiplièrent; et peut-être que la plus parfaite amitié aurait cédé à des causes étrangères, lorsqu'un lien plus fort vint les unir tous deux, celui de la haine qu'ensemble ils me vouèrent.

» Honoré, pour sa part, me reprocha le très-juste supplice, j'ose croire, de Chevalier le mécanicien, celui non moins mérité d'Aréna, de Demerville et des autres complices de cette dernière conjuration; l'exil de cette bande féroce de sans-culottes et de septembriseurs, dont je prétendis débarrasser la France. Sylvère m'accusa d'avoir fait périr, sur un échafaud, les auteurs de la machine infernale, que ma police arrêta. Il ne put me pardonner ni le suicide de Pichegru, ni le châtiment équitable de Cadoudal et de ses compagnons. Pour eux, c'étaient des martyrs, des victimes, et pour moi de vrais bandits.

» Ralliés de nouveau par un besoin commun de vengeance, les deux amis s'indignèrent surtout de mon élévation au trône impérial: le chouan, parce que je me substituais aux droits, selon lui, imprescriptibles des Bourbons, le jacobin, attendu que

j'usurpais le pouvoir de la République. Ce point attirant leur attention, ils ne se disputèrent plus. La meilleure intelligence se rétablit dans leur âme, et un beau matin ils décidèrent, d'un commun accord, que chacun, de concert avec ceux de son parti, travaillerait à me renverser du trône.

» Je dois dire que la pensée de Sylvère était pure de tout meurtre; celle d'Honoré n'était pas aussi loyale. Trop accoutumé, depuis 1792, à voir verser le sang des ennemis de la République, il me dévoua à la mort, et travailla dans ce sens.

» Tandis que le Breton, correspondant avec les ministres du comte de Lille (Louis XVIII), appelait à Paris, dans l'intérêt de la conjuration, tout le reste des chouans, (car je ne peux faire venir ces assassins, de la Vendée), et qu'il joignait à ces hordes fanatiques quelques brigands stipendiés par l'Angleterre, Honoré, parcourant les repaires des faubourgs Saint-Marceau ou Saint-Antoine, y triait le *caput mortuum* des égorgeurs de Versailles, de septembre, des insurgés de prairial, des camarades de Jourdan-coupe-tête, de Babœuf et consorts. Ceux-ci, plus sur les lieux, répondirent à l'appel immédiatement; les autres, au contraire (les royalistes), ne vinrent qu'en nombre faible, et chacun parlant d'un combat chevaleresque, ainsi que s'y attendait Sylvère, leur chef.

» Mais, par le défaut fatal et positif de l'éduca-

tion première, la générosité des sentiments, cette délicatesse, cette urbanité si belle, n'existaient qu'imparfaitement dans le cœur de l'homme vulgaire. Honoré, donc, se maintint dans son premier projet, et trompa son ami et son associé; il commença par former une sorte d'association franc-maçonnique, où l'on recevait, au moyen de serments sinistres et effroyables, tous ceux qui prirent part au complot. On posa, en forme de règle première et absolue, l'abnégation entière de soi-même. Il fut décidé, en principe, que les initiés se soumettraient aveuglément aux volontés du chef suprême, que tout ordre venu de lui serait exécuté comme s'il venait de Dieu même. Or, ce chef fut Sylvère: mais on l'isola, sous prétexte de le dérober à ma police. Il fut arrêté qu'il ne paraîtrait jamais dans les assemblées secrètes et nocturnes, qu'il ne donnerait aucun ordre par écrit, que tous ses rapports avec les conjurés auraient lieu par le canal d'Honoré, qui ne parlerait pour lui qu'en son nom et de vive voix, tracerait à chacun la route à suivre ou l'œuvre à exécuter.

» Par ce moyen infernal, le jacobin restait le maître de tout, il ferait mouvoir les fils de la conjuration selon sa volonté, et l'on prendrait pour volonté expresse de Sylvère, tout ce que son représentant annoncerait en son nom. Dès lors les sans-culottes régnèrent; dès lors les royalistes leur furent asservis complètement sans qu'ils s'en

doutassent. Et eux et leurs chefs, qui croyaient prendre leur part d'une action sublime, n'étaient plus que les lâches complices d'un abominable assassinat.

» Le voile avait été trop bien noué sur les yeux des Vendéens et des Bretons, pour que ceux-ci pussent apercevoir la lumière. Ils allaient en aveugles, ils se recrutaient parmi les mécontents; et Honoré, qui dans cette circonstance développa un génie admirable, bien qu'infernal, les pétrit entre ses doigts comme une cire molle. Ce fut lui qui, pour encourager les esprits, imagina de leur annoncer la prochaine venue à Paris, d'abord de Dumourier, de Moreau et du duc de Berri. Le premier et le dernier de ceux-là devenaient le palladium des royalistes; le second relevait les espérances des jacobins, qui se crurent assurés du rétablissement de la République, s'il les commandait au moment de l'exécution de la trame coupable. Au reste, les deux chefs, bien qu'ils s'en targuassent, n'avaient aucune liaison avec Brune: Jourdan et les autres hommes du gouvernement, et les douze cents conjurés qui devaient me frapper, n'étaient en réalité que quelques douzaines de misérables.

» On décida que le coup serait porté le jour du sacre. Vous savez le reste. Les révélations du sous-lieutenant Coudert amenèrent Fouché et ses agents jusqu'aux deux chefs, et l'ordre de les ar-

rêter fut donné : on partit pour aller l'exécuter. Malheureusement, parmi les gens du ministre de la police chargés de cette expédition, il y en avait un, jacobin renforcé et caché, qui était après Honoré, l'âme de l'affaire. La fatalité voulut que ce drôle, non encore soupçonné, fût détaché avec les autres policiens, car on ne le soupçonnait pas encore de connivence avec mes meurtriers.

» D'une autre part, il avait été convenu entre Honoré et lui, d'un signe qui préviendrait ce dernier dans le cas où l'agent, pris à l'improviste, ne pourrait l'avertir à l'avance que la machination était éventée, que la police arrivait pour investir sa maison, et le prendre, s'il était possible. Le signal en question fut donné fort adroitement, et cela par la manière avec laquelle le complice heurta nuitamment à la porte de la maison où logeait Honoré avec son ami. Un des conjurés, instruit de tout, veillait ; il compta le nombre des coups, apprécia leur précipitation et l'intervalle qui les séparait : il en eut un éveil fatal ; et pour mieux s'instruire, regarda dans la rue par un volet percé exprès.... apercevant des armes et des commissaires de police avec leur écharpe, et des magistrats en costume, il acquit la preuve que l'on venait arrêter les chefs et lui.

» Le conspirateur sans-culotte, certain que vu les précautions de résistance prises à l'avance on ne pénétrerait que long-temps après dans la mai-

son, abandonna la porte, solidement verrouillée et soutenue par des poutres enfoncées dans la muraille, et courut rapidement réveiller Honoré. Ce fut, pour celui-ci, une rude nouvelle; il se leva, prit deux pistolets et un poignard, ouvrit avec précaution une fenêtre haute, inspecta les assiégeants; et leur nombre connu, les héla pour leur demander ce qu'on lui voulait.

» Honoré s'attendait à la réponse ; la force publique, la justice, prétendaient pénétrer chez lui; il se refusa à laisser violer, dit-il, son domicile, et entendant qu'en réponse à son propos on se mettait à enfoncer les contrevents des fenêtres du rez-de-chaussée et de la porte, il se retira chez Sylvère, que le tumulte extérieur venait d'arracher au sommeil; Honoré, sans lui laisser le temps de le questionner, lui conta ce qui se passait.

« Mais nous sommes perdus! dit alors Sylvère.

— Oh! perdus et sans ressources, repartit Honoré.

— Notre mort est sûre.

— Et ignominieuse encore, veux-tu la souffrir ainsi?

— Je voudrais, répliqua Sylvère, m'y soustraire par un coup hardi et sauveur, de l'humiliation, du supplice! mais Dieu nous défend d'attenter à notre vie.

— Ainsi, dit Honoré, tu te laisseras traîner en prison, devant des juges, et puis à l'échafaud; tu

souffriras les angoisses de la douleur matérielle et celle de la honte de l'âme.

— Que faire ?

— Oh! je le sais, moi.

— Quel est ton projet ?

— Le voici; je t'aime trop pour te laisser finir ta vie par un trépas infâme; trompons en outre l'espérance de ceux qui, par nos révélations, dues peut-être à la torture, se flattent déjà d'arriver à nos compagnons; soyons discrets malgré nous.

— Je n'ose pas te comprendre.

— Et moi, Sylvère, j'ose exécuter; vois comme je t'aime, puisque pour te faire quitter la vie sans tache, je consens moi-même à te l'arracher.

» Il dit, et saisissant son poignard, l'enfonce d'une main ferme dans le cœur de son ami. Le coup avait été si bien dirigé, que Sylvère de Que... tomba et expira sans avoir le temps de prononcer une parole, et de prévoir l'acte féroce qui allait le rayer du nombre des vivants. Honoré aussitôt se précipita sur le cadavre de son ami, tâcha de s'entourer des bras déjà raidis de celui-ci, et puis se fit sauter la cervelle avec l'un de ses deux pistolets. Lui également expira instantanément.

» Leur complice, présent à cette horrible catastrophe, en fut à tel point démoralisé, qu'au lieu de songer à en finir ainsi, il demeura pétrifié, immobile, et plutôt à moitié évanoui. On le trouva armé du second pistolet, mais sans paraî-

tre vouloir s'en servir; il conta ce qui venait de se passer; et par le reste de ses aveux, mérita sa grâce pleine et entière; d'ailleurs, persistant dans mon système de ne pas ensanglanter les alentours de mon sacre, j'étouffai tant que je pus le bruit et la connaissance de cette conspiration, et mon bonheur en ceci fut tel, que nul, hors vous et la police, n'en a rien su. On fit courir le bruit que c'était pour se soustraire au châtiment réservé aux faux monnoyeurs et aux espions de l'Angleterre, que ces deux hommes s'étaient suicidés. On n'alla pas s'imaginer que la mort du capitaine de M.... se rattachait à celles-ci, et ce triple meurtre se perdit dans la multitude des évènements tragiques qui ont lieu dans Paris. »

Lorsque Napoléon eut terminé son récit, sa mère et ses trois autres auditeurs le remercièrent de sa complaisance; ensuite, madame Lætitia ajouta :

« Maintenant, Sire, pour achever votre complaisance parfaite, veuillez nous faire part de cette prédiction....

Napoléon. — Oh! ceci est une folie, une niaiserie complète, et vous devriez bien me dispenser de vous répéter une anecdote dans laquelle assurément j'ai joué un rôle honteux, celui de dupe.

Monge. —Eh! sire, qui n'a pas eu ses faiblesses : vous le savez, le roi Saül ne fut-il pas consulter la pythonisse d'Endor; le célèbre Alexandre écou-

tait les devins; Attila avait auprès de lui sans cesse des magiciens fameux; tant d'autres exemples fameux...

Napoléon *avec bonhomie.* — Allons, je cède, écoutez-moi.

» J'étais à Milan, je venais de conclure la paix de Campo-Formio, et depuis mon entrée première dans cette ville, le 13 mai 1796, jusqu'au voyage que ma femme vint y faire, j'entendis constamment parler d'un vieux prêtre grec venu du mont Liban depuis longues années, et qui, logé dans une petite maison, presque sous le dôme, passait pour être le révélateur singulier de l'avenir; il ne sortait jamais de son logis que pour aller chaque jour dire la messe, puis rentré dans son cabinet, il y passait de longues heures à lire, à prier, à méditer; rien en lui n'avait de rapport avec la sorcellerie; bien loin de le croire en commerce avec Satan, le peuple milanais, persuadé de sa sainteté, ne doutait pas qu'il ne causât familièrement avec les anges; toutes ses prédictions passaient donc pour divines et pour le résultat de ses rapports intimes avec le ciel.

» Une réputation si bien établie attirait à lui une foule immense qu'il fuyait plutôt que de l'accueillir; peu de curieux arrivaient à lui, car il refusait opiniâtrément de faire usage pour tous des lumières que le peuple disait surnaturelles. On racontait des choses incroyables de lui: il avait

annoncé dix ans à l'avance tous les évènements politiques arrivés en Europe et en Italie. On citait avec terreur une circonstance où il avait dit à l'archiduc Ferdinand, gouverneur-général de la Lombardie, qui le violentait presque pour le faire parler, qu'une époque arriverait, où pour fuir de Milan avec précipitation, la Providence lui laisserait à peine vingt-quatre heures. La prédiction avait paru coupable; les courtisans s'en étaient indignés, et pourtant, en 1796, elle reçut son accomplissement, lorsqu'avec mes troupes, je fis la conquête si rapide du Piémont et du Milanais; il avait dit au patricien vénitien Contarini, que le doge régnant serait le dernier des doges sans pour cela mourir dans la pourpre. Enfin chacune de ses paroles relatives à l'avenir, semblait en déchirer le voile.

» Joséphine s'était ingéniée pour arriver jusqu'à lui, et le vieillard s'était obstiné à ne pas la recevoir; elle était partie de Milan furieuse, sans moins croire à la double vue du prêtre peu galant. Les illustres Italiens qui m'environnaient, tout en affectant de l'incrédulité, n'en étaient que mieux sous le charme. Enfin, ce fut ce que me dit de cet homme l'un des premiers magistrats suprêmes de la république Cisalpine, philosophe qui niait l'existence de Dieu, qui me détermina à aller prendre ma part volontaire de cette mystification bizarre.

» Un soir, vers le commencement de la nuit, et en la compagnie d'Alexandre Berthier, je m'esquivai de mon palais ; et sans costume militaire, sans marque distinctive et bien enveloppé dans mon manteau, je me glissai vers la demeure mystérieuse, ne sachant si on l'ouvrirait à mon désir, ou si encore je vaincrais la résistanee capricieusc du prophète. Nous nous lançons dans la rue, nous atteignîmes le but de notre course. Berthier heurte, une manière d'enfant de chœur vient nous ouvrir, et Berthier prenant la parole, demande si le maître du logis est visible.

» Il vous attend, signori, dit l'enfant en s'adressant à moi aussi, quoique je ne disse rien, vous pouvez entrer, il m'a dit de vous introduire.

» — Mais, dis-je, mon ami, tu te trompes, l'Abbato attend peut-être des gens qui se sont fait annoncer.

» — No, no, répliqua l'adolescent, il m'a bien dit de ne laisser franchir notre seuil qu'au général en chef Bonaparte et à celui qui l'accompagnerait.

» Ma surprise de me voir ainsi reconnu, fut d'autant plus vive que j'avais gardé pour moi seul ce projet de visite, et que c'était en route seulement que j'avais instruit Berthier de ce que je voulais faire. Mais voir deviner si complètement ma pensée intime, dévoiler ce que je ne m'étais avoué que dans mon for interne, me plongea dans un étonnement profond, dont j'eus peine

à revenir. Tout en moi fut bouleversé au point que, sans plus rien dire, sans continuer la causerie avec l'enfant de chœur, je me mis à le suivre, me contentant de jeter sur Berthier un regard de stupéfaction qu'il me rendit empreint de la même éloquence.

MADAME-MÈRE. — Ceci est étrange, Napoléon.

MONGE. — Quoi, Sire, aucune parole imprudente ne vous était échappée auparavant!

NAPOLÉON. — Aucune.

CAMBACÉRÈS. — Et vous n'avez écrit sur vos tablettes aucune note à ce sujet!

NAPOLÉON. — Non, rien écrit.

RÉGNAULT. — Alors c'est prodigieux.

NAPOLÉON. — Du moins, c'est étrange... Laissez-moi finir.

» L'adolescent nous fit monter un escalier, traverser une galerie meublée avec des fauteuils de cuir noir, et des copies de tableaux de dévotion, de nos plus grands maîtres anciens; puis une salle aux murailles nues, n'ayant pour décoration qu'un Christ colossal, en bois de figuier, chef-d'œuvre, me dit-on, de Giberthi; enfin, il souleva une portière, et tandis que d'une main il arrêtait Berthier qui faisait mine de me suivre, de l'autre, il m'invita à passer dans une dernière chambre.

— Vous quitterai-je? Général, me dit Berthier.

— Non, répliquai-je, attendez-moi là; vous

le voyez, cette tapisserie nous sépare, cette porte n'a pas de battants.

— Néanmoins, la prudence...

— Eh! que craindrais-je d'un *padre santissimo*; qui d'ailleurs oserait me tendre un piége; oui, demeurez, lui dis-je.

— Eh! vous avez raison de ne rien redouter, me dit une voix aussitôt que la portière fut retombée, vous êtes là en sûreté beaucoup mieux que dans le palais Serbelloni (celui que j'habitais alors). »

A cette assertion qui m'étonna (car je ne voyais personne), mes regards se portèrent avidement autour de la salle, et dans un coin, debout et enveloppé d'une soutane noire d'ecclésiastique, le corps ceint par une corde de soie rouge, la tête nue et les pieds aussi, j'apercevais à la faible lueur d'une lampe, un vieillard vénérable, à la figure imposante, à la taille haute et majestueuse; il s'appuyait de la main gauche sur une canne en forme de thau égyptien, et de l'autre, roulait dans ses doigts un gros chapelet de grains de filigrane d'or, avec un crucifix et une tête de mort d'ivoire.

» — Mon père, dis-je, pardonnez à ma curiosité, le bruit de vos vertus et de votre science....

L'Inconnu. — Mon fils, je ne sais rien, je ne suis qu'un pécheur.

Moi. — Mais ces clartés surnaturelles qui parfois vous éclairent...

L'Inconnu. — Ne sont que le reflet d'une inspiration divine : quand elle illumine les yeux de mon âme, alors je vois dans l'avenir ce que le ciel veut que j'y rencontre.

Moi. — Vous aviez marqué à l'archiduc, gouverneur...

L'Inconnu, *encore m'interrompant.* — L'heure de sa fuite, oui, c'est vrai, comme à vous, Général, je vous apprendrai que vous mourrez loin de l'Europe. Né dans une île, défiez-vous des îles, car vous ne serez jamais mal à votre aise que dans une île, et non à terre; oui, c'est dans une île que vous rendrez votre dernier soupir.

Moi. — Dans une île! d'eau douce ou de mer,

L'Inconnu. — Dans la mer, que cela vous suffise?

Moi. — Mais quels évènements précéderont celui-là?

L'Inconnu. — Vous vous épouvanteriez trop, si je les faisais connaître.

Moi. — Je serai donc bien malheureux.

L'Inconnu. — Vous tomberez écrasé sous le poids des couronnes que vous vous obstinerez à porter.

Moi. — Je renoncerais!... Un général de la République!!!

L'Inconnu. — Tout est possible à Dieu, et pour preuve de ce que je vous dis, apprenez que vous êtes le dernier auquel je parlerai de cette manière.

Moi. — Vous allez donc fuir la société?

L'INCONNU. — Non, mais je vais rejoindre Dieu ; à *mezza notte*, je n'appartiendrai plus à la terre... Laissez-moi disposer du peu de temps qui me reste. Sortez, sortez sur-le-champ.

Subjugué par sa puissante parole, j'obéis ; j'emmenai Berthier qui me questionnait vainement. De retour à la casa Serbelloni, je fis venir le chef de la police milanaise, et lui enjoignis de surveiller, jusqu'à nouvel ordre, ce qui se passerait chez le vieux prêtre grec, sans néanmoins y entrer et sans importance, avec vigilance et mystère ; j'ajoutai que d'heure en heure un rapport me serait fait, et mes domestiques durent pendant cette même nuit, me transmettre ce qui me serait mandé de ce point.... A minuit et demi, le chef de la police demanda à me parler, je le fis introduire.

» — Général, dit-il, il y a un quart-d'heure que le vieux prêtre est expiré, et on croit qu'il a été frappé d'un coup de foudre.

» Un orage violent s'était élevé peu auparavant, et les coups de tonnerre avaient tant de force, qu'ils faisaient trembler les édifices les plus solides... Voilà mon conte achevé. »

MADAME-MÈRE. — Et il mourut ainsi.

MONGE. — Il y a des rencontres bien bizarres.

REGNAULT. — Je lisais tantôt dans *Hamlet*, de Skakespeare, cette pensée qui m'a singulièrement frappé : *Il y a dans le ciel et sur la terre*,

plus de choses que la philosophie n'en a vues dans ses rêves.

NAPOLÉON. — L'auteur anglais a raison, et que nous sommes encore ignorants ou aveugles dans tous les rapports de notre âme avec ce qui est là-haut... Si l'on y réfléchissait bien... Messieurs Bossuet, Pascal, Fénélon, Corneille croyaient... Bonsoir Madame ma mère, Messieurs, au revoir.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

SOIRÉE XIV.

Intrigues pour amener l'Empire. — Lecture faite à Saint-Cloud à Berthier, Masséna, Duroc, Lannes, Bessières, Savary, Junot et Marmont. — Tableau de la Campagne d'Egypte, esquissé par Napoléon. — Début. — Prise de Malte. — Descente. — Bataille des Pyramides. — Mourad-Bey. — Ibrahim-Bey. — Hompech. — Entrée au Caire 1

SOIRÉE XV.

Préliminaires du concordat. — Joseph Bonaparte. — Cretet. — L'abbé Bernier. — Les cardinaux Spina, Caselli, Gonsalvi, Caprara, — Scènes entre Napoléon, Thibaudeau et Treilhard. — Le sénateur La Place recevant une leçon d'un général. — L'évêque d'Autun. — Le cardinal Caprara escamoteur des âmes au diable. — Le cardinal De Belloy. — L'évêque de Carcassonne Laporte. — Nouvelles intrigues. — Le comte Louis de Narbonne. — Première lettre de Louis XVIII à Napoléon. — Comité royaliste. — Lebrun. — Colloque entre deux consuls. — Deuxième lettre de Louis XVIII à Napoléon. — Intrigues curieuses. — Réponse de Bonaparte à Louis XVIII. — La duchesse de Guiche à Paris. — Elle cause avec Joséphine. — Ce qu'on propose à Napoléon en échange de sa puissance; il se fâche. — Comment il dénoue une intrigue. — Scène très-intéressante..... 39

SOIRÉE XVI.

Séjour à Fontainebleau. — Napoléon, Joséphine, Talleyrand, Lannes. — Napoléon narrateur. — Lettre prétendue écrite au Directoire par le duc d'Orléans. — Discussion entre les directeurs. — Marche sur Livourne. — L'évêque Ricci. — Le ministre Manfredini. — Prise de Livourne. — Le vieil abbé Bonaparte. —

Napoléon et ses aides-de-camp à San-Miniato, chez le chanoine Grégoire Bonaparte. — Bon accueil. — Un capucin du nom de Bonaparte à canoniser. — Le général à Florence..... 87

SOIRÉE XVII.

La Malmaison. — Napoléon, Berthier, Lannes, Masséna, Duroc, Junot, Bessières et Savary. — Suite et complément de l'expédition d'Egypte en 1798. — Administration, gouvernement. — Course aux fontaines de Moïse. — Fatale bataille maritime d'Aboukir. — Révolte du Caire. — El-Alrich. — Gaza. — Jaffa; horrible assaut. — Les pestiférés de Jaffa. — Saint-Jean-d'Acre. — Bataille du Mont-Thabor. — Levée du siége d'Acre. — Rentrée au Caire. — Bataille terrestre d'Aboukir. — Départ d'Egypte. — Navigation. — Débarquement à Fréjus. — Fin de l'expédition d'Egypte..... 119

SOIRÉE XVIII.

Une jeune fille. — Une vieille femme. — Un marquis breton. — Un bourgeois breton. — Un gars de la même province. — Amour maternel, et l'autre. — Un fils et sa mère. — Loi. — L'amour luttant avec la reconnaissance. — Une conspiration brisant tous ces sentiments. — Un oratorio à l'Opéra. — Sublime dévouement d'une mère. — Fanatisme d'un fils. — Napoléon en voiture. — Heureuse coquetterie de Joséphine. — Explosion de la machine infernale. — Un suicide par reconnaissance. — Vingt-cinq ans de pénitence pour expier un grand crime..... 159

SOIRÉE XIX.

Severin Lidois ou le joli Parisien, anecdote racontée par Junot. — Le premier grenadier de France, anecdote racontée par Lannes. — Les troupiers français, récit de bivouac, raconté par Napoléon..... 197

SOIRÉE XX.

Causes de la mort du duc d'Enghien. — Mission de Caulaincourt et d'Ordener. — Ettenheim. — Le duc d'Enghein. — Les officiers du prince. — Présages funestes. — Le prince est trahi. — Loyauté du chevalier de Saint-Jacques. — Arrestation du prince. — Séjour à Strasbourg. — Vincennes. — Harel, sa femme. — Murat justifié. — Conseil de guerre. — Jugement. — Derniers moments du duc d'Enghien. — Révélations de Caulaincourt. — Napoléon trompé..... 233

SOIRÉE XXI.

Départ de La Malmaison. — Portrait de Moreau. — Son entrevue avec Napoléon. — Portrait de Pichegru. — Son entrevue avec Bonaparte. — Portrait de Georges Cadoudal. — Son colloque avec l'empereur. — Sa biographie. — Mort de Moreau, de Pichegru, de Georges Cadoudal et de ses compagnons. — Napoléon a perdu sa soirée..... 259

SOIRÉE XXII.

Fontainebleau. — Tableau du mouvement extérieur du palais. — Etat de l'intérieur. — La cour au château. — L'ennui, fléau des grands. — Népomucène Lemercier. — Sa biographie. — Il refuse la croix d'honneur. — Se brouille avec Napoléon. — Il vient à Fontainebleau. — Il lit à Joséphine sa tragédie d'Isule. — Napoléon survient. — Espièglerie de collège d'un grand homme. — Haine irréconciliable..... 297

SOIRÉE XXIII.

Suite du séjour de Fontainebleau. — Napoléon, Masséna, Auguste de Cafarelli, Marmont, Duroc, Savary. — La paix de Campo Formio. — Correspondance. — Armistice. — Marquis de Gallo, général Marfeldt. — Anecdotes. — Traité de paix. — La République, comparée au soleil. — Une principauté offerte au général Bonaparte. — L'italien Léopardi. — Son colloque avec Napoléon..... 333

SOIRÉE XXIV.

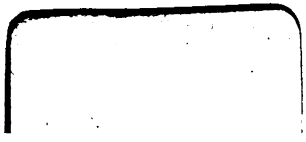
Orage physique tombant sur Paris. — Frayeur qu'il inspire à Joséphine. — Soirée aux Tuileries. — Lannes, Masséna, Marmont, Duroc, Savary, Berthier, Talleyrand. — Bataille de Marengo, racontée par Napoléon. — Première partie de cette grande affaire. — Détails curieux et vrais. — Lutte colossale. — Héroïsme des Français. — Belle résistance des Autrichiens. — Heureuse intervention de Desaix. — Sa mort glorieuse. — Le général Kélermann décide la victoire. — Justice rendue à tous. 365

SOIRÉE XXV.

Formation de l'Empire. — Portrait de Lucien. — Portrait de Jérôme. — Portrait de Louis Bonaparte. — Les Armoiries de l'Empire. — Colloque entre Napoléon et Regnault. — Soirée de la veille du sacre. — Conversation intime entre Napoléon, José-

phine, Madame-mère, Joseph-Louis Bonaparte, Élisa, Caroline, Pauline, Murat, madame Joseph. — Ce que Louis XVIII devait penser pendant cette nuit. — Un capucin du nom de Bonaparte, non canonisé faute de trois cent mille francs. — Un canon volé. — La cantinière habile. — Anecdotes impériales..... 405

SOIRÉE XXVI.

Conciliabule chez Madame-mère. — Le prince archichancelier. — Le comte Regnault Saint-Jean-d'Angely. — Le sénateur Monge. — Inquiétudes de la noble matrone. — Apparition inattendue de l'Empereur. — Les événements de la campagne de Moskou ne l'épouvantent pas. — Anecdote qu'il raconte, au sujet d'une conspiration qui devait éclater le matin même du sacre. — Faits et détails précieux à ce sujet. — Quels étaient les conjurés. — Dénouement heureux. — Francs aveux de Napoléon..... 429

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.